H
2
NOV 29 1966
1-E-63.
BIBLIOTHECA
Ottaviana

7. E. 79.
Coll. spec.

PN
541
.B3
1725
v.3/1

Coll. spec.

JUGEMENS
DES
SAVANS
SUR LES
PRINCIPAUX OUVRAGES
DES AUTEURS,

PAR ADRIEN BAILLET;

Revûs, corrigez, & augmentez par Mr. DE LA MONNOYE.

NOUVELLE EDITION.

TOME TROISIEME,

PREMIERE PARTIE.

1.

S'IL est vrai que je n'aye pas eu le plaisir de me voir trompé dans la prédiction que j'avois faite, que mon Ouvrage pourroit rencontrer quelques mécontens: je ne puis nier aussi que je n'aye eu la consolation de m'être trouvé véritable en ce point, & d'avoir fait au moins un bon jugement dans un Recueil de Ju-

PN
541
.B3
1725
v.3/1

Coll. spec.

DISCOURS

POUR SERVIR

D'ECLAIRCISSEMENT à quelques endroits qui ont pû arrêter quelques perſonnes dans les premiers Volumes de cet Ouvrage;

ET DE PREFACE

au Recueil ſuivant des Poëtes.

PREMIERE PARTIE.

I.

S'IL eſt vrai que je n'aye pas eu le plaiſir de me voir trompé dans la prédiction que j'avois faite, que mon Ouvrage pourroit rencontrer quelques mécontens: je ne puis nier auſſi que je n'aye eu la conſolation de m'être trouvé véritable en ce point, & d'avoir fait au moins un bon jugement dans un Recueil de Ju-

gemens, lorſque j'ai compté avec certitude ſur la diverſité des goûts des hommes.

Comme cette derniére ſatisfaction eſt préférable à l'autre, j'aurois tort de me plaindre de ces mécontens; mais j'aurois raiſon auſſi de ſouhaiter qu'ils ne ſe plaigniſſent pas de moi. Car s'ils avoient fait réflexion ſur la nature & la conſtitution de l'Ouvrage, ils auroient jugé facilement que je n'ai pas moins ſongé à leur avantage qu'à celui de ceux qui en ont été pleinement ſatisfaits; & que leurs interêts ne me ſont pas moins chers; puiſqu'à dire le vrai, c'eſt à leurs Cenſeurs que j'en ai voulu. C'eſt auſſi à ceux là qu'ils devroient s'en prendre, & je leur en ai facilité les moyens en mettant dans ſon jour ce dont ils croient avoir ſujet de ſe plaindre.

Je dis que c'eſt à leurs Cenſeurs que j'en ai voulu, parce qu'après m'être un peu examiné moi-même, j'ai reconnu que je ne me mêlois d'autre choſe que de blâmer ceux qui ont tort de juger les autres mal-à-propos, & d'inſpirer à mes Lecteurs des ſentimens de reconnoiſſance pour ceux dont ils approuveront les jugemens.

Il faut avoir l'humeur un peu ſceptique pour en douter, après l'idée que je me ſuis formée de la plûpart de ces Cenſeurs & de ces prétendus Savans, que l'on appelle Critiques, & que j'ai conſidérés en plus d'une rencontre *comme des hommes plus ou moins environnés de tenebres, de foibleſſes, & de paſſions.* J'ai tâché de faire remarquer en divers endroits, que les Sentences de ces ſortes de Juges, loin d'être

tre des Arrêts irrevocables, ne ſont ſouvent que les témoignages de leur propre ignorance, ou de leur malignité; & qu'elles contribuent plus que les Eloges à l'avantage & à la gloire de ceux dont ils ſe mêlent de juger. La maniére même dont je me ſuis aviſé quelquefois d'arranger ces divers jugemens, quand il s'agiſſoit de certaines perſonnes qui méritoient d'être menagées, n'eſt point trop énigmatique pour empêcher qu'on ne découvre tout d'un coup le deſſein que j'ai eu de commettre ces jugemens les uns avec les autres, & de les reduire innocemment à la néceſſité de ſe défaire mutuellement d'eux-mêmes, ſans avoir beſoin d'aucun ſecours étranger, ni d'aucunes des formalités ordinaires de la réfutation. Et quoique j'aye fait ſemblant de les concilier enſemble dans pluſieurs occaſions, & d'adoucir leurs contrarietés, je veux bien avertir le Lecteur que j'ai voulu lui laiſſer la liberté de ſe mocquer des uns & des autres, & l'exciter à redoubler ſes vœux pour demander au Ciel un guide capable de nous conduire ſurement & utilement dans la lecture des Livres, & dans l'étude des Sciences.

Cet éclairciſſement ne paroît néceſſaire qu'à ceux qui ne ſavent pas le train de la République des Lettres. Car il n'eſt pas poſſible d'avoir quelque habitude avec les Livres, & d'ignorer en même tems le peu de credit que les Critiques ont eu de tout tems dans l'eſprit du Public, quand il a été queſtion d'établir ou de ruiner la réputation

tation d'un Auteur, je dis les Critiques-mêmes les plus graves & les plus autorisés parmi les Savans. On ne s'est pas cru obligé de diminuer rien de l'estime qu'on a toujours faite de l'Histoire de Salluste, tant qu'on l'a pu conserver, sur la méchante idée que Quintilien en avoit donnée, & cet Auteur n'a pu venir à bout de décrediter plusieurs des Poëtes qu'il a censurés. Le jugement désobligeant qu'Horace a fait de Plaute, semble avoir fait plus d'affaires au Censeur Satirique qu'au Poëte Comique. Les écrits de Ciceron & de Seneque n'ont pas laissé de subsister avec honneur malgré le mauvais office que Dion l'Historien leur a rendu. Que pourrions-nous dire de l'autorité des Critiques Modernes, qui est moindre sans doute que celle de ces Anciens? Il n'est pas aisé de nous faire voir un seul Auteur dont la bonne fortune ou la disgrace ait été dépendante des jugemens qu'en auroient pu faire les Erasmes, les Scaligers, les Lipses, les Saumaises & les autres Censeurs de la République des Lettres.

II.

Mais quoique je sois assés persuadé que les Critiques, dont j'ai rapporté les jugemens, ont laissé les Auteurs dans le même état qu'ils étoient avant que j'eusse exposé mon Recueil au jour; je n'ai pu croire que les Réflexions qu'ils ont faites sur les Ouvrages de ces Auteurs, nous soient inutiles pour la connoissance que nous en de-

devons avoir. Et je cherche encore la raiſon que pourroient avoir ceux d'entre ces Auteurs que mon Ouvrage a pu mettre dans le trouble, pour murmurer contre des gens qui voudroient leur faire le même honneur qu'à tous ceux de l'Antiquité, en cherchant à les connoître par la même voie, & en les mettant au nombre des immortels, quoiqu'ils ne ſoient pas encore dépouillés de leur mortalité.

Ce ſont les marques de cette mortalité qui empêchent que leur mérite n'ait maintenant tout l'éclat qu'il pourra avoir dans l'éternité, & nous ſommes obligés de dire que ce ſont juſtement ces marques qu'ils veulent ſouſtraire à notre connoiſſance, comme s'ils avoient ſongé moins à nous inſtruire qu'à nous éblouïr, & à nous impoſer par le préjugé de leur réputation.

Ils ne conſidérent point que c'eſt un avantage particulier aux Auteurs vivans, que n'ont point les morts, de voir que les Critiques n'attendent pas à publier ce qu'ils penſent d'eux, lorſqu'ils n'auront plus d'oreilles pour les entendre, ni de Langue pour leur répondre, & quand nous ſuppoſerions leurs Ouvrages dans un point de perfection capable de rendre inutiles toutes les reflexions des Cenſeurs, ils devroient au moins concevoir que c'eſt une épreuve pour leur vertu à laquelle on ne peut point propoſer d'éxercice plus glorieux que le bel uſage qu'elle doit faire du bien & du mal qu'on pourroit dire d'eux. C'eſt une occaſion qu'on leur preſente de ſe diſtinguer parmi la foule des autres Au-

teurs, & de nous prouver qu'ils ſavent ſupporter également la louange & le blâme, & qu'ils ont une indifférence parfaite pour l'un & l'autre. Ils n'ont pas ſujet de craindre que nous prenions une conduite ſi ſage pour une nouveauté, puiſqu'ils peuvent nous en montrer des éxemples dans l'une & l'autre antiquité, qui ſert de modéle à tous ceux qui veulent vivre avec honneur, ſous la qualité d'Auteurs. Je ne ſerois pas fâché qu'ils en vouluſſent douter, non pas pour leur en donner des preuves, mais pour avoir le plaiſir de les provoquer à faire eux-mêmes l'éxemple pour la poſtérité, & à ſe mettre au nombre des hommes extraordinaires de notre tems, qui travaillent, les uns par leurs actions, les autres par leurs Ecrits, à rendre notre ſiécle aſſés heureux pour devenir le modéle des ſuivans.

Sacrée & Profane.

Mais ces Meſſieurs n'ont pas jugé à propos d'entrer dans ces conſidérations, & ils n'ont pas été honteux de me faire connoître par la bouche de quelques-uns de leurs amis, que ſi je m'étois borné à ne recueillir que des Eloges, j'aurois été l'homme *ſelon leur cœur*, & que j'aurois rempli parfaitement leurs deſirs.

S'il étoit vrai que le chagrin que mon Ouvrage leur a pu donner n'eut point d'autre ſource que celle-là, il ne ſeroit peut-être pas difficile d'en arrêter le cours, en leur repreſentant qu'il n'étoit nullement néceſſaire qu'ils perdiſſent la tranquilité de l'ame, lorſque parmi diverſes choſes qui les flatoient, ils y en ont apperçû d'autres qu'ils

qu'ils euſſent bien ſouhaité n'y point voir. Ils n'avoient qu'à conſiderer qu'en qualité de Lecteurs je les ai conſtitués les Juges de tous ceux qui ont entrepris de dire leur ſentiment ſur leurs propres Ouvrages (1), & que je m'étois propoſé dans mon Avertiſſement de les prendre pour les garans du tort qu'ont les Critiques dont ils deſapprouvent les jugemens: en quoi je puis aſſurer que je n'ai point prétendu exiger d'eux qu'ils priſſent d'autre part à mon Ouvrage, que celle des Lecteurs les plus indifférens.

D'ailleurs, quand ils auroient dû apprehender que la vérité & la juſtice ne ſe miſſent de la partie, & qu'elles ne les abandonnaſſent pour ſe ranger du côté de leurs Cenſeurs, n'auroient-ils pas eu ſujet de ſe conſoler dans l'eſperance de voir bientôt une revolution, s'il eſt vrai que Mr. le Fevre le Docteur n'ait pas eu deſſein de nous tromper par la date du tems qu'il nous preſcrit pour la durée des jugemens qu'on fait des Livres, & pour celle de la bonne ou mauvaiſe réputation d'un Auteur? C'eſt le motif que ce Docteur témoigne avoir eu de bien eſperer de ſes Ouvrages, lorſque faiſant reflexion ſur l'inconſtance & l'incertitude des jugemens des hommes, & voyant combien les goûts changent, je ne dis pas de ſiécle en ſiécle, mais de génération en génération, & ſouvent en moins de tems encore, il ſe promet de voir bientôt venir ſon tour, dès qu'il ſe ſera fait connoître au

1. Avertiſſ. du Tom. I. Part. II. nomb. 3.

au Public, & qu'il aura eu la patience de laiſſer paſſer la réputation de ſon Adverſaire. Il s'en eſt expliqué aſſés ouvertement, lorſqu'il a fait connoître à Mr. Arnaud, qu'il peut ſûrement ſe diſpoſer lui-même à ſouffrir cette revolution, s'il n'aime mieux ſe retirer au plûtôt du commerce des vivans, pour n'être pas témoin de la diſgrace qu'il lui prédit. „ Quoique je „ puſſe, lui dit-il (1), ſuppoſer le Public un „ peu trop prévenu en votre faveur, comme en étant infiniment plus connu que „ moi: toutefois je n'ai garde de le recuſer. Le gain de ma cauſe ne dépend pas „ ſeulement du ſentiment des hommes avec leſquels nous vivons; mais auſſi de „ celui du monde qui viendra dans la ſuite. Hé ! qui peut ſavoir ſi vous en ſerés „ plus connu que moi? Le ſort des Livres „ n'eſt pas toujours le même & tel remporte le prix aujourd'hui qui ne meritera „ rien dans dix ans : tel Auteur laiſſe les „ autres au-deſſous de lui dans un tems, „ qui ſe verra confondu dans un autre avec „ une foule de demi-Savans, dont le monde n'eſt toujours que trop rempli.

Qui empêche tous les Ecrivains d'avoir autant de confiance en la viciſſitude des choſes qu'en témoigne M. le Févre? Et qui eſt l'Auteur qui, pour peu qu'il eût de ſoin de ſa réputation, n'aimât mieux paſſer d'abord par le dégout du Public, & par les cenſures des Critiques, étant ſûr au premier

1. Lett. de Mr. le Févre dans la Juſtific. de la Morale

mier tour de la révolution de faire prendre le change à ces Critiques, & de vivre enfin dans l'approbation publique?

III.

Mais nos Auteurs mécontens ne veulent pas de compoſition avec le Public, & toute la déférence qu'ils peuvent avoir pour l'avenir, ne peut pas les porter à ſe ſoûmettre aux caprices du tems preſent. On ſe trompe de croire qu'ils ſoient du nombre de ces Auteurs deſintereſſés qui s'abandonnent au jugement de leurs Lecteurs, & qui ſavent préferer l'utilité publique à leur propre réputation. Comme ils ne ſe ſoucient point tant de ſe rendre infaillibles que de paroître tels, ils croient qu'on leur fait injure lorſqu'on les croit capables de faillir, & que les Connoiſſeurs ſe mettent en devoir de les réduire ſous leur critique. Mais quoique je leur aie fait aſſés connoitre que je ne prétens pas m'intereſſer pour ces derniers qu'ils mettent parmi leurs Cenſeurs, & qui font tout le chagrin auquel il ſemble que mon Recueil ait donné occaſion, ils me permettront de leur dire que, quelque raiſon qu'ils penſent avoir de préferer leur propre réputation à l'avantage qui pourroit nous revenir de leurs écrits, il leur ſeroit, ce me ſemble, infiniment plus glorieux de ſacrifier cette prétenduë réputation à l'utilité publique; parce que c'eſt

rale des Réformés, par M. Jur. Livre 6. pag. 273.

c'eſt un moyen immanquable de la retrouver auec uſure.

C'eſt ce qui me fait croire que tous les ſoins qu'ils ont pris pour me faire ſavoir, *qu'ils ont beſoin de leur réputation* afin de travailler avec ſuccès, étoient fort inutiles à mon égard ; puiſqu'ils m'ont trouvé dans l'opinion de ceux qui eſtiment que la cenſure, *telle qu'elle puiſſe être*, ne peut nuire qu'à une réputation qui eſt fauſſe & injuſtement acquiſe, & qu'elle eſt d'un uſage merveilleux pour affermir celle qui eſt établie ſur des fondemens ſolides.

L'exemple de quelques-uns d'entre eux qui ont fait profeſſion publique juſqu'à preſent de n'écrire que pour acquerir de la gloire, ne me perſuade pas encore entiérement qu'un honnête homme puiſſe ſe propoſer cette réputation comme la fin principale de ſon travail, au préjudice de quelque utilité que ce puiſſe être. Je conçois ſeulement qu'elle peut être la récompenſe & la ſuite de cette utilité, qui doit être la regle de cette réputation : comme nous voyons que les Grands, qui veulent procurer une excellente éducation à leurs enfans, ne s'aviſent pas de ſe propoſer d'abord de faire la fortune des Gouverneurs & des Precepteurs qu'ils leur donnent, mais qu'ils ſongent uniquement à l'avantage de leurs enfans, & meſurent enſuite la récompenſe qu'ils préparent aux autres ſur l'utilité de leurs ſoins, & ſur les fruits qu'ils voyent de leurs travaux.

Un Auteur, qui ne veut pas qu'on le touche ſous pretexte qu'il a beſoin de ſa ré-

réputation, auroit grand tort de s'imaginer que ſon Lecteur n'auroit pas autant de beſoin de ſon tems & de ſon eſprit, & qu'il lui ſeroit permis d'abuſer de l'un & de l'autre pour acquerir cette plaiſante réputation. S'il prétend faire un preſent gratuit au Public lorſqu'il publie un Ouvrage, quelle raiſon peut-il avoir de rien exiger de lui? S'il n'eſt pas aſſés deſintereſſé pour ne pas demander d'encens, pour ne pas ſouhaiter d'approbation, & pour ne pas aſpirer à cette réputation qu'il recherche avec tant d'ardeur, doit-il trouver étrange que l'on ſe mette en devoir d'éxaminer s'il a merité ce qu'il demande?

Que veulent donc dire ces Meſſieurs, lorſqu'ils nous font entendre que ſi l'on prétend découvrir leurs fautes, ou, pour parler comme eux, manquer au reſpect & à la ſoumiſſion qu'ils éxigent de nous, ils nous priveront des fruits de leurs veilles? Quoi, ſi un Poëte a dit une ſaleté, un Hiſtorien une fauſſeté, un Théologien une nouveauté; ſi un Grammairien a fait des ſoleciſmes, un Chronologiſte des anachroniſmes, un Philoſophe des ſophiſmes, un Juriſconſulte des antinomies; il ſera defendu de dire que quelqu'un les a remarqués? S'ils ne ſont pas impeccables, pourquoi veulent-ils que nous ignorions cette verité? S'ils croient l'être ſans ſe croire obligés de nous en donner des preuves, que nous donneront-ils à penſer autre choſe d'eux, ſinon qu'il y auroit dans la qualité d'Auteur une malignité fatale qui les aveugleroit juſqu'au point de leur perſuader qu'ils ne

ſont plus hommes dès qu'ils ſont Auteurs?
„ Ils n'écriront donc plus, ces Meſſieurs,
„ s'ils voient qu'on ſe mette ſur le pied
„ de raiſonner de leur conduite, & de par-
„ ler de leurs Ouvrages autrement qu'eux?
Ils feront de nous un exemple terrible de leur ſeverité pour toute la Poſterité; & ils ſe vangeront du Public d'une maniére ſi éclatante, que la brouillerie pourra bien être irreconciliable, ſi l'on ne trouve les moyens de faire revenir des Enfers un Menenius Agrippa pour les raccommoder? C'en eſt fait, *ils laiſſeront* ce pauvre *Public dans ſon ignorance*; *ils nous abandonneront à notre propre ſens*: & pour nous punir par la privation de leurs lumieres, ils ne s'oppoſeront plus deſormais aux efforts que font les tenébres de l'ancienne Barbarie pour enveloper & couvrir le reſte de notre ſiécle avec toute la poſterité.

La ménace eſt trop épouventable pour pouvoir paſſer juſqu'à l'effet, & je penſe qu'un défi qu'on leur auroit fait dans les formes pour l'éxecution, les auroit un peu embaraſſés. Mais quand ils auroient pû ſe reſoudre à ces extrémités, l'inconvenient de voir le monde ſans Livres ne ſera jamais à craindre; puiſqu'il eſt à préſumer qu'il y aura toujours plus d'Ecrivains que d'hommes ſages. Saint Auguſtin ſe moquoit autrefois de ceux qui prétendoient lui répreſenter que ſi chacun gardoit le celibat & la virginité, le monde periroit, parce qu'il n'apprehendoit pas d'être pris au mot en exhortant tout le monde à la continence: de même nous pouvons aſſurer

auſſi

auſſi que quelque choſe que l'on diſe ou que l'on faſſe contre les Auteurs, rien ne ſera capable de les arrêter, s'il eſt vrai, comme l'a remarqué Juvenal (1) que *la paſſion d'écrire eſt une maladie incurable, & qu'elle vieillit dans un cœur qu'elle a une fois infecté.*

IV.

J'aurois lieu de finir ici, s'il avoit plû à nos Mécontens de terminer leur mauvaiſe humeur à la perſonne ou aux écrits des Critiques qui ne leur ont point paru favorables dans mon Recueil. Mais dans l'apprehenſion de ſe battre contre des ſpectres & des morts, ou de rencontrer parmi ceux qui vivent encore, des gens de tête & de cœur, ils ſont venus fondre ſans conſulter leur prudence ſur celui qui n'a recueilli les ſentimens de ces Critiques que pour rendre à ceux qui ſe plaignent maintenant de nouveaux ſervices, en tâchant de faire paroître leur mérite avec plus d'éxactitude qu'auparavant.

Mais loin de me faire croire que leur colere & leurs efforts me duſſent regarder, j'ai voulu leur faire connoître que je prétendois bien profiter de l'avantage que j'avois d'être au deſſous d'eux : & bien perſuadé que ce n'eſt point pour les roſeaux que Dieu a créé les vents & la tempête, j'ai laiſſé tout paſſer par deſſus ma tête, ſans m'imaginer que je duſſe prendre part à tout ce

(1) Juven. Satir. 7.

ce qui étoit trop éloigné de ma sphere.

Je n'ai point trouvé de parti plus sûr ni plus commode à prendre que celui de l'indifférence, qui m'a empêché de ressentir les mouvemens dont ils ont été agités, & qui m'a retenu même dans une assiette d'esprit si calme, que si j'avois été Musicien, j'aurois pû chanter leur colere avec autant de plaisir & de tranquilité qu'Homere & ses *Rhapsodistes* en eurent autrefois à chanter celle d'Achille.

A dire le vrai, si l'on considere que cette colere n'a point eu d'autres effets, que d'échauffer le sang de la veine de quelques Poëtes, qu'elle n'a produit que des *Songes* & des *Fables*, & qu'elle ne leur a suggeré qu'un peu de ces Vers dont les Poëtes Païens se servoient pour exprimer leur passion; il sera aisé de juger, que je n'en aurois pû faire d'autre usage que celui que l'on fait des chansons des carrefours.

Catulle, &c.

Quoique ces Vers soient du nombre des choses que l'on doit abandonner à la risée publique, & que ce soit peut-être s'opposer mal à propos à leur mauvaise fortune, que d'en renouveller la memoire: je puis dire qu'ils m'auroient fait moins d'honneur, s'ils n'avoient point deshonoré mes Adversaires & mes Censeurs. Celui (1) qui s'est chargé de leur cause & de leurs interêts, dans le Songe *Asinus in Parnasso*, a crû devoir employer toute sa vertu Poëtique pour les transformer en *insectes volans*, & les faire fondre sur l'animal que Morphée

Abeilles.

1. ¶ Le P. Commire Jésuite.

phée a fait entrer dans ſon imagination. Mais il n'a point tenu à lui que ſon indiscrétion ne leur ait été mortelle, & s'il s'eſt bien ſouvenu des leçons de ſon Maître, il a dû ſuppoſer que tous ces petits animaux auſquels il compare mes Cenſeurs, n'ont pû me piquer ni me laiſſer leur aiguillon, qu'il ne leur en ait couté la vie.

Virgile.

Animas in vulnere ponunt. Georg. 4.

Grace à l'imprudence du Poëte, grace auſſi à la conſtitution de la nature de l'Ane, il ſe trouve enfin que le gros animal en a été quitte pour quelques legeres inſultes, & qu'il a ſurvêcu à tous ces petits inſectes, qui ſe ſont précipités à la mort de la maniére du monde la plus mal concertée. Mais nous avons toujours ouï dire qu'il en eſt ſouvent des Poëtes comme des Prophétes & des Devins; que tous ces Suppôts d'inſpiration ne ſont que les organes de la Divinité vraie ou fauſſe, qui ne s'accorde pas toujours avec les intentions des Poëtes ou des Prophetes qu'elle inſpire, & qui leur fait dire quelquefois des verités contre leur deſſein. Ceux qui ſe ſont appliqués à découvrir les rapports merveilleux qui ſe trouvent entre les Poëtes & les Prophetes, n'avoient peut-être pas encore remarqué de Balaams parmi les Poëtes, qu'une Puiſſance ſuperieure & inviſible oblige de parler autrement qu'ils ne veulent.

Je veux néanmoins avoir meilleure opinion de mes Cenſeurs que n'eſt celle que le

le Poëte nous en a voulu donner dans ſon Songe : je veux croire même avec quelques-uns d'entre eux que ſa viſion n'eſt pas un véritable ſonge, & qu'il a voulu impoſer à ſes Lecteurs, lorſqu'il leur a fait accroire qu'il lui avoit été rapporté par le valet d'un de ſes Dieux, lorſqu'il dormoit. Le caractere du ſonge nous fait aſſés voir, qu'il n'a rien de trop divin, & que le Poëte pourroit bien l'avoir forgé tout ſeul dans ſon cerveau, ſans autre ſecours que de ſon propre Genie qu'il a pris pour un Morphée.

Somnia quæ mentem ludunt volitantibus umbris
Non delubra Deûm, nec ab æthere Numina mittunt (1),
Sed ſibi quiſque facit.

Il n'eſt donc pas juſte de croire ſur la foi d'un ſonge purement humain, que ceux qui m'ont attaqué par leurs Vers, ayent voulu expoſer leur vie pour une ſatisfaction ſi frivole. Et quelque deſir qu'ils ayent pû avoir de me nuire, je ne laiſſerai pas de les honorer toujours avec la même ſincerité qu'auparavant. Je les prierois ſeulement de prendre garde, de ne pas confondre cet honneur que je veux bien leur porter avec le mouvement de la crainte. C'eſt une paſſion qui n'a non plus de part à mon Ouvrage, que celle de l'eſpérance,

(1) V. & Att. ſec. in Orb. Muſc. pag 143. ¶ Baillet.

rance, ſi je ne m'abuſe moi-même : du moins puis-je aſſurer que je n'ai jamais perdu beaucoup de tems à faire des reflexions ou des raiſonnemens ſur les effets merveilleux de ces deux paſſions. Ainſi rien ne les empêche de voir que le reſpect que j'ai pour eux, eſt très-deſintereſſé. J'aurois même accompagné ce reſpect de mon eſtime pour eux, s'ils avoient voulu ſe faire reconnoître dans leurs Vers. Mais la crainte d'y paroître ce qu'ils ſont en effet, c'eſt-à-dire, gens de regle & d'honneur, les a portés à s'écarter ſi loin du chemin ordinaire des honnêtes gens, ils s'y ſont déguiſés ſi parfaitement, & ils ont eu tant de ſoin d'y ſupprimer juſqu'aux moindres marques de leur modeſtie & de leur retenuë, qu'ils ne ſont point en danger d'y être reconnus, ni même d'y paſſer pour des Chrétiens. Il faut avouer pourtant que ſi leurs Vers ne peuvent nous ſervir pour nous faire juger s'ils ont du mérite d'ailleurs, ils ne laiſſent pas de nous faire conjecturer que ce pourroit être un excès de charité pour moi qui les auroit porté à ces extremités, ſans raiſonner ſur les inconveniens auſquels ils s'expoſent. Et la charité paroîtra ſans doute un peu exceſſive à celui qui voudra conſiderer qu'ils ne ſe ſont point ménagés eux mêmes en cette occaſion ; qu'ils ont oublié ou negligé leurs propres interêts ; & qu'ils n'ont point fait difficulté d'alterer, non pas leur ſanté, mais leur

let qui ne liſoit pas les Originaux, cite Saraſin dans ſon *Orbilius Muſca*, au lieu de Pétrone *in Satyrico*.

leur propre réputation pour travailler à ma correction.

V.

Cependant il eſt toujours fâcheux de voir, qu'une charité ſi ardente ait été ſans effet à mon égard, & de pouvoir dire que c'eſt la violence extraordinaire de leur zèle qui a rendu inutile le deſir que j'aurois eu de profiter de leurs avis. Quoique je n'aie jamais prétendu jouïr par force de leur colere, je pouvois pourtant eſperer d'en goûter les fruits, & preſumer que leur amertume & leur aigreur ne m'empêcheroit pas d'en retirer l'utilité que l'on trouve dans les fruits & les herbes ſauvages dont on uſe plûtôt pour rétablir ou conſerver ſa ſanté que pour flater ſon goût. Mais à dire le vrai, il faloit autre choſe que des Vers pour me corriger; & s'il étoit conſtant que mes Adverſaires ſe fuſſent chargés de me faire connoître mes fautes, nous ne voyons pas quelle excuſe ils pourroient avoir de s'être acquitté ſi mal de leur commiſſion. Je me trompe, ou je ne leur ai point tant d'obligation : j'aime mieux croire qu'ils n'ont ſongé qu'à charmer leur chagrin au ſon de la Lyre, ſans porter leurs vûës plus loin.

Cependant une Commiſſion ſi honorable n'auroit pas été trop au-deſſous de leur caractére. Je conviens qu'ils auroient uſurpé un droit qui appartient legitimement à mes amis. Mais ils auroient toujours ſuppléé à leur défaut, de quelque maniére que ce pût être & comme ils ne ſe ſeroient point

point rendus ſuſpects de cette fauſſe tendreſſe qui ſurmonte ſouvent les plus fermes & les plus incorruptibles d'entre nos amis, je n'aurois pas eu beſoin de précaution de ce côté-là. Ils m'auroient procuré du moins un avantage capable de me conſoler de les voir agir en Adverſaires. Car encore qu'ils ſe fuſſent portés volontairement à remarquer mes fautes, ils ne m'auroient pourtant pas voulu obliger, ſans doute, de reconnoître ces ſervices comme des faveurs, puiſqu'ils n'auroient ſongé qu'à ſe ſatisfaire eux-mêmes: ce que nous ne pourrions pas dire de ceux de nos amis qui prendroient le même ſoin, ſans tomber dans l'ingratitude.

Je n'aurois pas même deſeſperé de les voir changer de motifs & paſſer dans le parti de ces derniers; ſi j'étois parvenu à leur faire connoître la diſpoſition où j'ai toujours été de les écouter dans les bons intervalles de leur paſſion. Car après avoir mis mon Ouvrage au nombre des Compilations, où les fautes ſont inévitables; après avoir bien compris que je ne pouvois me diſpenſer d'adopter celles des autres & d'y en ajoûter des miennes, en me repoſant ſur la bonne foi d'autrui: il ne me reſtoit plus qu'à demander, ou à attendre qu'on corrigeât les unes & les autres, ſoit par des remontrances particuliéres, ſoit par la voie de la réfutation publique. Ce dernier moyen n'ayant rien de contraire au droit des gens, m'auroit pareillement laiſſé la liberté d'uſer du même droit pour tourner à mon avantage, tout ce qu'on auroit pu écrire contre le deſſein ou l'éxécution de

mon

mon Ouurage. C'eſt auſſi la maniére dont j'eſpere en uſer dans la ſuite, s'il ſe trouve quelques Cenſeurs qui veuillent prendre cette peine, ſans examiner ſi c'eſt pour me nuire ou pour m'obliger. Car quelque mauvaiſe que puiſſe être leur volonté, je prétens bien, dans le deſſein de la rendre inutile, me ſervir d'un ſtratagême nouveau pour le faire entrer dans mes interêts. Je ne le diſſimule pas, je n'oublierai rien pour les obliger de prendre parti parmi les garants & les Auteurs de mon Recueil, pour convertir à mon uſage tout ce qu'ils pourront faire contre moi, & pour leur faire perdre la qualité d'Adverſaires, en leur conſervant celle de Cenſeurs. Je tâcherai de les déſarmer ſans violence, & j'employerai leurs propres armes, non pas contre eux-mêmes, mais contre les Auteurs qu'ils jugeront à propos d'attaquer dans le Recueil, & dont je rapporterai les Jugemens pour les commettre les uns avec les autres, & pour donner au Lecteur le moyen de penſer tout ce qu'il voudra de la diverſité des *Jugemens* des prétendus *Savans*, de la varieté ſurprenante des eſprits dans le genre humain, & de la maniére dont le péché a défiguré la Vérité & l'a renduë preſque méconnoiſſable.

Quoique je ne trouve rien qui me paroiſſe déraiſonnable dans la conduite que je me propoſe de garder, d'autres plus éclairés que moi ne laiſſeront peut-être pas d'en juger autrement. Mais je me ſuis imaginé que ſi tout le monde l'avoit obſervée depuis qu'on s'eſt aviſé d'écrire les uns contre

contre les autres, ſi au lieu de ſe refuter & de s'aigrir mutuellement, on s'étoit appliqué ſimplement à profiter les uns des autres & à prendre pour ſoi, ce qui auroit été écrit contre ſoi, on n'auroit peut-être jamais connu le nom d'Adverſaire & d'Ennemi dans la République des Lettres: on n'y auroit point vû d'hoſtilités. Les eſprits ſe ſeroient toujours réunis immanquablement. On auroit joint enſemble tout ce que l'on auroit trouvé de bon dans les Ecrits que les uns ont faits contre les autres, on en auroit rejetté le reſte, & par un expédient ſi ſalutaire, on auroit peut-être trouvé le véritable moyen de fortifier le parti de la Vérité, d'entretenir avantageuſement la Societé humaine &, ſi je l'oſe dire, la paix de l'Egliſe & de l'Etat.

V I.

De tout ce que je viens de dire, il paroît aſſés, qu'encore que je ne connoiſſe perſonne plus ſujet à l'erreur ni plus capable de faire des fautes que moi, il ſeroit peut-être difficile de trouver quelqu'un qui eût plus d'envie de n'en point faire, ou de les reparer quand elles ſont faites. L'infaillibilité a quelque choſe de ſi divin & de ſi attirant, que ſi je la trouvois attachée au plus envenimé de mes Adverſaires, je courrois après lui ſans délibération, & je quitterois volontiers toutes choſes pour ſuivre un homme qui me communiqueroit cette eſpéce de béatitude, pourvû qu'elle s'étendît auſſi ſur mes mœurs.

Mais

Mais ſix mille ans d'expérience nous ont aſſés appris à mettre l'accompliſſement de ces ſouhaits au nombre des viſions. La Religion & la Raiſon nous perſuadent, qu'il n'y a perſonne qui ne ſoit plus ou moins environné de foibleſſes & des autres dépendances de notre mortalité: & toute la foi que j'ai au merite de mes Adverſaires, ne va pas juſqu'au point de me faire croire qu'ils en ſoient exempts eux-mêmes.

Le grand ſujet de conſolation pour nous, de voir que nos Maîtres ne ſont point impeccables, lors même qu'ils nous apprennent à ne point manquer! Pourront-ils s'empêcher de ſonger à leurs propres infirmités, & ſe défendre en même tems de compatir aux nôtres? Quoi qu'ils nous veuillent aſſés de bien pour ſouhaiter de nous voir au point de la perfection où ils n'ont pu atteindre, je ne crois pas qu'ils nous en vouluſſent mal, de ce que nos efforts ne réuſſiſſent pas toujours à leur gré, & de ce que nous nous trouvons obligés de demeurer au-deſſous d'eux, comme ils ſont au-deſſous des autres.

S'ils font des fautes, ce n'eſt pas pour nous en donner l'éxemple, & je les crois aſſés raiſonnables pour reconnoître que ce n'eſt pas en ce point qu'ils ſont nos Maîtres: mais lorſqu'il ſont aſſés ſincéres pour nous découvrir leurs propres manquemens, c'eſt alors qu'ils nous font voir qu'ils ſont capables de nous donner toutes ſortes de leçons.

Quand leur éxemple n'auroit point aſſés de force pour me porter à ſuivre leurs pas, la

la ſeule vûe de la juſtice que l'on doit au Public ne ſeroit que trop ſuffiſante pour m'obliger à faire connoître au moindre de mes Lecteurs en quoi je l'aurois pu tromper après m'être trompé moi-même.

Duſſé-je donc immortaliſer mes fautes, je ne puis m'empêcher de leur donner ici tout le jour qu'elles pourront peut-être jamais avoir. Et ſans m'embaraſſer de ce qu'on en pourra juger, j'ai deſſein de faire à la fin de ce Diſcours une liſte de celles qu'une ſeconde lecture de mon Ouvrage & quelques avis de mes amis m'ont déja fait remarquer. (1) J'y joindrai même quelques opinions problematiques qui peuvent à la vérité ſe défendre en cette qualité, mais qui ne s'accommodent pas aſſés avec cette éxactitude que je ſouhaiterois garder juſques dans les moindres choſes: & je continuerai de faire de ſemblables corrections toutes les fois que l'on m'en donnera occaſion.

Les Critiques qui ſembloient avoir voulu coopérer avec moi dans ce louable deſſein, me donnent ſujet de croire qu'ils m'ont abandonné dès le commencement: & je n'ai pas même encore pû ſavoir l'uſage qu'ils ont voulu que je fiſſe de quelques difficultés qu'ils m'ont fait propoſer par Mr l'Abbé de la Rocque. Ils ne pouvoient mieux s'addreſſer, ni prendre des voies plus legitimes pour me faire ſavoir leurs penſées. Car encore que Mr. de la Rocque ait pris depuis pluſieurs années

(1) la

1. Elles ont été corrigées dans la preſente édition.

(1) la resolution de ne point rapporter de jugemens, & qu'il l'ait executée autant qu'il lui a été possible dans la suite : néanmoins je le considére dans une des premiéres Charges de la République des Lettres, où il lui est très-difficile de ne se point rendre le Rapporteur général des Parties. Et si j'avois cru devoir faire quelque réponse aux Critiques dont il parle, j'aurois pris à leur éxemple la liberté de la lui addresser, ne doutant point, qu'ayant bien voulu faire une exception de sa regle en ma faveur, il n'eût eu aussi la bonté de leur faire connoître mes intentions, par le desir de rendre une justice égale à tout le monde.

Si Mr. de la Rocque avoit jugé à propos de donner son autorité & son suffrage aux objections qu'il nous a proposées de la part de ces Critiques, & si le Public avoit voulu se persuader de leur solidité ou de leur vrai-semblance, j'aurois tâché de donner des preuves de la considération que j'ai pour l'un & pour l'autre, & de satisfaire ceux qui les auroient jugées dignes de réponse. Mais comme il paroît que Mr. de la Rocque n'y a point pris de part, & que le Public a voulu qu'on les laissât tomber, pourquoi entreprendre maintenant de les relever? Et si elles ont été étouffées dans leur naissance, ne serois-je pas un indiscret de prétendre leur redonner la vie en leur rendant le jour?

Je ne puis pourtant me dispenser de faire remar-

1. Journal du 7. Juin 1677.

remarquer en passant ces prétendus Critiques ont fait voir qu'ils étoient fort malheureux en conjectures, lors qu'ils se sont imaginés *que le fonds de l'Ouvrage* que j'ai publié, *venoit de plus loin.* S'ils avoient eu intention de faire honneur à quelqu'un de mon travail, encore y auroit-il lieu de dissimuler cette fausseté, dans la vuë de quelque utilité qu'elle pourroit produire. Mais si l'idée qu'on m'a voulu donner de ces Critiques est véritable, il paroît assés qu'ils n'ont voulu forger cette opinion que pour tâcher de faire part à d'autres de la peine & de la mortification qu'ils avoient envie de me procurer. Si la Religion Chrétienne est sûre & constante dans toutes ses maximes, ces Critiques n'ont pas dû trouver leur compte à croire qu'ils auroient pû faire un mensonge de peu de conséquence, & un petit mal pour pouvoir se procurer un plus grand bien. L'obligation générale, où nous sommes tous de défendre la vérité jusques dans les moindres choses, ne me permet pas de donner lieu à l'imposture, en laissant attribuer à d'autres ce qui n'est pas d'eux, quelque interêt que j'eusse de me soustraire par un moyen si facile à la confusion que je pourrois retirer de mon Ouvrage. Il suffit donc d'avertir ces Messieurs, que leur opinion est fausse de toutes les maniéres qu'on la puisse envisager; que je n'ai reçu aucun mémoire ni aucun avis de personne, ni directement ni indirectement; que *le fonds de cet Ouvrage n'est pas venu de plus loin*; & qu'il n'a point d'autres sour-

ces que les Auteurs anciens & modernes que j'ai cités par tout, & dont la lecture & l'usage sont d'un droit commun à tout le monde, si on en excepte quelques endroits qui regardent les Auteurs de notre tems, & qui ne sont appuyés que sur l'autorité de la voix publique, ce qui n'est pourtant arrivé que très-rarement. Une opinion aussi peu raisonnable que celle-là, n'aura pas manqué de tomber entre les mains de quelques-uns de ces Ouvriers de fiction qui mettent toute leur industrie à donner l'air de vrai-semblance aux conjectures les plus impertinentes. Mais il n'est pas à craindre que ces personnes puissent nous faire remarquer rien de démonstratif sur leur front ni dans leurs yeux, ni dans le ton de leur voix, ni dans la hardiesse de leur port, pour établir dans l'esprit des autres, ce qui ne peut avoir de fondement nulle part. Et sans sortir des bornes de la modestie, je veux bien défier l'effronterie même, quelque audacieuse & quelque impudente qu'on puisse me la dépeindre, d'oser soutenir une fausseté qui est ridicule dans toutes ses circonstances.

VII.

Nos Critiques m'ont fait proposer une autre objection qui est un peu plus vague, mais qui m'auroit véritablement chagriné si elle avoit plus de fondement. Il s'agit de savoir, si j'ai quelquefois oublié l'honnêteté, que j'ai fait profession de garder pour tous les gens de Lettres. Quelques-uns

uns m'en ont voulu faire douter, contre le témoignage même de ma propre conscience. Mais quoiqu'ils ne m'ayent pas trouvé fort tendre à la persuasion sur ce sujet, je ne puis que je n'aye été surpris & touché sensiblement, lors qu'ils m'ont fait connoître, que quand il a été question de marquer mes respects pour une Société considérable dans l'Eglise & dans l'Etat (1), j'aurois dû prendre des mesures mieux proportionnées entre un si grand Corps & un petit Particulier, comme si je m'étois écarté des regles de la prudence.

Néanmoins, je suis rentré aisément dans mon premier calme, dès que j'ai considéré que cette accusation est non seulement très-facile à ruiner, mais qu'elle me présente même une occasion favorable pour faire voir à tous ceux qui pourroient encore l'ignorer, que j'ai donné en plusieurs endroits de mon Recueil des marques éclatantes du respect & de l'estime que j'ai pour la Société en général & pour ses Membres en particulier. De sorte qu'on aura lieu de s'étonner de voir tant de témoignages d'une distinction particuliére de la Société dans un Ouvrage, où il ne s'agit d'autre chose, que de considérer également tout le monde, sous la qualité d'Auteur, sans distinguer le diadême d'avec la cale, ni la tiare d'avec le capuce.

En effet pourroit-on trouver quelque chose, qui fût plus honorable à la Société que la maniére dont je l'ai opposée toute seule

1. ¶. Les Jésuites.

ſeule à tous les Hérétiques de ces derniers ſiécles ? N'ai-je pas inſinué ſuffiſamment qu'elle peut ſeule, & par le moyen de ſes Livres ſeuls, tenir tête contre tous les ennemis de l'Egliſe Catholique (1)? Et n'ai-je point fourni la matiére d'une réfléxion à ceux qui ont remarqué divers rapports entre la naiſſance de l'Héréſie & celle de ſaint Ignace; entre la ſéparation des Sociétés ſchiſmatiques d'avec l'Egliſe Romaine & l'établiſſement de la Société des Jéſuites, pour juger des deſſeins de la Providence ſur elle (2).

Quand il a été queſtion de relever la modeſtie des Auteurs qui renoncent généreuſement à la gloire & à la vaine réputation qu'on peut acquerir par les Livres, n'en ai-je point cherché l'éxemple dans la Société? Et n'ai-je pas dit, que *le premier Livre qu'elle ait jamais produit* (je ne parle pas des Exercices de ſaint Ignace) *étoit de ces Anonymes*, qui publient la vertu des Auteurs qu'ils nous cachent: mais que *l'utilité du Livre avoit excité la curioſité du monde avec tant d'efficace, qu'on avoit découvert enfin, qu'il étoit dû à Caniſius* (3)? Je dis plus maintenant, & je crois avoir donné lieu par cette remarque à une raiſon très-plauſible pour conſerver à la Société un Ouvrage qui lui a fait tant d'honneur juſqu'ici, & pour défendre Caniſius contre

1. Tom. 1. Préjug. de la Multitude, pag. 436.
2. V. Imag. ſæc. Soc. Jeſ. in Belg. Item Dom. Bouh. Vie de S. Ign. &c.
3. Tom. 1. Préjug. des Anonymes pag. 484.

tre certains Critiques, qui n'ont point fait difficulté de le compter parmi les Plagiaires.

J'ai vû divers Auteurs, qui dans leurs Ecrits donnent à la Société la qualité de *Savante*, mais je ne me souviens point d'en avoir vû aucun qui l'ait appellée, comme j'ai fait, *la plus Savante de toutes les Sociétés Regulières* (4). J'avouë que j'ai suivi en ce point mon propre mouvement, plûtôt que l'autorité d'aucun garant que je puisse alleguer, mais enfin je n'ai rien dit contre ma pensée, & s'il étoit besoin d'induction pour prouver ce sentiment, il ne seroit pas difficile d'en produire des éxemples dans toutes sortes d'Arts & de Sciences, en remontant depuis la Grammaire jusqu'à la Théologie. Et lorsque j'ai dit, qu'elle est *la plus abondante en toutes sortes d'Ecrivains*, je n'en aurois pas même excepté ce qui regarde la Médecine, si je n'avois lû dans les Constitutions de la Societé (5) que l'étude de cette Science n'étoit point de sa bienséance, & qu'il étoit défendu de l'enseigner chés elle. Car enfin je ne pense pas qu'il fût aisé à aucune autre Société Réguliere, de produire autant de Livres, concernant la Botanique, la connoissance des Animaux, celle de l'Anatomie du Corps Humain, la Diætetique, la Therapeutique, la Pharmaceutique

4. Tom. II. part. 1. des Critiq. histor. pag. 121.
5. Constitut. cum Declarat. Soc. Jes. part. 4. cap. 12. §. 4. pag. 192. tom. 2.

que, &c. que la Société des Jésuites en a mis au jour sur ces matieres, sous le titre de la Physique. De sorte, que cette exception n'en est pas même une pour l'universalité des Sciences que je lui ai attribuée; & d'ailleurs elle ne lui peut être que fort agréable, puis qu'elle est si conforme à ses Constitutions.

Je demande à ceux qui se connoissent un peu en respect & en estime, à quoi ils pourront attribuer le zèle que j'ai témoigné pour les *Exercices Spirituels* de la Société, & ce qu'ils peuvent penser de la sévérité avec laquelle j'ai appellé *Envieux & Ennemis de la Compagnie des Jésuites*, diverses personnes de merite d'ailleurs & qualifiés dans l'Eglise, pour avoir trouvé à redire à cet Ouvrage du Patriarche Saint Ignace, lorsque j'ai relegué tous ces Censeurs parmi les Chicaneurs (1)?

Je leur demande ce qui auroit pû m'obliger de dépeindre Gaspar Scioppius, le plus déterminé de tous les ennemis de la Société, avec des couleurs si noires? Et ce qui m'a empêché de rapporter les Eloges qu'il a reçûs de plusieurs Catholiques & de ceux même qui ont porté la pourpre dans l'Eglise avec honneur & réputation? Cependant il est aisé de voir que tout ce que Scioppius a fait contre quelques Hérétiques pour s'attirer tant d'Eloges, n'est pas comparable à la dixiéme partie de ce qu'il

1 Tom. 1. chap. 14. des défauts des Critiq. §. 3. de la chicane pag. 101.

2. Critiq. Gramm. tom. 2. part. 2.

3. Au

qu'il a écrit & dit contre la Societé (2).

Quand j'ai fait une liſte des Gens de bien que Joſeph Scaliger avoit coutume de déchirer par des médiſances & des calomnies, ce n'a point été ſans doute pour deshonorer la Societé, que je l'ai aſſociée aux Peres de l'Egliſe, & que j'ai mis dans une même page (3) d'un côté les Peres Delrio, Pererius, Coton, Bellarmin: & de l'autre ſaint Athanaſe, ſaint Baſile, ſaint Ambroiſe, ſaint Auguſtin, ſaint Chryſoſtome, & ſaint Jerôme, comme les objets de l'inſolence & de la fureur de ce Critique.

Certainement il faut avoir bien envie d'interpreter à ſa mode les penſées d'autrui, pour juger mal de celle que j'ai euë, lors que j'ai tiré de la Societé quelques éxemples pour le Préjugé de la multitude des Livres (4). Ces Critiques deſobligeans pouvoient bien après cela m'accuſer d'avoir mal parlé de Salomon, d'Eſdras, d'Origéne, & de ſaint Auguſtin, dont j'ai rapporté auſſi les exemples au même endroit & dans la même intention: ils pouvoient bien me ſoupçonner d'avoir voulu mettre au nombre des méchans Auteurs Callimaque, Ariſtarque, Epicure, Ariſtote, Servius Sulpicius, Varron, Galien & d'autres des plus illuſtres Ecrivains de l'Antiquité qui m'ont fait dire (5) *qu'il n'eſt pas impoſſible abſolument de beaucoup écrire & de bien écrire tout à la fois.*

Il

3. Au même vol. 2 Part. pag. 179. 180.
4. Tom. 1. Prejug. de la multitude des Livres, pag. 418. & ſuivantes.
5. Pag. 428. du même Préjugé.

Il eſt donc fort inutile à nos Critiques d'alleguer cet endroit pour me ſoupçonner de n'avoir pas crû la Societé entierement infaillible dans toutes ſes parties, en matiére de literature, & de m'objecter pour confirmer leur ſoupçon, que j'ai pris la liberté de dire ſur la foi d'autrui, qu'on avoit remarqué quelques fautes dans les écrits de quelques Membres particuliers de la Societé, puiſque je n'ai rien fait en ces rencontres qui ne puiſſe retourner à la gloire & à l'avantage de la Societé. Elle eſt ſans doute de la nature de tous les autres Corps qui ſont compoſés de parties différentes, & qui, ſans en excepter même l'Egliſe de Jeſus-Chriſt, étant ſujets à diverſes réplétions & à quelques humeurs peccantes n'ont jamais plus de joie, ni plus de ſatisfaction que lorſqu'ils en ſont purgés. Quelle merveille qu'une Societé ſi abondante en Ecrivains de toute eſpéce, puiſſe trouver quelque choſe à reformer dans ce que peuvent avoir écrit quelques particuliers d'entre eux hors de leur application ordinaire? Comme ſi cet inconvenient n'étoit pas une ſuite aſſés naturelle de la Multitude, dans les choſes de ce monde les plus divines même, dès qu'il y entre quelque choſe d'humain?

Si ces Meſſieurs ont paru ſi curieux pour remarquer ceux des Ecrivains de la Societé, qui ſont repreſentés dans mon Recueil, comme les autres Auteurs qui ſemblent avoir manqué en quelque choſe: pour-

1. C'eſt ce qu'on peut voir au ſujet de Fr. Turrien, Math. Rader, Gabriel Coſſart, René Rapin, & quelques autres.

pourquoi n'ont-ils point eu le même zèle pour obſerver auſſi ceux d'entre eux que j'ai crû pouvoir défendre contre leurs Cenſeurs (1), en tournant à leur avantage ce que ceux-ci prétendoient alleguer contre eux ? Pourquoi diſſimulent-ils les Eloges que j'ai faits en toute rencontre, d'un grand nombre d'illuſtres Jéſuites dont j'ai eu occaſion de parler dans ce que j'ai publié ? Qui les a empêché de produire Fronton du Duc, André Schott, François Bencius, Roſweyde, Bollandus, Henſchenius, Papebrochius, & d'autres Auteurs de la Societé qui ſont ſans doute en très-petit nombre, par rapport à ceux dont je ſerai obligé de publier le mérite dans toute la ſuite de mon Recueil ? Il eſt vrai qu'ils produiſent le Pere Sirmond, le Pere Petau, le Pere Bouhours ; mais ces trois perſonnes ſont aſſés de bruit dans le monde, pour exciter notre curioſité à ſavoir ce que ces prétendus Critiques en ont débité, & pour éxaminer la fidélité avec laquelle ils ont crû pouvoir repreſenter le portrait que j'en ai fait.

VIII.

Il n'y a point d'Auteurs dans tout mon Recueil, dont j'aye tâché de relever le merite avec plus d'inclination & de plaiſir que le Pere Sirmond, & quelque Tome que l'on en veuille ouvrir (2), on y découvre

2. Tom. 1. aux Préjugés de l'âge des Auteurs, page 384. 385. Tom. 2. part. 1. aux Critiq. Hiſtoriq. Tom. 2. part. 2. aux Critiq. Gramm. & aux Trad. &c.

couvrira aiſément le ſoin particulier que j'ai eu de marquer en toutes rencontres les grands ſentimens d'eſtime & de vénération dont j'ai toujours été penetré à ſon égard, depuis que j'ai commencé à lire ſes Ouvrages.

Mes Adverſaires, qui prétendent que j'ai fait cela gratuitement & ſans leur ordre, ne m'en veulent pas tenir compte, & ils ont raiſon, puiſque je n'ai rien fait pour eux en ce point. Néanmoins je ne penſe pas qu'on puiſſe les excuſer d'être tombés dans un des vices les plus ordinaires aux mauvais Critiques, lorſqu'ils ont voulu me chicaner ſur un mot dont ils ont crû pouvoir employer l'ambiguité pour me faire un procès. Mais quoique je n'aye pas ſongé à prendre des précautions contre eux ni contre les autres Chicaneurs, quand j'ai dit que quelqu'un avoit jugé *la médiocrité du Pere Sirmond préférable à la profondeur & à la vaſte étenduë de l'érudition du Pere Petau* (1): le mot de *Médiocrité* ne laiſſe pas de ſe trouver à l'épreuve de leur Critique. Car ſi ces Meſſieurs n'ont point encore oublié ce point de leur Grammaire, il ne tiendra qu'à eux de nous dire que la *Médiocrité* n'eſt autre choſe qu'*un juſte milieu entre le trop & le trop peu.* C'eſt une vertu ſi rare parmi les Savans; qu'il eſt plus aiſé de les trouver à quelqu'une des extremités de la Science, que

1. Aux Critiq. Gramm. à l'Article du P. Petau.

2. A. Gellius, lib. 7. Noct. Attic. c. 14.

que de les voir toucher ce milieu qui ne consiste que dans un point. C'est une vertu qui est le centre de toutes les autres, & qui semble même en être la mesure. Elle a toujours été en très-grande considération parmi les Anciens comme parmi nous, & son prix n'a point été moins connu des Païens que des Chrétiens. Ces Messieurs qui sont Gens de Lettres pourroient nous apprendre que c'est cette Médiocrité dont Horace a fait de si grands éloges ; que c'est elle qu'Aulu-Gelle a louée dans Terence, quand il l'a opposée à l'abondance de Pacuvius & à la sécheresse de Lucilius, & quand il a relevé l'avantage qu'il avoit d'être au milieu de ces extrémités (2) ; que c'est celle qui a tant servi à distinguer Virgile d'avec Homere, & qui a porté le Pere Rapin & Jules Scaliger avant lui (3) à donner la préséance au Poëte Latin sur le Grec ; que c'est celle que Mr. de Balzac appelle *toute d'or*, *toute pure & toute brillante*, & qu'il estime plus que le genre sublime dans les Comédies de Terence, d'Arioste &c. (4). Ils ne trouveront donc pas mauvais que ce soit aussi celle qu'un Magistrat qui n'étoit pas, ce me semble, suspect de mauvais goût, a jugé préférable dans le Pere Sirmond à toute l'immensité du Pere Petau, pour les raisons que j'ai marquées lorsqu'il en étoit question.

Ainsi je n'ai pas sujet de craindre que le plus

3. Reflex. sur la Poët. & Comparaiſ. d'Homere & Virg. Jul. Scal. Poëtic. &c.
4. Balzac du caractére de la Comédie pag. 58.

plus capable de mes Censeurs avec toute sa suffisance, & toute sa présomption puisse venir à bout de persuader au Public que ce que j'ai dit de la *médiocrité* du Pere Sirmond, soit un éloge *médiocre*, dès qu'elle l'éleve au dessus du mérite du P. Petau qui paroît infini d'ailleurs, lors qu'on le considére à part, ou qu'on l'oppose à d'autres qu'au P. Sirmond.

Au reste si l'on vouloit m'obliger de répondre de tout ce que j'ai écrit au sujet du P. Sirmond, il me seroit aisé pour ma propre satisfaction, de faire voir qu'il n'y a rien dans les Oraisons funébres, ni dans les autres Eloges de ce Pere, qu'on a publiés en Prose & en Vers, qui tende plus à sa louange que tout ce que j'en ai dit concernant les excellentes qualités de son esprit, la droiture & la sincérité de son ame, sa bonne foi, sa franchise, sa prudence, sa modestie, son discernement, l'excellence de son goût, la solidité de son jugement, la longue expérience qu'il avoit des Livres & des Auteurs, & son érudition particuliére. Quoique j'eusse fait assés pour la satisfaction de toutes les personnes raisonnables en representant ce Pere, comme un des plus excellens Critiques de son siécle, je suis pourtant allé encore au-delà en le proposant comme le modéle de la véritable Critique. Je me suis exposé même à la mauvaise humeur des Partisans de Mr. de Saumaise, lors-

que

a. *Menage*, & non pas le P. *Commire* comme l'a

que j'ai tâché d'intereſſer le Ciel dans le rang que j'ai cru pouvoir donner au P. Sirmond au-deſſus de ce Prince des Critiques, en diſant que la Providence divine ſembloit avoir voulu prolonger ſa vie juſqu'à la dernière année de celle de Saumaiſe, *afin de maintenir l'honneur & l'autorité de la Critique que celui-ci deshonoroit par ſa tyrannie.* Et ſi l'on veut bien excepter l'excellent Mr. le Févre, Précepteur de Louïs XIII. & l'ami particulier du P. Sirmond, je ne crois pas que dans tout le Recueil des Critiques que j'ai ramaſſés, il s'en puiſſe trouver un à qui j'aye attribué plus de ces excellentes qualités qui ſont propres à former un modéle pour tous ceux qui embraſſent la profeſſion des Lettres en général, & celle de la Critique en particulier. Après cela je ne vois pas avec quelle confiance un Poëte pluſque ſeptuagenaire (1) s'eſt imaginé pouvoir obtenir diſpenſe d'âge & de ſageſſe pour dire à mon ſujet:

Nec, Sirmonde, tibi, ô SCELUS! *pepercit.*

IX.

Nos Critiques ne m'accuſent pas, ce me ſemble, d'avoir rien attribué de médiocre au P. Petau, mais l'envie de me faire naître de nouvelles difficultés, leur a fait dire qu'on m'auroit déchargé volontiers

(1) J'ai cru l'Auteur anonyme des Réflexions ſur les Jugemens des Savans p. 73.

tiers au ſujet de ce Pere, de la commiſſion que je me ſuis donnée de repreſenter l'humeur critique de ceux qui ſe ſont ſignalés au-deſſus des autres, & qui nous ſervent de regle. Ils conviennent pourtant que mon inſtitut m'obligeant à marquer les caractéres différens ſur tout dans les Auteurs de la premiére trempe, je n'ai pû me diſpenſer ſans raiſon, de dire quelque choſe de l'humeur critique dans un homme qui fait profeſſion de la Critique, non plus que de l'humeur Poëtique dans les Poëtes, ſachant que rien ne contribuë tant à nous les faire caractériſer. Mais ils craignoient peut-être que cela ne fût capable de donner quelque atteinte à la haute réputation du P. Petau dans l'eſprit de ceux qui pourroient confondre les mœurs des Auteurs auſquelles je n'ai point coutume de toucher, avec l'humeur ou la diſpoſition d'eſprit dont l'expreſſion entre naturellement dans mon deſſein. Leur appréhenſion ſemble avoir augmenté lors qu'ils ont cru qu'en appellant le P. Sirmond & lui les deux *Héros de la Societé* j'avois ſongé à les comparer à l'Achille & à l'Ajax du Camp des Grecs; & à leur attribuer leurs défauts, en leur faiſant tenir le même rang dans la Société qu'étoit celui de ces deux Princes parmi leurs gens.

Il eſt vrai que j'ai remarqué que la vertu qui faiſoit l'union des cœurs dans ces deux Peres ne faiſoit pas toujours celle de leurs eſprits, & qu'encore qu'ils demeuraſſent toujours étroitement attachés l'un à l'autre par le lien de la charité, on ne laiſ-

ſoit

soit pas de les distinguer sans confusion, & d'appercevoir fort clairement la différence que Dieu avoit mise dans leur naturel. Il est encore vrai qu'après avoir caracterisé l'humeur du P. Sirmond comme j'ai fait, on ne peut gueres attribuer l'alteration de leur concorde qu'à l'humeur austére & difficile du P. Petau. Mais ces Messieurs cesseront peut-être de craindre pour la réputation de ce Pere, dès qu'ils voudront souffrir qu'on les renvoie à l'Histoire Ecclésiastique pour apprendre par l'exemple même des gens de Lettres qui se sont sanctifiés, que l'humeur austére & chagrine loin d'être incompatible avec la véritable vertu, lui sert même assés souvent d'écorce pour la couvrir & la conserver. Ils jugeront fort aisément que tous les petits différens qui peuvent être survenus entre nos deux Peres en matiére de literature, n'ont rien de fort extraordinaire lorsqu'on les considére auprès de ceux qui sont arrivés quelquefois entre les plus savans & les plus saints Docteurs de l'Eglise dans le tems qu'elle étoit la plus florissante, & qu'elle étoit le moins sujette aux divisions.

Je ne ferai peut-être point injure au P. Petau de le comparer avec S. Jerôme; puisque Mr. Valois son Panégyriste l'a fait impunément avant moi. Tout ce que nous lisons dans l'Histoire de ce Saint, ne nous donne pas sujet de croire qu'il ait été d'une humeur plus accommodante & plus facile que le P. Petau. Il s'est brouillé, je ne dis pas avec ceux qui con-

vei-

verſoient néceſſairement avec lui, & qui logeoient ſous le même toit, ce qui n'auroit pas été fort ſurprenant, mais avec des gens éloignés de lui, écartés dans les parties différentes du monde, de l'humeur deſquels il n'avoit rien à ſouffrir. Et ſans parler de Rufin, de quelques Moines, du Patriarche de Jeruſalem, &c. on ne peut pas oublier la maniére dont il a traité S. Auguſtin, & S. Chryſoſtome même, à qui il n'avoit jamais eu affaire : cependant on a toujours été très-perſuadé que tout cela n'a point mis d'obſtacle à ſa ſanctification.

Je veux bien croire encore avec Mr. Valois (1) que le P. Petau a mérité d'être comparé avec S. Baſile le Grand & S. Gregoire de Nazianze : & s'il s'agit d'amitié & de correſpondance, je doute que l'Hiſtoire nous faſſe jamais l'union de ces deux Peres de la Société plus grande que celles des deux Docteurs de l'Egliſe Grecque. Cependant on peut aſſurer dès aujourd'hui que le Public n'en ſaura jamais tant ſur les difficultés qu'ont euës les deux premiers, qu'il en ſait ſur les différens de ces deux Saints; & tout ce que le P. Petau & le P. Sirmond ont pu dire ou écrire l'un contre l'autre, n'eſt peut-être pas comparable aux duretés que nous liſons de S. Baſile à S. Gregoire, & de S. Gregoire à S. Baſile

1. Henrici Valeſii Orat. in funere Dion. Petavii.
2. Baſil. M. Epiſt. 31. Greg. Naz. Or. 1. pag. 7. Baronius ad ann. 371. God. Herman. Vie de ſaint Ba-

ſile au ſujet de l'Evêché de Saſimes (2) ſans qu'on puiſſe dire qu'ils ayent rompu le lien de la charité chrétienne ni celui de l'amitié particuliére.

Voilà des exemples de Saints & de gens de Lettres qui ne ſont ni inférieurs à nos deux Peres, ni déſagréables à ceux de leur Inſtitut & de leur profeſſion. Nous pourrions encore alleguer la brouillerie du même S. Baſile avec ſon propre frere S. Gregoire de Nyſſe (3), celle du Pape S. Leon avec S. Hilaire d'Arles, & celles de pluſieurs autres Saints Ecrivains de l'Egliſe, pour faire voir qu'il n'eſt nullement extraordinaire que les Savans les plus vertueux ſoient ſujets à des chagrins mutuels que l'étude & la retraite aigriſſent encore davantage.

Je ne voudrois pas dire que le P. Petau ſe fût emparé de l'eſprit de S. Epiphane en étudiant & en commentant ſes livres, car toute l'aigreur qu'on a pû remarquer dans ſa maniere d'écrire contre diverſes perſonnes, n'approche pas de celle que ce Saint fit paroître contre le ſeul ſaint Chryſoſtome en un voyage qu'il fit à Conſtantinople, où il commit tant d'irregularités.

Mais enfin quand les diſputes du Pere Petau avec le Pere Sirmond l'auroient porté juſqu'à la ſéparation, ce qui n'eſt jamais arrivé, qu'y trouveroit-on de ſi ex-

Baſile & de S. Greg. liv. 5. c. 23. pag. 516. 517. 518.
3. Baſil. Epiſt. 45. pag. 72. & Herman. Vie de S. Baſil. liv. 4. chap. 15. p. 382.

extraordinaire dont on ne pût montrer un exemple en la personne des Apôtres saint Paul & saint Barnabé? Et qui nous empêche de croire que Dieu l'eût pû tourner à sa gloire, & peut-être même à l'avantage de son Eglise, comme il fit la division de ces Apôtres?

L'humeur chagrine & ce qu'on appelle *la vertu farouche* semblent être le partage ordinaire des Savans du Cabinet qui se donnent à l'érudition profonde, & qui s'y consument. Le commerce perpetuel qu'ils entretiennent avec les morts & les personnes de l'autre monde, les occupe si fort qu'ils ne sauroient quelquefois souffrir les vivans, ni revenir avec les personnes de ce monde. Ils trouvent tant de charmes à la compagnie des gens de tous siécles, de toutes langues, & de tout Pays qui ne leur resistent jamais, qui ne murmurent jamais contre eux, qui ne leur sont jamais à charge; qui parlent & qui se taisent quand ils veulent, qui les instruisent, qui les consolent, qui les divertissent, & qui leur tiennent lieu de tout; qu'ils ne daignent plus s'assujettir aux incommodités de la Société civile, qu'ils fuïent naturellement les compagnies, & qu'ils ne trouvent plus rien que de fade, de dégoûtant, d'inutile, & de bizarre dans les conversations des autres hommes. C'est ce qui les porte à s'enfoncer dans leur retraite, & à ne se point laisser approcher si facilement, ni de toutes sortes de personnes.

D'ailleurs s'il étoit vrai que le Pere Petau, de savant qu'il étoit comme les autres,

tres, fût enfin devenu la Science même, se rencontrera-t-il quelqu'un qui doive trouver mauvais que j'aye dit qu'il étoit plus inaccessible que le Pere Sirmond; puisqu'on sait assés que la veritable Science ne s'apprivoise pas avec tout le monde? Tout ce que j'ai dit de l'humeur de ce Pere n'est rien en comparaison de ce qu'en pourroient dire ceux de sa connoissance qui sont encore vivans, ou qui ont connu ses amis.

Il est aisé de voir que je n'ai point été de l'avis de ceux qui prétendent (1) qu'il n'a jamais rien écrit que pour refuter quelqu'un, qu'il ne pouvoit vivre sans ennemis, & qu'il a attaqué toutes sortes de personnes parmi les Catholiques & les Hérétiques, à commencer depuis Baronius & Scaliger jusqu'à ceux qui lui ont survécu: puisque je n'en ai rien dit, & que j'ai laissé tomber une pensée qui a été relevée & soûtenuë par ceux qui se disoient de ses amis particuliers. Nous pourrions ajoûter même que ce qui a donné tant d'éclat à cette partie de la réputation du Pere Petau, vient de la qualité des Adversaires que la Providence lui avoit destinés, & qui étoient sans contredit les plus illustres de la République des Lettres, & les plus grands hommes de son siécle. De sorte que comme leur resistance a été grande, elle a dû aussi faire du fracas, & obliger ce Pere à les traiter avec toute la hauteur & toute la force possible.

Je

1. Guy Patin Epitre du 16. Février de 1645. pag. 7.

Je n'ai vû dans tout ce grand nombre, perſonne qui fût plus à plaindre qu'un malheureux fabricateur de Chronologie, nommé d'Auzoles de la Peyre, qui avoit eu la témérité de le provoquer, & qui a eu conſtamment la tête plus molle que les autres. Auſſi le Pere Petau a-t-il eu plus d'égard pour lui dans la vuë de ſa foibleſſe, & de ſon peu d'experience. Il eſt aiſé de voir qu'il lui a fait grace, puiſque, le pouvant traiter comme Apollon avoit fait Marſyas, c'eſt-à-dire en notre Langue, l'écorcher tout vif, & le donner en proie *aux Corbeaux du Pinde*, il s'eſt contenté après l'avoir bien châtié de l'envoyer pleurer ſur les derniers bancs de ſa claſſe (1) avec l'épée au côté, les Titres de ſa nobleſſe, & une barbe tirant ſur le gris.

X.

Il n'étoit nullement neceſſaire de remuer ici la cauſe des vivans, ni de les joindre à ceux qui ne ſont plus de ce monde, & pluſieurs raiſons pourroient me détourner de parler du Pere Bouhours qui eſt encore plein de vie, immédiatement après avoir parlé de deux illuſtres Morts de la Societé. Mais puiſque nos Diſcoureurs m'y obligent, il faut me reſoudre à faire encore

1. Dion. Petavius lib. 1. ſecund. Part. Rationar. tempor. cap. 16. & 17. ad fin. ubi indoct. & inficet. voc. additque: *Diſcipulorum inter jubeo plorare cathedras*, idem in Præfat. ſecundæ Part. ubi notat ejus æta-

re une fois violence à ſa modeſtie, & mettre de nouveau ſon humilité à l'épreuve.

Il faut donc, pour pacifier ces eſprits inquiets, que le Pere Bouhours ſouffre que je leur faſſe connoître le rang que je lui ai donné parmi les premiers Ecrivains de ſa Profeſſion, & la diſtinction que j'ai prétendu qu'ils fiſſent de ſon mérite d'avec celui de pluſieurs autres.

Je ne me ſuis pas contenté de choiſir deux des principaux Auteurs & Reſtaurateurs de notre Langue, Malherbe, & Patru, pour faire le parallele de ce Pere avec eux, touchant la pureté du diſcours; de le préferer même à Malherbe (2) pour la Grammaire, & à Patru pour une eſpece de Critique (3) qui regarde particuliérement les penſées de l'homme, quoique je n'aye point eu d'autre garant en ces deux rencontres, que ma propre inclination. Je n'ai pas cru auſſi devoir me borner à rapporter les Eloges qu'on a faits de ſes Ouvrages, comme j'ai fait au ſujet de pluſieurs Ecrivains du Commun. Mais pour faire voir que je l'ai conſideré comme un des Auteurs qui méritent de la diſtinction, j'ai eu ſoin de rechercher encore & d'expoſer au jour une partie des choſes que ſes Cenſeurs lui ont objectées. C'eſt un honneur qu'on ne fait gueres aux Ecrivains mé-

ætatem jam ingraveſcentem, vocatque ruſticum abnormem, &c.

2. V. les Traducteurs nombr. 971.

3. V. les Critiq. hiſtor. nombr. 250. pag. 261. tom. 2. part. 1.

médiocres, soit parce qu'ils n'ont jamais eu l'avantage de se faire des envieux, & que leur réputation ne passe gueres leur siécle, ou même le tems de leur vie: soit parce que le peu d'utilité que l'on retire de leurs Livres n'excite pas la curiosité des Critiques avec assés d'efficace pour rechercher leurs défauts. Je me suis donc imaginé, & je ne puis encore me défaire de mon opinion, que le grand nombre des Censeurs d'un Auteur, & que la peine qu'on a prise de l'éxaminer de près, est une marque de l'estime qu'on en fait, & du besoin qu'on en a pour l'utilité publique. Et je me suis fortement confirmé dans ma pensée après avoir vû que les plus beaux Ouvrages de l'antiquité & des siécles posterieurs ont été de tout tems les plus exposés à la Censure, & que l'on a jugé même de leur prix par le grand empressement qu'on a toujours témoigné pour découvrir & publier leurs défauts. C'est ce que j'espere de faire voir dans toutes les parties de mon Recueil, lors qu'il s'agira de rapporter les jugemens qu'on a faits des plus grands Hommes, & particuliérement des Auteurs Classiques, & des Peres de l'Eglise même, sans apprehender de donner la moindre atteinte à leur réputation.

Mais j'ose assurer à l'avantage du P. Bouhours, que quand il a été question de rapporter les objections de ses Censeurs, je

1. Tom. 2. part. 3. aux Gramm. Franc.

2. Au

je lui ai rendu un ſervice dont je ne me ſuis pas mêlé à l'égard de la plûpart des autres Auteurs. Si j'ai parlé de celles que Cleante lui a faites, j'ai ajouté en même tems, que ce Critique *le chicane ſur une infinité d'endroits* (1): Si j'ai touché quelque choſe de celles que Mr. Menage a publiées contre lui, j'ai eu grand ſoin de dire qu'*il eſt toujours fâcheux qu'il ait mêlé ſes reſſentimens particuliers avec la cauſe publique des Lettres* (2); *que ſes Obſervations ſont mêlées d'invectives*; *qu'on y trouve une infinité de choſes peu obligeantes*; qu'il le traite *outrageuſement & qu'il lui rend injure pour raillerie.*

Enfin, je n'ai fait connoître nulle part plus clairement qu'au ſujet du P. Bouhours, que je n'épouſe ni les interêts ni le parti des Critiques que j'allegue pour garants, & que perſonne ne me peut obliger de répondre de la ſolidité & de la vérité de leurs jugemens (3). C'eſt une regle que je me ſuis preſcrite à la tête de mon Ouvrage, & dont il ne ſera pas aiſé de me faire départir dans toute la ſuite. C'eſt à quoi nos mécontens devoient avoir fait plus de réflexion pour ſe garantir de l'étourdiſſement, & pour ne me pas confondre ſi indiſcrétement avec les garants qui ſe trouvent cités dans mon Recueil. S'ils avoient eu la tête un peu plus libre & l'imagination plus nette quand ils ont lu ce que j'ai dit en général

2. Au même endroit.
3. Avertiſſement nombr. 3. & 4.

néral sur ce sujet dans mon Avertissement, & ce que j'ai écrit en particulier à l'occasion du P Bouhours, ils ne se seroient pas avisé de m'imputer les sentimens des autres, & ils ne m'auroient peut-être pas soupçonné d'avoir voulu approuver Mr. Menage, lors qu'il semble avoir voulu dire que ce Pere devoit une partie de son Art de parler & de sa politesse aux occasions qui l'ont fait rencontrer avec le beau monde. Ceux qui ont été touchés des expressions que j'ai empruntées de mes Garants sur ce sujet, ont bien fait connoître qu'ils sont plus intelligens que moi dans l'Art d'interpreter les Auteurs, & plus clairvoyans dans la pensée de M. Ménage. Mais toute ma pénétration s'est terminée à l'écorce de ces façons de parler, & ce que j'en ai lu dans cet Auteur & dans ceux qui l'ont imité (1), ne m'en a donné que l'idée d'une chose indifférente: tant j'avois alors l'œil simple: tant je croyois avoir le cœur droit, & bien muni contre le raffinement & l'ambiguité.

Le P Bouhours est un homme que le mérite singulier, & les services rendus à la Langue ont attiré chés les Grands, & ce n'est que par ces voies-là que j'ai eu l'honneur de le connoître, & de jouïr même quelquefois de sa conversation chés un Magistrat, où sans craindre de devenir suspect, j'ose dire que l'on trouve encore quelque chose de ce bon goût qu'y a laissé Mr.

1 Menage Observ. sur la Lan. Fr. 2. part. Critiq. ge-

Mr. le Premier Preſident pour le vrai mérite, & particuliérement pour celui des Gens de Lettres dont il avoit été l'ame & le cœur durant ſa vie, ſi nous en croyons la voix publique. J'ai ſouvent été édifié de la maniére dont ce Pere ſavoit accommoder la regularité de ſon Inſtitut avec l'honnêteté civile, & il m'a ſuffiſamment perſuadé que la politeſſe de l'eſprit & la délicateſſe des maniéres ne ſont point incompatibles avec les maximes les plus entiéres du Chriſtianiſme en général, & les Conſtitutions les plus éxactes des Maiſons Régulières en particulier.

X I.

Le deſir de ſatisfaire tout le monde, me porte à rechercher même hors de la Societé, ceux à qui ma conduite pourroit n'avoir pas été entiérement agréable, & je les trouve aſſés bien raſſemblés en la perſonne de Mr. l'Abbé Menage, ou plûtôt réduits à lui ſeul. C'eſt un homme que j'ai dépeint en pluſieurs endroits, comme un Perſonnage d'une grande érudition, d'une literature fort étenduë, fort diverſifiée, & fort agréable, d'un eſprit très-beau, très-aiſé, & très-poli. Et quoique je n'aye jamais eu l'honneur de le connoître, que par la lecture de ſes Ouvrages, je n'ai pas laiſſé de reconnoître ſur la foi de ſes amis que c'eſt un homme d'une probité particuliére, d'une

general. de l'Hiſt. du Calvin. de M. Maimbourg. &c.

d'une humeur très-officieuse & très-caressante, d'une modestie & d'une franchise semblable à celle des Anciens, & d'un merite qui l'a distingué des autres Savans & qui a beaucoup servi à faire de sa maison une Ecole, qui ne sent point le College. Mais puis qu'il est en peine de savoir par quel motif j'ai rapporté de lui quelqu'autre chose, qui a paru moins à son goût, il faut que je lui conte l'Histoire de mon embarras, pour voir s'il aura la charité de m'en tirer.

Innocemment, & dans la plus grande simplicité du monde, je me mets à la lecture des Livres de M. Menage, comme d'un Auteur grave & de grande réputation, sans autre préjugé que celui qu'avoient formé en moi toutes ces rares qualités dont je viens de parler. J'y trouve effectivement cette érudition que j'y cherche, mais je la trouve presque par tout envelopée d'un *je ne sai quoi*, que le mérite de M. Menage m'a toûjours empêché d'appeller par son nom, & qu'un Ecrivain Grec appelleroit peut-être *Philautie* dans un Athenien qui auroit été moins vertueux que cet Abbé. J'apperçois à travers d'une infinité de belles choses un certain caractére d'esprit qui fait en moi des impressions fâcheuses. Je tâche de m'en défaire en passant d'une matiére à une autre ; mais je me retrouve par tout : je change de Traité & de Livre, & ce sont des rencontres perpetuelles entre mon Auteur & son Lecteur. Comme on se fait à tout, & comme l'habitude apprivoise enfin les humeurs les plus fa-

farouches, en lisant Mr. Menage je m'accoutume insensiblement à ne me point mépriser moi même, quoique je sois convaincu d'ailleurs, que je suis le plus misérable de tous les hommes, lors même que je me regarde dans le miroir de mon Auteur. Et parce que j'ai ouï dire qu'il faut se mépriser, & que j'en trouve même la pratique & l'éxemple dans Mr. Ménage, je m'accoutume insensiblement à me mépriser par artifice, & peut-être par vanité. Dieu permet que je m'en apperçoive, & j'ai la malignité d'attribuer ces mauvais effets à la lecture de mon Auteur.

Tout cela ne regarde que la Prose de Mr. Menage, & mon Histoire seroit trop longue si j'entreprenois de raconter les divers effets que ses Poësies ont pu produire dans mon imagination, & les travaux qu'il m'a falu essuyer pour trouver dans ses Vers les limites de la licence Poëtique.

Mais quelque mal-édifié qu'on puisse être du caractére qui regne dans les écrits de Mr. Menage, rien ne nous empêche de prendre même pour une vertu au moins naturelle la qualité dominante qui sert à le former. Cette qualité, à quiconque y regarde de près, ne paroît autre qu'une *naïveté* qui est sans doute un des grands ornemens de l'ame, lorsqu'elle est accompagnée d'une franchise & d'une simplicité qui n'a rien de niais ni d'indiscret.

On peut dire que c'est elle qui a porté Mr. Menage à se dépeindre dans ses écrits tel qu'il est, sans fard, & sans déguisement; toujours disposé à louer ses amis,

à blâmer ceux qu'il prend pour ſes ennemis, à cenſurer & à approuver avec une facilité égale, à parler volontiers de lui-même tantôt en bien quand il en peut faire naître l'occaſion, & quelquefois en mal, aimant mieux dire du mal de lui-même que de n'en rien dire du tout, ſelon la maxime de Mr. de la Rochefoucault (1). C'eſt auſſi cette qualité qui fait paroître en lui un eſprit ſans diſſimulation, une volonté ſans détour, un cœur ſans replis, tout rond, tout uni, mais en même tems noble & généreux, & qui fait voir une beauté d'ame toute nuë & ennemie de tout ce qui peut ſervir à la couvrir.

Mais à parler franchement, cette *naiveté* avec laquelle Mr. Menage découvre par tout ce qu'il eſt, auroit été peut-être plus au goût des Anciens chés qui regnoit la ſimplicité qu'à celui de notre tems, où tout ce qu'on dit de ſoi-même ſoit en bien, ſoit en mal eſt également ſuſpect : & cette *franchiſe* accompagnée de ſon ingénuité ayant pu paſſer fort aiſément pour une vertu parmi les peuples qui vivoient au ſiécle d'or, ſemble avoir perdu ſon nom lorſqu'on l'a voulu mettre en uſage dans les ſiécles de fer.

Ce n'eſt pas qu'elle n'ait conſervé ſa nature dans le cœur de Mr. Menage, mais vous diriés qu'elle change de qualité dès qu'il la fait paſſer dans ſes écrits, & qu'elle dégénére en vice par la miſére de notre tems & par la corruption de notre cœur.

Mal-

1, Max. & Sent. &c. *On aime mieux parler mal de*

Malheur donc à ceux qui ne connoiſſent Mr. Ménage que par ſes Livres, & qui n'ont point aſſés de pénétration pour voir qu'il y a deux hommes d'une conſtitution fort différente cachés ſous un même nom, & qu'il ne faut pas juger des qualités de celui qui regne dans la converſation de ſes amis, par celles de cet autre qui entretient ſes Lecteurs dans les cabinets. Mais pour empêcher qu'il ne retombe une partie du même malheur ſur Mr. Menage, il ſeroit à ſouhaiter que celui des deux hommes qu'on voit en lui & qui fait honneur à l'autre, pût ſurvivre à celui qui le deshonore, pour en effacer la mémoire. Je veux dire que comme les écrits de Mr. Ménage ne correſpondent pas fort parfaitement aux actions vertueuſes de ſa vie, & comme ſa vie au contraire eſt capable de faire honneur à ſes écrits; il faudroit pour rendre à ſon mérite toute la juſtice qui lui eſt duë, ou qu'il fût immortel & qu'il vécût parmi les hommes autant que ſes Livres y dureront, afin de pouvoir toujours démentir ſes Livres par ſa vie; ou que ſes Livres puſſent diſparoître, & s'anéantir lorſqu'il plaira à Dieu de diſpoſer de ſa perſonne pour l'autre monde, afin que la Poſtérité n'aille point juger de ſa vie par ſes Livres.

XII.

Je n'aurois pas aſſés bien prouvé que je ſuis

de ſoi que de n'en point parler. D. L. R. F.

ſuis demeuré juſqu'ici dans le milieu que je m'étois propoſé, c'eſt-à-dire dans une indifférence égale envers tous mes Auteurs, quels qu'ils puiſſent être, ſi après avoir fait voir que je me ſuis écarté ſoigneuſement d'une des extrémités, je ne montrois auſſi le ſoin que j'ai eu de ne jamais approcher de l'autre. Mes Adverſaires m'ont pris pour un homme de conſéquence lorſqu'ils m'ont jugé capable de diſcernement à l'égard des partis & des factions qui ont agité l'Egliſe depuis un demi ſiécle : mais ils m'ont fait une injure très-ſenſible lorſqu'ils ont prétendu m'adjuger aux uns plûtôt qu'aux autres, ſans prendre mon avis ni mon conſentement. J'apprens qu'ils n'ont point fait difficulté de publier que j'avois voulu favoriſer une Societé que je n'ai jamais connuë que par la lecture de quelques Ouvrages qu'on lui attribue, & que cette ſuppoſition, toute fauſſe qu'elle eſt, ne laiſſe pas de ſervir de principal fondement au chagrin qu'ils ont conçû contre moi. Mais s'ils ſont aſſés raiſonnables pour vouloir bien revoir un jugement qu'ils ont fait avec tant de précipitation, ils jugeront que s'il n'y a peut-être point d'endroits dans tout mon Recueil qui ſoient plus défectueux que ceux où je parle des Livres anonymes de Meſſieurs de Port-Royal je ne puis point donner auſſi de marque plus évidente, que celle-là, pour faire voir que je n'ai jamais eu de rapport avec eux, & que de tous les ſuppôts de la Ré-

pu-

1. Le P. Labbe & quelques autres ont mis cet Auteur de leur nombre.

publique des Lettres, il n'y en a peut-être pas dont j'aye eu moins de connoissance que de ces Messieurs.

Mais que diront ces Censeurs si je leur fais voir qu'avec toute mon indifférence je n'ai pas laissé d'avancer bien des choses peu avantageuses à ces Messieurs & qui pourroient passer pour des duretés à leur égard, s'il étoit vrai que j'eusse jamais eu dessein de choquer personne? Pourvû qu'on veuille me définir ce que c'est que leur Societé que j'ai pris long-tems pour une chimere à laquelle on a attaché un nom de Secte qui est rejetté de tout le monde, & dont je ne prétens pas renouveller la mémoire après la défense qui en a été faite par l'Arrêt du Conseil de l'an 1668. & pourvû que l'on veuille comprendre parmi ces Messieurs tous ceux à qui on a voulu donner ce nom, il me sera très-aise de produire un grand nombre d'endroits peu obligeans que je rapporterois ici, s'il s'agissoit d'obliger quelqu'un.

Je me contenterai de citer le fameux Optatus Gallus (1), que je n'ai point fait difficulté d'appeller un *Séditieux* (2), quoique mon sujet n'éxigeât point cela de moi: & je crois en avoir dit autant en un seul mot, que tout le grand nombre d'Ecrivains qui ont pris la plume pour refuter le Livre qu'il avoit écrit contre le gouvernement, & le Sermon sur saint Louïs qu'il fit à Rome quelques années après. J'ajoûterai même que j'en ai traité quelques-uns d'Ecri-

2. Chap. 14. des défauts des Critiq. §. 3. pag. 101. Tom. 1.

d'Ecrivains artificieux (1), & que j'en ai taxé plusieurs autres dans les divers préjugés des Engagemens, des Auteurs Anonymes, des Titres des Livres (2). Je n'ai rien dissimulé de ce que j'ai sû qu'on leur avoit reproché dans leurs Livres de Grammaire & dans leurs Traductions, & je n'aurois pas omis les Remarques du Pere Vavasseur & du Pere Gaudin, si elles fussent venuës alors à ma connoissance. Quelques-uns de mes Censeurs m'ont fait connoître à la vérité qu'ils eussent souhaitté que j'eusse rapporté ce que M. Jurieu & quelques autres Anonymes ont dit de l'humeur & du caractére de quelques-uns des Auteurs de Port-Royal. Mais ils m'obligeront sensiblement de croire que je m'en serois fait un devoir très-étroit si Mr. Jurieu & les autres avoient parlé de leurs Grammaires & de leurs Traductions, ou si j'avois eu la moindre occasion de placer leurs réfléxions ailleurs que dans le Recueil des Théologiens, que l'ordre de mon Ouvrage ne me permet pas de publier encore si-tôt.

Enfin d'autres voyant la liberté que j'ai prise de rapporter quelque chose de ce qui s'est dit à l'avantage de ceux de ces Messieurs dont les Ouvrages ont reçu l'approbation publique, m'ont accusé hautement de les avoir voulu faire passer pour des *Heros*. Mais il est bon que ces Censeurs sachent

1. Au Préjugé des Titres, chap. 13.

2. Part. 1. des Jugemens Tom. 1. chap. 4. où il est parlé de la Prévention dans les Prefaces.
Part. 2. chap. 6. au Préjugé des Engagemens: chap. 12.

chent que je n'ai jamais traité perſonne en cette qualité que les Peres Sirmond & Petau Jéſuites (3) de mon propre mouvement; que ſi le Titre de *Heros* ſe trouve parmi les Jugemens que j'ai rapporté au ſujet de Scaliger, de Saumaiſe, & de quelques autres Critiques Humaniſtes, il vient non pas de moi, mais des Auteurs que j'ai allegués pour garans. Et je ne me ſouviens pas d'avoir jamais eu la penſée de le donner à aucun de Meſſieurs de Port-Royal. Il eſt vrai néanmoins qu'en une occaſion où je blâme les Traductions d'un de ces Auteurs qu'on dit être de Port-Royal (4), j'en ai comparé la Société *au Cheval de Troye*, dont le ventre a été fécond en Héros. Mais quelle conſéquence voudroit-on tirer d'une expreſſion qui n'a rien de ſérieux, ni de ſolide, & qui conſtamment eſt bien plus Comique qu'*Héroique*? Si l'on veut conſidérer cela comme un grand honneur que j'aye fait à ces Meſſieurs, on doit donc auſſi me ſavoir gré de ce que j'en ai rendu un tout ſemblable à tous les Caſuiſtes Eſpagnols, lorſque j'ai dit qu'*ils ſont ſortis du ſein de l'Eſpagne comme du ventre du Cheval de Troye* (5).

Mais qui pourra s'empêcher d'admirer la bizarrerie des hommes dans cette diverſité de leurs goûts & de leurs jugemens à la-

12. des Anonymes & autres endroits du Tome I.
3. Au Tom. des Crit. Gramm. pag. 277. Part. II.
4. Au Tom des Traduct. nomb. 975.
3. Au Préjugé des Nations Tom. 1. §. 5. des Eſpagnols pag. 268.

laquelle je me ſuis toujours préparé, quoique je n'aye jamais cru qu'elle me dût cauſer le moindre embarras, & que je duſſe y avoir le moindre égard ? Je ne puis attribuer qu'à cette bizarrerie l'avis qu'on m'a donné d'un autre côté, que Meſſieurs de Port-Royal pourront ſe plaindre de divers endroits de mon Recueil, où il leur ſemble que j'aye voulu les faire paſſer pour des Sectaires, ſous prétexte que je les ai quelquefois deſignés ſous un nom qui ſent le parti, quoiqu'ils ne s'en ſoient jamais accommodés, & que je ne m'en ſois ſervi après les autres que pour éviter la Periphraſe.

Mais pour répondre généralement à tout le monde, je prie les uns & les autres de conſidérer que je n'agis nulle part en Théologien, & que je ne ſuis tout au plus que l'Hiſtorien de la Critique des autres. Comme la Providence ne m'a point appellé à la défenſe ni même à l'éxamen des vérités de notre Religion, je n'aurai jamais la témerité de rien entreprendre ſur ce ſujet. Elle m'a fait naître dans le ſein de l'Egliſe Catholique: elle m'y a fait élever dans un amour parfait pour ſon Unité & pour la vérité Orthodoxe. Si après toutes ces graces on peut préſumer quelque choſe de la miſericorde divine, j'ai tout ſujet d'eſperer que rien au monde ne ſera jamais capable de me faire quitter ce ſein de notre Mere commune. Je ne verrai jamais rien, je ne ſentirai jamais rien que par elle & dans elle; je ne prendrai jamais d'autre nourriture que la ſienne, & je ne

reſpirerai point d'autre air ni d'autre Eſprit, que celui que lui donne ſon Epoux pour nous le communiquer. L'amour que j'ai pour ſon Unité, me fait déteſter tout Schiſme & toute Diviſion; celui que j'ai pour ſa Doctrine me donne horreur de toute Héréſie & de toute nouveauté. Et quoique je ne ſois que le dernier de ſes enfans, & de ceux même qui ne ſervent que de nombre, & lui ſont les plus inutiles, je ne laiſſe point de participer à tous les avantages des autres. Tant que je ſerai renfermé dans ſon ſein, je jouïrai d'une tranquilité profonde, non ſeulement, à l'égard des troubles de dehors, qui ne me regardent point, mais même à l'égard des diviſions internes qui l'affligent de tems en tems, & qui vont quelquefois juſqu'à lui déchirer les entrailles, étant bien reſolu de n'écouter & de ne ſuivre qu'elle en ces rencontres.

SECONDE PARTIE

OU

PRE'FACE

Sur le Recueil des Poëtes ſuivans.

XIII.

CEux qui auront eu la patience de lire les Eclairciſſemens que je viens de donner ſur quelques points des premiers Volumes de mon Recueil, voudront peut-être bien ſouffrir, que je leur propoſe encore quelques Avertiſſemens, touchant les Volumes ſuivans, qui compoſent le Recueil des Poëtes, & particuliérement ſur la conduite de nos Poëtes Modernes. Je ne doute pas qu'ils ne jugent les Avertiſſemens auſſi peu néceſſaires que les Eclairciſſemens, puiſqu'il ſuffit d'ouvrir le Livre pour reconnoître d'abord la méthode que j'y ai tenuë.

J'ai commencé par un petit Recueil d'Auteurs qui ont traité de l'Art Poëtique,

que, où j'ai réduit même ceux qui en ont écrit en Vers. J'eſpere en uſer ainſi aux Orateurs, aux Hiſtoriens, &c. & de mettre à la tête des Ouvrages, qui concernent les Sciences, ceux qui regardent l'Art & la Méthode des mêmes Sciences. J'ai mêlé parmi les Traités de l'Art Poëtique, quelques-uns de ceux qui ne regardent que la Proſodie & la meſure des Vers, c'eſt-à-dire, l'Art de la Verſification, à cauſe du rapport qu'il y a entre ces deux Arts. Mais le grand nombre de ceux qui ont paru depuis environ 150. ans m'a empêché de les rapporter, jugeant d'ailleurs que ce ſont plûtôt des Ouvrages de Grammaire. Pluſieurs de ceux qui s'attachent à l'ordre régulier des Sciences, mettent les Rhétoriciens & les Orateurs devant ceux qui traitent de l'Art Poëtique & devant les Poëtes. Ils ont, pour en uſer ainſi, des raiſons qui ne ſont nullement à rejetter: mais comme je ne vois rien de trop myſtérieux dans cet Ordre, je ne vois pas auſſi grand inconvénient à le troubler, cela s'étant trouvé ainſi diſpoſé. Comme cet Ouvrage ne conſiſte qu'en Recueils détachés, il ſera libre à chacun de leur donner tel ordre qu'il lui plaira.

Je n'ai point oſé toucher aux Poëtes Sacrés, dont les Ouvrages ſont partie de l'Ecriture Sainte, & j'en ai dit la raiſon, lors que j'ai parlé de Moïſe, par forme de Préface devant Homere. Je puis donc dire, que j'ai commencé par les Poëtes Grecs, qui achevent le preſent Volume, & qui finiſſent à peu près au tems

où toute la Grece s'eſt trouvée aſſujettie à la Domination des Romains, qui peut paſſer auſſi pour le terme de la fécondité de la Grece pour les bons Poëtes.

Les deux Volumes ſuivans comprennent les Poëtes Latins depuis les Guerres Puniques juſqu'au ſiécle de Dante & Petrarque. J'y ai fait gliſſer quelques Poëtes Grecs, qui ont vécu ſous les Empereurs de Rome & de Conſtantinople. Comme le nombre n'étoit pas ſuffiſant pour en faire un Recueil à part, je les ai mêlé avec les autres, ſelon l'ordre du tems qu'ils ont vécu, en me contentant de leur donner une marque de diſtinction.

J'y ai joint les Poëtes Modernes, depuis le rétabliſſement des belles Lettres. J'ai cru, qu'il étoit de peu d'utilité de les partager ſelon leur Pays, ou ſelon les Langues dans leſquelles ils ont écrit, jugeant d'ailleurs que cela auroit apporté de la confuſion dans ceux qui ont fait des Vers en plus d'une Langue.

J'ai continué de ranger tous les Auteurs ſelon le tems de leur mort, autant qu'il m'a été poſſible, & d'y être plus éxact que je n'avois été dans les précédens Volumes, parce qu'encore que cela paroiſſe peu important pour mon ſujet, je me perſuade aiſément que l'éxactitude n'eſt inutile nulle part & que la vérité doit regner partout, juſques ſur les moindres choſes.

XIV.

1. S. Greg. de Nazianz. Carm. 54. de ſilentio in jejuniis.

Patet-

XIV.

Quoique j'aye fait de tems en tems des réfléxions peu avantageuſes ſur les Poëtes qui ont abuſé de leurt Art, je ne crois pas qu'on puiſſe me ſoupçonner d'avoir voulu deshonorer la Poëſie & de m'être voulu joindre avec ceux qui la font paſſer pour un Art pernicieux au Genre humain, ou même avec ceux qui ſe contentent de la mettre au nombre des inutilités de ce monde. J'oſe croire plûtôt, que j'aurois contribué quelque choſe pour relever ou maintenir ſa dignité, lorſque j'ai fait voir quels ſont ceux qui en ont fait un mauvais uſage en corrompant ſa nature & la faiſant ſervir à des uſages profanes, criminels, & entiérement contraires à ſa premiére inſtitution.

Car on eſt préſentement plus que jamais perſuadé que la Poëſie n'a été miſe au monde, que pour honorer Dieu (1), & que ceux qui s'en ſont ſervi les premiers, ne l'ont employée qu'à chanter ſes louanges, à décrire ſes merveilles dans la nature, & à nous apprendre la maniére de lui plaire & de regler nos mœurs & nos actions ſur ſa volonté. S'il arrivoit quelquefois dans ces heureux commencemens, qu'on entreprît quelque choſe de plus, cette liberté ne s'étendoit qu'à louer le merite dans les bons Anges, ou dans les hom-

(1) Patet exemplo Moſis & alior. vetuſtiſſimor. hom. Iſidor. Hiſpal. lib. 8. Origin. cap. 7. ubi Poët. Theolog. dicuntur, &c.

hommes de bien, & à blâmer le mal dans les Démons ou dans les Méchans de la terre; & par ce moyen on rentroit toujours dans la premiére inſtitution de la Poëſie.

Le premier abus que les hommes en ont fait, vient de la perte qu'ils ont faite de la connoiſſance du vrai Dieu. Dès qu'ils ſe ſont aviſés d'ériger les créatures, ou leurs propres paſſions en Divinités, auſſi-tôt on a vû les Poëtes ſacrifier tous leurs talens à ces paſſions, ou à ces créatures, & donner, pour ainſi dire, un nouveau Syſtême à la Poëſie. Ils ont ſubſtitué à la place de la vérité le menſonge revêtu de la vrai-ſemblance, & croyant qu'après cette licence, tout pouvoit leur être permis, ils ont jugé que s'ils pouvoient chanter les louanges de leurs Dieux, célébrer leurs brutales amours, leurs haines, & toutes leurs foibleſſes, il ne leur ſeroit point défendu après cela de ſe chanter eux-mêmes; de publier leurs propres amours, & leurs inimitiés. Et comme ils ſe ſont rendus eux-mêmes les Maîtres de cet Art, ils nous ont voulu perſuader & par leur pratique & par les regles qu'ils en ont fait faire, que non ſeulement il n'y a point de véritable Poëſie ſans Fables & ſans amour, mais qu'il n'eſt pas même néceſſaire qu'il y ait des bornes, ni même du fondement aux louanges qu'ils donnent à ceux qu'ils aiment ou qu'ils adorent: ni au blâme & aux injures dont ils chargent ceux qu'ils n'aiment pas, ou qu'ils mépriſent.

Tous ces changemens ou plutôt ces altéra-

térations se trouvant très-conformes aux inclinations corrompuës de l'homme, loin de rencontrer le moindre obstacle dans leur établissement, se fortifiérent de plus en plus à mesure que le genre humain se polît & que les Langues se perfectionnérent. De sorte qu'on peut dire que les siécles les plus florissans hors de la Religion & du culte du vrai Dieu, ont été ceux où la Poësie a été dans sa plus grande corruption: & qu'elle a contribué plus qu'autre chose à répandre & à entretenir l'Idolâtrie dans le monde, & à faire regner plus d'une sorte de Démons dans le cœur des hommes.

Quoiqu'on ne puisse pas soutenir que cette corruption est naturelle ou essentielle à la Poësie sans en condamner l'usage absolument, il faut pourtant qu'elle en soit bien inséparable, s'il est vrai que la Religion chrétienne qui a bien pû détruire le Paganisme dans le monde, ne soit point encore venuë à bout de purger la Poësie de cette infection inveterée.

Les Poëtes chrétiens qui ont paru durant les douze ou treize premiers siécles, y ont travaillé inutilement, & ceux d'entre eux qui ont tenté de substituer les vérités célestes & les opérations de l'Amour divin aux Fables & à tout cet attirail des Amours profanes, voyant que le génie Poëtique accoutumé au libertinage refusoit de les suivre, & sembloit ne vouloir point souffrir de réforme, ont mieux aimé renoncer à la qualité de Poëtes que de perdre celle de véritables Chrétiens.

De-

Depuis qu'on a fait refleurir la Poëſie avec les autres Arts & les Sciences dans ces derniers ſiécles, il s'eſt trouvé des Poëtes qui ont repris le deſſein de purifier le Parnaſſe, & de ſanctifier les Muſes & les généreux efforts de quelques-uns d'entre eux, nous font aſſés connoître que la choſe n'eſt pas impoſſible. Mais il s'eſt élevé une autre engeance de Poëtes plus conſidérables, ſans doute, quoique beaucoup moins ſcrupuleux, qui y ont apporté un grand obſtacle, & ce qui eſt de plus fâcheux, qui ont fait un puiſſant parti dans la République des Lettres.

Ces Poëtes bien perſuadés que la licence Poëtique eſt d'une vaſte étenduë, ſe ſont imaginés peut-être, que par ſon moyen ils pourroient trouver le ſecret de reconcilier JESUS-CHRIST avec Belial, s'il m'eſt permis de parler de la ſorte, & d'accommoder leur Chriſtianiſme avec l'ancien Paganiſme. Ils ne ſe ſont pas contentés de joindre les Fables de l'un avec les vérités de l'autre; mais ils n'ont pas même fait difficulté de mêler tout ce qu'ils ont trouvé de plus honteux dans les paſſions qui regnoient au milieu des ténébres de l'Idolâtrie, avec ce qu'il y a de plus pur & de plus ſaint dans les maximes de notre Religion. De ſorte que, ſans compter le ſacrilége, nous ſommes obligés d'avouer que la Poëſie ſe trouve plus corrompuë parmi ces Demi-Chrétiens & ces Demi-Païens, qu'elle ne l'étoit chés les Anciens, ſur leſquels ils ont cru devoir au moins rafiner en galanterie.

En

En effet s'il étoit néceſſaire de produire des preuves d'une vérité qui nous eſt ſi peu glorieuſe, nous avons entre un très-grand nombre de mauvais éxemples, celui du Taſſe, qui paſſe encore dans l'eſprit de bien des gens pour le Prince de tous les Poëtes Chrétiens. Cependant il y a dans ſon Poëme de la Jéruſalem délivrée, incomparablement plus de galanterie & d'amours deshonnêtes ; qu'il ne s'en trouve dans tout Homere & Virgile enſemble.

Les Comédies de Terence & celles des Grecs même ſont beaucoup plus modeſtes que celles de nos Modernes. Perſonne n'ignore auſſi que les Tragédies des Anciens n'avoient point d'autre but, que d'éxciter la Compaſſion & la Terreur dans les eſprits de leurs Spectateurs & de leurs Lecteurs : & les Tragiques Modernes ont été obligés de confeſſer qu'ils ont changé le véritable caractére de la Tragédie, en y faiſant entrer l'Amour.

ἐλεεινὸν φοβερὸν Ariſt. Poët.

XV.

Mais afin de ne me brouiller avec perſonne, je veux reconnoître de bonne foi que ſi nos Poëtes Modernes paroiſſent plus déréglés que les Anciens dans leurs Ecrits, ils ont d'ailleurs un avantage ſur eux, qui conſiſte dans une vie plus réglée. Car ces pauvres Païens abandonnés à leur concupiſcence & dépourvûs des lumiéres de la foi vivoient ordinairement beaucoup plus mal qu'ils n'écrivoient : & pour ne nous point

point arrêter aux seuls Poëtes, nous voyons que leurs Philosophes qui avoient les plus beaux sentimens du monde, ne laissoient point d'avoir les mœurs fort corrompuës, comme l'Histoire nous l'apprend de Pythagore, de Socrate, de Platon, de Ciceron, de Seneque & de divers autres.

Au contraire, il s'est trouvé parmi les Poëtes Modernes d'honnêtes Gens, dont la conduite a toujours paru fort sage, lors même qu'ils faisoient paroître du libertinage dans leurs Vers, de sorte qu'il y auroit peut-être de la témérité à juger d'eux par leurs écrits.

Non liber indicium est animi, sed honesta voluptas,
Plurima mulcendis auribus apta ferens.
Accius esset atrox, conviva Terentius esset;
Essent pugnaces, qui fera bella canunt. (1)

Dans Gerson & d'autres depuis lui.

C'est une réflexion qu'on a faite, sur la maniére différente de vivre & d'écrire, qu'on a vû pratiquée depuis environ trois siécles par plusieurs Théologiens, qui ont fait paroître dans leurs Livres beaucoup de facilité & de condescendance pour les autres, & qui dans leur conduite particuliére étoient très-severes à eux-mêmes, vivans dans l'observation la plus étroite des conseils les plus difficiles de l'Evangile (2). Le

1. Ovidius lib. II. 35. Tristium.
2. Joannes Charlierius ubi de Doctrina morali Joann. Gerson.
Lancel. de l'Hem. touchant Leon. Less. Al. sur Esc.

Le Président de Thou trouvoit aussi cette différence très-sensible dans la personne de Du Bartas qui paroît grand Gascon, ampoullé, & fanfaron dans ses écrits, & qui étoit fort simple & fort doux dans ses mœurs (3). Remy Belleau étoit un homme très-sobre au jugement de Mr. de Sainte-Marthe (4). Cependant il a pris un plaisir singulier à tourner en notre Langue de la maniére du monde la plus Bacchique les chansons à boire d'un des plus grands yvrognes d'entre les Poëtes de l'Antiquité. Ana creon.

Mr. Bayle nous a fait remarquer comme une chose tout-à-fait surprenante (5) qu'une Demoiselle de nos jours de grande réputation & qui fait l'ornement de son Séxe, ayant beaucoup écrit sur „ l'amour „ & ayant tourné de tous les côtés imagi- „ nables cette passion dangereuse, elle ne „ l'ait jamais sentie. C'est assurément une „ chose très-rare, dit cet Auteur, que parmi tant d'intrigues d'amour, tant de ra- „ finemens de tendresse, tant de plaisirs „ qu'il a fallu décrire dans de longs Romans, elle ait été insensible, & qu'elle „ ait pû empêcher qu'une passion qui étoit „ sans cesse dans l'imagination ne descendît dans le cœur où l'on sait que l'amour „ entre facilement de beaucoup plus loin. Avoir conservé sa modestie, sa sagesse, & son indifférence au milieu de telles occupa- Mademoiselle de Scudery.

Esc. Fill. Sa. Sanct. &c.

3. Thuan. Histor. ad ann. 1590.

4. Sammarthan. Elogior. lib. 3. pag. 72.

5. Nouvell. de la Républ. des Lettres d'Octobre 1684. Art. 9. pag. 273. 274.

pations, eſt quelque choſe qui tient un peu du miracle. Les Proteſtans nous ont voulu faire paſſer pour une merveille approchante de celle-là (1) que Beze ſoit bien entré dans l'eſprit de Catulle & d'Ovide, & qu'il ait repréſenté dans ſes Vers toutes les tendreſſes d'une paſſion ſemblable à la leur, ſans pourtant avoir rien contracté de leurs mœurs, & ſans s'être laiſſé gâter ſur ces modeles de corruption.

Mr. l'Abbé de la Chambre à la tête de l'Académie Françoiſe a rendu un témoignage public à la modeſtie & à la ſageſſe de Mr. de la Fontaine (2), & il nous a appris à mettre une grande différence entre la conduite particuliére de ſa vie, & les licences ſcandaleuſes de ſes Contes. Nous n'aurons peut-être pas moins bonne opinion du Manſo Poëte Italien de ce ſiécle, ſi nous conſidérons avec quelques Auteurs de ſon Pays (3) qu'il ſe donnoit la diſcipline dans le tems même qu'il travailloit à la galanterie: qu'il faiſoit des Actes de dévotion & d'amour de Dieu devant & après avoir écrit de l'amour profane; & qu'il compoſoit ſes Vers & ſes Dialogues amoureux, lorſqu'il faiſoit les éxercices les plus humilians & les plus penibles de la Confrerie de Nôtre-Dame.

Mais j'ai été tenté de rire quand j'ai lû dans le Livre d'un Critique Moderne (4) que

1. Melch. Adam. Vit. Theol. Calvin. pag. 202. ex Anton. Fayo.
2. Diſcours prononcé en l'Acad. &c.
3. Jan. Nic. Erythr. in Pin. Viror. illuſt. & L Craſſ.

que Mr. de Marolles avoit passé par dessus les Tibulles, les Catulles, les Properces, Martial, &c. sans se gâter en les traduisant, *comme le Soleil passe par dessus la bouë & les cloaques* qu'il éclaire sans en être infecté. Mr. de Marolles n'avoit garde de se gâter; puisqu'il se tenoit quelquefois presque aussi éloigné du sens de ces sales Auteurs, que le Soleil l'est de la bouë & des cloaques. Plût à Dieu donc que tous les Poëtes qui publient des obscénités, imitassent Mr. de Marolles; qu'ils n'entendissent pas ce qu'ils écrivent; & que les Lecteurs n'y comprissent rien: car il n'y a au monde que le galimathias double qui puisse garantir les uns & les autres du danger.

Cette double conduite n'est pas de l'invention de nos Poëtes Modernes, & c'est à d'autres qu'à eux que l'on doit rapporter la honte ou la gloire de l'avoir introduite dans le monde, ne méritant en ce point que le blâme ou la louange, d'avoir suivi l'exemple de ceux qui les ont devancés. C'est peut-être à leur Catulle qu'ils sont redevables d'une leçon si commode, voici au moins ce qu'il leur enseigne (5).

Nam castum esse decet pium Poëtam
Ipsum: Versiculos nihil necesse est,
Qui tum denique habent salem, & leporem,
Si

Crass. &c.

4. Ch. Sorel Biblioth. Franc. au Trait. de la Traduct.

5. Catull. Epigram. 16.

Si sint molliculi, & parum pudici,
Et quod pruriat, incitare possint.

On me répondra sans doute, que Catulle n'a parlé que pour des Païens en cet endroit, & qu'il n'a point prétendu instruire des Poëtes Chrétiens, & on aura très-grande raison. Car j'avouë que je ne puis comprendre qu'un Poëte soit persuadé de la vérité de la Religion Chrétienne, de la solidité de ses maximes, & de l'obligation de les suivre; & qu'il puisse s'imaginer en même tems qu'il lui est permis d'écrire d'une maniére opposée à la vie qu'il doit mener. Je demanderois volontiers à ces Messieurs, qui conservent si bien leur innocence sous la galanterie & les libertés de leurs Poësies, si ces Poësies sont du nombre des pensées, ou des paroles, ou des actions? S'il y a quelqu'une de ces trois choses qui n'ait point de rapport avec le cœur de celui qui les produit? Si elles sont du nombre des choses indifférentes ou pour ceux qui les font, ou pour ceux qui les lisent? & sur quel pied elles seront jugées par celui qui nous fera rendre compte de toutes nos pensées, & des moindres paroles oiseuses? En un mot, je leur proposerois volontiers le doute que leur conduite me fait naître sur la question de savoir, s'il est possible que le cœur puisse être innocent, lorsque la bouche ne

1. Matthæi Ev. cap. 15. vers. 11. 18. 19. *Non quod intrat in os coinquinat hominem; sed quod procedit ex*

ne l'eſt pas? C'eſt une objection, que je forme, non pas pour m'attirer quelque diſtinction embaraſſante; mais pour avoir la ſatisfaction de voir qu'on m'y réponde dans les termes de JESUS-CHRIST, que *ce n'eſt pas ce qui entre dans la bouche de l'homme, qui le rend impur; mais que ce qui le rend impur, eſt ce qui ſort de ſa bouche*; que *ce qui ſort de la bouche part du cœur*, & que *c'eſt ce qui rend l'homme impur*; que *c'eſt du cœur que partent les mauvaiſes penſées*, &c. (1).

Mais quoique je n'aye pas lieu d'eſperer que les Poëtes dont il s'agit, veuillent lever eux-mêmes ma difficulté, ni apprendre au Public le ſecret qu'ils ont pour unir enſemble les choſes incompatibles: je ne voudrois pourtant pas rendre ſuſpecte leur vertu & leur innocence. Au contraire il ne tiendra pas à moi que tous ces Galants Chrétiens ne paſſent encore pour de plus grands Saints que les trois jeunes Hébreux, que Dieu préſerva au milieu de la fournaiſe de Babylone; & qu'on ne nous propoſe leur éxemple pour confondre tant d'Ecrivains de ces derniers tems, qui prétendent que Dieu ne fait plus de miracles.

Mais à dire le vrai, l'éxemple & la prédication de ces ſortes de Saints de nouvelle eſpéce, produit des effets un peu différens de ceux qu'on a vûs dans ces anciens

ex ore, hoc coinquinat hominem. Quæ autem procedunt de ore, de corde exeunt, & ea coinquinant hominem: de corde autem exeunt cogitationes malæ, &c.

anciens Saints. Car les miracles dans ces Anciens étoient suivis ordinairement de la conversion ou du moins de l'édification de leurs Spectateurs : mais s'il m'étoit permis de juger des autres par moi-même, j'oserois dire que la lecture de nos Poëtes lascifs ou galants, loin de nous convertir, n'a pas même la vertu de nous édifier ; quelques efforts que nous fassions en les lisant pour dire que *ce sont pourtant d'honnêtes gens ; que ce sont des personnes vertueuses, d'une sagesse & d'une continence éxemplaire.*

XVI.

Je ne doute nullement, que plusieurs d'entre eux ne se soient apperçu de l'inconvenient que peut produire dans l'esprit du Public cette différence sensible qui se trouve entte les éxemples des uns & des autres. Car ce n'est peut-être point à d'autres réfléxions qu'il faut attribuer la résolution qu'ils ont prise de renoncer plutôt à la galanterie & à toutes les Amours Poëtiques, que de passer pour des Saints ridicules, qui prétendent conserver leur innocence & leur integrité, au milieu des feux impurs & ténébreux.

C'est ce qui en a porté quelques-uns à désavouer entiérement leurs productions de galanterie, & quelques autrês touchés d'une tendresse semblable à celle des Peres pour leurs bâtards, à les reconnoître simplement comme les fruits de leur jeunesse déréglée. De là sont venus tant de *Ju-*

ve-

venilia en titre de Poëſie galante & licentieuſe. Les perſonnes graves qui n'ont pu ſe dépouiller de cette tendreſſe & de cette affection naturelle, ont cru que ce titre pourroit ſervir à excuſer ces Ouvrages en les conſervant, & à mettre leurs Auteurs à couvert dans leur vieilleſſe ou dans les emplois honorables qu'ils tenoient dans l'Egliſe ou dans l'Etat. C'eſt pourquoi ils n'ont pas ſeulement compris ſous ce titre ce qu'ils ont fait en leur jeuneſſe, mais même dans un âge plus avancé : & ils ont crû que ce ſeroit un moyen ſûr & honnête pour ſauver & condamner tout-à-la fois tout ce qu'ils ont produit de puérile, de libertin, en un mot tout ce qui a pu nuire à leur réputation.

C'eſt au moins ce que l'on a vû pratiquer au Cardinal Bembe à l'égard des bagatelles & des galanteries qu'il avoit fait paroître, même depuis ſa jeuneſſe, parce qu'il jugeoit qu'elles ne pouvoient point faire grand honneur à ſon Cardinalat. (1) C'eſt auſſi une précaution, dont André du Cheſne a cru devoir uſer, pour mettre à couvert la réputation d'Etienne Pâquier, Avocat Général de la Chambre des Comptes, lors qu'il a publié ſes gayetés & ſes badineries.

C'eſt enfin ce qu'on peut penſer des *Juvenilia* de Muret, de Foppius, de Schetten d'Aëzma, d'Ambroiſe Francus, de Barthius, de Gebhard, de Robert Keu-

1. André du Cheſne, Préface ſur la jeuneſſe de Pâquier.

Keuchen, de P. Lindemberg, de Zach. Lundius, de Sigiſmond Jules Mynſinger, de Rein. Neuhuſius, de Gabriel Schneider, de Michel Virdungus, de Jean Ang. Werdenhagen, & de pluſieurs autres qui n'ont pas voulu qu'on jugeât entiérement de leur mérite par ces Ouvrages. Et l'on en a vû de ſi délicats ſur ce point, qu'ils n'ont pas même voulu prêter leur nom à leurs *Juvenilia*, ou qui l'ont voulu traveſtir ou changer, peut-être à deſſein de nous perſuader qu'ils pourroient être de quelqu'autre Auteur que d'eux, comme on l'a remarqué dans Théodore de Beze (1). Mais on ne doit pas confondre avec ces Poëtes galants, le Pape Alexandre VII. ſous prétexte du changement qu'on y a fait de ſon nom (2) & du titre de *Muſæ Juveniles* qu'on a donné à ſes Poëſies, puiſqu'elles ne contiennent rien que de très-honnête & de très-ſage.

D'autres ont cru, que Dieu ſeroit ſatisfait d'eux, s'ils tâchoient de réparer les fautes de leur jeuneſſe, par des Poëſies ſaintes ou du moins ſérieuſes, ou même par

¶. 1. Beze n'a jamais intitulé ſes vers *Juvenilia*. Lorſque pour la premiére fois il les publia en 1548. n'ayant pas encore trente ans, il les intitula ſimplement *Theodori Bezæ Poëmata*, & n'eut pas beſoin de changer ce titre dans les éditions ſuivantes, ayant toujours pris ſoin d'y ſupprimer ce que la premiére avoit eu de licentieux. Comme elle étoit devenuë fort rare, des Libraires Proteſtans avides de gain la renouvelérent après la mort de l'Auteur ſous le nom déguiſé d'*Adeodatus Seba*, & depuis rétabliſſant le nom de *Theodorus Beza*, donnérent aux Poëſies celui

par d'autres Ouvrages ou des actions de pieté, voyant qu'ils ne pouvoient supprimer leurs Vers licentieux, ni empêcher le mal que leur lecture est capable de produire dans toute la Postérité. Petrarque en a donné l'exemple à tous ceux qui l'ont suivi. Il tenta d'abord, d'abolir la mémoire de toutes ses Poësies galantes, & des autres divertissemens de sa jeunesse, en voulant les jetter au feu, mais le mal avoit déja gagné trop loin, & il s'étoit communiqué avec trop d'étenduë, pour pouvoir être éteint. Il jugea qu'il falloit dresser une autre baterie, il fit pour cela quelques Vers sérieux, puis des Ouvrages de Philosophie Chrétienne, qui servent encore aujourd'hui à notre édification (3).

On dit, que Clement Marot témoigna aussi quelque repentir des excès de sa jeunesse, & que Vatable eut tant de pouvoir sur son esprit par ses remontrances, qu'il le fit renoncer à la galanterie, & entreprendre par un esprit de pénitence la traduction des Pseaumes en Vers François (4).

On

lui de *Juvenilia*, qu'il est très-certain que Beze, comme j'ai dit, ne leur a jamais donné.

2. *Fabius Cofinus Philomathus*, parce que Fabio Chigi Siennois, depuis Pape sous le nom d'Alexandre VII. étoit de l'Academie des *Philomathi* de Sienne.

¶. En Latin au lieu de *Philomathus*, il faloit, du Grec Φιλομαθης, écrire *Philomathes*.

3. Petrarch. lib. 5. rer. Senilium Epist. ad Boccac. Item Pap. Mass. in Elog. seu Vit. Petrarch. pag. 99. 100. tom. 2.

4. ¶. Beze qui n'auroit pu ne pas savoir cette particularité,

On n'ignore point quelle a été la conversion du fameux Aretin (1). On n'a rien trouvé en lui qui ne fût changé, jusqu'à son nom : & quelques-uns prétendent, qu'il y a si bien réussi, qu'il n'est presque pas possible de reconnoître dans les Livres de dévotion de Partenio Etiro, les marques du vieil homme, qui sont si fortement empreintes dans les Ouvrages de Pietro Aretino.

Joachim du Bellay renonça aussi à la galanterie, & à la Poësie libre, & ce qu'il y a de bien estimable en lui, c'est qu'il le fit de fort bonne heure, pour s'appliquer à des études conformes à l'Etat Ecclésiastique, où on le destinoit quand il mourut, âgé de 35. ans.

Ronsard même abandonna enfin le métier, & pour faire voir qu'il étoit véritablement converti & pénitent, il voulut se faire Prêtre. En quoi il montra sans doute qu'il avoit plus de dévotion & de zèle, que de science & de lumiére : & qu'il connoissoit assés peu le véritable esprit de l'Eglise

larité, & qui la sachant ne l'auroit pas tuë dans l'Eloge de Clément Marot, y reconnoit néanmoins que nonobstant cette Traduction des Pseaumes, Marot sur le déclin même de l'age, n'avoit pas réformé ses mœurs.

1. ¶. Cette conversion est une chimére. L'Aretin homme sans Lettres, sans pudeur, & sans religion, est mort comme il a vécu. Etant né avec de l'esprit, mais mal réglé, il se croyoit capable de tout. Pour en persuader le public il composoit tour à tour des Livres d'infamies, & des Livres de piété. On peut l'en croire lui-même dans l'Epitre dédicatoire de la

so-

gliſe qui n'a jamais propoſé le Sacerdoce, comme un état de pénitence. De ſorte qu'à juger des choſes plus conformément aux Canons, Ronſard auroit peut-être mieux fait d'embraſſer l'état Religieux, puiſque les Monaſtéres ſont faits pour les Pénitens.

Il ſemble pourtant que l'Egliſe ait ſouffert cet uſage de donner la Prêtriſe aux Pécheurs pénitens dans ces derniers ſiécles: & nous pouvons dire même que l'exemple de Ronſard n'a pas été unique pour les Poëtes laſcifs, qui changent de ſtyle & de vie. Nous voyons que Muret en fit autant que lui, & que ce fut même à la perſuaſion d'un célébre Jéſuite, appellé Bencius, qui avoit été ſon Ecolier, & qui travailla ſi puiſſamment à ſa converſion, qu'il le trouva aſſés changé & aſſés affermi dans le bon chemin, pour le porter à la Prêtriſe (z). Bencius ne pouvoit payer à ſon Maître un honoraire plus utile, ni même plus convenable, par rapport à ſa Profeſſion. Du moins eſt-il bien contraire à celui

ſeconde partie de ſes *Razionamenti*. Ses Oeuvres de devotion ne valent d'ailleurs abſolument rien. Ce ſont ou des fables ou de mauvaiſes déclamations dont le ſtyle eſt un galimatias perpétuel. Baillet qui en parle ſi avantageuſement, n'a pas eu de bons mémoires là-deſſus.

(z). V. Biblioth. Soc. J. per Alegamb. & Sotwel.

Le Pere Bernard ſe fit auſſi Prêtre ſeculier après avoir renoncé à la Poëſie, mais ce n'étoit pas de la Poëſie laſcive ou galante, comme il paroît par les Poëmes divers que l'on garde Mſſ. de lui à Challon ſur Saone.

lui de Beze, qui pour récompenser son Maître Melchior Volmar de l'avoir ôté du sein de l'Eglise Catholique, lui dédia ses *Juvenilia* & le paya de galanterie & d'amourettes (1).

Nous pourrions alleguer encore l'exemple de Pontus de Thiard, qui se retira de bonne heure du commerce malhonnête de cette espéce de Poësie, & qui ayant vécu plus de 45. ans depuis se trouva en état d'en détourner plusieurs autres par ses actions, ses écrits de piété, & ses remontrances, & de gouverner son Eglise avec édification. Philippes Desportes, Abbé de Thiron & de Bonport, renonça aussi aux Vers galants auxquels il opposa sur la fin de ses jours non seulement sa Paraphrase sur les Pseaumes, mais encore des Priéres & des Poësies Chrétiennes. Il faut avouer que sa Conversion fut un peu tardive, mais il faut considérer aussi qu'il étoit Eccléfiastique, & que quand les gens de sa profession, ont une fois abandonné Dieu, il leur est ordinairement plus difficile de revenir qu'aux Laïcs. Nous pourrions en dire autant du fameux Docteur, Frere Lopé de Vega, Religieux Espagnol, le plus grand Comédien (2) de la Terre, qui ne se défit peut-être pas entiérement de ses habitudes, mais qui tâcha du moins de les regler

1. Ap. Melch. Adam in Vit. Bezæ inter Calv. pag. 203.

2. ¶. *Le plus grand Comédien*, pour le plus grand Poëte Comique, est une expression dont, même en riant, Baillet n'a pas du se servir. Voyés Menage chap.

regler ou de les réformer par des Ouvrages de piété.

L'Italie qui semble être le séjour naturel de la galanterie, aussi-bien que de la Poësie, pourroit aussi nous donner des éxemples de ces changemens, & nous avons diverses marques de conversion dans la conduite d'Ansaldo Ceba, Ottavio Rinuccini, & de plusieurs autres qui ont tâché de pourvoir à leur sûreté de bonne heure, en se défaisant d'une Profession si dangereuse. Ce n'est pas que les goûts ne soient divers dans ce Pays-là, & qu'on y aime si fort ces sortes de changemens. Nous en voyons un éxemple dans un célébre Evêque du Pays (c'est Paul Jove) qui n'a point fait difficulté de décharger son chagrin sur un Poëte d'Italie, nommé Gabriel Altilius, pour avoir voulu changer de vie & d'occupation, lors qu'il fut élevé à l'Episcopat. L'endroit est assés remarquable, pour mériter d'être rapporté ici en sa Langue. *Antistes factus, à Musis per quas profecerat celeriter impudenterque discessit, magno herclè ingrati animi piaculo, nisi ad spem non injustæ veniæ ob id culpa tegeretur; quod ad sacras literas nequaquam ordinis oblitus tempestivè confugisset.* La bonne fortune d'Altilius lui inspira de se mettre à la lecture de l'Ecriture Sain-

chap. 7. de l'Anti-Baillet, où il fait voir en même-tems que Lopé de Vega n'étoit pas Religieux, mais simplement Tiercaire de l'Ordre de S. François, comme le sont en Espagne beaucoup de gens mariés.

Sainte, & de se servir de ce prétexte pour couvrir sa faute. Sans cela l'Evêque de Nocere n'auroit pas excusé son confrére, d'avoir quitté les Vers tendres & la galanterie.

La France n'a peut-être pas été moins féconde en Conversions miraculeuses de Poëtes Pénitens: & sans parler de Saint-Amand, & de tous ceux qu'on a vûs dans ces derniers tems convertis sans en laisser des marques à la Posterité; sans parler aussi de ceux dont la conversion semble n'avoir été que passagére ou apparente, parmi lesquels on ne fait pas difficulté de compter Mr. de Corneille, qui après avoir renoncé au Théatre & s'être mis à la Poësie sainte, ne laissa pas de retourner depuis à ses premiéres occupations: nous pouvons parmi les autres qui ont voulu nous édifier & nous rendre leur changement utile, proposer Mr. Desmarets de S. Sorlin, & Mr. de Brebeuf. Il faut avouer que le premier n'a pû venir à bout d'éteindre en lui le feu Poëtique de l'Enthousiasme, mais au moins lui fit-il changer d'objet & de matiére en le transportant dans la dévotion. Le second semble avoir eu plus d'autorité sur sa Muse, & tous ses feux paroissent si bien éteints dans ses Poësies Chrétiennes, qu'il est fort aisé de voir que c'est un Brebeuf tout different du premier, &

1. ¶. Ce qu'il y a de plaisant c'est que Ménage qui a fait imprimer à ses frais jusqu'à huit fois ses Poësies, composoit tous les ans quelque nouvelle piéce

& qu'il n'y a aucune dissimulation dans son changement. Je souhaiterois pouvoir ajoûter quelques éxemples de nos Poëtes vivans, parce que je suis persuadé qu'ils seroient beaucoup plus touchans & plus propres à nous édifier; mais on ne s'étonnera pas qu'ils soient si rares, si l'on fait réfléxion sur la réforme qui s'insinue insensiblement dans l'art de faire des Vers lascifs, & dans la licence qui a regné jusqu'ici sur la galanterie. Comme il n'y a point de fonds à faire sur Mr. de la Fontaine après l'avoir vû manquer à sa parole; il ne se presente maintenant à mon esprit point d'autre éxemple de conversion que celui de Mr. Ménage. Quoique ce Poëte ne se soit jamais abandonné aux obscénités grossiéres ni aux saletés brutales dont tant d'autres semblent avoir fait leurs délices; quoiqu'il soit toujours demeuré dans les termes d'une galanterie délicate & d'une passion spirituelle, si l'on peut user de cette expression : il n'a point laissé de témoigner beaucoup de bonne volonté pour changer sa maniére de vivre & d'écrire. Il en a fait même une *componction* (1) à Dieu en Langue Italienne, où il témoigne en termes tout-à-fait touchans reconnoître ses fautes; il condamne ses engagemens, & sur tout l'infidélité avec laquelle il dit qu'il avoit abandonné Dieu pour Philis; il pleure

(1) piéce galante Grecque, Latine, Françoise, ou Italienne, dont à chaque édition il demandoit pardon à Dieu au bout du volume par cette *componction*.

re avec des gémiſſemens & des ſoupirs mêlés de ſanglots ce qu'il appelle ſes déſordres, & il s'en accuſe de la meilleure grace du monde. Car quoiqu'il ne prétende nullement s'excuſer, il eſpere que Dieu aura pourtant la bonté de l'excuſer d'autant plus volontiers, que ce divin Créateur ſembloit avoir contribué à le faire tomber dans le piége *en créant ſa Philis ſi belle & ſi aimable* (1). C'eſt franchement vouloir nous perſuader que Dieu eſt un peu cauſe du mal dont il s'accuſe, & un trait ſi peu attendu nous fait aſſés connoître combien les Poëtes que le zèle emporte, ſont quelquefois dignes de compaſſion & combien ils ont beſoin d'indulgence dans leurs meilleures intentions comme dans les plus mauvaiſes.

Quoiqu'il ſoit aſſés difficile de bien juger de l'éfficace de nos priéres par les différens effets qu'il plaît à Dieu de leur donner, nous pouvons dire ſans témérité que Mr. Ménage n'avoit pas trouvé le véritable moyen de fléchir la colére de Dieu, & d'intereſſer encore ſi-tôt ſa miſericorde en ſa faveur. Du moins voyons-nous qu'il eſt retourné à ſes premiéres habitudes peu de tems après avoir formé ſa componction Chrétienne, & qu'il eſt retombé dans les mêmes engagemens qu'il nous avoit dépeint comme fort criminels. C'eſt ce qu'il nous apprend lui-même dans une Elegie La-

1. Il Sig. Egid. Menagio nella Criſtiana compunzione, Madrigale XIX, à carte dell' edizion. dell' ann. 1680.

Latine, où le „ repentir l'ayant repris u-
„ ne seconde fois, il témoigne pour ce
„ coup être entierement converti (2), se
„ trouvant chargé d'une nouvelle confu-
„ sion de voir que sa vieillesse n'étoit pas
„ moins embarassée dans ce commerce que
„ l'avoit été sa jeunesse. Il demande en-
„ suite à son Evêque, au médecin de son
„ ame, qu'il le reduise en pénitence, qu'il
„ le mette dans le sac & sous la cendre,
„ qu'il lui ordonne des jeûnes, des disci-
„ plines, & tout ce qu'il voudra, qu'il est
„ préparé à tout. On s'imagineroit peut-
être que M. Ménage a fait des crimes énor-
mes, parce que son humilité lui fait de-
mander d'être confondu parmi les Scélé-
rats. Cependant Mr. Ménage a toujours
mené une vie irréprochable aux yeux des
hommes, il a toujours vécu avec honneur,
& lui-même, tout abandonné qu'il est à la
componction de son cœur, n'est pas assés
hardi pour oser dire qu'il ait jamais fait
d'autre mal en public que celui d'avoir fait
des Vers trop libres & trop galants, & d'a-
voir contrefait l'Amant. C'est donc de
ses vers dont il s'accuse, & dont il veut
faire pénitence ; jugeant avec toutes les
personnes judicieuses que ce ne sont pas
toujours les piéces les plus dissoluës qui
corrompent davantage les mœurs, soit
parce qu'on est en garde contre le poison
qu'elles présentent à découvert, soit parce
qu'il

2. Ægid. Menag. Elegia XIII. pag. 56. ejusd. edi-
tion. septim.

qu'il n'y a que ceux qui ſont déja corrompus qui les liſent: mais que celles qui renferment le poiſon ſous des expreſſions chaſtes & innocentes, ſont beaucoup plus dangereuſes. De ſorte que ſi depuis cette déclaration publique M. Ménage eſt encore retombé dans ſes anciennes habitudes, qui eſt ce qui aura le cœur aſſés dur pour n'être point touché de la foibleſſe de l'homme, lorſqu'elle ſe découvre ſans momerie?

XVII.

Ces grands éxemples nous font aſſés connoître que les Poëtes qui ont été perſuadés que leur profeſſion ne les diſpenſoit pas de joindre les vertus Chrétiennes avec la qualité d'honnête homme, n'ont pas crû que la licence ou même la ſimple galanterie dans les Vers pût ſubſiſter avec les maximes de l'Evangile.

Mais nous en voyons pluſieurs qui portant leurs vuës encore plus loin, & conſidérant la nature de la Poëſie en elle-même, n'ont pas jugé qu'elle dût entrer dans les derniéres occupations d'un honnête homme, quelque honnête & quelque ſérieuſe qu'elle puiſſe être. Ils eſtiment que quand elle eſt reglée & conduite par les regles de la Sageſſe, elle peut bien faire l'ornement de la jeuneſſe, qu'il y a même un certain âge d'homme auquel elle n'eſt pas toujours malſéante: mais qu'elle ne peut point faire honneur à la vieilleſſe; & qu'un homme ne doit pas eſpérer de vivre hono-

rablement dans l'esprit de la Postérité, dès qu'il songe à mourir Poëte.

J'aurois mauvaise raison d'attribuer ce sentiment aux Païens, puis que ceux d'entre eux qui ont mérité & porté la qualité de Poëtes, ne se sont jamais avisés de s'en défaire. Il est plus rare même, de trouver parmi eux des éxemples de ceux qui ont passé de l'occupation de la Poësie à quelqu'autre Profession, qu'il ne l'est d'en trouver de ceux qui ont quitté leurs premiéres Professions, pour se donner à la Poësie & pour y finir leurs jours. Je doute aussi, que l'on ait été dans cette opinion durant les premiers siécles de l'Eglise, qui ont porté des Poëtes; & si nous voyons d'un côté que saint Sidoine Apollinaire, renonça à la Poësie, dès qu'il fut fait Evêque de Clermont: de l'autre nous pouvons dire, que saint Grégoire de Nazianze ne commença proprement à se faire Poëte tout de bon, qu'après s'être démis de l'Archevêché de Constantinople, & qu'il voulut mourir, pour ainsi dire, entre les bras de sa Muse.

Mais comme dans ces derniers siécles, la race des Poëtes s'est prodigieusement multipliée, le desir de se tirer de la masse des méchans Poëtes, qui veulent faire éternellement des Vers, a fait remarquer aux autres que la Poësie a sa saison dans la vie de l'homme, & qu'elle n'est pas de tous les âges, qu'elle ne s'entretient & ne se nourrit ordinairement que du feu & des bouillons de la jeunesse. De sorte que cette raison jointe à celle de la bienséance a

porté

porté les plus judicieux de ceux d'entre eux, qui ont pû arriver juſqu'à la vieilleſſe, ce qui eſt aſſés rare aux bons Poëtes, à finir l'éxercice des Vers à cet âge, pour mieux conſerver la réputation que leur avoient acquiſe ceux qu'ils avoient compoſés dans la vigueur de leur jeuneſſe. C'eſt d'eux que nous apprenons, que l'*Apollon des Poëtes, qui eſt toujours blond*, ſelon leur langage, *ne veut point couronner les cheveux gris*; *que les Muſes toujours jeunes n'ont point de tendreſſes pour les vieux barbons, qui ont la folie de vouloir les careſſer* (1).

C'eſt auſſi ce qu'avoit éprouvé Joſeph Scaliger, qui s'excuſe à Mr. de Peireſc, de ne pouvoir lui envoyer des Vers qu'il lui demandoit ſur ce que les Muſes le voyant ſur l'âge, lui avoient tourné le dos & l'avoient congédié du Parnaſſe (2): & Mr. Ménage nous apprend (3) qu'il a connu un Poëte qui étoit l'admiration de la France en ſa jeuneſſe, & qui en eſt devenu la fable & la riſée, pour avoir continué de faire des Vers dans ſa vieilleſſe.

¶ Chapelain.

Je ne ſai ſi cet éxemple auroit fait peur à Mr. Ménage, mais il eſt conſtant que la perſuaſion où il a été ſur ce point, lui a fait prendre des meſures ſemblables à celles des perſonnes judicieuſes. Il y a trente-quatre ans-

L'an 1652.

1 ——— *Juvenes Chorus ille Sororum*
Diligit & ſurdâ deſpicit aure Senes.
Frondibus æternis canos ornare capillos
Ipſe fugit flavis pulcer Apollo comis.
Menagius.

2. Joſ.

ans qu'il s'eſt conſidéré comme un vieillard, & qu'il a renoncé à la Poëſie en cette qualité, parce, dit-il, que c'eſt une choſe honteuſe à un vieillard d'être Poëte (4).

Dum mihi fervebat juvenili in corpore Sanguis,
Et decuit, numeris luſimus innumeris.
Turpe Senex Vates, *Senior plectrumque, lyramque,*
Cæteraque hic pono ludicra: Muſa, vale.

Cependant, il eſt retourné depuis ce tems-là ſur le Parnaſſe, & plûtôt que de ſoupçonner un honnête homme d'infidélité dans ſa promeſſe, il vaut mieux croire qu'il eſt rajeuni, & qu'il eſt rentré par ce moyen dans la puiſſance de faire des Vers comme auparavant. C'eſt à ſon Médecin à nous dire, ſi ce renouvellement d'âge lui eſt arrivé par le miracle de la transfuſion, ou par quelques drogues ſécrétes que ſa Muſe lui auroit données, comme la Venitienne fit à Guillaume Poſtel, ou plûtôt, pour parler ſelon les Poëtes & ſelon Mr. Ménage même (5), comme l'ancienne Médée fit à pluſieurs perſonnes qu'elle rétablit dans leur premiére jeuneſſe. Quoiqu'il

2. Joſ. Scalig. Epiſt. ad Peireſc. & Gaſſendi de Vita Peireſc.
Puellas ex Helicone ſe ut ſeneſcentem averſatas.
3. Menag. Eleg. 10. ad Sorberium pag. 52.
4. Poëm. Lat. edit. 1652. in 4. pag. 74.
5. Eleg. 10. ad font. Boibon.

qu'il en soit, le remède n'a point empêché Mr. Ménage de retomber dans une seconde vieillesse dont il se plaint à Mr. de Sorbiére qui lui demandoit des Vers.

—— —— *Nos poscere desine versus,*
Lustra decem Musas eripuere mihi.

Le voila encore une fois privé de la présence & du secours des Muses & d'Apollon, quoi qu'il n'eût alors que cinquante ans: mais parce qu'il n'a rien promis cette seconde fois, il a pû, sans manquer à sa parole, faire autant de Vers qu'il a voulu, sans l'inspiration d'Apollon, sans l'assistance des Muses, & sans ce feu Poëtique dont il s'étoit trouvé dépourvû dès sa premiére vieillesse. Et comme en cet état la Versification est un métier génant & fort stérile, il s'est trouvé dix ans après dans un nouveau dégoût pour les Vers, qui sembloit augmenter avec l'âge, depuis que les Muses lui avoient tourné le dos. Il a donc fallu de nouvelles plaintes pour nous faire connoître son déplaisir & sa confusion (3).

Ah pudet annorum! mihi sexagesima messis
Instat, & infecit cana senecta comas.
Et mea non unquam nugari desiit ætas,
Et nondum lusus deseruitque jocos.
Pœnitet actorum.

Depuis cette confession, il s'est écoulé en-

3. Eleg. 13. pag. 56.

encore quatorze ou quinze ans, qui n'ont servi à Mr. Menage, que pour nous donner de tems en tems des preuves de l'inconstance & de la fragilité humaine, & pour faire revivre les éxemples de la vieillesse de Silius Italicus, de Baptiste Mantouan, de Jerome Fracastor, de Jean Salmon ou Salmonius Macrinus, de Jean Dorat ou Auratus, & de quelques autres qui ont voulu jouïr des Priviléges de leur jeunesse dans l'arriére-saison. Quelque chose qu'on en puisse dire, il faut convenir que c'est toujours une espéce de service que Mr. Menage rend à la Poësie Latine, de vouloir tenir bon jusqu'à la fin, voyant lâcher le pied à la plûpart des excellens Poëtes qui nous restent aujourd'hui en cette Langue, & qui sous prétexte de se faire une réputation plus solide, n'ont pas le courage de porter la qualité de Poëtes jusqu'au dernier soupir.

XVIII.

Ce que j'ai remarqué jusqu'ici regarde particuliérement l'altération que l'esprit de la véritable Poësie a soufferte depuis son origine & sa premiére institution, & plus encore parmi les Modernes que parmi les Anciens. Mais je ne puis me dispenser de parler encore d'un autre abus moins ancien qui l'a fait dégénerer de sa premiére simplicité, & qui semble avoir donné atteinte à sa constitution & même à sa nature. Cette simplicité ancienne consistoit principalement dans une beauté naturelle, enne-

ennemie des ornemens étrangers, elle étoit toujours soutenuë, de la force, de la grandeur, & de la noblesse dans les pensées & dans les expressions, ou accompagnée de la douceur, de la naïveté & particuliérement de ce qu'on appellé *urbanité:* en un mot l'affectation n'étoit pas en usage pour elle.

On ne connoissoit point d'autre artifice que celui qui consiste dans les genres différens mais simples de la Poësie, qui prenoient leurs noms, soit des Auteurs qui les avoient inventés, soit des matiéres ausquelles on les avoit appliqués d'abord, soit enfin de leurs mesures & de leurs pieds.

Cet heureux état, au moins en ce qui concernoit la Poësie Latine, subsista jusqu'à la fin du siécle d'Auguste, & l'on peut placer le premier point de la révolution pour la Poësie, comme pour la Langue, au regne de Caligula & de Claudius. Ce fut dès lors que le bon goût fit place à l'amour des subtilités, à la passion de n'écrire & ne parler plus que par Sentences, de ne finir que par des pointes, & de n'employer que le grand style pour toutes sortes de sujets.

Toutes ces affectations, qui ne laissoient pas d'être accompagnées de la solidité de beaucoup de bonnes choses, occupérent les plus beaux Esprits & les premiers Ecrivains de l'Empire comme les derniers, durant l'espace de près d'un siécle; mais on vit ce second état dégénerer encore dès le tems d'Adrien & des Antonins. Les esprits se corrompirent ou diminuérent avec la

la Langue, & les Poëtes se trouvant enveloppés dans la disgrace commune ne songérent plus qu'à se signaler, par tout ce qu'ils pouvoient s'imaginer d'extraordinaire & de surprenant; & à éviter sur toutes choses, tout ce qui pouvoit être trop commun. Il paroît même qu'ils se sentirent plus que les autres Ecrivains de la corruption générale, & qu'ils eurent moins de part au sens commun, que la Nature n'a point laissé de distribuer aux autres dans les siécles même les plus infortunés. Moins ils se trouverent pourvûs de jugement & de ce sens commun, plus ils tâcherent de se distinguer d'ailleurs par des inventions nouvelles, qui pensérent ruiner les regles du véritable Art Poëtique.

C'est ce qui a produit dans le monde toutes les fausses subtilités, toutes les maniéres artificieuses de composer des Vers, & tous les jeux ridicules qu'on a introduits touchant les mots. De-là on a vû naître comme des avortons de l'Art, divers fruits de la foiblesse du cerveau humain, tels que sont les *Acrostiches*, les *Acro-mono-syllabiques*, les *Isolectiques* ou *Correlatifs*, les *Anagrammes*, les *Alphabets*, les *Anastrophes* ou *Cancrins* ou *Palindromes*, les *Anguinées* ou *Serpentins*, les *Centons*, les *Chronostiches*, les *Echos*, les *Cubiques & Quarrés*, les *Symphoniaques* ou *Concordans*, les *Logogriphes*, les *Mnemoniques*, les *Paromœes*, ou *Tautogrammatiques* dont les mots commencent par la même Lettre, les *Protées*, les *Philomelismes*,

mes, les *Euthyſylloges*, les *Paralleles*, les *Rimes*, les Vers *Leonins*, & diverſes autres nouveautés dont la belle Antiquité n'avoit preſque jamais ouï parler.

C'eſt peut-être par un effet du même goût qu'on a introduit tant de figures qu'on a données aux piéces de Vers, & qu'on a vû paroître des *Chœurs* Poëtiques, des *Ailes*, des *Oeufs*, des *Autels*, des *Thrônes*, des *Spheres*, des *Verres & des Calices*, des *Croix* ou *Iſogrammes*, des *Fuſeaux*, *des jeux d'Orgues*, des *Haches*, des *Scies*, des *Rateaux*, des *Pyramides*, des *Colomnes*, des *Triangles*, des *Globes*, des *Cubes*, des *Trepieds*, des *Tours*, *des Horloges d'eau & de ſable*, des *bonnets*, des *chapeaux*, & d'autres formes dont on a laiſſé l'uſage aux enfans, depuis qu'on a tâché de rentrer dans le goût des Anciens (1).

Mais de toutes ces badineries on n'en voit pas qui ayent regné plus univerſellement & dont on ſe ſoit encore moins défait juſqu'à preſent que les *Alluſions ſur les mots*. Ce ragoût que l'on a trouvé dans la rencontre des noms, & dans la recherche des pointes & des ſubtilités que fait naître leur conſonance ou leur reſſemblance, eſt, ſelon les Critiques, un des principaux effets de la corruption du véritable Art de la Poëſie, & en même tems une marque de la petiteſſe du génie de ceux qui les employent & qui en font le fondement de leurs Poëſies. Et toutes les perſonnes à

1. L'*Autel*, l'*œuf*, les *ailes*, & la *hache*, de Simmias

à qui il eſt reſté quelque goût pour les bonnes choſes, n'ont pu s'empêcher de conſidérer de tout tems, comme des ridicules & des impertinens ces Poëtes qui ont prétendu tirer des conſéquences de la ſignification des noms, & en faire paſſer le ſens des choſes aux perſonnes qui les ont portés.

On a été même ſi délicat ſur ce point dans l'Antiquité, que quand il échappoit quelque choſe d'approchant à un Poëte, les Critiques ne manquoient pas de le remarquer à la confuſion du Poëte, ainſi qu'il paroît par la maniére dont Quintilien blâme Euripide de l'alluſion froide & inſipide qu'il fait faire à Ethéocle, ſur le nom de ſon frére *Polynices* dans la Tragédie des Phéniciennes, & comme avoit fait avant lui Eſchyle dans celle des Sept Chefs devant Thebes. Mais quand même Quintilien ne ſe ſeroit pas aviſé de cenſurer ces Anciens pour ces baſſeſſes, leur éxemple ne pourroit ſervir de rien pour excuſer & moins encore pour autoriſer ceux qui ſont venus après eux dans de ſemblables libertés, parce que ces Anciens ne les font faire que par des gens qui ne ſont pas raiſonnables, ou qui ſont aveuglés par la paſſion ou le deſir de la vengeance, ou par des femmes qui ſe chantent injure, comme lorſqu'Hecube dans les Troades d'Euripide tire l'étymologie du nom de Venus de celui qui marque la folie. Ainſi ces badineries regardent ſeulement les perſonnages du Drame,

πολυνείκης.

Ἀφροδίτη
ἀ φροσύνη.

mias & de Doſiade de Rhode, ſont pourtant aſſés anciens.

Drame, au caractére desquels elles conviennent, sans retomber sur la personne du Poëte, comme elles font lors que le Poëte le fait de lui-même & en son nom, ce qui arrive dans toutes sortes de piéces de Poësie, hors celles du genre Dramatique.

Aussi les Critiques prétendent-ils n'avoir découvert aucun vestige de cet abus dans les Poëtes Grecs (1), ni même dans les Latins jusqu'au cinquiéme siécle de l'Eglise. C'est ce que Barthius ne fait point difficulté d'assurer de tous les Latins jusqu'à Ausone & Claudien: & quoique Scipion, Pompée, Caton, Auguste, Domitien, Théodose, Gratien, Valentinien & Honorius ayent porté des noms d'une signification fort heureuse, néanmoins on n'a point remarqué que leurs Flateurs qui ont cherché tous les sujets imaginables pour les louer, se soient avisés de tirer le moindre avantage du sens qu'ils auroient pû exprimer de l'étymologie de ces noms (2 & 3).

D'un autre côté nous pouvons dire que tant que la Poësie a pû subsister avec quelque honneur dans la République ou dans l'Empire, les noms les plus propres à la risée ou à la médisance ont été en sureté; &

1. Sur tout à l'égard des noms qui ne sont pas faits exprès pour les personnes.

2. Gaspar Barthius adversar. lib. 57. cap. 11. col. 2699. 2700. Petr. Victorius variar. Lection. lib. 36. cap. 24. pag. 202. 203.

3. ¶. Voyés l'ample réponse que fait à ceci Ménage chap. 48. de l'Anti-Baillet, où pour faire voir que les Poëtes Latins du tems même de Jule Cesar n'a-

& que les Poëtes les plus mordans n'ont jamais crû devoir faire entrer dans leurs Vers aucunes allusions aux noms de leurs ennemis, quelque avantage qu'ils trouvassent dans leur signification (4). C'est pourquoi nous ne voyons pas qu'on ait fait la moindre difficulté de porter les noms de Furius Bibaculus, Porcius Latro, Verres, Suillius, Vitellius, Caninius, Catulus, Asinius, Brutus, Bestia, Lurco, Bubulcus, Rusticus, Servius, Turpilius, Tyrannus : & que ceux qui les ont portés ayent jamais rien appréhendé de la brutalité & de l'insolence des Poëtes de leurs tems qui ont fait des vers contre eux.

Mais l'esprit de la véritable Poësie s'étant éteint avec celui de Claudien selon les Critiques, ceux qui ont tâché dans la suite des siécles d'en retracer l'ombre, semblent s'être attachés particuliérement aux jeux des mots, aux allusions des noms, à leurs rencontres & souvent aussi à leurs étymologies, n'ayant rien de plus solide à employer dans leurs Vers.

C'est ce qu'on a reproché même aux meilleurs d'entre eux & particuliérement à Sidoine Apollinaire qui est tout rempli de ces froides allusions, à Ennodius de Pavie,

n'avoient pas negligé les allusions, il auroit pu citer l'Epigramme *Mentula mœchatur* où Catulle se jouë sur ce nom propre factice qu'il avoit imposé à Mamurra.

4. Cela ne regarde point la liberté que les Rieurs se sont toujours donnée de forger des sobriquets & des brocards, comme *Caldius Biberius Mero* sur *Claudius Tiberius Nero*, *&c.*

vie, à Fortunat de Poitiers, à Corripe Africain, à Henri d'Auxerre, à Gunthere, à Galther ou Gautier, à Jean d'Hantwille, à Alain de l'Isle, à Joseph de Devona (1), & généralement à tous ceux qui ont tâché de se mettre au dessus de la lie des Versificateurs. L'état de la Poësie ne pouvoit être plus humilié ni plus cruellement deshonoré qu'entre les mains de ces Poëtes sauvages qui l'ont tenuë dans les fers par leurs allusions de mots & leurs rimes Leonines, durant les sept ou huit siécles que l'ignorance & la barbarie ont regné sur la République des Lettres. Mais depuis qu'on a trouvé le moyen de faire revenir l'esprit des Anciens dans ces derniers siécles, un des premiers soins de ceux que la Providence avoit destiné pour rétablir les Lettres a été de décrasser la Poësie, & de la débarasser de la bagatelle. On ne peut pas nier qu'ils n'ayent fort heureusement travaillé à ce grand Ouvrage, & tant d'illustres Poëtes qui ont paru depuis Petrarque jusqu'à nous en ont donné des preuves auſquelles il n'y a point de replique. Nous sommes pourtant obligés de reconnoître que tous leurs efforts n'ont point été capables d'exterminer entiérement la race de ces Poëtes sauvages, dont les descendans s'étant multipliés jusqu'à notre tems, ont toujours continué de faire im-

1. ¶. Il faloit ou *Devonia* terminaison Latine, ou *Devonshire*, terminaison Angloise.

2. Ægid. Menag. Vit. Garg. Mam. pag. 15. 16. item

impunément, je ne dis pas seulement des Enigmes & des Acrostiches, mais des Anagrammes, des Allusions sur les noms & d'autres subtilités puériles que les Maîtres de l'Art n'ont jugées tolérables que dans les Colleges pour donner durant quelques mois la torture aux petits Ecoliers dont on veut éxercer les esprits; ou pour servir d'amusement aux Pédans qui en font leurs délices, comme nous l'apprenons de M. Ménage dans la Vie de Garguille Mamourre (2 & 3).

XIX.

J'aurois été tenté de faire ici une exception en faveur de ces Poëtes qui ont jugé à propos de rechercher mon nom, & son étymologie pour en retirer du sens, & pour fournir de la matiére aux allusions Poëtiques & aux *jeux d'esprit* dont ils nous ont divertis dans leurs Vers: mais je ne puis pas ne les pas abandonner à la régle générale.

Quoique tout le monde jusqu'aux Poëtes même, soit très-persuadé qu'il n'y a rien d'essentiel pour nous, ni rien qui nous regarde en particulier dans la signification des noms héréditaires que nous avons reçu de nos Peres, & eux de leurs Ancêtres: les Faiseurs de vers n'ont pas coutûme d'en-

item pag. 37.

3. ¶. En disant *Garguille Mamourre* au lieu de *Gargilius Mamurra*, il tombe dans le vice qu'il reprend.

d'entrer dans ces considérations quand ils veulent louer ou injurier quelqu'un par cet endroit, & parce qu'ils veulent trouver du sens dans ces noms à quelque prix que ce soit, ils sont obligés de recourir à l'étymologie & de remonter à leur Origine.

Celui qui m'est échû ne meritoit pas d'être connu d'eux, & ils ont fait voir effectivement qu'ils ne le connoissoient pas, lorsqu'ils ont prétendu le tirer de l'obscurité dans laquelle j'avois tâché de le retenir. Mais puisqu'il s'agit de divertir encore une fois le Public il faut les tirer eux-mêmes de la plaisante erreur où ils se sont précipités par la passion déréglée qu'ils ont euë de me rendre un service qu'on n'éxigeoit pas d'eux. Il auroit donc été bon pour leur dessein qu'ils eussent sû que ce nom qu'ils ont voulu mettre en question, ne marque autre chose qu'*une couleur* qui ne peut être inconnuë qu'à des aveugles. L'Origine n'en est pas trop obscure, & sans l'aller chercher parmi les premiers Egyptiens du tems de Pharaon, comme ont fait quelques Savans, il suffit de la mettre chés les Grecs, au danger de lui faire perdre quelque chose de son antiquité, & de dire avec Mr. Ménage dans ses Origines Italiennes & Françoises (1) que du Grec „ Βαῖον vient le Latin *Badius*, puis les di- „ minutifs *Badiolus*, *Badioletus*, d'où „ vient le François *Baillet*. On pourroit ajoû-

1. Origines Italiennes de Mr. Ménage pag. 106. Voyés aussi ses Origines Françoises.
2. Homeri Iliad. π.
3. Plaut. Comœd. Pœnul. Act. 5. Scen. 5.

ajoûter même sans rien diminuer de la vérité de cette étymologie de Mr. Ménage, que ce mot est de ces noms heureux qui n'ont pas une seule origine, puisqu'on lui en a trouvé encore une autre qui n'est peut-être pas moins ancienne dans la Langue Grecque, & qu'Homere s'en est servi dans la signification des choses qui avoient la même couleur (2). Du Grec βάλιος dont il se sert est venu le Latin *Balius*: de là s'est formé le diminutif *Baliolus* qui a été employé par Plaute, pour marquer un homme de la couleur dont il s'agit (3): de là est venu aussi le second diminutif *Balioletus* & par syncope *Balietus*, qui est le nom dont Mr. de Thou s'est servi dans son Histoire (4) pour nommer un célébre Président du Parlement de Paris. Mais pour ne point multiplier nos idées sans necessité, on peut soutenir avec Vossius (5) que *Badius* & *Balius*, & par conséquent *Badioletus*, *Balioletus*, *Balietus* & *Baillet*, viennent tous d'une même source, & qu'ils doivent leur extraction au mot de Βαΐς, comme cet Auteur le fait voir avec assés d'étenduë dans son Etymologicon de la Langue Latine. René Baillet.

Je n'ai aucun besoin de l'autorité de tous ces Savans hommes (6) pour tourner en ridicule ces Poëtes qui ont prétendu faire des vers sur mon nom sans le connoître, &

4. Jac. Aug. Thuan. Histor. sui temp. ad an. 1559.
5. Etymologic. Ling. Lat. pag. 60. Col. 2.
6. Ausquels on peut ajouter Nicod, Monet, & les Compilateurs du Calepin.

& celle de Mr. Ménage ſeul eſt plus que ſuffiſante pour confondre leur adreſſe & faire voir l'inutilité de leurs efforts, quand ils auroient été renforcés de Mr. Ménage même.

C'eſt à l'Inventeur de *Bajuletus*, c'eſt-à-dire, du ſpectre après lequel ils ont couru, qu'ils ont obligation de la matiére de leurs Vers. C'eſt auſſi à lui, quel qu'il puiſſe être, qu'il faut oppoſer Mr. Ménage. Quoiqu'il ne faille pas trop approfondir la différence qui paroîtroit d'abord entre ces deux Perſonnages, il faut tâcher de les diſtinguer au moins mentalement, pour ne les pas confondre tellement enſemble que ſi l'un s'aviſoit de démentir l'autre, le démenti ne retombât ſur les deux enſemble comme ſur une même perſonne. Mr. Ménage peut convaincre d'ignorance & de puérilité l'inventeur du *Bajuletus* non ſeulement par l'étymologie veritable qu'il vient de nous donner du nom dont il s'agit, mais encore par celle qu'il a donnée ailleurs de la Marote de nos faiſeurs de Vers. J'appelle ainſi leur *Bajuletus* qui deſcend en droite ligne de *Bajulus*, lequel, ſelon Mr. Ménage & les autres Savans (1), ſignifie *Baillif* ou *Bailly*, dont la ſignification n'a pas le moindre rapport avec celle de mon nom. De ſorte que les Faiſeurs de Vers pour avoir peut-être eû trop bonne opinion de leur nouvel Etymolo-

1. Mr. Ménage dans ſes Origines, Mr. du Cange dans ſon Gloſſaire & les autres.

2. Le P. Bouhours dans ſes Remarques. Mr. Menag.

mologiſte, m'ont laiſſé aller en paix, & m'ont abandonné pour ſe jetter ſur un Fantôme, & pour éxercer toutes leurs facultés Poetiques dans les alluſions que le mot de *Baculus* leur a donné lieu de faire ſur les fonctions des Crocheteurs, que leur imprudence leur a fait attribuer fort mal à propos à tous les *Bailifs* du Royaume, ou à quelqu'un de ceux qui portent le nom de *Bailly*.

L'ambiguité ou la proximité des noms a trompé le Devin pour cette fois, & celui à qui Mr. de Balzac donne une *Faculté divinatrice* pour l'Etymologie (2) n'étoit peut-être pas pour lors ſur ſon trépied ; peut-être auſſi pourroit-il bien avoir reçu l'inſpiration de travers, & ſans s'y être préparé. Je ne ſai au reſte dans quelle vuë l'Auteur du Songe *Aſinus in Parnaſſo* a prétendu nous faire connoître ce Devin d'Etymologies: ni par quel motif il a fait l'injure à M. Ménage de vouloir le faire paſſer dans le monde pour ce Devin, à qui il attribuë la faculté d'interpréter les Songes en lui demandant l'explication du ſien (3) qu'il n'a pû ſans doute eſperer de lui, que par la force du mot & l'anagramme du *Bajuletus*. Mais ce Poëte n'a peut-être pas fait réfléxion, en faiſant ſon Songe, qu'il y a bien de l'indiſcrétion à louer Mr. Ménage d'une qualité qu'il avoit autrefois tant blâmée dans la perſonne du fameux Pedant-

nag. Tom. 2. des Obſerv. ſur la Langue Françoiſe pag. 391.

3. *Tu Somniorum ſcitus interpres*, &c.

dant-Parasite Mommor (1), & qui avoit fait voir après Artemidore, qu'il n'est rien de plus ridicule & de plus impertinent, que d'*interpréter les songes par les Anagrammes & par l'explication des noms propres.*

Ou les allusions sur les mots.

XX.

Quoiqu'il en soit, nos faiseurs de Vers ont reconnu à la fin qu'on les avoit trompé dans l'Etymologie du nom, sur lequel ils ont voulu égayer leurs caprices. Ils peuvent aussi reconnoître, que quand ils auroient rencontré juste sur ce point, c'est tout ce qu'ils auroient pû faire, que de parvenir enfin à la gloire de ces Poëtes sauvages, dont j'ai parlé plus haut, qui mettoient toute leur industrie dans les allusions & les jeux sur les mots, dans les mysteres & les conséquences qu'ils tiroient des noms qui n'en avoient point, & qui n'avoient été formés que par le hazard.

Mais on se tromperoit de croire, que les Poëtes pussent jamais se disposer en qualité de Poëtes, à faire un bon usage de la confusion que leurs fautes pourroient leur produire ; & qu'ils voulussent revenir de leurs égaremens avec autant de bonne foi qu'on en trouve dans les Ecrivains des autres Professions. Ainsi, loin de rien attendre de leur part de ce côté-là, il faut me résoudre au contraire à leur entendre dire,

1. Ægid. Menag. de Vit. Gargil. Mamurr. pag. 37. Item.

dire, que si les Poëtes ont le Privilége de renverser l'ordre de la Nature, & d'altérer toutes sortes de vérités, ils prétendent à plus forte raison avoir celui de changer les noms de ceux dont ils parlent, pour se conserver dans la liberté qu'ils ont de tout dire impunément.

Ils se vantent de suivre en ce point les traces des Anciens, & de pouvoir nous donner des éxemples du changement des noms des personnes, non seulement dans les Eglogues de Virgile; mais encore dans Horace, Catulle, Tibulle, Properce, Ovide, & particuliérement dans Martial: & ils ont raison de nous proposer cette conduite dans ces Anciens, comme un effet de leur discrétion, parce qu'ils ne vouloient point exposer l'honneur ou la reputation des personnes dont ils souhaitoient de dire leurs sentimens avec toute liberté. C'est ainsi qu'Horace a changé celui de Gratidia en *Canidia*, Tibulle celui de Plautia en *Delia*, Catulle celui de Clodia en *Lesbia*, Properce celui d'Hostia en *Cynthia*, Cornelius Gallus celui de Cytheris en *Lycoris*, &c. Mais ces Anciens qui avoient le goût épuré, ne s'avisoient pas de rafiner sur le sens de ces mots qu'ils donnoient aux personnes, ni de chercher des allusions sur ces nouveaux noms de leur invention, qui n'avoient aucun rapport néceſſaire aux qualités de l'esprit ou du corps. Je ne croirois pas même que nos

Item Artemidor. Oneirocritic. lib. 4. cap. 25. ex eod.

nos méchans Poëtes fussent bien fondés sur l'autorité des Poëtes Modernes, qui ont eu tant soit peu de réputation, quoique ceux-ci semblent être un peu dégénerés (1) de cette simplicité ancienne, qui se pratiquoit dans le changement des noms, & qu'ils ayent eu quelquefois recours aux Anagrammes pour cacher les véritables noms. Et je ne vois pas comment ils pourroient abuser des éxemples de Malherbe qui a changé le nom de Madame Renée en celui de *Nerée*; de du Bellay, qui a changé celui de Madame Viole, en celui d'*Olive*, de Mr. Ménage qui a expliqué celui de Mademoiselle de la Vergne par celui de *Laverna :* du moins ne doivent-ils pas soupçonner ce dernier d'avoir jamais voulu faire allusion à la Déesse des voleurs, lors qu'il a voulu honorer la Vertu, la Science, & toutes les qualités de l'esprit & du corps, qu'il a rencontrées dans une personne des plus accomplies du Royaume.

Mais tous ces grands éxemples ne sont pas capables de réformer ceux qui prétendent ne devoir suivre que leur imagination & leur passion. Comme ils nous obligent de les distinguer des bons Poëtes, en ce qu'ils portent la licence Poëtique non seulement au-delà des bornes de la vérité comme

1. ¶. *Etre dégénerés* pour *avoir dégeneré.*
2. Horat Epist. 2. lib. 2. *genus irritabile vatum.* Despr. Discours de la Satir. T. IV. p. 9. Ed. d'Amst. in-12 1722.
3. ¶. Les Pheaques ne devoient pas être mis en si mauv

comme ceux-ci, mais encore au-delà des regles de la justice: que puis-je attendre autre chose d'eux, après qu'ils auront vû le Recueil que je publie présentement, sinon de leur voir changer tout ce qui me regarde, jusqu'à mes mœurs & à ma nature, dans les Vers qu'ils me préparent peut-être pour la suite? Il faut donc me disposer à ressentir les effets les plus bizarres de leur humeur capricieuse, de leur chagrin, & de leur Muse vindicative.

Certainement, je m'exposerois moi-même à la risée publique, si j'avois la simplicité d'espérer autre chose d'une *Nation farouche* (2) *qui prend feu si aisément*, selon l'expression d'Horace & de Mr. Despreaux. C'est une nation qui ne vit que de fureur, s'il en faut croire un célébre Auteur qui a vécu long-tems chés elle, & qui a remarqué qu'étant accoutumée à conserver parmi des Lestrygons, des Phéaques (3), des Polyphemes, des Tryphons, des Circé, c'est-à-dire, des Barbares, des Cyclopes, des Géans & des Sorciéres, y a appris à mettre en usage toutes sortes de maléfices (4).

Le même Auteur prétend, que la maladie ordinaire des Poëtes (5), qui est la phrénésie, que l'on qualifie de fureur Poëtique, a coutume de les troubler, jusqu'à leur

mauvaise compagnie, eux qui étoient de si bonnes gens, comme on le peut voir dans l'Odyssée.

4. Gasp. Barlæus Præf. ad Lect. Poëm. Const. Hugenii.

5. Il ne s'agit ici que des méchans Poëtes,

leur faire décharger leur furie indifféremment, sur ceux qu'ils ne connoissent pas, comme fit Ajax sur un troupeau, qu'il prenoit pour une compagnie de Grecs. Cela veut dire du moins, que le mépris que les Poëtes croyent qu'on fait de leurs Ouvrages, les transporte si loin, qu'ils ne reviennent jamais de leur colére, & que, pour me servir des termes de Mademoiselle le Fevre (1), *les Poëtes étant naturellement fort disposés à se faire de leur mérite un Dieu, auquel ils croyent que tout doit rendre hommage, & qu'ils adorent eux-mêmes avec grande devotion*, ils ne savent (2) pardonner la moindre faute que l'on auroit faite contre le culte de leur Idole.

Estienne Pâquier disoit (3) que celui qui oseroit attaquer ses Epigrammes auroit affaire *à un Poëte & à un Avocat.* Si les Poëtes *Plaidans* sont si terribles, que ne devrois-je pas apprehender des Poëtes *Porte-épées*? Et si les Poëtes *Reguliers* alloient joindre leurs forces avec celles de ces deux espéces contre moi, j'avoue qu'une conspiration si générale pourroit bien m'ôter l'espérance de trouver jamais de retraite, ni dans le Cloître, ni dans le Palais, ni dans le Camp du Parnasse: mais je doute qu'elle fût capable de déplacer jamais mon esprit de sa situation ordinaire, & de lui ôter le calme qu'il a plû à Dieu de lui donner. Quel-

1. Anne le Fevre, Préface sur les Nuées d'Aristophane, après Ciceron, livre 5. des Quest. Tuscul. & après Horace Epitre 2. du livre 2.

2. ¶. *Ils ne savent* pour ils ne *peuvent*, ou ils ne *sau-*

Quelque indifférence que j'aye pour tout ce qu'il plaira aux méchans Poëtes de faire ou d'écrire contre moi, j'aurois pourtant mauvaise raison de ne m'y pas rendre sensible, si je les croyois capables de me corriger de mes défauts ou de me procurer quelque autre utilité. Mais si l'on s'en rapporte à Mr. de la Fontaine (4),

——— *Dieu ne fit la sagesse*
Pour les cerveaux qui hantent les neuf
Sœurs..

En effet, qu'y a-t-il de bon à espérer de ceux qui font profession publique de n'écrire que pour leurs interêts, ou pour satisfaire leur passion particuliére? Quel fonds peut-on faire sur des gens qui renoncent à tout discernement, pour confondre le mérite, & qui ne font point difficulté de changer les vices en vertus & de tourner les vertus en vices, selon leurs besoins, ou leurs inclinations corrompuës? Combien a-t-on vû de *Faquins* dans tous les tems, élevés par les Poëtes jusqu'aux Cieux, parce qu'ils se faisoient *traîner en litiére*? Combien d'*honnêtes gens*, jettés dans la boue, à cause qu'*ils marchoient à pied*, & qu'ils n'étoient point en état de faire la fortune du Poëte, ou qu'ils se mocquoient de sa folie.

Le

sauroient, ou ils ne *savent* pas.

3. Epist. ad Christ. Thuan. dedic. Epigramm.

4. Dans son dernier Ouvrage, au Conte de la Clochette, pag. 137.

Le bien & le mal qu'on a fait aux Poëtes, ont presque toujours été les deux ressorts les plus ordinaires qui ont fait remuer leur langue & leur plume: & si l'on veut savoir de quelle retenue sont capables les plus sages & les plus moderés d'entre eux, on apprendra par l'éxemple de Mr. Corneille, c'est-à-dire, d'un des plus excellens & des plus hommes de bien parmi les Poëtes, jusqu'où peut aller la violence qu'ils se font pour vaincre leur tempérament, à l'emportement duquel les méchans Poëtes ne savent guéres resister. C'est tout ce que peuvent faire les généreux d'entre eux, que d'employer les mouvemens d'une passion, pour arrêter ceux d'une autre: encore faut-il que ce soit la vûe des grands biens dont ils ont été comblés, qui empêche de dire du mal de leurs Bienfaiteurs & de leurs Mécènes, comme la vûe du mal qu'ils croyent avoir reçu de leurs ennemis, ne manque jamais d'étouffer le bien qu'ils en pourroient dire.

Il m'a fait trop de bien pour en dire du mal,
Et m'a fait trop de mal pour en dire du bien (1).

C'est ce que le grand Corneille a dit du grand Cardinal, lorsqu'il n'avoit plus rien à esperer ni rien à craindre de lui. En quoi je trouve qu'il a suivi les mouvemens de la nature d'une maniére fort opposée à celle du

1, Relat. Hist. de l'Academ. Franç. pag. 135.

du Préſident Maynard, qui n'ayant jamais reçu ni bien ni mal du Cardinal de Richelieu, pouvoit, ce me ſemble, ſe diſpenſer d'en dire auſſi du bien & du mal. Cependant il ne s'eſt point laſſé de l'adorer & de l'encenſer tant qu'il a vêcu, & qu'il l'a crû en état de lui faire du bien; & l'on n'a pû arrêter l'impétuoſité de ſa verve ni le cours de ſes médiſances depuis la mort du Cardinal juſqu'à la ſienne, tant qu'il a été en état de ſe plaindre de n'avoir rien reçu de lui.

Si ce ſont là des effets de la modération des plus modeſtes & des plus honnêtes d'entre les Poëtes, je ne vois pas quelles bornes nous pourrions prétendre de preſcrire à la licence des méchans Poëtes qui voudront nous maltraiter. Ils ſont les Maîtres des peintures & des caractéres qu'ils donnent aux perſonnes & aux choſes qu'ils répréſentent: & pour faire voir que leur Art conſiſte dans la fiction, ils s'attachent particuliérement à contredire la Vérité, de peur de ſe rencontrer avec les Hiſtoriens. C'eſt ce qui les porte ſouvent à nous dépeindre les gens tous différens de ce qu'ils ont été véritablement: mais nous ne pourrions pas les accuſer de prévarication dans leurs devoirs, s'ils ſe contentoient de nous changer de mal en bien, & de répréſenter les hommes comme ils ont dû être en nous ôtant l'idée de ce qu'ils ont été effectivement, comme Homere a fait d'une femme infidelle & proſtituée dans l'Hiſtoire une ſage & vertueuſe Penelope:

lope; (1) & comme Virgile a fait d'un Traitre de ſa Patrie un Héros plein de piété; & d'un Bandi fugitif qui a perdu la bataille & la vie contre Mezentius, ſelon la foi de l'Hiſtoire (2), un Conquérant & une Divinité.

Mais nos méchans Poëtes loin de rectifier les vicieux, ne font point ſcrupule de changer les caractéres des perſonnes vertueuſes de bien en mal, & de faire paroître les gens tels qu'ils n'ont jamais dû être, & qu'ils n'ont point été. L'inconvenient que nous y trouvons, c'eſt qu'encore que cette mauvaiſe pratique ſoit contraire à l'eſprit & aux regles de l'Art Poëtique, comme nous l'ont aſſuré Meſſieurs de l'Académie (3), elle ne laiſſe pas de ſe trouver en quelque maniére autoriſée par les éxemples dangèreux des plus célébres Poëtes de l'antiquité & de notre ſiécle. Parmi ceux-là nous voyons que Virgile lui-même, tout Virgile qu'il étoit, n'a point fait difficulté de deshonorer une Prin-

1. Inſtit. Poët. Voſſii lib. 1. cap. 2. §. 7. pag. 8. & Inſtit. Oratoriar. lib. 1. cap. 6.

2. Dionyſ. Petavius ex Conone & Photio, Rationar. temp. part. 1. pag. 42.

¶. Le Pere Petau dans l'endroit ici marqué de ſon *Rationarium*, cite Conon d'après Photius, non pas pour prouver qu'Enée avoit trahi ſa patrie, ni qu'il fut tué dans la bataille que gagna contre lui *Mezentius*, mais ſeulement pour avertir que Conon ne s'accorde pas avec Denys d'Halicarnaſſe touchant ce que celui-ci raconte d'Enée.

3. Sentim. de l'Acad. Fr. ſur la Tragicom. du Cid.

4. Philoſtrate liv. 7. chap. 7. de la Vie d'Apollonius

Princeſſe très-vertueuſe, & de lui ôter le caractére de ſa chaſteté & de ſon courage pour lui donner celui d'une paſſion honteuſe & d'une lâcheté capable de deſeſpoir. La conſcience des Poëtes Grecs n'étoit guéres plus délicate; puiſque nous les conſidérons comme les uniques Auteurs de la mauvaiſe réputation des plus honnêtes gens de l'Antiquité, qui n'ont point eu pour eux toute la complaiſance qu'ils ſouhaitoient (4). Parmi ceux-ci, Daniel Heinſius a eu la hardieſſe de damner l'innocente Mariamne contre la foi de l'Hiſtoire (5); Mr. Corneille a fait des fanfarons & des orgueilleux de nos Martyrs qui avoient appris l'humilité de JESUS-CHRIST (6); Mr. Racine ſemble avoir ôté à Hippolyte l'innocence & la chaſteté que l'opinion de tous les ſiécles lui avoit attribuée (7); Mr. Deſpréaux non ſeulement a dépeint Pelletier comme un Paraſite, lui qui ne mangea jamais chés autrui (8), mais il a encore eu ſoin de nous avertir lui-même (9) qu'il

nius de Tyane dit que les Poëtes ont fait paſſer Tantale pour un Avare, & qu'ils ont inventé ſon ſupplice aux Enfers, quoiqu'il eût été un très-homme de bien.

Les Poëtes ont auſſi maltraité Minos pour avoir arrêté leur licence & leur brutalité, & l'ont réduit à être Juge dans les Enfers ſelon Platon. Dial. Min. V. auſſi la Mothe le Vayer parmi ſes Lettres ou petits Traités.

5. D. Heinſ. Tragœd. Herod. infanticid.
6. Traged. de Theodore & de Polyeucte.
7. Traged. de Phedr. & Hip.
8. Guerre des Auteurs pag. 206.
9. Préface ſur les deux dernières éditions de ſes Oeuvres.

qu'il a fait les Perſonnages de ſon Lutrin d'un caractére directement oppoſé au caractére des Chanoines de la ſainte Chapelle.

Ces exemples de la licence des Poëtes du premier ordre ſeroient capables de gâter nos méchans Poëtes, qui n'ayant pas leur mérite ne doivent rien prétendre à leurs priviléges, ſi l'on pouvoit dire que la paſſion animée par le deſir de la vengeance laiſſât encore en eux quelque choſe à corrompre. Il n'y a qu'un petit Canton dans toute l'étenduë de la République des Lettres où il ſemble qu'on ait reçu ſans reſtriction les maximes les plus rigides de l'Evangile, & particuliérement celles qui nous avertiſſent d'oublier les injures & d'aimer ceux qui ne nous en ont point donné ſujet. Mais on peut aſſurer qu'il n'y a point de quartier dans toute cette République, où l'on connoiſſe moins ces maximes que dans celui qu'on appelle la montagne du Parnaſſe & ſes dépendances, & qu'il n'y a point de lieu où l'on ait conſervé plus ſcrupuleuſement les reſtes de l'ancien Paganiſme. Quoique les Poëtes d'aujourd'hui ſoient dans la Chrétienté, ils ne laiſſent pas d'y faire bande à part, (je ne parle que des profanes & des vindicatifs qui font un mauvais uſage de leur Art); ils ont leurs Dieux à part, & leur Enfer à part. Comme ils prennent la liberté

1. Papyre Maſſon pag. 20. du 2. tome de ſes Eloges, dit que Dante, Poëte Italien, a mis en Paradis,

berté de faire l'Apothéose de ceux qu'ils ont étouffés de leur encens; on leur feroit grand tort (1) de leur contester le privilége qu'ils croyent avoir de loger dans leur Tartare ceux qu'ils ont sacrifiés à leur vengeance ou à leur caprice. Mais l'un & l'autre n'ont de réalité que dans l'imagination de ceux d'entre eux à qui l'enthousiasme a fait tourner la cervelle.

Ceux de cette espéce pourront bien encore soulever leur Parnasse contre moi, ils pourront bien étourdir le Public de leurs cris & de ce que Mr. de Santeuil de saint Victor appelle *les contes de leur mere l'oye*. Ils ne seront incommodes qu'à eux-mêmes, & s'il y a quelque chose dans tout ce qu'ils seront capables de faire pour me chagriner qui puisse diminuer mon insensibilité, ce ne sera que la compassion de les voir agités dans les accès de leur *fureur Poëtique*. Il faut les guérir par avance de la foiblesse qu'ils auroient de s'imaginer que des Vers de la nature de ceux qu'ils ont faits déja contre moi pussent jamais faire le moindre effet sur mon esprit. Il me reste, par la grace de Dieu, assés de sentimens de Christianisme pour ne pas craindre le sort de Lycambe ou de Bupale, quand nos Poëtes qui font d'ailleurs profession d'être Chrétiens, seroient plus mordans qu'Archilochus & plus envénimés qu'Hipponax. Je ne me mettrai pas plus en

dis, & en Enfer tous ceux qu'il a voulu, & que cette licence qu'on a tant condamnée devroit avoir rendu les Poëtes suivans plus sages.

en peine d'expliquer leurs vers que ceux de la vieille Sibylle, quand ils leur auroient coûté plus de grimaces que cette Energumène n'en faiſoit pour prononcer les ſiens, lorſque ſon Apollon la ſaiſiſſoit.

Fin de la Préface.

JUGEMENS
DES
PRINCIPAUX AUTEURS
QUI ONT TRAITE'
DE L'ART POËTIQUE.

PLATON

Philoſophe Athénien, né la quatriéme année de la 87. Olympiade, mort la premiére année de l'Olympiade 108. âgé d'un peu plus de 81. ans, 348. devant notre Epoque.

1047 LE Dialogue auquel il a donné le nom d'ION (1) traite du caractére Poëtique, & de la maniére d'expliquer les Poëtes. Il prétend montrer que la Poëtique eſt moins Platon.

1. Ion étoit un Interprete des Poëtes. Ceux de ſa profeſſion s'appelloient ῥαψῳδοὶ parce qu'ils chantoient les Poëſies d'Homere & des autres.

Platon. moins un Art qu'un Enthousiasme, & une imitation animée de l'esprit d'enhaut, qu'on peut appeller *Fureur Poëtique*; jugeant qu'elle dépend moins de l'industrie de l'homme, que d'une certaine impetuosité surnaturelle & divine qui emporte d'une maniére insurmontable ceux qu'on appelle Poëtes (1).

Dans ce Dialogue Platon nous represente Socrate qui s'entretient avec un Adorateur passionné d'Homere, qui n'avoit au contraire que du dégoût & de l'aversion pour les autres Poëtes. Socrate lui fait voir que pour le point qui faisoit le sujet de son estime & de sa passion, Hésiode traite les mêmes matiéres qu'Homere, puisqu'il découvre ce qu'on peut dire de plus mémorable des Dieux, de leur commerce avec les hommes, de la production des Demi-Dieux & des Héros; de ce qui se passe dans le Ciel & dans les Enfers; de ce qui se fait dans la guerre & dans la paix; enfin de la vie & des actions des Justes & des Impies. Il lui fait remarquer aussi que les autres Poëtes ont travaillé sur ces mêmes matiéres: & que, par conséquent, s'il n'a du goût & de l'amour que pour Homere, il n'en faut point chercher d'autre raison, que parce que ce n'est que par le feu d'un esprit divin qu'on devient Poëte,

1. Joan. Serranus Proleg. ad Platon. Dial. Petr. Petitus Dissert. de Furore Poëtico.

2. Le P. Thomassin de la maniére d'étudier & de lire les Poëtes Chrétiennement livre 1. chap. 6. num. 11. pag. 73. 74.

3. Le

:e, & qu'on devient auſſi paſſionné pour quelque Poëte avec le génie duquel on a plus de rapport (2). Platon.

Socrate continue de l'inſtruire, ajoutant qu'il a toujours aimé la Poëſie, & qu'il faut s'appliquer continuellement à la lecture des bons Poëtes, & ſur tout du *divin* Homere dont on doit tâcher non ſeulement de pénétrer le ſens, mais encore de retenir les expreſſions, & apprendre juſqu'aux moindres paroles (3).

Platon paſſe enſuite au génie Poëtique, & à cette fureur divine, dont il prétend que non ſeulement les Poëtes, mais auſſi ceux qui veulent lire leurs Ouvrages avec fruit doivent être animés comme d'un eſprit céleſte qui puiſſe les ravir & les tranſporter hors d'eux-mêmes : de telle ſorte que les Lecteurs ou les Auditeurs ſoient attachés auſſi-bien que les Poëtes à cet eſprit divin, comme pluſieurs anneaux de fer s'attachent entre eux & ſe tiennent ſuſpendus à un aiman d'où il s'enſuit, ſelon le Pere Thomaſſin, que les Poëtes & ceux-même de l'Antiquité la plus profane ne ſont que les organes & les interprétes de Dieu (4).

Mais il ſemble que Platon n'ait pas été toujours uniforme dans ſes ſentimens à l'égard de la Poëſie & des Poëtes. Quoiqu'il

3. Le même chap. 8. num. 10. 11.
Et Platon lui-même au Dialogue *Ion.*
4. Thomaſſ. nombr. 12. du même chap. du livre cité plus haut.
Platon *in Ione* les appelle, ἑρμηνίας καὶ ὑπηρέτας τῶν θεῶν.

Platon. qu'il ait toujours reconnu qu'il y a quelque chose de divin dans cette manie ou fureur Poëtique, il ne vouloit pas néanmoins que l'on souffrît ceux qui en sont possédés dans une République bien reglée, comme étoit celle qu'il avoit dans la tête, parce qu'il supposoit que leurs Ouvrages pouvoient produire des effets dangereux pour les bonnes mœurs. Mais les Critiques conviennent (1) d'une part que ce sentiment n'a donné aucune atteinte à l'autorité & à la dignité de la Poëtique (2); & d'un autre côté, que l'on n'en a point eu moins bonne opinion du jugement & de l'esprit de Platon.

Il est vrai qu'il rejettoit cette sorte de Poësie, qui consiste particuliérement dans l'imitation des vices qui se répandent parmi les hommes (3), comme est le genre Comique & le Tragique même. Mais, au rapport de Proclus (4) & de Vossius après lui (5), il ne donnoit point l'exclusion de sa République à ceux des autres Poëtes qui avoient consacré leurs talens & leur veine Poëtique à la louange des Dieux, & des hommes qui ont été d'une probité & d'un mérite distingué.

Mais quoiqu'il ne soit peut-être pas trop diffi-

1. Jul. Cæs. Scaliger in lib. 1. Poëtices.

2. ¶. Il faloit dire de la *Poësie* qui est l'éxercice de l'art qu'enseigne la Poëtique.

3. Plato in lib. Politicor. Dialog. 3. &c.

4. Proclus in Quæstion. Poëticis, quæst. 4.

5. Vossius de natura Poëticæ cap. 3. paragr. 26. pag. 21.

6. Et

difficile de trouver dans Platon cette distinction assés nettement développée, il semble néanmoins que son esprit, agité par la vûë du bien & du mal qu'il remarquoit plus ou moins dans presque toutes sortes de Poëtes, ait beaucoup balancé, lorsqu'il lui faloit se déterminer sur le choix de ceux des Poëtes qu'il pouvoit admettre dans sa République. C'est sans doute ce qui a produit en lui cette inégalité de sentimens qui fut autrefois remarquée même par Eusebe de Césarée en plus d'un endroit de ses Ouvrages (6), où il dit que ce Philosophe semble dans quelques-uns de ses Ecrits rejetter les Poëtes & les Dieux des Poëtes, il reçoit en d'autres les uns & les autres; & que s'il songeoit à leur utilité en les approuvant, ce n'étoit que par l'appréhension du mal qu'ils pouvoient produire qu'il les avoit condamnés en d'autres rencontres, selon la remarque du Pere Thomassin (7). Platon.

Cette conjecture me paroît plus raisonnable que le raisonnement de Nauger, ou plutôt de Fracastor (8) qui dit que Platon n'a condamné les Poëtes qu'à cause de l'imitation qu'il prétend être toujours accompagnée d'ignorance, & par conséquent de

6. Euseb. lib. 2. Præparat. Evangelic. pag. 75. 76. Item lib. 12. cap. 4. 5. 20. 21. 22. 23. 24. Item lib. 13. cap. 1. & 2. & sequentib.

7. L. Thomass. de la man. d'etudier Chrét. les Poëtes, livre 1. chap. 8. num 18.

8. ¶. Fracastor dans le Dialogue intitulé *Naugerius*, du nom d'André Navagero noble Vénitien, bon Poëte soit Latin, soit Italien.

Platon.

de fauſſeté, mais qu'en les banniſſant de ſa République il leur a permis de vivre par tout ailleurs, & qu'il a même recommandé à d'autres le ſoin de les défendre qu'il ne pouvoit pas prendre par lui-même.

Un autre Critique (1) croit avoir pénétré plus avant dans les ſentimens de Platon ſur ce point, & il dit que ſa penſée auſſi bien que celle d'Epicure & de pluſieurs autres Philoſophes, étoit que tous les Poëtes généralement ſont toujours nuiſibles à l'Etat, & que s'il y a quelques endroits dans leurs Poëſies qui ne ſoient point capables de nuire à perſonne, on ne peut pas dire qu'il y en ait qui ſoient d'aucune utilité ſolide, & qui ſoient propres à autre choſe qu'à divertir & amuſer des enfans.

Il ſemble néanmoins que c'eſt impoſer à Platon que de lui attribuer des ſentimens ſi ſévéres. Du moins Petrarque ne pouvoit-il pas croire qu'ils fuſſent tels, puiſqu'il prétend que Platon n'en vouloit qu'aux Comédiens (2). Mais il eſt viſible que Petrarque s'eſt trompé, car ce Philoſophe donne en termes formels l'excluſion à Homere pour ſa République; & il ſemble même qu'on pourroit conclure par la maniére

1. Ger. J. Voſſius de Natur. Poëtic. cap. 8. parag. 1. Ex Heraclide Pontico & aliis.

2. Franc. Petrarch. apud eumdem Voſſ.

¶. Petrarque pag. 1104. de ſes Oeuvres, édit. de Bâle 1581. où il cite S. Auguſtin, ayant en vuë apparemment le 14 chapitre du ſecond livre de la Cité de Dieu.

3. Maxim. Tyr. ſerm. 7. apud eumd. Voſſ.

niére dont il le traite, qu'il étoit porté à faire grace aux autres Poëtes en condamnant celui-ci. C'eſt principalement ce jugement extraordinaire de Platon ſur Homere qui a donné la gêne à la plupart des Critiques qui ont tâché de l'accorder avec l'opinion avantageuſe où l'on eſt pour le Philoſophe & pour le Poëte. Platon.

Maxime de Tyr rapporté par Voſſius (3) croit que Platon n'ayant voulu former ſa République que de ce qui étoit appuyé ſur la Raiſon, il appréhendoit que les fables d'Homére ne donnaſſent quelque atteinte au culte & au reſpect dû aux Dieux, & qu'elles ne tendiſſent des piéges à la pureté des mœurs. Mais on peut dire que ces deux raiſons de Maxime ſont ſans fondement, s'il eſt vrai, comme Platon lui-même ſembloit en être perſuadé, que les véritables ſentimens de la Religion & du culte de Dieu, & les maximes de la bonne Morale ſont envelopées dans les Fables, ainſi que nous l'ont enſeigné après les Anciens Mr. Huet (4), le Pere le Boſſu Chanoine Régulier (5), & le Pere Thomaſſin (6).

D'autres eſtiment (7) que Platon n'a donné l'excluſion à Homere que pour faire

4. Petr. Dan. Huet. in lib. de Demonſtr. Evangelic.
Item Diſſertat. des Romans.
5. René le Boſſu Trait. du Poëme Epique.
6. L. Thomaſſ. tom. 1. livre 1. & 2. de la maniére d'étudier Chret. les Poëtes, & généralement dans tous les livres des trois tomes de cet Ouvrage.
7. Voſſ. pag. 43. de Nat. Poët. &c.

Platon. re connoître que ce Poëte n'eſt point propre pour tout le monde.

Quoi qu'il en ſoit, on peut aſſûrer que Platon n'a point laiſſé d'avoir une opinion avantageuſe de la Poëſie en général, & qu'il n'a jamais changé de ſentiment à l'égard du génie ou de la *Fureur Poëtique*, qu'il a toujours priſe pour une inſpiration divine. Et l'on peut conclure avec Jules Scaliger (1) que le Dialogue d'*Ion* où il établit l'honneur & les avantages de la Poëtique, doit avoir ſur nos eſprits plus d'autorité que ſes Livres des *Politiques*, où il ſemble qu'il condamne quelques Poëtes, & dont certains eſprits chagrins ont voulu abuſer pour blâmer généralement la Poëſie & les Poëtes.

Il court un Livre parmi le monde qui a pour titre *La Poëtique de Platon*. Mais c'eſt un Ouvrage de Paul Beni qui l'a recueilli de divers Dialogues de ce Philoſophe. Nous en parlerons ailleurs.

A-

1. Jul. Cæſ. Scaliger. lib. 1. Poët. pag. 10. 11.
2. Diogen. Laërt. in Vit. Ariſtotel.
3. Guillelm. du Val in Prolegomen. ad Ariſtotel. opera.

ARISTOTE

Philoſophe de Stagire, mort la troiſiéme année de la 114. Olympiade, la même année que Demoſthene, deux ans après Alexandre le Grand, & 322. devant notre Epoque.

1048 ARiſtote, au rapport de Diogene Laërce, avoit compoſé trois Livres de la *Poëtique*, un autre Traité ſéparé ſur le même ſujet, & un Livre ſur les Tragédies (2). Ariſtote.

Mais de tous ces Ouvrages, il ne nous eſt reſté que le premier des trois Livres, qui ne faiſoient qu'une ſeule compoſition ſur la Poëtique. Il eſt compoſé de vingt-ſix Chapitres, dans leſquels il établit les Principes de la Poëſie, de l'Epopée, de la Tragédie, & de la Comédie : & il nous apprend que ce n'eſt autre choſe que l'imitation de la nature, qui conſiſte dans le nombre, la meſure, le diſcours & l'harmonie (3).

Ce Livre qui nous reſte ne paroit pas même entier à quelques Critiques, entre autres à Victorius (4). C'eſt peut-être parce qu'on n'y trouve rien de ce qu'Ariſtote avoit écrit ſur la Comédie, ſelon la remarque d'un Auteur Anonyme (5). Mais il ne laiſſe pas d'être achevé au ſentiment de

4. Petr. Victorius in lib. 8. Politicor. Ariſt. ad cap. 7.
Item Comment. in Art. Poëtic. ejuſdem.
5. Bibl. Curioſ. Hiſtor. Philolog. &c. p. 45.

Aristote. de Voſſius (1), qui prétend qu'il eſt aiſé de le prouver par le bel ordre & cet enchaînement admirable qu'on y voit depuis le commencement juſqu'à la fin.

Il ajoûte que c'eſt une erreur de croire qu'Ariſtote ait fait trois Livres de cet Ouvrage, puiſqu'on n'en connoiſſoit que deux dans l'Antiquité (2), & que ſon premier Livre renfermant la principale partie de la Poëtique qui conſiſte dans l'Epopée & dans la Tragédie, ce qu'il avoit écrit de la Comédie, du genre Dithyrambique & des autres eſpéces de Poëſie, ne pouvoit pas lui avoir fourni de quoi faire plus d'un Livre de la proportion du premier (3). Car quoi que dans la Vie de Socrate Diogéne Laërce ſemble citer le troiſiéme Livre de la Poëtique d'Ariſtote, il aſſure ailleurs (4) qu'il faut lire *des Poëtes* au lieu de la *Poëtique*, parce qu'Ariſtote avoit fait trois Livres des Poëtes: & que comme la même faute ſe trouve auſſi dans ce que l'on a de la Vie d'Homere ſous le nom de Plutarque, c'eſt ce qui a jetté dans l'erreur pluſieurs Critiques d'entre les modernes.

Camerarius qui d'ailleurs étoit fort éclairé, s'eſt trompé auſſi lorſqu'il a crû (5) que ce que nous avons n'eſt que l'Abregé de

1. Ger. Jo. Voſſ. de Natur. Poëtic. cap. 5. par. 5. pag. 28. 29.

2. ¶. C'eſt plûtôt une erreur de ne le pas croire. Voyés Jean Albert Fabrice pag. 122. du 3. livre de la Bibl. Grecque c. 6.

3. Ger. Jo. Voſſ. in præfatione operis de Inſtitutione Poëticæ.

de la Poëtique d'Ariſtote, ou que c'eſt l'Ouvrage d'un autre Ariſtote. Car on y trouve ſon air & ſon génie, & les Anciens ont reconnu cet Ouvrage pour le fruit naturel de ce Philoſophe. Ariſtote.

Scaliger le Pere avoit été tenté auſſi de refuſer à Ariſtote la gloire qui lui eſt dûë pour cet Ouvrage comme pour le reſte: mais comme il y voyoit des marques évidentes de l'eſprit de ce Philoſophe, il s'eſt contenté de dire à ſon fils Silvius (6) que c'eſt un Ouvrage eſtropié & fort imparfait, & que ſans le reſpect dû à un ſi grand Philoſophe il auroit ajouté quelque choſe de plus fâcheux & de plus deſobligeant pour la réputation de cet Auteur.

Voſſius qui a bien vû ce que vouloit dire Scaliger, a eu raiſon de relever cette penſée, & de dire que cet Ouvrage n'eſt point ſi fort à mépriſer qu'il ſe l'étoit imaginé (7); que d'ailleurs il n'y a rien dans toute l'Antiquité qui ſoit ſi excellent touchant la Poëtique; & que ceux des Ecrivains modernes qui ont traité le même ſujet, ont acquis plus ou moins de gloire dans ces ſortes de travaux, à proportion qu'ils ſe ſont approchés ou éloignés de cet excellent modéle.

Lullus qui étoit un Ecrivain de l'Iſle de Ma-

4. Laërt. in Vit. Socrat. & Voſſ. de Natur. Poëtices ut ſupr.

5. Joachim. Camerar. not. ad Ariſtot.

6. Jul. Cæſ. Scaliger. Epiſtol. præfix. Poëticæ ad filium Silvium.

7. Voſſ. præfat. de Inſtitut. Poëtic.

Ariſtote. Majorque au ſiécle paſſé (1), dit même que s'il y a un Ouvrage parmi le grand nombre de ceux qu'Ariſtote a compoſés qui mérite notre eſtime & notre admiration, c'eſt particuliérement celui qu'il a fait ſur la Poëtique (2), parce qu'il y a fait voir à quel degré de ſageſſe il s'étoit élevé au-deſſus des autres Philoſophes.

C'eſt ce Livre qui a fait juger au Pere Rapin (3) qu'Ariſtote étoit le plus ſage & le plus judicieux des Critiques de toute l'Antiquité. Et le Bibliographe Allemand (4) qui appelle cet Ouvrage un fragment tout d'or (5), prétend qu'il renferme les jugemens les plus exquis que l'on puiſſe faire en ce qui regarde les régles de la véritable Grammaire, & les maximes les plus ſaines de la Rhétorique. Il ajoûte que le peu qui nous reſte ſur la Tragédie eſt incom-

1. ¶ Un Auteur moderne a placé Antoine Lulle vers la fin du quinziéme ſiécle & l'a fait contemporain de Rodolphe Agricola, mort l'an 1485. Cependant comme il eſt certain qu'en 1566. Antoine Lulle fit le voyage de Rome avec l'Archevêque de Beſançon Claude de la Baume ſon Eléve, il s'enſuivroit de là qu'il auroit eu alors cent & un ans, s'il en avoit eu ſeulement 20. lors que Rodolphe Agricola mourut. Voyés Jean Jacques Chifflet pag. 316. de la ſeconde partie de ſon *Vezontio*.

2. Ant. Lullus Balear. lib. 7. de Orat. c. 5.

3. R. Rapin Compar. d'Homer. & Virgil. pag. 43. edit. in-4.

4. ¶. Boecler pag. 91. de l'édition de Leipſic. 1715. inconnuë à Baillet mort il y avoit dix ans.

5. Anonym. Bibliograph. curioſ. p. 45.

6. Rap. Avertiſſ. des Reflex. ſur la Poët. d'Ariſt.

7. Voſſ. præfat. Inſtitution. Poëtic.

8. Diogen. Laërt. in Vit. Ariſtotel. Athenæi lib 15. & Jul. Scalig. lib. 1. Poëtic.

Ger-

comparable, & qu'il eſt difficile de rien trouver qui ſoit de meilleur goût parmi tous les Anciens. Ariſtote.

En effet, ſelon la remarque du Pere Rapin (6), on peut dire que la Poëtique d'Ariſtote n'eſt à proprement parler que la Nature miſe en méthode, & le Bon Sens réduit en principes.

Il étoit neceſſaire, au ſentiment de Voſſius (7), que ce fût un grand Philoſophe qui entreprît de traiter de l'Art Poëtique, pour s'en bien acquitter; mais il n'étoit pas neceſſaire que ce fût un Poëte. La maniére dont Ariſtote a réüſſi, eſt une grande preuve de l'un & de l'autre. Quoique Diogéne Laërce & quelques autres Critiques lui ayent donné des vers (8), cela n'a point paru ſuffiſant pour le faire mettre au rang des bons Poëtes (9). Cependant il n'y

Ger. Voſſ. lib. 1. operis poſthum. de Poëtis Græcis pag. 56

Laur. Craſſ. de Poët. Græc. in fol. Italicè.

9. Il y a pourtant un petit reſte de vers au quinziéme Livre d'Athenée, qui a fait dire à Jules Scaliger Livre premier de ſa Poëtique & à Mr Petit qu'Ariſtote a mérité quelque rang parmi les bons Poëtes.

¶. Outre l'Hymne à l'honneur d'Hermias rapportée non ſeulement par Athénée, mais auſſi par Diogène Laërce, & par Stobée, Olympiodore ſur le Gorgias de Platon fait mention des Elégies d'Ariſtote à Eudemus, de l'une deſquelles il cite quelques vers à la louange de Platon. Nous avons de plus ce qu'on appelle ſon Πίναξ, qui conſiſte en 401 & tant d'Epitaphes autant de Heros Grecs & Troyens célébrés dans l'Iliade. Guillaume Canter a reconnu le premier que ces Epitaphes, qui ſont de deux vers chacune, hors celle d'Ajax qui eſt de quatre, étoient ſurement d'Ariſtote.

Ariſtote. n'y a point de Poëtes qui ayent mieux entendu toutes les fineſſes de l'Art Poëtique que lui. Les meilleurs d'entre les Poëtes qui en ont traité, ſont ſans doute Horace parmi les anciens, & Vida parmi les modernes. Mais Ariſtote a paſſé l'un & l'autre de fort loin, ſi on en croit le même Voſſius, & il a pénétré la nature de la Poëtique beaucoup plus avant qu'eux, quoiqu'il les eût précedé pour le tems, & qu'il leur eût donné par ce moyen un grand avantage ſur lui-même, en leur donnant lieu de profiter de ſes lumiéres, au lieu qu'il n'avoit eu perſonne à ſuivre que la Nature (1).

On ſera moins ſurpris d'une ſi grande différence que ce Critique a prétendu trouver entre Ariſtote & ces deux Poëtes, ſi l'on conſidére, dit-il, la force du génie du premier qui étoit au-deſſus de toute comparaiſon, & qui avoit paſſé, pour le dire ainſi, les bornes que Dieu a preſcrites à l'eſprit humain. D'ailleurs il eſt plus facile de réüſſir en proſe qu'en vers, parce qu'on y a plus de liberté pour exprimer ſa penſée, & quelque volontaire qu'ait été la contrainte d'Horace & de Vida dans leurs Vers, on ne laiſſe pas d'être porté à les excuſer plûtôt qu'Ariſtote, & que les autres qui écrivant en proſe ſur le même ſujet n'auroient pas mieux fait qu'eux.

Comme Ariſtote a toujours été en grand cré-

1. Voſſ. ut ſupr. præfat. Inſtitut. Poët.
2. L. Thomaſſin tom. 1, de la maniére de lire & étu-

crédit dans le monde savant, la peine qu'il a prise de travailler sur la Poëtique, n'a pas servi peu à autoriser cet Art; & on peut dire avec le Pere Thomassin (2) que par le titre seul de son Traité de la *Poëtique*, aussi bien que par le dessein de l'Ouvrage, il en a fait l'Apologie contre ceux qui paroissoient blâmer cet Art. Il semble même que ç'ait été son dessein principal, lorsqu'il s'est appliqué d'abord à découvrir l'origine & la naissance de la Poësie & de tous les charmes qu'elle renferme, témoignant que l'Homme par son naturel est plus porté que tous les autres animaux à imiter & à contrefaire. Aristote.

Mais quoiqu'on ait toujours considéré Aristote comme un grand Maître en cet Art, les Critiques ne se sont point crûs obligés de recevoir aveuglément toutes ses Maximes sans les éxaminer, & le respect qu'ils ont eu pour son mérite ne les a point empêché de publier qu'ils avoient découvert quelques défauts dans cet Ouvrage.

Plusieurs ont prétendu au rapport de Vossius (3) qu'Aristote ne seroit pas un bon Maître pour le Poëme Dramatique à ceux qui voudroient s'y perfectionner. Jules Scaliger, outre le peu de Méthode & les autres défauts qu'il y trouvoit, sans oser les mettre au jour comme nous l'avons vû ci-dessus, blâmoit encore Aristote d'avoir mal divisé les parties de la Tragédie (4) :: &

étudier les Poëtes Livre 1. chap. 8. num. 2. pag. 96.
3. Apud Voss. præf. supra laud.
4. Jul. Cæs. Scaliger de Poët. lib. 1. c. 2.

Ariſtote. & il ſemble que le Pere Poſſevin ait voulu le ſuivre dans ce ſentiment (1). Le Pere Rapin témoigne auſſi (2) que les Savans n'ont pas pû goûter l'opinion où étoit Ariſtote que la Tragédie avoit l'avantage au deſſus du Poëme Epique, qui, parmi les Humaniſtes & la plûpart des autres perſonnes de Lettres, paſſe pour le plus accompli des Ouvrages dont l'eſprit de l'homme eſt capable.

Le même Pere dit encore ailleurs (3) qu'Ariſtote a écrit de la Poëtique dans un ordre peu éxact, quoique la maniére en ſoit ſolide, en quoi il paroît avoir été plus clair-voyant que Voſſius qui avoit voulu ſoutenir le contraire contre Scaliger.

Le Pere le Boſſu de ſon côté ſemble vouloir nous faire croire (4) qu'Ariſtote eſt embaraſſé & difficile dans ſa maniére de débiter ſes maximes ſur la Poëtique. La raiſon qu'il nous en donne eſt que comme nous connoiſſons peu, dit-il, la véritable maniére d'enſeigner la Morale dans Homere, il arrive de-là que nous trouvons de ſi grandes obſcurités dans les préceptes d'Ariſtote & d'Horace, qui loue ſi fort Homere de ce que nous avons tant de peine à y reconnoître, lorſque nous l'éxaminons

1. Anton. Poſſevin. lib. 17. Bibliothec. ſelectæ cap. 2. pag. 409.

2. R. Rap. Compar. d'Homere & Virgile pag. 9. edit. in-4.

3. Le même au livre des Réfléxions ſur la Poëtique pag. 37.

4. René le Boſſu Chan. Reg. Traité du Poëme Epique.

nons suivant ces idées de perfection que nous nous figurons communément. Aristote.

Car quoique nous ayons dit plus haut qu'Aristote en composant son Ouvrage n'avoit point eu d'autre modèle à suivre que la Nature même, il faut pourtant tomber d'accord avec Mr. Gueret (5) que s'il n'y avoit point eu d'Homere, il n'y auroit peut-être point eu aussi de Poëtique d'Aristote, parce que selon toutes les apparences il n'y a eu que les vertus & les vices de ce Poëte (6) qui ayent formé dans la tête d'Aristote toutes ces Réfléxions dont il a composé les régles de l'Art Poëtique.

Nous ne devons pas omettre le jugement que le Sieur Borrichius Professeur de Coppenhague a fait de cet Ouvrage d'Aristote. Il dit (7) que dans la pensée de plusieurs Savans, ce célébre Philosophe s'est surpassé lui-même dans sa Poëtique; & que s'il a paru de la magnificence dans ses autres Ouvrages, ils ne peuvent presque s'empêcher de dire qu'il y a de la Divinité dans celui-ci. Il ajoûte que ces Critiques n'ont pas trop mauvaise raison d'en juger de la sorte, parce qu'Aristote a tellement éxaminé & pénétré la matiére, qu'il ne

pique livre 1. conclusion pag. 127.

5. Gueret de la Guerre des Auteurs, pag. 46. 47.

6. ¶. Décrits par ce Poëte.

7. Olaüs Borrichius in præfation ad Dissertationes ejusdem de Poët. ex Ethopoeia Aristotelic.

Item les Auteurs du Journ. d'Allemagne ou de Leipsic de l'an 1683. tom. 2. pag. 282.

Aristote. ne se peut rien inventer de plus subtil & de plus solide que ce qu'il en a dit. Mais il prétend en même tems qu'il a resserré les droits & les facultés de la Poëtie Epique dans des bornes si étroites, qu'il semble avoir coupé les ailes à l'Esprit Poëtique pour l'empêcher de s'élever en haut. De sorte, dit-il, que son Ouvrage ressemble à un bel édifice dont les dehors sont superbes, mais dont les dedans sont inhabitables, à cause que les apartemens y sont trop étroits.

Nous ne pouvons pas mieux finir qu'en rapportant en peu de mots le jugement que le P. Rapin a fait des principaux Commentateurs qui ont travaillé sur cet Art Poëtique d'Aristote. Il dit que Pierre *Victorius*, Vincent *Madius*, & François *Robortel* interprétérent assés litéralement le texte de ce Philosophe, sans entrer beaucoup dans son esprit: Que *Vossius* a commenté Aristote en pur Scholiaste, André *Gili* (1) en Rhéteur, François *Patricius* en Historien, Jerôme *Vida* en Poëte qui veut plaire plus qu'instruire, Antoine Sebastien de *Minturne* en Orateur, Marc Antoine *Majoragius*, & Antoine *Riccobon* en Dialecticiens, Paul *Beni* en Docteur qui a le jugement sain, quand il ne s'agit pas de l'honneur de son Pays. Il ajoute qu'Alexandre *Piccolomini*, & Louïs de *Cas-*

1. ¶. Son nom étoit Giovan Andrea *Gillio*, qu'on trouve aussi écrit *Giglio*, mais jamais *Gili*.

2. R. Rapin Avertissem. des Reflexions sur la Poëtique

Caſtelvetro l'ont fait en Critiques fort habiles, & mieux que les autres. Piccolomini traite Ariſtote plus honnêtement que Caſtelvetro, mais celui-ci nonobſtant ſon chagrin & ſon humeur contrariante, l'emporte au-deſſus de tous les autres (2). Ariſtote.

Quant au livre des *Didaſcalies* d'Ariſtote, il étoit conſtamment différent de la Poëtique de ce Philoſophe, & il comprenoit l'Hiſtoire des Poëtes juſqu'à ſon tems avec le dénombrement de leurs Ouvrages. Et l'on prétend que c'étoit encore un Ouvrage différent des deux livres qu'il avoit faits ſur les Poëtes, comme on peut le voir dans l'Hiſtoire Philoſophique de Jonſius (3).

* *Ariſtotelis de Poëtica liber, latinè converſus, & analytica methodo illuſtratus à Theod. Gaulſton* in 4°. *Lond.* 1623. *

Pet. Victorii Verſio & Comm. in lib. de Arte Poët. in-fol. *Flor.* 1573.

Fr. Robortelli Com. in Ariſt. & Hor. de Arte Poët. in-fol. *Baſil.* 1555.

Vinc. Madii Comm. in Ariſtot. Poëticam, in-fol. *Venet.* 1550.

Ger. Joan. Voſſii de Artis Poët. nat. & conſtitut. in-4°. *Amſtelodami.* 1647.

Hieronymi Vidæ de Arte Poëtic. lib. III. in-12°. *Antw.* 1578. ——

Idem cum Comment. Barth. Bottæ in-fol. *Ticini* 1569.

Ant.

tique d'Ariſtote, &c.

3. Joh. Jonſius lib. 1. hiſtor. Philoſ. ch. 11, pag. 54. 55. & part. 3. Hiſt. Peripatet.

Ariſtote. *Ant. Sebaſt. Minturni de Arte Poët.* in-4°. *Venet.* 1559.

Ant. Riccoboni, Ariſtotelis Poëtica in-8°. *Pariſ.* 1564.

Paul. Benii Comm. in Poëticam Ariſtotelis in-fol. *Venet.* 1623.

Lod. Caſtelvetro Poëtica d'Ariſtotele vulgarizata & ſparta in-4°. *Baſil.* 1576. in-4°. *in Vienna Auſtriaca* 1570.

In Poët. Ariſt. Comm. Pauli Benii Eugubini 3. *vol.* in-fol. *Venet.* 1625.

HORACE.

(*Quintus Horatius Flaccus*) de Venoſa, mort en la troiſiéme année de la 192. Olympiade, l'an 743. de la Ville de Rome, & dix ans devant l'Epoque Chrétienne.

Horace. 1049 HOrace eſt le ſeul des Auteurs Claſſiques, c'eſt-à-dire des bons Auteurs Latins, de qui nous avons quelque choſe ſur la Poëtique. Porphyrion un de ſes anciens Scholiaſtes cité par Voſſius (1) dit qu'il avoit pris tout ce qu'il y avoit de meilleur dans le livre que Neopto-

1. Apud Voſſ. in lib. de Natur. Poëtices cap. 5. parag. 5. p. 28.

2. ¶. Le Scholiaſte qu'a donné Cruquius étant très-différent de Porphyrion, il n'eſt pas ſurprenant que ce qui ſe trouve dans le ſecond, ne ſoit pas dans le premier. Neoptolemus étoit de Paros. Pline le Naturaliſte & Athénée citent de lui d'autres Ouvrages que ſon Traité de Poëtique.

olemus Auteur Grec avoit fait sur ce su- Horace.
jet, quoique ce passage ne paroisse pas dans ce que Crucquius nous a donné du Scholiaste (2). Il paroît néanmoins selon le sentiment du Pere Rapin (3), que la Poëtique d'Horace n'est qu'une interprétation de celle d'Aristote, & ce Critique remarque ailleurs (4), qu'Horace fut le premier qui proposa ce grand modéle des Grecs aux Romains.

Mais quoiqu'au jugement du Bibliographe Allemand (5) ce livre, qui n'est proprement qu'une Epître aux deux Pisons, soit une excellente piéce de Critique aussi bien que ses autres Epîtres & ses Satires: néanmoins ce n'est pas un Ouvrage aussi achevé & aussi limé qu'on auroit pû souhaiter d'un homme de la capacité d'Horace.

Vossius dit (6) que l'œconomie qu'il a gardée dans cet Ouvrage, n'est pas fort réguliére ni fort éxacte, qu'il s'est contenté de ramasser beaucoup de préceptes ensemble, sans se soucier beaucoup de leur donner de la suite & de la méthode. Et le P. Rapin avoüe aussi (7) que si on s'arrête à l'ordre qu'il y a gardé, sa Poëtique n'est pas mieux reglée que celle d'Aristote, parce

3. R. Rapin Réfléxions sur la Poëtique, edit. in-12. pag. 27.
4. Le même dans l'Avertissement des Réfl. sur la Poëtique.
5. Anonym. Bibliogr. Curios. Histor. Philologic. pag. 46.
6. Ger. Voss. de Arte Poëtic. cap. 14. pag. 83.
7. Rap. Réfléx. sur la Poëtique, pag. 37. edit. in-12.

Horace. ce qu'elle a été écrite dans une Epitre dont le caractére doit être libre, & n'avoir rien de contraint.

Plusieurs Savans semblent tomber d'accord qu'il n'a pas si bien fait qu'Aristote pour ce point (1). Aussi n'a-t-il point eu dessein de faire un Ouvrage si régulier, au sentiment de Barthius, il ne s'y est prescrit ni ordre, ni méthode, & il s'est contenté de dire les choses de la maniére qu'elles se presentoient à lui sans se gêner pour tâcher de les réduire en préceptes, ne devinant point qu'il pourroit tomber un jour dans les mains de Grammairiens & de Critiques de toute sorte d'humeurs & de capacité différente. Mais il y en a peu qui ayent porté la sévérité de la Critique si avant que Jules Scaliger. Il prétend en plus d'un endroit de sa Poëtique qu'Horace a écrit de l'Art Poëtique sans art, & il veut que ce soit une pure Satire écrite avec beaucoup de négligence (2).

Ce Censeur pour tâcher de reduire cet Ouvrage dans quelque méthode, & d'en retirer quelque utilité, l'a divisé en trente-six chapitres. Mais il dit (3) que si nos Maîtres ou les anciens Critiques eussent eu le soin de nous faire cette division, nous aurions découvert de meilleure heure le peu d'utilité que nous pouvons retirer de cet Ouvrage; & que pour lui il n'auroit pas été si long tems dans la simplicité de croire

1. Apud Vossium in præfation. Institutionum Poëticar.

2. Jul. Cæs. Scalig. in Epistol. ad Silvium filium.

roire que c'étoit une piéce admirable, au eu qu'il auroit reconnu bien-tôt par cette ivision qu'il devoit chercher ailleurs du ecours pour son dessein. Il soutient qu'arès avoir lû cet Ouvrage, son esprit n'en st devenu ni plus éclairé, ni plus fort, oit pour l'invention, soit pour l'élocuion & pour l'explication de ce qu'il auoit pu inventer. Horace.

Mais quelque justice qui puisse se trouer dans la Critique de Scaliger, on ne eut pas disconvenir qu'elle ne soit un peu outrée, & que quand il a dit qu'Horace aoit écrit *sans art*, c'est une allusion froie & insipide qu'il a voulu faire sur le titre le la piéce. Or il est constant, comme 'a remarqué même Vossius (4), que jamais Horace n'a songé à donner à cet Ouvrage le titre d'*Art Poëtique*, qui est un nvention des Critiques posterieurs; mais 'étoit seulement une Epître du même caactére que les précédentes, l'ayant écrite i Cneus & à Lucius Pison, contre quelques Ecrivains de son tems qui se vanoient d'être Poëtes sans connoître le génie de la véritable Poësie.

* *Horatii methodus de arte Poëtica per Nic. Colonium exposita* in-4°. *Bergomi* 1587. — *Franc. Philip. Ecphrasis in Horatii artem Poëticam* in-4°. *Venet.* 1593.

PE-

3. Idem Scalig. Poëtices libro 6. qui est Hypercriticus pag. 878, 879.

4. Voss. de Institut. Poetic. in Præfat.

PETRONE

(*Petronius Arbiter*) ſous Neron, ſelon l'opinion commune.

Petrone. 1050 DEpuis le ſiécle d'Auguſte juſqu'à celui de Charles-Quint, nous n'avons preſque rien ſur l'Art Poëtique qui ſoit tant ſoit peu conſidérable. Il nous reſte néanmoins quelques fragmens de Petrone, où il a fait voir qu'il avoit le goût excellent ſur ce ſujet. C'eſt ce qui a fait dire au Pere Rapin (1) que parmi les ordures de ſa Satire, il a laiſſé certains préceptes de la Poëtique qui ſont admirables. Et le Sieur Borrichius reconnoiſſant auſſi qu'il avoit le jugement fort ſain en ce qui regarde la Poëſie, ajoûte qu'il en a jugé ſuivant l'eſprit & les lumiéres d'Ariſtote (2). Mais nous parlerons de l'Ouvrage entier de Pétrone parmi les Poëtes.

TE-

1. Le P. Rapin Avertiſſem. des Réfléxions ſur la Poëtique d'Ariſtote.
2. Olaüs Borrichius Diſſertation. de Poëtis pag. 58. 59.
3. Martial. lib. 1. Epigrammat. 87.

4. Ta-

TERENTIANUS MAURUS,

Sous Trajan selon quelques-uns, & sous les derniers Antonins selon d'autres. *Gouverneur de Syene dans la haute Egypte.*

1051. SI c'est celui dont parle Martial (3), il est constant qu'il vivoit au plus tard sous Trajan, & qu'il étoit Gouverneur de Syene qui est une Isle du Nil sous le Tropique du Cancer. Mais sans nous tourmenter du tems auquel il a vêcu, il suffit de remarquer que ce que nous avons de lui regarde moins l'Art Poëtique que celui de la versification, parce qu'il y traite simplement de la mésure & de la quantité des vers. Terentianus Maurus.

C'est une composition qui est faite en petits vers, mais nous ne l'avons pas entiére. M. le Fevre de Saumur dit (4) qu'elle est ornée de toutes sortes d'élégances, & qu'elle est diversifiée par des agrémens & des beautés d'esprit qui rendent la piéce aimable. Et Vossius dans toutes les occasions qu'il a eues de parler de l'Auteur & de l'Ouvrage, a toujours témoigné (5) qu'il a traité cette matiére avec une douceur de style admirable. Et c'est une espéce

4. Tanaquill. Faber in notis ad Longinum pag. 238.
5. Vossius Institution. Poëtic. lib. 1. pag. 71.
Idem lib. 3. ejusd. Oper. pag. 84.
Idem lib. 2. de Poëtis Latinis pag. 47.
Videnda. & Lil. Gregor. Girald. Dialogo 10. de Poëtar. Histor. pag. 1073. & seqq. edit. in-12.

espéce de Titre pour l'Antiquité de l'Ouvrage.

* *Terent. Mauri Tractatus de Litteris, Syllabis, pedibus & metris, cum notis Nicolai Briſſæi* in-4. *Pariſ.* 1531.

THOMAS FANUCCI ou FANUTIUS,

Vers la fin du quinziéme ſiécle & le commencement du ſeiziéme (1).

Th. Fanucci.

1052. CEt Auteur avoit entrepris de faire voir en quoi conſiſte l'Art Poëtique, en faiſant la comparaiſon des Poëtes entre eux. Mais Floridus Sabinus (2) témoigne ne faire pas beaucoup de cas de ſon Ouvrage, il le compare à une Corneille ou à une Pie qui n'a que du caquet, & il dit qu'il n'y a point de vieille qui l'emporte ſur lui pour le babil.

L I-

1. ¶. Il faloit dire *vers* le milieu du ſeiziéme ſiécle puiſque ce fut en 1533. que cet Auteur fit imprimer à Boulogne *in*-4. ſon livre intitulé *de Comparationibus Poëtarum*, qui ne devoit pas être ici rapporté, parce qu'il ne contient nulles régles pour la Poëſie, mais un recueil ſimple & nu de quelques-unes des comparaiſons que les anciens Poëtes Latins ont repanduës dans leurs Ouvrages, ſans critique, réflexion, ni raiſonnement de la part du Collecteur, que Floridus apparemment n'a traité de grand babillard que parce qu'il l'avoit trouvé tel dans la converſation. Voici en effet comme il en parle chap. 4. du 3. livre de ſes *Lectiones ſuccifivæ* pag. 263. *Erat autem*

LILIO GREGORIO GIRALDI

De Ferrare mort en 1552.

1053. NOus avons déja parlé au premier Tome des Critiques, de l'Hiſtoire des anciens Poëtes Grecs & Latins qu'il a compoſée en dix Dialogues, & de celle des Poëtes Modernes ou de ſon tems en deux autres Entretiens. Quoiqu'il ſemble n'avoir recherché que ce qui concerne le tems, les lieux & les autres circonſtances de leur vie, & quelque choſe de ce qui regarde leurs Ecrits en général, néanmoins Voſſius qui en parle comme d'un homme de bon ſens, de beaucoup de jugement & de grande érudition, témoigne qu'il n'a pas laiſſé d'écrire beaucoup de choſes qui regardent l'Art Poëtique, & qui ſont fort utiles à ceux qui veulent en avoir la Pratique (3). Et Monſieur d'Aubignac prétend (4) qu'il a touché en pluſieurs endroits les plus importantes maximes du Théâtre. * *Li-* Lilio Giraldi.

tem hic Thomas, an enim jam ſit, neſcius ſum, l'Epître dédicatoire de l'Ouvrage de Floridus eſt du 28. Avril 1539. *garrula quædam cornicula inſigni quadam loquacitate omnes aniculas facile vincens, cumque obſcurum de Poëtarum comparationibus opuſculum compoſuiſſet, typiſque Bonmia idem ſuo ære excudi curaſſet, nec quodquam ejus exemplar ullo pacto diſtrahi poſſe videret, in malam crucem, de ſuis rebus deſperans, erupit.*

2. Franc. Florid. Sabin. apud Konig. in Biblioth. V. & N. pag. 296.

3. Ger. Joan. Voſſius in Præfat. Inſtitution. Poëticar.

4. Hedelin d'Aubignac Pratiq. du Théâtre pag. 35. 36.

* *Lilii Gregor. Giraldi Opera omnia* in-fol. 2. vol. *Lugd. Bat.* 1697.

JACQUES MICYLLUS, ou MOLTZER, mort en 1558.

Micyllus. 1054. NOus avons de lui trois Livres sur l'Art de faire des vers qu'il ne faut pas confondre avec celui de la Poëtique, parce qu'il ne consiste que dans la versification, c'est-à-dire dans la Mesure & la Prosodie. Melanchthon jugeoit (1) qu'il ne pouvoit se rien trouver de plus savant en ce genre: & Melchior Adam (2) dit que c'est un Ouvrage fort achevé, & que personne n'a écrit en Latin sur la Prosodie avec plus d'exactitude & d'habileté (3).

* *Jac. Micylli*, *Ratio examinandorum componendorumque versuum, seu de re Metrica libb. III.* in-8. *Francof.* 1595.

JULES CESAR SCALIGER

Né en 1484. mort à Agen en 1558.

Jul. Cæs. Scaliger. 1055. SA Poëtique est un des plus beaux & des plus accomplis d'entre les Ouvrages qui se soient jamais faits sur cet Art. Il l'a divisée en sept Livres. Dans le

1. G. Math. Konigius in Biblioth. V. & N. pag. 539. 540.

2. ¶. Ce n'est pas Melchior Adam, c'est Melanchthon qui en juge ainsi en termes exprès rapporter

il traite d'une maniére hiſtorique l'origine, le progrès, la fin, & l'uſage de la Poëſie. Dans le ſecond, il parle de la matiére de cet Art; dans le troiſiéme, de l'Idée ou de la forme; dans le quatriéme, des choſes qui ſervent de préparatifs à la Poëſie; dans le cinquiéme, qu'il appelle *Critique*, il s'applique particuliérement à faire les paralleles de divers Poëtes des uns avec les autres, & à comparer même les choſes entre elles auſſi bien que les Perſonnes. Le ſixiéme, qui a pour titre l'*Hypercritique*, comprend les jugemens de divers Poëtes, en commençant par les Modernes & remontant juſqu'à ceux du tems d'Auguſte. Le dernier qu'il appelle *Epinomis*, eſt une explication particuliére de quelques difficultés qui s'étoient trouvées dans ce qu'il avoit dit des Régles de l'Art, dans les ſix précedens. Jul. Cef. Scaliger.

Poſſevin témoigne (4) que c'eſt un Ouvrage de grande importance qui fait connoître que ſon Auteur avoit l'eſprit très-pénétrant, & une érudition prodigieuſe. Il ajoûte qu'il ſavoit de bonne part que les Hérétiques de Geneve y avoient mis les mains, lorſqu'il fut queſtion de l'imprimer dans cette Ville, & qu'ils y avoient retranché & ajoûté tout ce qu'ils avoient jugé à propos. Il prétend que cela regarde parti-

portés par Melchior Adam.

3. Melch. Adam in Vit. Philoſoph. Germanor. pag. 181.

4. Ant. Poſſevin. Biblioth. Select. lib. 17. cap. 1. & 2.

Jul. Cesar Scaliger.

ticuliérement les jugemens qu'il a portés sur les Poëtes. Il trouve mauvais, entre autres choses, qu'il ait pris la liberté de censurer Aristote, Pausanias, & les autres que l'Antiquité nous a rendus vénérables. Il n'a pourtant pas cru devoir attribuer cette hardiesse à l'infidélité de ceux de Geneve. Le même Critique accuse encore Scaliger de n'avoir pas bien executé le dessein de son premier Livre, dont le titre semble nous promettre l'histoire de la Poëtique (1).

Le P. Mambrun après avoir reconnu une varieté admirable d'érudition dans cet Ouvrage, ajoûte (2) que quand on devroit prendre pour un paradoxe le sentiment qu'il en a, cela ne l'empêchera pas de dire avec assurance que tous ces sept Livres sont remplis d'un grand attirail de Grammaire, qu'il y a entassée avec quelques ornemens & beaucoup d'abondance ; mais qu'on n'y trouve point ce fonds de doctrine que doit produire dans un homme la connoissance de la Nature & des propriétés de la chose qu'il a entrepris de traiter. Il accuse même Scaliger d'avoir péché contre la matiére du Poëme Epique (3).

Gaspar Barthius prétend de plus (4) qu'il

1. Idem ibid. pag. 408. cap. 1.
2. Petr. Mambrun Dissertation. de Epico Carmine prolegomen. pag. 335.
3. Item ibid. quæst. 3. part. 1. pag. 343. 344.
4. Gaspar Barthius lib. 47. Adversarior. cap. 22. col. 2231.
5. ¶. Il est vrai que dans le *Scaligerana secunda* au mot

qu'il y a une erreur perpétuelle dans tout cet Ouvrage qu'il appelle divin d'ailleurs, que cette erreur vient d'un entêtement & d'une prévention contre Homere en faveur de Virgile, qu'il tâche de préferer au premier en toutes rencontres. Il dit que l'érudition exceſſive dont il a rempli cet Ouvrage l'a ſouvent accablé, ou du moins lui a offuſqué le jugement, juſqu'à lui faire croire qu'il pourroit nous perſuader que Virgile n'étant revêtu que des dépouilles d'Homere, ſans pourtant lui avoir rien ôté, n'a point laiſſé de l'effacer. Barthius ne s'eſt guéres moins éloigné de la juſte médiocrité dans le parti qu'il a pris pour Homere contre Virgile. Mais cela ne doit point nous empêcher de reconnoître l'injuſtice que Scaliger a faite à Homere & à la plûpart des autres Poëtes Grecs, ſur leſquels il n'étoit point capable de porter ſon jugement, comme ſon propre fils (5) nous l'a voulu perſuader. Jul. Ceſar Scaliger.

Mr. d'Aubignac aſſure auſſi (6) qu'il s'eſt trompé en divers endroits de cet Ouvrage ſur divers points des piéces des Anciens. Néanmoins il ne laiſſe pas de dire ailleurs (7) que Scaliger dit ſeul ſur le ſujet de la Poëtique plus que tous les autres; &

mot *Muſée* on fait dire à Joſeph Scaliger que ſon pére ne s'entendoit pas bien à la Poëſie Grecque. Il dit dans le fond la même choſe dans ſa 247. Epitre, mais il le dit plus modeſtement.

6. Hedelin d'Aubignac Pratique du Théâtre, livre 2. chap. 2. pag. 98. 99.

7. Le même au livre 1. chap. 5. pag. 35.

Jul. Cesar Scaliger.

& qu'il n'en faut pas perdre une parole, parce que, à son avis, elles sont toutes de poids.

Vossius écrit (1) que bien que Scaliger ne fût pas un Poëte tout-à-fait mépriſable, il avoit néanmoins bien fait voir par cet Ouvrage qu'il étoit incomparablement plus habile dans la connoiſſance de l'Art Poëtique que dans la pratique de la Poëſie ; & que comme il n'a été inférieur à perſonne pour l'érudition, on peut aſſurer qu'il a paſſé de fort loin tous ceux qui avoient fait paroître quelque induſtrie en ce point. Il témoigne encore ailleurs (2) que la ſolidité & l'éxactitude du jugement de Scaliger dans cet Ouvrage, ſont à l'épreuve de toute ſurpriſe.

Un Allemand même n'a point fait difficulté d'appeller ces Livres un Ouvrage *divin* pour la ſublimité de ſon jugement, dit-il, & la Critique incomparable qui y regne par tout ; de ſorte qu'il peut diſputer du prix avec les Anciens qui ont travaillé ſur le même ſujet (3).

On peut conſulter encore les jugemens que les Savans ont faits ſur le cinquiéme & le ſixiéme Livres de cet Ouvrage en particulier, & que nous avons rapportés au Volume des Critiques (4).

* *Jul. Cæſ. Scaligeri Poëtica* in-fol. *Lugd.* 1561.

J E-

1. Ger. Jo. Voſſ. de Arte Poëtic. p. 27.

2. Idem Voſſius lib. de Natur. Poëtices cap. 2. paragr. 7. pag. 11.

3. Bi-

JEROME FRACASTOR

Médecin de Verone, mort en 1553.

1056. NOus avons de Fracaſtor un Traité de la Poëtique & des devoirs d'un Poëte en forme de Dialogue, ſous le nom de Nauger ſon ami & Poëte comme lui. Il prétend faire voir que la fin de cet Art n'eſt pas la ſeule délectation ou le déſir de plaire, mais encore celui de profiter aux autres par le moyen de l'imitation en quoi doit conſiſter toute la Poëſie. A dire le vrai, ce ſont plûtôt des éloges que des préceptes de l'Art; mais on ne laiſſe pas d'y trouver l'explication de la nature & de l'eſſence de la Poëtique, & l'expoſition des qualités d'un véritable Poëte. Sa maniére de traiter ſon ſujet eſt un peu trop ſombre & trop ſéche pour un Dialogue, elle eſt auſſi quelquefois trop obſcure & trop embaraſſée pour un Recueil de préceptes qu'on doit ſuivre. C'eſt ce qui excite rarement le deſir de le lire aujourd'hui, ſurtout depuis que le nombre de ces ſortes de Traités s'eſt multiplié, & que les derniers Auteurs qui ont écrit ſur cette matiére ont tâché d'effacer ceux qui les ont dévancés. Jerome Fracaſtor.

Le Dialogue de Fracaſtor ſe trouve parmi

3. Bibliograph. Anonym. Curioſ. Philol. Hiſtor. pag. 46.

4. Tom. 2. Part. 1. Critiques hiſtoriques nombre 168. pag. 174. 175.

mi ſes autres Ouvrages en Proſe, imprimés à Veniſe *in*-4. [en 1584.]

ANTOINE SEBASTIEN DE MINTURNE,

Evêque d'*Ugento* dans la Terre d'*Otrante* (1), vers l'an 1564.

Antoine Sebaſtien.

1057. CEt Auteur a fait ſix Livres *de Poëte*, qui furent imprimés à Veniſe l'an 1559. [*in*-4.] Il y traite de la nature & des vertus de l'Art Poëtique avec beaucoup d'éxactitude & de diligence, ſi l'on en croit le P. Gallucci, Jéſuite Italien (2), lequel ne laiſſe pas de louer ailleurs cet Ouvrage d'une maniére qui nous fait connoître qu'il y a encore quelque choſe à ſouhaiter. Le P. Rapin ne paroît pas entiérement ſatisfait de ſa maniére d'écrire (3) parce, dit-il, qu'il a traité ſa matiére en Orateur (4).

J E-

1. ¶. Et depuis de *Cotrone* dans la Calabre ultérieure.

2. Tarquin. Gallutius Tract. de Elegia cap. 4. pag. 395.

3. Ren. Rap. Avertiſſem. ſur les Reflex. touchant la Poëtique.

4. ¶. Il parut du même Antoine Sebaſtien à Veniſe in-4. l'an 1563. un Ouvrage Italien intitulé l'*Ar-*

te

JEROME VIDA

De *Cremone*, Evêque d'Albe, mort en 1566.

1058. IL s'eſt acquis beaucoup de réputation par ſon Art Poëtique qu'il a compoſé en Vers. Jules Scaliger témoigne qu'il a mérité d'autant plus de gloire qu'il a traité ſa matiére avec beaucoup plus d'art & de méthode qu'Horace même. Mais ce qu'il ajoute paſſera peut-être pour un paradoxe dans l'eſprit de pluſieurs, lors qu'il dit, que Vida entre les modernes s'eſt élevé au-deſſus d'Horace, comme les anciens Latins ont ſurpaſſé les Grecs, quoiqu'ils leur euſſent tracé le chemin (5). Voſſius ſemble auſſi donner les mains à tout ce que nous venons de rapporter de Scaliger (6). Jerome Vida.

On ne peut pourtant pas dire que ce dernier ait pris l'Art Poëtique de Vida pour une piéce très-accomplie. Il tombe d'accord écrivant à ſon fils Silvius, que Vida eſt homme de bon ſens, & de prudence, & qu'il a donné de fort bons enſeignemens, mais

te Poëtica contenant des inſtructions pour tous les genres de Poëſie, Héroïque, Tragique, Comique, Satirique, & autres; les régles des Sonnets, des chanſons & de toutes ſortes de vers Toſcans, avec la méthode de compoſer à la maniére de Pétrarque.

5. Jul. Cæſ. Scaliger lib. 6. Poëtices pag. 802. 803. edit. Commelin.

6. Ger. Jo. Voſſius de Arte Poëtic. p. 27.

Jerome Vida.

mais qu'ils ſont plus propres pour redreſſer les Poëtes quand ils manquent & leur faire voir leurs fautes, que pour les introduire dans l'Art Poëtique, & pour leur former l'eſprit & l'imagination ; de telle ſorte qu'ils ſont moins propres à faire un Poëte qu'à réformer celui qui l'eſt déja. Il ajoute qu'à la vérité Vida a bien rétabli cet ordre ſi néceſſaire dans l'Art Poëtique qu'Ariſtote avoit négligé, & qu'Horace avoit perverti & gâté : mais qu'il a traité ſa matiére plûtôt comme un Poëte que comme un Maître, & qu'il paroît avoir été fait plûtôt pour le théâtre que pour l'école (1).

C'eſt auſſi le ſentiment du P. Rapin qui témoigne (2) que Vida ſemble s'être étudié à plaire en qualité de Poëte plûtôt qu'à donner des préceptes ſérieux. Et le Pere Mambrun qui reconnoît d'ailleurs que la compoſition de cette piéce eſt ſavante, que la verſification en eſt belle, & que les maximes même en ſont fort bonnes pour la plûpart, prétend que la ſuite & les proportions

1. Scalig. Epiſt. ad fil. Silvium, præfix. Poëtic.

2. Ren. Rapin, Avertiſſem. des Reflexions ſur la Poëtique.

3. P. Mambrun Diſſertat. de Epico Carmine Prolegomen. pag. 335.

4. ¶. Je remarquerai ici, ne l'ayant point fait à l'Article 376. que des deux éditions de cet Ouvrage du Caſtelvetro, l'une à Vienne en Autriche 1570. l'autre à Bâle 1576. ce qui fait qu'on recherche préférablement la premiére, c'eſt qu'il y a nombre d'endroits pour leſquels l'Auteur ayant encouru la cenſure de l'Inquiſition, en appella au Concile qui ſe tenoit alors à Trente, d'où ayant été renvoyé à Rome,

tions n'y ſont pas aſſés bien gardées, pour donner lieu de croire qu'on puiſſe faire de ſes préceptes un corps juſte & compoſé de toutes ſes parties à qui on puiſſe donner le nom d'Art Poëtique (3). Jerome Vida.

* *Hier. Vidæ de Arte Poëticâ Lib. III.* in-4. *Romæ* 1527. *

LOUIS DE CASTEL-VETRO

De *Modene*, mort en 1571. dans le Pays des *Griſons*.

1059 COmme ce qu'il a fait ſur la Poëtique d'Ariſtote eſt un Ouvrage (4) qui regarde autant la Critique & l'explication des Auteurs que l'Art Poëtique, nous avons rapporté parmi les Critiques Grammairiens les jugemens que les Savans ont fait de ſon travail (5). Nous nous contenterons d'ajouter ici que Mr d'Aubignac dit (6) que *dans ſon grand caquet Italien, il enſeigne de belles choſes.* Castelvetro.

J. A C-

me, il s'y rendit, mais peu après ſentant que l'iſſuë de ſon procès ne ſeroit pas bonne il ſe retira en Suiſſe. où pour marque de ſa ſoumiſſion au Tribunal du ſaint Office, il fit réimprimer ſon livre à Bâle purgé de onze paſſages qui avoient déplu aux Inquiſiteurs, ce qui n'a pas empêché, comme on l'apprend de Palavicin part. 2. l. 15. de ſon Hiſt. du Concile de Trente, que les Oeuvres du Caſtelvetro n'aient été déclarées ſuſpectes, & comme telles, condamnees.

5. Tom. 2. part. 2. des Critiques nomb. 376. pag. 72. de la II. Part. de ce Tome.

6. Hedelin d'Aubignac, Pratique du Théâtre, chap. 5. page 26. livre 1. Ed. d'Amſt. 1715.

Jacques Peletier.

JACQUES PELETIER

Du Mans, Médecin, Mathématicien, & Poëte, mort en 1582.

1060 IL publia son Art Poëtique en deux Livres, à Lyon l'an 1555. *in*-8°. Il n'y a rien de fort singulier, si on en excepte la bizarrerie de son Orthographe. Néanmoins plusieurs ont jugé ses maximes assés judicieuses.

Il a mis aussi en François l'Art Poëtique d'Horace, qui fut imprimé à Paris 1545. *in*-8°.

TORQUATO TASSO.

De Bergame, né à Sorrento au Royaume de Naples, mort en 1595.

Torquato Tasso.

1061 ON a de lui *la Cavalette* (1), ou un Traité de la Poësie Italienne, & quelque autre chose sur l'Art Poë-

1. ¶. L'Abbé Fontanini pag. 33. & 34. de son *Aminta difeso* reprend Baillet d'avoir ici confondu le Traité du Tasse *del Poëma Eroïco* avec le Dialogue *della Poësia Toscana* intitulé *la Cavalletta*. Mais c'est une chicane; puisqu'en effet dans ce Dialogue qui a pour titre *la Cavalletta*, il est traité de la Poësie Italienne. S'ensuit-il, parce que Baillet au lieu d'appeller cet Ouvrage *Dialogue*, l'apelle *Traité*, qu'il l'ait pris pour le Traité que le Tasse a fait du Poëme Héroïque? Il a si peu confondu ces deux Ouvrages, qu'après avoir parlé de la *Cavalette* ou du Traité de la Poësie Italienne, il désigne ensuite le *Traité du Poëme Héroïque*

Poëtique en général, où il a travaillé en Maître, capable de faire lui-même des régles. Le P. Rapin le cite quelquefois, ce que l'on peut prendre pour une marque de son estime (2). Et le P. Gallucci le met au nombre de ceux qui ont traité de la Nature & des effets de l'Art Poëtique avec éxactitude & diligence (3). Torquato Tasso.

On peut compter encore parmi les Traités de l'Art Poëtique de la Langue Italienne, toutes les Réponses & les Apologies que le même Torquato Tasso a faites contre les Censeurs de ses Poësies, où l'on voit que la nécessité de se défendre lui suggere de l'industrie & des maximes assés singuliéres.

* *Discorsi di Torquato Tasso dell' Arte Poëtica, & in particolare del Poëma Eroico* in-4°. *Venetia* 1587.

FRAN-

torgne, & tout ce qu'a fait le Tasse sur l'Art Poëtique en général. Ce qu'ajoute l'Abbé Fontanini que Baillet semble n'estimer cet Ecrit du Tasse que parce que le Pere Rapin le cite, est encore une chicane. Baillet faisant profession de rapporter les opinions des Savans sur les Ouvrages des Auteurs, a rapporté ici celle du P. Rapin, y joignant même celle du Pere Gallucci, comme s'il avoit prévu que l'Abbe Fontanini trouveroit mauvais qu'on allât chercher hors d'Italie des Juges competens sur ces matiéres.

2. Comp. d'Hom. & Virg. & Reflex. sur la Poët.

3. Torq. Gallut. Tract. de Elegia c. 4. pag. 395.

FRANÇOIS PATRIZZI,

Ou Patricius, qui eut la tête coupée à *Rome* l'an 1597. (1).

François Patricius.

1062 PAtricius a écrit en Italien l'Histoire (2) de la Poëſie en dix Livres.

Le Pere Poſſevin dit (3) qu'il s'en eſt acquité avec beaucoup d'éxactitude, d'érudition, & de fidélité, & qu'il y propoſe un grand nombre de queſtions importantes. Nicius Erythræus qui compte trois décades

1. ¶. François Patrice né à Cliſſe dans l'Iſtrie au Domaine de Veniſe, fameux Philoſophe, & célébre par ſes divers écrits, mourut à Rome âgé de 67. ans, l'an 1597. mais il eſt très-faux qu'il ait été décapité. L'erreur vient de ce qu'au 15. ſiécle il y a eu un François Patrice Siennois, dont nous avons un livre *de Regno*, & un autre *de Republica*, diſciple de Philelphe, & depuis Evêque de Gajette. Celui-ci s'etant trouvé envelopé dans une ſédition arrivée à Sienne en 1457. le bruit courut qu'il avoit eté arrêté, & condamné à perdre la tête. Bien des gens le crurent, entre autres Raphaël Volaterran qui l'a ainſi rapporté l. 5. & l. 21. malgré tout le loiſir que depuis il eut de ſe déſabuſer. Philelphe dans une Lettre du dernier jour de Décembre 1457. c'eſt la 2. du 14. Livre, nous apprend la vérité du fait, en ces termes: *Litteræ tuæ fuerunt mihi jucundiſſimæ, cum tua cauſa quem intellexerim bene valere, tum etiam ob Franciſcum Patricium, quem è mortuo vivum factum acceperim: Triſtis enim de homine amiciſſimo nuncius perlatus ad nos fuerat, cum eſſet qui aſſereret vel ſe præſente ſupplicium eſſe de eo ſumptum.* Cependant comme on lit peu les Lettres de Philelphe, & qu'au contraire on conſulte ſouvent les Mémoires de Volaterran comme un repertoire inſtructif de beaucoup de choſes, des Ecrivains peu judicieux ſans faire attention à la différence des tems,

des de cet Ouvrage, prétend qu'il eſt difficile d'eſtimer aſſés le prix de ce que vaut ce travail (4). Mais le Pere Rapin témoigne qu'il s'eſt contenté de faire l'Hiſtorien dans cet Ouvrage, ſans s'étendre beaucoup ſur les régles de l'Art (5). François Patricius.

* *Poëtica di Franceſco Patrici* in-4° *in Ferrar.* 1536. 2. tomes en 1. vol. *

PAUL

tems, ont confondu le François Patrice de Volaterran, avec le Philoſophe François Patrice poſtérieur de plus de cent ans, qu'ils ont dit avoir été décapité, de même que ſur la foi de Volaterran ils croyoient que l'autre l'avoit été. Bayle au mot *Patrice (François)* auroit démêlé bien plus clairement ces difficultés, qu'il n'a fait, s'il avoit été inſtruit de ces particularités.

2. ¶. Si Baillet eût vu la Poëtique de François Patrice imprimée à Ferrare l'an 1586. in-4 il n'auroit pas ſimplement dit que cet Auteur a écrit en Italien l'Hiſtoire de la Poëſie en dix Livres mais qu'il a diviſé ſon Ouvrage en deux Décades, dans la premiére deſquelles, intitulée, *la Deca Iſtoriale*, il parle des Poëtes Grecs, & Latins en Hiſtorien; dans la ſeconde qu'il nomme *la Deca Diſputata* il propoſe, comme dit Poſſevin, un grand nombre de queſtions importantes touchant les régles de l'Art. Erythræus qui a compté trois Décades de cet Ouvrage, s'eſt trompé, il n'y en a que deux, dont il ſemble que le Pere Rapin n'avoit vu que la premiére

3. Ant. Poſſevin. lib. 17. Biblioth. ſelect. cap. 3. pag 411.

4. Janus Nicius Erythr. in Pinacothec. 1. pag. 204. 205.

5. Ren. Rapin, Avertiſſem. des Reflex. ſur la Poëtiq.

PAUL BENI.

De *Gubio* ou *Eugubbio* (1) au Duché d'*Urbin*, mort l'an 1624. (2) le 12 Fevrier.

Paul Beni. 1063 OUtre les grands Commentaires qu'il a faits sur la Poëtique d'Aristote, on a encore de lui une centaine de Disputes ou Dissertations Poëtiques pour l'éclaircissement des difficultés qui se trouvent dans les Préceptes de cet Art, & elles sont jointes à ces Commentaires.

On est encore redevable à son industrie de la Poëtique de Platon, qu'il a recueillie de divers Dialogues de ce Philosophe.

Nous pouvons ajoûter à ces Ouvrages Latins qui concernent l'Art Poëtique quelques autres qu'il a faits en Italien, & qui y ont quelque rapport, comme,

1 La comparaison de Torquato Tasso avec Homere & Virgile; & celle de l'Arioste avec Homere. Dans ce Traité il compare mal à propos l'Arioste à Homere, & le Tasse à Virgile, selon le sentiment du Pere Rapin (3) & sa passion déreglée le porte même quelquefois à préférer le Tasse à ces deux Anciens.

2 Le Commentaire sur le Godefroi ou la Jerusalem du même Tasse, où l'on juge qu'il y a bien des inutilités. 3 La

1. ¶. On ne dit que *Gubio*. Paul Beni a passé pour être de cette Ville, parce qu'il y fut élevé jeune, étant né en Candie, comme il le dit lui même dans son premier Discours sur le parallele d'Homere, de Virgile & du Tasse.

2. ¶.

3 La Réponſe aux conſidérations de Malacreta ſur le *Paſtor Fido* du Cavalier Guarini. Paul Beni.

Quelque véhémence qu'on prétende trouver dans ſon zèle pour les uns contre les autres, on ne laiſſe pas de convenir qu'il écrit avec ſolidité & beaucoup d'érudition, ſi l'on s'en rapporte au témoignage du Sieur Thomaſini (4). Et le Pere Rapin aſſure (5), que quand il ne s'agit pas de ſon pays, il paroit avoir le jugement fort ſain dans tout ce qu'il a écrit de l'Art Poëtique.

Néanmoins le Pere Mambrun paroit ne l'avoir pas eſtimé ſi fort, du moins ſemble-t-il s'être fait un plaiſir de le réfuter en diverſes rencontres (6) & il y a apparence que c'eſt de lui auſſi bien que de la plûpart de ceux dont nous avons parlé plus haut qu'il veut parler, lors qu'il dit que quelques Italiens qui ont traité de l'Art Poëtique, ont manqué dans la méthode pour avoir affecté trop d'érudition.

* *In Poëticam Ariſtotelis Comment. Pauli Beni Eugubini* in-fol. *Venet.* 1625. *

J. U-

2. ¶. L'an 1625.
3. R. Rap. Avert. des Réfl. ſur la Poëtiq.
4. Jac. Philipp. Thomaſin. elogior. tom. 1. pag. 351.
5. R. Rap. ibid. ut ſupra.
6. Petr. Mamb. Diſſert. de Epico carmine.

JULES CESAR BOULANGER

Jésuite, de Loudun, mort l'an 1626 (1), en Latin *Bulengerus*.

Jules Cesar Boulanger.

1064 POur ce qui regarde le Livre qu'il a fait du Théatre, Mr. d'Aubignac prétend qu'on n'y doit chercher qu'un recueil de passages qui peuvent être utiles, pourvû qu'on ne s'arrête pas toujours aux inductions qu'il en tire. Car il y a grande apparence, dit-il, que Boulanger apprenoit les choses qu'il a écrites à mesure qu'il les écrivoit (2).

* *Jul. Cæsar Bulengerus, de Theatro Ludisque scenicis, lib. II.* in-8o. *Tricassibus.* 1603. *

LOPE' FELIX

De Vega Carpio, Espagnol, mort en 1635.

Lopé De Vega.

„ 1065 LOpé de Vega s'est avisé de hazarder une nouvelle méthode de
„ Poëtique qu'il appelle *le Nouvel Art*,
„ toute différente de celle d'Aristote, pour
„ justifier l'ordonnance de son Poëme E-
„ pique, & de ses Comédies que les Sa-
„ vans de son pays critiquoient sans cesse.
„ Ce qui lui réussit si mal, qu'on ne jugea
„ pas

1. ¶. L'an 1628. au mois d'Août; plus que septuagénaire.

2. Hedelin d'Aubignac, Pratique du Théâtre livre
I,

„ pas même ce Traité digne d'être mis dans le Recueil de ſes Ouvrages, parce „ qu'il n'avoit pas ſuivi Ariſtote en cette „ Poëtique, qui eſt pourtant le ſeul qu'on „ doit ſuivre. Lopé de Vega.

C'eſt le jugement qu'en fait le Pere Rapin (3), & ce ſont ſes propres termes. Cet Ouvrage fut imprimé à Madrid en 1621. ſous le Titre de *Diſcurſo ſobre la Poëſia culta* [in-4°.]

ALEXANDRE DONAT

Jéſuite, de *Siène*, mort l'an 1640.

1066. CE Pere a fait trois Livres de l'Art Poëtique en un petit volume *in*-16. publié à Rome en 1631. Alexandre Donat.

Mr. l'Abbé Verjus (4) faiſoit une eſtime particuliére de ce petit Ouvrage, aſſurant qu'on pouvoit dire peu de choſes de différentes ſortes de Poëſie qu'il n'eût touchées ſuffiſamment pour en inſtruire les plus ignorans, & pour ſatisfaire les plus doctes.

TARQUINIO GALLUCCI

Jéſuite Italien, mort en 1649.

1067 NOus avons de lui divers Ouvrages concernant l'Art Poëtique, ſavoir; 1. Trois Oraiſons ſur l'Allégo- Tarquinio Gallucci.

1. chap. 5.
3. Préface des Réfléxions ſur la Poëtique pag. 84. 85. édition in 4.
4. Préface des Panegyriques de Mr. Verjus page 11.

Tarquinio Gallucci.

légorie ou la Fable de Virgile. 2. Un Traité de la Tragédie, 3. Un de la Comédie, 4. Un de l'Elégie, 5. Mais le plus considérable au jugement de plusieurs Critiques, est celui auquel il a donné le titre de Défenses de Virgile.

Il est aisé de juger que son dessein dans ce dernier Ouvrage a été de justifier Virgile à quelque prix que ce fût. Pour cet effet il rapporte toutes les objections qu'il a crû qu'on pouvoit faire sur divers endroits de ce Poëte. Mais il y en a plusieurs qu'il n'a point proposées dans toute leur force, de peur de s'ôter la facilité d'y répondre. Néanmoins parmi quelques raisonnemens assés foibles, il s'en trouve d'assés raisonnables, soutenus même de beaucoup d'Humanités & de beaucoup de belles maximes concernant l'Art Poëtique.

* *Rinovazione dell' Antica Tragedia e difesa del Crispo, discorsi del P. Tarquinio Galluzzi* in-4° *Romæ* 1633.

GERARD JEAN VOSSIUS

De Ruremonde, mort en 1649.

Gerard Jean Vossius.

1068. VOssius a donné au public, 1. Un Livre de la Nature & de la Constitution de la Poëtique [*in*-4. à Amsterdam 1647.], 2. Trois des Institutions Poëtiques, c'est-à-dire, des préceptes

1. Hug. Grotius in Epigramm.

2. ¶

tes de l'Art [*in*-4. à la Haye 1647.], 3. Et un de l'Imitation Poëtique qui regarde auſſi celle de l'Art oratoire en quelque choſe. Gerard Jean Voſſius.

Grotius dit (1), qu'il nous y apprend des choſes de fort grande importance, & en grand nombre, quoi que ces Livres ſoient petits & en petit nombre. En effet ces cinq Livres ne ſont proprement qu'un Ouvrage; mais des plus accomplis & des plus eſtimés du ſiécle, particuliérement pour la grande lecture que ſon Auteur y fait paroître.

Il a ſuivi éxactement Ariſtote en ce qui regarde les préceptes qui concernent l'Epopœie (2) ou le Poëme Epique, & la Tragédie. Il ne pouvoit avoir un meilleur guide, & ſi nous avions ce qu'Ariſtote avoit écrit ſur les autres genres de Poëſie, ce que Voſſius en a dit en ſeroit ſans doute encore meilleur, comme il ſemble l'avouer lui-même (3), parce qu'il a été obligé de marcher preſque ſeul, & ſous la conduite de quelques autres Anciens de moindre réputation.

Son œconomie eſt plus commode & plus naturelle que celle de Jules Ceſar Scaliger. Il témoigne n'avoir pas voulu toucher aux préceptes qui ſont communs à la Rhétorique & à la Poëtique, parce que Scaliger en avoit traité fort amplement, & qu'il l'avoit fait lui-même avec beaucoup d'étendue & plus à propos dans ſes Livres de Rhétorique. C'eſt

2. ¶. On doit écrire & prononcer *Epopée*.
3. Voſſ. Præfat. Inſtitution. Poëtic.

Gerard Jean Voſſius.

C'eſt auſſi le ſentiment du Pere Mambrun, que Voſſius a été plus pénétrant & plus induſtrieux (1), parce, dit-il, qu'il s'eſt attaché à Ariſtote avec plus de fidélité & de fermeté que Scaliger.

Il a réduit tout l'Art Poëtique en Aphoriſmes. C'eſt ſa méthode de propoſer d'abord des ſommaires pour faciliter l'intelligence des jeunes gens, & pour s'accommoder aux beſoins de ceux qui n'ont pas le loiſir de lire toutes les recherches d'érudition que les Savans & les gens de cabinet éxigent d'un Auteur. Enſuite il a coutume de s'étendre en autorités & en raiſonnemens; mais il a eu ſoin d'y faire changer le caractére de l'impreſſion comme dans la plûpart de ſes autres Livres, pour en faire faire la diſtinction à ſon Lecteur avec plus de facilité.

Son ſtyle n'eſt point fardé, ni trop recherché; il n'eſt pas même toujours fort pur C'eſt ce qu'il a bien connu lui-même. Mais il ne s'eſt pas ſoucié d'y remédier. Il ne s'eſt appliqué qu'à devenir clair & intelligible.

Quelque éxactitude qu'il y ait apportée, on convient qu'il a laiſſé encore quelque choſe à faire à ceux qui ſont venus après lui. Mr. d'Aubignac dit (2), qu'il a fait voir qu'il étoit très-intelligent dans la vieille Poëſie, mais qu'il s'eſt trompé quelquefois en ce qu'il a dit des piéces de Théâtre des

1. Petr. Mambrun Differt. de Epico carmine part. 1. quæſtion. 3. pag. 344.

2. He-

des Anciens, auſſi bien qu'Heinſius. Il ajoûte que de tout ce qu'a fait Voſſius ſur la Poëtique, il n'y a rien dont on ſe doive tant garder que du troiſiéme Chapitre de ſon premier Livre, où il traite des erreurs des Poëtes. Car en voulant corriger les Anciens, il eſt tombé lui-même dans de grandes fautes. Gerard Jean Voſſius.

DANIEL HEINSIUS

De Gand, mort en 1654.

1069. MOnſieur de Balzac aſſure (3) que les deux Traités d'Heinſius ſur la Satire d'Horace ſont deux Chefs-d'œuvres. Il dit qu'il ne penſe pas avoir jamais vû enſemble plus d'Antiquité renouvellée, plus de raiſon *continuë*, plus de ſubtilité appuyée de plus de force. Il ne s'amuſe pas, continuë-t-il, à élever ſur un mot qui ne reçoit point de difficulté un trophée de paſſages tous ſemblables, à la mode de nos faiſeurs de notes qui les entaſſent les unes ſur les autres, & qui n'apportent dans leurs écrits que la crudité & l'indigeſtion de leur lecture. Il traite la Grammaire en Philoſophe, & il ſoumet les Livres à la Raiſon, & l'autorité que le tems leur a donné aux Principes que la vérité à établis. Daniel Heinſius.

Mais quelque véritable que ſoit ce jugement

2. Hedelin d'Aubignac Pratique du Théâtre, livre 2. chap. 2. pag. 98. & pag. 70. Ed. d'Amſt. 1715.
3. Balzac, Lettre ſur l'Infanticide pag. 142. 143.

Daniel Heinsius.

ment de Balzac, & quelque éloge que le Pere Mambrun ait donné à Vossius pour s'être attaché mieux que les autres à la méthode d'Aristote, il semble que c'est à ces deux Auteurs que ce Pere en ait voulu, lorsqu'il a dit (1) qu'il s'est trouvé des Hollandois (2) (aussi bien que des Italiens) fort Savans hommes d'ailleurs, qui ayant traité amplement de la nature de la Poësie & des qualités du Poëte, l'ont fait pour la plûpart sans art & sans ordre, parce qu'ils ont mieux aimé se laisser aller à la tentation de leur literature & de leur Latinité, que de prendre la méthode & de montrer le véritable chemin qui conduit à la Poësie. Mais la raison qu'il en apporte ne sera peut être pas goûtée de tout le monde, lorsqu'il dit que c'est parce que la plus grande partie de ces Savans ne savoient pas assés de Philosophie pour pouvoir pénétrer assés avant dans la connoissance de la Nature & de la substance des choses.

Quant à ce qui regarde Heinsius en particulier, le Bibliographe Anonyme prétend (3), que ce qu'il a fait sur la Poëtique est rempli d'une Critique élégante & agréable, & qu'il y a apporté tant d'artifice & d'industrie, qu'on ne s'apperçoit quasi pas qu'il y ait rien d'étranger, & quoi qu'il ait presque tout pris des autres ce qu'il dit sur

1. P. Mambrun Dissertat. de Epico carmine quæst. 3. part. 1.

2. Vossius & Heinsius n'étoient pas Hollandois de naissance, mais ils l'étoient d'établissement.

3. Bi-

sur ce sujet, il semble que tout y soit nouveau, & que tout vienne de lui. Daniel Heinsius.

Mr. d'Aubignac dit, que quelque savant qu'il fut, il n'a point laissé de se tromper quelquefois, lors qu'il a voulu nous donner l'Art de composer la Tragédie (4).

* *D. Heinsius de Tragœdiæ constitutione, & Aristotelis liber de Poëtica* in-12. *Lugd. Bat.* 1643. *

1. MONSIEUR COLLETET

(*Guillaume*) Parisien de l'Académie, mort vers 1659. (5).

2. Et MONSIEUR MERCIER

(*Nicolas*) Sous-Principal du Collége de Navarre.

1070. 1 NOus avons l'Art Poëtique de Mr. Colletet, qui comprend, 1. un Traité de l'Epigramme, 2. un du Sonnet, 3 un du Poëme Bucolique, 4. un de la Poësie Morale, 5. un Discours de l'Eloquence Poëtique & de l'Imitation des Anciens. Guillaume Colletet.

Ces Ouvrages ne sont point tant l'effet d'une forte imagination que d'une lecture assés diversifiée; mais qui est un peu confuse

3. Bibliograph. curios. Historico-Philolog. pag. 61. 62.

4. Hedelin d'Aubignac, Pratique du Théâtre livre 2. pag. 70.

5. ¶. Il mourut le 11. Février 1659.

Guillaume Colletet.

fuſe dans les commencemens de chaque Traité. Car le reſte n'eſt preſque qu'une liſte de Poëtes qui ont travaillé dans chaque genre de Poëſie.

On peut dire que ces Recueils ont leur agrément & leur utilité, nonobſtant le grand nombre des fautes de fait qui s'y rencontrent, comme c'eſt l'ordinaire des Ouvrages de cette nature; & on lui a pour le moins l'obligation de nous avoir fait des Catalogues aſſés recherchés de nos Poëtes François, & capables de nous faire regretter la perte de ſon grand Ouvrage des Vies de ces mêmes Poëtes dont cet Art Poëtique n'étoit qu'une eſpéce d'avant-goût.

Nicolas Mercier.

2. LE Traité que Mr. *Mercier*, a fait en Latin de l'Epigramme [in-8. à Paris 1653.] a eu aſſés d'approbation dans le Public, & Mr. Colletet l'a conſidéré lui-même comme un Ouvrage curieux, recherché, & qui a la beauté qu'on peut ſouhaiter dans ce genre d'écrire. Mais pluſieurs eſtiment que la meilleure partie de cet Ouvrage eſt dûë à Mr. le Venier Pénitencier d'Auxerre, qui eſt mort depuis Mr. le Mercier.

1. MON-

1. ¶. Mort l'an 1655. ſelon Mr. Huet page 371. de ſes Origines de Caen.

2. ¶. Voyés Article 564.

3. ¶

1. MONSIEUR SARAZIN

(*Jean-François*) Secretaire du Prince de Conti (1).

2. MONSIEUR MENAGE

(*Gilles*) aujourd'hui vivant (2).

1071. ON a imprimé parmi les Oeuvres de Mr. Sarazin [in-4. à Paris 1656.] un Traité de la Tragedie que Mr. Pelliſſon appelle ſavant & agréable (3). On peut dire que c'eſt la piéce qui a fait connoître Mr. Sarazin dans le monde, quoiqu'elle ait paru ſous un nom étranger (4), auſſi eſt-elle une des premiéres productions de cet Auteur. Il la fit pour faire remarquer au Public les beautés d'une Tragédie de Mr. de Scuderi, qui a pour titre l'*Amour Tyrannique*; & elle lui a mérité de la part de Mr. de Balzac (5), non ſeulement ſon amitié, mais encore la qualité de Docteur excellent, & qui débite beaucoup de choſes d'une maniére très-agréable. J. Franç. Sarazin.

2. MR. *Menage* a traité auſſi de l'Art Poëtique; car ſans parler de ce qu'il a donné ſur l'Aminte du Taſſe, il nous a donné encore une Réponſe au Diſcours ſur l'*Heau-* Gilles Menage.

3. ¶. Pelliſſon, Diſcours ſur les Oeuvres de Mr. Sarazin.

4. ¶. Sous le nom de Sillac d'Arbois.

5. Balzac, Lettres à Chapelain, Livre 5. Lettre 1.

Gilles Menage.

l'*Heautontimoroumene* de Térence, où il traite plusieurs questions touchant le Poëme Dramatique. Il ne faut point s'arrêter au mal qu'en ont dit Mr. l'Abbé d'Aubignac, & quelques autres Critiques chagrins, parce qu'on doit être persuadé qu'ils n'ont été, ni assés désintéressés, ni assés éclairés pour en bien juger.

LE PERE MAMBRUN,

(*Pierre*) Jésuite, mort l'an 1661. à la Flêche le 31. d'Octobre.

Le Pere Mambrun.

1072. SA Dissertation *Peripatétique* du Poëme Epique, parut à la Flêche *in-fol.* l'an 1661. après ses Poësies [& *in*-4. à Paris 1652.]

Ce Pere voyant que la plûpart des Modernes qui avoient traité de l'Art Poëtique n'avoient pas réussi à son goût, à cause de l'ignorance où il croit qu'ils étoient de la Philosophie, s'est trouvé obligé en faveur du Public de reduire en Art les maximes qu'Aristote a données sur l'Epopée ou le Poëme Epique, de leur donner de la méthode, & de leur prescrire des loix comme l'Ecole des Peripatéticiens a coutume de faire à la Logique & à la Physique. Il dit qu'il a tenu cette méthode, parce qu'il est très-persuadé qu'on ne peut point connoître

1. *Persuasissimum mihi est aliâ disputandi ratione quam Peripatetica veritatem teneri non posse.*

Perr. Mambrun Dissert. Peripatet. de Epico carmine

tre la vérité par une autre maniére de disputer que celle des Péripatéticiens (1), assurant nettement que la vérité n'a de lieu nulle part, non pas même dans la Poëtique sans la Philosophie d'Aristote (2). *Veritas sine Aristotelis Philosophia ne in Poëtica quidem locum habet.* Ce qui a été considéré par plusieurs personnes comme un véritable Paradoxe. Le Pere Mambrun.

Avec toute la certitude de sa Méthode, Mr. d'Aubignac n'a point laissé de lui trouver quelques défauts, du moins a-t-il prétendu que ce Pere s'étoit trompé quelquefois sur quelques points des piéces des anciens Poëtes (3).

Quoiqu'il ait affecté des maniéres toutes Peripatéticiennes ou Scholastiques, il promettoit néanmoins de bien parler Latin dans cette Dissertation, & de ne rien dire qui pût choquer les personnes qui ont le goût délicat, & les oreilles tendres. Mais quoiqu'il ne manquât pas de facultés pour s'acquitter dignement de sa promesse, il paroît qu'il ne s'en est pas toujours souvenu dans la suite, ou que voyant que la belle Latinité n'est pas toujours compatible avec le style didactique de l'Ecole des Philosophes, il a preferé la gloire d'être clair & méthodique à celle de parler scrupuleusement, & de faire du Latin châtié & poli.

Quelques uns ont jugé que le Pere Mambrun

mine pag. 336.

2. Idem ibid. part. 1. pag. 333.

3. Hedelin d'Aubign., Pratique du Théâtre livre 2. chap. 2. pag. 99. & pag. 71. de l'Ed. d'Amst. 1715.

Le Pere Mambrun.

brun fait trop le triomphant sur les avantages de la Langue Latine au-dessus de la Françoise, & qu'il a trop affecté de rabaisser l'étude de la Poësie Françoise pour élever la Latine. Et il se peut faire que les raisons qu'il apporte pour montrer qu'il vaut mieux écrire en Latin qu'en François, ne sont pas aujourd'hui du même poids que de son tems (1).

Il est bon de remarquer que cet Auteur étoit du nombre de ceux qui ne veulent pas qu'on croise ou qu'on renverse la matiére dans le Poëme, & qui soutiennent qu'on doit suivre l'ordre historique de la narration. Il prétend avoir pour lui Aristote & ses Scholiastes, & il ne fait point difficulté de vouloir tenir tête sur ce point à Horace, à Macrobe, à Vida & à Jules Scaliger, soutenant que ni Homere, ni Virgile n'ont pas troublé cet ordre dans ce qu'ils avoient entrepris de raconter. Mais le Pere Mambrun n'est pas le seul des savans Critiques dans ce sentiment.

M R.

1. Mambrun ibid. part. 2. pag. 462. vers la fin.

2. ¶. Il mourut le 4. Juin 1663.

3. Rosteau dans ses sentimens manuscrits sur quelques Auteurs que le P. Moulinet a eu la bonté de me communiquer pag. 78.

4. ¶. C'est apparemment ce Rosteau qui étoit en com-

MR. DE LA MESNARDIERE

(*Hippolyte Jules Pilet*) Lecteur du Roi, de l'Académie Françoise mort vers l'an 1663. (2)

1073. CEt Auteur a fait un Traité de la *Poëtique* [in-4. à Paris 1640.] où il parle particuliérement du Poëme Dramatique & de ses espéces. La Mesnardiere.

Il s'applique sur toutes choses à faire connoître ce que c'est que la Tragédie, à en expliquer les parties, les circonstances, la fable, les mœurs, & le langage, c'est-à-dire les termes & les expressions, & tout ce qu'ont coutume d'agiter ceux qui ont traité de la Poëtique, & il conclud par la disposition du Théâtre & par la Musique.

Le Sieur Rosteau (3) témoigne estimer ce travail, & il semble dire que Mr. d'Aubignac même ne l'a pas rendu entiérement inutile, quoiqu'il ait traité le même sujet avec un peu plus d'éclat & qu'il ait écrit après lui. Mr. Furetiere le considére aussi comme un homme qui a assés bien traité son sujet (4). Et Mr. d'Aubignac lui-même dans la Pratique du Théâtre (5) parle de cet Ouvrage de Mr. de la Ménardiére com-

commerce de Lettres avec Costar. Il étoit Secretaire du Duc de Trême. Voyés le 1. volume des Lettres de Costar pag. 775.

4. A. Furetiere, Nouvell. Allegoriq. des troubles du R. d'Eloq. pag 91.

5. Hedelin d'Aubignac prat. du Théâtre liv. 3. chap. 9. pag. 334. & pag. 235. de l'Ed. d'Amst. 1715.

La Mesnardiere. comme d'un Livre fait avec jugement ; il dit ailleurs (1) qu'il a bien réussi, & en un autre endroit (2) que c'est un travail docte & fort raisonnable. Enfin le Pere Frizon témoigne dans le second Livre de son Traité du Poëme page 177. que cette Poëtique de Mr. de la Ménardiere est écrite avec beaucoup de capacité & d'élégance. Cependant il se trouve encore aujourd'hui des Critiques qui auroient demandé à Mr. de la Ménardiére un peu plus de discernement & plus d'expérience.

MR. D'AUBIGNAC

(*Hedelin*) (3).

Hedelin d'Aubignac. 1074. CE fut pour complaire au Cardinal de Richelieu que cet Abbé travailla à son Ouvrage de *la Pratique du Théâtre* [in-4. à Paris 1657. reïmprimé à Amsterdam en 1715. en 2. voll. in-8.], & ce fut par son ordre qu'il fit un *Projet pour le rétablissement du Théâtre François* [dans le même in-4. de 1657. il est aussi dans l'Ed. de 1715.], contenant les causes de sa décadence & les remédes qu'on y pouvoit apporter. Mais la mort du Cardinal fit avorter ce dessein, dont il ne nous a donné qu'une idée assés légere à la fin de son Traité.

Il paroit même que la Pratique du Théâtre

1. Idem livre 1. chap. 5. pag. 35. & p. 26. de l'Ed. de 1715.

2. Le même, livre 4. chap. 5.

3. ¶. François Hédelin Abbé d'Aubignac mourut le 11. Mars 1675. dans sa 81. annee.

4. Hedelin d'Aubignac livre 1. de la prat. du Théâtre.

tre se soit senti de cette disgrace, & l'Auteur témoigne lui-même (4) que ne pouvant se mettre au-dessus de son affliction, il s'est trouvé obligé d'abreger ou d'estropier les matiéres. Hedelin d'Aubignac.

On ne peut pas nier que ce ne soit un Ecrivain assés judicieux, & qui entendoit fort bien la Poësie dramatique.

Il a voulu rétablir, dit-il (5), la Pratique du Théâtre sur le goût des Anciens, sans néanmoins s'entêter de leurs fautes. Mais il ne s'est attaché qu'à leur goût & à leur sens, jugeant qu'on ne pourroit réüssir si l'on vouloit suivre leurs maniéres qui seroient ridicules sur notre Théâtre.

Il dit (6) en parlant des discours didactiques ou des Instructions, qu'il est le premier qui ait traité cette matiére, & qu'il y a fait des réfléxions qui ne sont point ailleurs. Mais quand il auroit avoué qu'il a profité des leçons des Anciens, il n'en auroit pas été moins honnête-homme.

Mr. Rosteau nous apprend (7) que l'Abbé d'Aubignac étoit homme de grande étude & de bel esprit, & que la Pratique du Théâtre est un de ses meilleurs Ouvrages. Il prétend même que personne ne peut se vanter d'avoir rien fait d'égal en ce genre, qu'il connoissoit parfaitement le génie de la Poësie en général & particuliérement celui

tre pag. 20.

5. Idem ibid. chap. 4. liv. 1. pag. 29. 30. & p. 19. Ed. de 1715.

6. Idem. ibid. liv. 4. chap. 5. pag. 411. & p. 288. Ed. de 1715.

7. Rost. Sent. sur quelques Auteurs p. 79.

Hedelin d'Aubignac.

lui de la Comédie Grecque, Romaine, Italienne, Espagnole & Françoise. En quoi ce Critique paroît avoir donné quelque chose à l'amitié qu'il avoit pour cet Auteur.

Il semble que cet Abbé pour donner une belle couleur à son travail & pour tâcher de justifier ses intentions, ait voulu nous faire croire que c'est un principe de Religion qui l'a porté à écrire. Il a crû devoir nous mettre en tête d'abord que les Spectacles sont absolument necessaires au Peuple pour l'instruire & pour l'exciter au bien. „ C'est en vain, dit-il, qu'on veut „ porter à la vertu les Peuples, les ames „ Vulgaires, & les Esprits du dernier ordre „ par un Discours soûtenu de raisons & „ d'autorités: ils ne peuvent comprendre „ les unes, & ils ne veulent pas déférer „ aux autres (1).

Mais les Peuples seroient bien malheureux si dans le Christianisme il n'y avoit pas d'autre chemin qui les conduisît à la vertu que celui du Théâtre & de la Comédie, dont cet Abbé s'est fait le Docteur & l'Apologiste. Ce plaisant debut a fait tomber sur ce Livre le zèle & la censure des

1. D'Aubignac liv. 1. chap. 1. pag. 5. 6. & p. 4. Ed. de 1715.

2. Idem ibid. pag. 8. 9. 10. &c. p. 5. *& suiv.* Ed. de 1715.

3. A. Furetiere Nouvelle Allegorique des troubles du R. d'Eloquence, pag. 91.

4 ¶. C'est *Panthée* qu'il faloit écrire. *Penthée* déchiré par les Bacchantes est un sujet de Tragédie bien différent, traité par divers Poëtes anciens les uns Grecs.

des Prédicateurs de l'Evangile, & ils ont eu grande raison de condamner les intentions d'un Ecclésiastique qui a prétendu transporter les droits & les priviléges de la Chaire au Théâtre. Hedelin d'Aubignac.

Cet Auteur ne s'est pas contenté de vouloir nous persuader que la Comédie & les Spectacles sont nécessaires à la Religion, il a crû devoir encore y intéresser l'Etat & la Société civile, prétendant qu'il n'est rien de plus important pour le gouvernement de celui-là, ni rien de plus propre pour chasser l'oisiveté de celle-ci (2).

A ces mauvais raisonnemens près, les Censeurs mêmes tombent d'accord que le Traité est rempli de maximes utiles & raisonnables, sur tout ce qui regarde les regles de la Comédie (3).

Il a fait encore quelques autres piéces concernant l'Art Poëtique, comme le *Terence justifié*, & il a ajoûté à la fin du Traité de la Pratique un éxamen de l'*Ajax* de Sophocle, & un jugement de *Penthée* (4) qui est une Tragédie jouée sous le Cardinal de Richelieu (5).

MON-

Grecs, les autres Latins. *Panthée* femme d'Abradate Roi de la Susiane est le nom d'une Tragedie de Tristan de laquelle il s'agit ici

5. ¶. Il faloit parler de les quatre Dissertations touchant le Poëme Dramatique, la premiere desquelles contient l'examen de la Sophonisbe de Corneille, la seconde celui du Sertorius, la troisieme & la quatrieme celui de l'Oedipe du même Poëte. Le tout imprimé in-12, à Paris 1663.

MONSIEUR DE SCUDERY

(*Georges* 1) de l'Académie, mort vers 1668. (2)

LE PERE LE MOINE

(*Pierre*) Jésuite, mort en 1671.

George de Scudery, & le Pere le Moine.

1075. ILs ont fait des Traités du Poëme Héroïque, en quoi ils ont été précédés & suivis de divers autres Poëtes, qui ont crû qu'il étoit de la bien-séance de mettre à la tête de leurs Poëmes quelque Dissertation sur la Poëtie.

Mais on peut dire que la plûpart de ces nouveaux Maîtres n'ont point tant songé à nous donner des leçons sur la Poëtique, qu'à prévenir les objections qu'ils prévoyoient que la Posterité ne manqueroit pas de leur faire sur les défauts de leurs Poëmes. C'est pourquoi on peut considérer ces Ouvrages plûtôt comme des Apologies particuliéres, que comme des Traités réguliers de l'Art Poëtique.

Le Traité de Mr. de Scudery est à la tête de sa Rome vaincuë ou son Alaric [*in-folio* à Paris 1654.] Quant à celui que le Pere le Moine a mis devant son Saint Louïs, Mr. Rosteau prétend qu'il est admirable en ce qu'il contient, si on en excepte

1. ¶. Il y a long-tems qu'on n'écrit plus que *George*.

2. ¶. Il mourut le 14. Mai 1667.

cepte quelques petites expreſſions qui ne répondent pas à la grandeur de l'Ouvrage (3).

1. MONSIEUR DESMARETS

De Saint Sorlin (*Jean*) de l'Académie (4).

2. Et MONSIEUR DE MAROLLES

(*Michel*) Abbé de Villeloin, mort en 1681.

1076. 1 DAns ce que Mr. Deſmarets nous a donné ſur les Poëtes Grecs, Latins & François, il ſemble avoir voulu établir de nouveaux principes & de nouvelles régles de l'Art Poëtique; & ſous prétexte de vouloir tirer la Poëſie d'entre les mains des profanes, il a cru pouvoir impunément attaquer ceux des anciens Poëtes qui ont toujours été les mieux reçus dans la République des Lettres; & qu'il lui étoit permis de fouler aux pieds les maximes d'Ariſtote & celles des autres Maîtres de l'Art. Mais il paroît n'avoir voulu donner de contentement qu'à ſon propre eſprit; & ſes nouvelles entrepriſes ayant été ſans ſuccès, il a fait ſans doute moins de tort à la réputation d'Homere & de Virgile qu'il a attaquée qu'à la ſienne en particulier. Desmarets de S. Sorlin.

Il faut avoüer néanmoins que Mr. Desma-

3. Roſteau, Sentimens MSS. ſur quelques Auteurs pag. 67.

4. ¶. Mort l'an 1676.

Desmarets de S. Sorlin.

marets ne peut être blâmé par les personnes équitables d'avoir voulu employer ses facultés pour tâcher de rendre la Poësie toute chrétienne, & de la restituer à Dieu, depuis tant de siécles que les Démons l'avoient usurpée. Les moyens dont il prétendoit se servir pour une si haute entreprise, n'ont point été reçus du Public, ni goûtés des Critiques judicieux, parce qu'il ne les avoit pas pris sur les régles de la prudence & du bon sens: mais on ne peut pas nier que sa fin ne fût excellente & conforme aux sentimens de la Nature, telle qu'elle étoit avant sa corruption. Il semble qu'il auroit dû faire voir d'abord le tort que l'on a eu de se prévaloir de la malice & de la corruption du cœur de l'homme, & montrer ensuite les avantages que l'on pourroit tirer des sentimens de droiture & de religion qui ne quittent jamais entiérement le fond de l'ame, quelque déréglée qu'elle puisse être, & qui sont ce que Tertullien appelle, *les témoignages d'une ame naturellement chrétienne* (1). Peut-être auroit-il par cette voie trouvé plus surement le remède que l'on cherche à la corruption de l'esprit, & à celle du cœur qui paroît dans la Poësie profane.

Michel de Marolles.

2 Mr. de MAROLLES de son côté a fait un Traité du Poëme Epique, mais il n'a point eu beaucoup plus de vogue que l'Ouvrage de Mr. Desmarets dont nous ve-

1. V. la Pref. de Ch. Perrault sur le Poëme de Saint Paulin.

2. Nous

venons de parler. Le raiſonnement & l'érudition n'y ſont pas dans toute leur étenduë. Il avoit entrepris entre autres choſes de juſtifier Virgile ſur l'antidate ou l'anachroniſme fameux qu'il a fait pour joindre Enée à Didon. Mais le P. Labbe lui fit voir auſſi-tôt que cet anachroniſme eſt inconteſtable, comme Mr. Bayle l'a auſſi remarqué (2). Le curieux diſcours que ce Pere fit ſur ce ſujet, ſe trouve à la fin du premier Tome de ſon Chronologue François. [2. vol. *in*-4°. 1650.] Michel de Marolles.

1 LE PERE VAVASSEUR

(*François*) Jéſuite, mort en 1681.

2 Et CHARLES DE SAINT ANTOINE, de *Padouë*.

1077 1 NOus avons déja parlé du Traité du Pere Vavaſſeur ſur l'Epigramme [*in*-8°. à Paris 1678.] comme d'un Ouvrage de Critique (3), parce que la ſeconde partie eſt employée à l'éxamen de quelques Recueils d'Epigramme. Mais la premiére regarde notre ſujet; & notre Auteur a eu deſſein d'y traiter de la nature & des vertus de l'Epigramme. Le Pere Vavaſſeur.

Le P. Frizon Jéſuite témoigne qu'il s'en

2. Nouvelles de la République des Lettres tom. I. pag. 494. 495.

3. Tom. 2. aux Critiq. Hiſt. nomb. 68. pag. 28.

Le Pere Vavasseur.

s'en est acquitté avec tant de suffisance & de politesse, qu'on n'y peut rien ajouter que les témoignages de l'admiration & des congratulations du Public.

Le Pere Vavasseur a mis ce Traité à la tête du Recueil de ses Epigrammes, afin de nous donner lieu de voir s'il a bien pratiqué les maximes qu'il a voulu donner aux autres.

Charles de S. Antoine.

2 CHARLES DE S. ANTOINE a fait aussi un Traité sur l'Art des Epigrammes [*in*-8°. à Cologne 1650.] qui est estimé de Mr. Borrichius (1), qui dit que les préceptes qu'il en donne sont fort considérables.

LE PERE LE BRUN

(*Laurent*) Jésuite, mort en 1663.

Le Pere le Brun.

1078 LE Sieur Borrichius que nous venons de citer, dit que cet Auteur n'a point fait à la vérité beaucoup de vers, mais qu'en récompense il a composé des Régles pour l'Art Poëtique avec un jugement exquis (2). C'est peut-être l'opinion que les Etrangers ont du mérite de cet Auteur. Mais ceux de son pays qui l'ont connu de plus près, voyant que le premier (3) point est entiérement faux, cherchent d'autres raisons pour se persuader de la vérité du second.

L'Ouvrage du P. le Brun a pour titre l'*E-*

1. Olaüs Borrichius, Dissertation. de Poëtis pag. 314.

l'*Eloquence Poëtique*, ou *Les Préceptes de l'Art Poëtique autorisés par des éxemples*, à Paris 1655. *in*-4. Il eſt écrit en Latin, & il eſt accompagné d'un autre Traité ſur le même ſujet, ſous le nom de *Figures Poëtiques*, ou *Lieux communs de l'Eloquence Poëtique*. Le Pere le Brun.

MONSIEUR CORNEILLE

l'aîné (*Pierre*) de Rouen, mort l'an 1684.

1079. CE célébre Auteur nous a laiſſé trois Traités concernant l'Art Poëtique, 1. du Poëme Dramatique, 2. un de la Tragédie, & un des trois unités, de celle d'Action, de celle de Jour, & de celle de Lieu. Pierre Corneille.

Les Critiques jugent que ces Traités ne ſont pas entiérement indignes d'un homme qui a élevé le Théâtre François au plus haut point où on l'ait jamais vû. On peut dire que ce ſont des Réfléxions qu'il a faites ſur ſes propres Ouvrages, & que ſi dans ſes Ouvrages il n'a point toujours eu égard aux maximes de ceux qui l'avoient précédé, on peut dire qu'il a diſpoſé des Régles de l'Art comme un Maître expérimenté qui en ſait faire le choix & l'application quand il le juge à propos. D'ailleurs il ne croyoit pas que l'Art Poëtique fut encore tellement perfectionné de ſon tems, qu'on ne pût plus y ajouter aucune régle ou

2. Ol. Borr. Diſſert. 3. de Poët. ad fin. pag. 114.
3. ¶. Art. 500. §. 2.

Pierre Corneille.

ou en réformer quelques-unes de celles que les Anciens avoient faites selon les lieux & les tems où ils vivoient.

On peut dire encore à sa gloire que comme Homere a été le modéle sur lequel Aristote & les autres ont formé leurs régles de la Poëtique pour le genre Héroïque, les meilleures régles du genre Dramatique que nous ayons, sont les Ouvrages de Corneille, sur lesquels on peut hardiment faire un Art Poëtique pour ce genre.

Car quelque chose que la Raison ait pû prescrire à l'Art Poëtique, on ne peut nier que l'invention des Poëtes & le choix qu'il leur a plu de faire de certaines choses au préjudice des autres, ne lui ayent donné sa matiére & sa forme, selon la remarque qu'en a faite le P. le Bossu (1).

MONSIEUR NICOLE.

Pierre Nicole.

1080. L'Auteur Anonyme (2) d'un Recueil d'Epigrammes Latines & de Sentences Grecques, Latines, Espagnoles, & Italiennes, imprimé in-12 à Paris en 1659. a mis à la tête de cet Ouvrage une Dissertation Latine sur les Epigrammes qui mérite son rang parmi ce qui s'est fait de meilleur sur l'Art Poëtique.

C'est un Traité de la *Beauté Poëtique*, dans lequel cet Auteur a eu dessein de distinguer la véritable & solide beauté, d'avec la

1. René le Bossu, Traité du Poëme Epique liv. 1, chap. 1.

2. ¶. Voyés Article 263.

la fausse & l'apparente. Il y éxamine d'où vient cette grande différence dans les goûts divers des Critiques sur ce sujet: pourquoi les chansons des Villages & du Pont-neuf qui souvent n'ont rien que de déraisonnable & de grotesque, ne laissent pas de plaire, au lieu que Terence, Virgile, &c. qui sont remplis de cette véritable beauté plaisent à peu de gens. Pierre Nicole.

Il s'applique particuliérement à découvrir cette Beauté dans le son & la cadence des vers & dans tout ce qui est de la juridiction de l'oreille qui est le juge de cette Beauté.

Mais il s'est borné pour la recherche de cette Beauté dans le genre Epigrammatique. Il y traite des vertus de l'Epigramme avec éxactitude & beaucoup de discernement. Il fait voir que le nombre des excellentes Epigrammes est beaucoup plus petit que plusieurs ne se l'imaginent, & il met hardiment au rang des défectueuses celles dont le sujet est faux, fabuleux, équivoque, hyperbolique, décisif sur un point contesté, étranger, accidentel, tiré de loin, choquant, mal-honnête, bas, vil, odieux. Il met au même rang celles qui ont de la malignité, celles qui ont des subtilités puériles, grotesques, & celles où les allusions & les jeux sur les mots paroissent affectés.

Le Pere Vavasseur a censuré divers endroits de cette Dissertation, & a trouvé à re-

2. ¶. Ménage chap. 115. de l'Anti Baillet dit très-affirmativement que le *Delectus Epigrammatum* est de Dom Lancelot.

Pierre Nicole. redire non-seulement à quelques-uns de ses sentimens, mais encore à quelques mots de sa Latinité (1).

LE PERE RAPIN

(*René*) Jésuite, de Tours, né l'an 1621. (2)

Le Pere Rapin. 1081. NOus avons de cet Auteur divers Ouvrages qui concernent l'Art Poëtique; comme 1. la Comparaison d'Homere & Virgile; 2. les Réfléxions sur la Poëtique; 3. la Dissertation sur l'Eglogue, &c. [dans son volume in-4. *des Comparaisons* des grands Hommes à Paris 1684]

Le premier de ces Ouvrages est un véritable Traité du Poëme Epique, & on peut dire que c'est un des plus réguliers & des plus judicieusement conduits de tous ceux qui se sont faits dans ces derniers tems sur cette matiére. Il n'a point été moins bien reçu parmi les Etrangers que chés nous. Les Anglois l'ont mis en leur Langue avec les autres Traités du même Auteur qui regardent les belles Lettres; & l'an 1684. on le vit paroître séparément traduit en Latin imprimé à Utrecht in-12.

Les Auteurs des Actes des Savans qui se publient à Leipsick en Allemagne, font de

1. Voyés le P. Vavass. Tr. de l'Epigramme.
2. Voyés Article 70.
3. Acta Eruditor. Lipsiens. Decemb. 1684. pag. 560.

4. Nou-

de grands éloges de cet Ouvrage (3). Ce Traité fait voir, disent-ils, que celui qui l'a composé est un homme d'une doctrine exquise, & qu'il est merveilleusement exercé dans la lecture des anciens Auteurs. En effet ce sont des maximes qui paroissent choisies avec discernement, & que l'Auteur a voulu établir sur la Raison, sur le bon sens, sur le goût le meilleur des Anciens, sur une longue expérience de l'Art, & sur une grande connoissance de l'esprit de l'homme. Le Pere Rapin.

On peut dire la même chose du Traité des *Réfléxions*, que M. Bayle appelle l'*Art Poëtique du Pere Rapin* (4), parce qu'effectivement c'est un des plus raisonnés d'entre les Ouvrages de cette nature. On peut dire même qu'il est un des plus universels, quoiqu'il ne soit pas un des plus gros. Car il ne renferme pas seulement le genre Epique, ou le genre Dramatique, moins encore une seule espéce compriſe sous ces genres ; mais il comprend presque tous les genres de Poësies, & il leur prescrit des régles solides & judicieuses.

Nous avons rapporté ailleurs le jugement avantageux que Mr. l'Abbé Gallois a fait de ces Refléxions (5), & il y faut ajoûter celui de Mr. de Segrais (6) que ces Réfléxions sont un beau Traité, & que le Pere Ra-

4. Nouvelles de la République des Lettres de Septembre 1684. pag. 131.

5. Partie premiére des Critiques, nombre 70. pag. 32. tom. 2.

6. Préface sur Virgile nomb. 6. pag. 9.

Le Pere Rapin. Rapin n'eſt pas moins bon juge de Poëſie qu'excellent Poëte.

LE PERE LE BOSSU

(*René*), Chanoine Régulier (1).

Le Pere le Boſſu. 1081. *bis.* CEt Auteur publia l'an 1675. un gros in-12. mais fort beau Traité du Poëme Epique en ſix Livres. C'eſt un des plus conſidérables qui ayent encore été vûs ſur ce ſujet juſqu'à préſent, ſoit pour la diſpoſition & la clarté qui paroît dans ſa méthode, ſoit pour l'éxactitude qu'il a apportée dans l'éxamen de ſa matiére, ſoit enfin pour la ſolidité avec laquelle il traite les choſes mêmes qui ſembleroient en avoir le moins.

Ce Pere témoigne qu'il n'a point entrepris cet Ouvrage pour former des Poëtes à la maniére d'aujourd'hui qu'il ne connoit pas aſſés, dit-il, mais ſeulement pour ſe faire un fondement aſſuré dans le deſſein qu'il avoit d'expliquer l'Eneïde de Virgile.

Il prétend que dans cette réſolution il n'a point dû s'arrêter à tout ce que l'on a inventé en ces derniers tems, parce qu'il n'eſt pas perſuadé que ce qu'ont penſé quelques nouveaux Auteurs ſoit une raiſon univerſelle, & une notion commune que la nature devoit avoir miſe dans la tête de Virgile. Mais laiſſant à la poſtérité à décider ſi ces nouveautés ſont bien ou mal

1. ¶. Mort le 14. Mars 1680. agé de 49. ans.
2. Ren. le Boſſu, chap. 1. du liv. 1. du Poëme Epiq.

mal imaginées, il s'arrête seulement à ce qu'il a crû trouver dans Homere, dans Aristote, & dans Horace. Il a voulu les interpréter les uns par les autres, & Virgile par tous les trois, comme n'ayant qu'un même génie & une même idée de la Poësie Epique (2). Le Pere le Bossu.

LE PERE MENETRIER

(*Claude François*) Jésuite (3).

1082. NOus avons de ce Pere un Traité des Représentations de Théâtre anciennes & modernes qui se font en Musique, & que nous appellons communément *Opera*. Cet Ouvrage parut in-12. à Paris l'an 1681. & il devoit servir d'avant-goût au grand dessein qu'avoit alors cet Auteur de publier la Philosophie des images qui consiste dans les paroles, les choses, & les actions, & dont il nous a donné quelques volumes depuis ce tems-là. Le Pere Menetrier.

On ne peut pas nier que ces Représentations ne fassent partie de la Poësie Dramatique, & qu'ainsi ce Traité n'appartienne à l'Art Poëtique autant qu'à la Musique.

C'est un Ouvrage plein de recherches curieuses & assés nouvelles. L'Auteur voulant donner plus d'autorité à tout ce qu'il avance, n'a point fait difficulté de faire remonter l'origine de l'*Opera* non seulement jusqu'à David, mais encore jusqu'au tems

2. ¶. Mort le 21. Janvier 1705.

Le Pere Menetrier.

tems de Moïse & de Job, prétendant que le Livre qui porte le nom de ce dernier est une véritable Représentation Dramatique composée par Moyse ou par quelque autre Ancien, pour être répresentée devant les Israëlites. Il semble s'être étudié par la suite historique qu'il donne des Actions de Théâtre, à nous faire voir que ces sortes de Représentations sont enfin à leur perfection dans ces derniers tems.

MONSIEUR BORREMANS

(*Antoine.*)

Antoine Borremans.

1083. IL a fait en forme de Dialogue un Traité des Poëtes & des Prophétes, qui fut imprimé à Amsterdam en 1678. Nous en avons déja dit quelque chose parmi les Critiques que nous ne répéterons pas ici, pour ne point sortir de notre sujet (1).

Il ne s'est pas gêné beaucoup, dit-il (2), pour faire des recherches fort savantes & fort rares; mais il a écrit ce qui lui est venu dans la pensée. Il ajoûte que telle est la nature du Dialogue, où l'éxactitude trop scrupuleuse est à charge, & où la bien-séance ne demande pas qu'on observe tant d'ordre, comme il le prétend. Mais il semble ne s'être point souvenu de cette maxime, lors qu'il a chargé son Traité de citations, ce qui fait voir qu'il a voulu être

1. Tom. 2. part. 2. des Critiques Gramm. nombr. 586. pag. 374.

être plus éxact qu'il ne dit, quoi qu'il ait reconnu lui-même que cette méthode de tant citer de Grec & de Latin, & cette affectation d'érudition est peu convenable à la nature du Dialogue & de l'entretien familier. Antoine Borremans.

LE PERE THOMASSIN

(*Louis*), Prêtre de l'Oratoire (3).

1084 NOus devons à ce savant Homme *la Méthode d'étudier & d'enseigner Chrétiennement & solidement les Poëtes, par rapport aux divines Ecritures & aux Lettres Saintes*, c'est-à-dire aux connoissances que nous acquerons dans la lecture des Peres & des Auteurs Ecclésiastiques. Cet Ouvrage parut en trois volumes in-8°. à Paris l'an 1681 & 1682. Le Pere Thomassin.

Il prétend faire voir dans ce bel Ouvrage que l'Eglise a regardé dans les siécles mêmes de sa plus grande ferveur la liberté de faire enseigner les Poëtes par des Professeurs Chrétiens, comme un des points les plus importans de sa discipline & de sa morale. Il en montre l'utilité que ces Professeurs mêmes en retiroient autrefois contre le Paganisme, ne croyant pas qu'il y eût de méthode plus commode pour faire prendre le parti du Christianisme aux Gens de Lettres & aux Philosophes des premiers siécles qui feignoient de n'être point si touchés

2 Borrem. de Poët. & Proph. Præf.
3. Mort le 24. Décembre 1695.

Le Pere Thomaſſin

chés des miracles que des impoſtures & des infamies qui paroiſſoient dans la Religion Païenne.

Il croit que le doute où ſemblent être pluſieurs perſonnes, ſi cette lecture nous étoit autrefois licite ou utile, n'eſt venu que de la mauvaiſe maniére dont quelques-uns s'en ſont acquités. Car il n'eſt ni licite ni utile de faire cette lecture ſeulement pour paſſer agréablement quelques heures, & pour donner une vaine ſatisfaction à notre curioſité. Mais il eſt libre & utile, & il eſt même néceſſaire pour les avantages de la Religion & de la Morale Chrétienne, qu'on ne laiſſe point perdre la mémoire de tant d'ennemis que nos Ancêtres ont terraſſés, de tant de fauſſes Divinités qui avoient impoſé au monde, de tant de vices où la créance de ces Divinités avoient précipité l'Univers, de tant de Poëtes & d'autres Ecrivains qui n'ont pû défendre une ſi mauvaiſe cauſe ſans la trahir & ſans combattre la vérité, ſans donner des preuves & des armes invincibles à ſes défenſeurs, & ſans ſe défaire d'eux-mêmes.

Mais il faut avouer que le deſſein du Pere Thomaſſin regarde moins les régles de l'Art Poëtique que l'uſage que l'on doit faire de la lecture des Poëtes & de la Poëſie des Anciens. Néanmoins les Poëtes Chrétiens pourront y trouver la plûpart des maximes néceſſaires pour ſanctifier leur Muſe, quoiqu'il ſemble que l'Auteur n'ait point eu d'autre intention que d'inſtruire les jeunes gens.

Cet Ouvrage comprend ſix Livres, dans

dans le premier desquels il traite de l'utilité que l'on peut retirer de la lecture des Poëtes qui ont précédé de beaucoup les Philosophes & les Historiens; du grand credit qu'ils eurent dans le monde, & enfin des précautions qu'il faut prendre, & des régles qu'il faut garder dans cette lecture afin qu'elle puisse être utile. Le Pere Thomassin.

Dans le second il rapporte les avantages qu'on peut retirer de la lecture des Poëtes par rapport à l'Ecriture Sainte. Il y fait le plan de l'Iliade, de l'Odyssée & de l'Enéide, pour en faire voir les rapports avec l'Ecriture. Il y examine la Censure que quelques-uns des anciens Philosophes & des Peres de l'Eglise ont faite d'Homere & des Fables. Il s'y applique à faire voir que les Poëtes ont connu les vérités les plus importantes des Ecritures divines.

Dans le troisiéme il traite des personnes illustres de l'ancien Testament, dont les Païens ont fait leurs Divinités, & des fausses Divinités dont il est parlé dans les Livres de l'ancien Testament.

Dans le quatriéme il parle des Dieux naturels ou du culte de la Nature & de ses parties; des Dieux Historiques, c'est-à-dire, des Hommes qu'on a mis au nombre des Dieux. Dans le cinquiéme, il parle de la Religion des Poëtes, & dans le sixiéme de leur Morale.

Mais il semble que la corruption de nos tems, & de nos mœurs n'ait pas peu contribué à gâter les fruits que toute la France & toute l'Europe même devoit recueillir d'un Ouvrage si laborieux

Le Pere Thomaſſin.

pour ſon Auteur, & ſi utile pour le Public. Il n'a point été facile juſqu'ici de perſuader aux libertins, aux débauchés & aux eſprits volages qu'ils doivent lire les Poëtes pour y apprendre la Morale & la réforme de leurs inclinations, & pour autre choſe, en un mot, que pour ſe divertir & ſatisfaire leur paſſion. Ils ſe contentent de louer l'érudition profonde de notre Auteur, & comme s'ils craignoient de devenir honnêtes gens par la lecture de cet Ouvrage, ils tâchent de ſe défaire de ſes charmes & de ſes attraits, en nous alleguant que notre Religion nous met d'autres Livres en main que les Poëtes pour réformer nos mœurs.

Voila peut-être une des principales raiſons de la froideur & de l'averſion que quelques eſprits chagrins ont témoigné pour un Ouvrage qu'on ne ſauroit trop eſtimer.

MONSIEUR PETIT

(*Pierre*) (1).

Pierre Petit.

1085. NOus avons de cet Auteur un Traité de la *Fureur Poëtique*, qui fut imprimé à la tête du Recueil de ſes Poëſies à Paris en 1683. *in*-8°.

C'eſt un Traité fort ſingulier, & il contient des recherches ſavantes qui font connoître que l'Auteur eſt bien pénétré de ce qu'il enſeigne, & qu'il eſt également habile

1. ¶. Mort l'an 1687.

le dans la Philosophie & dans la Poësie.

Pierre Petit.

Messieurs de Leipsick qui donnent au Public les Actes des Savans, nous font concevoir une idée fort avantageuse de cet Auteur en plus d'un endroit de leur Ouvrage, & ils disent du Traité de la Fureur Poëtique en particulier (2) que c'est une Dissertation très-élégante & très-docte.

L'Ouvrage paroît si rempli dans ce qu'il contient, qu'il ne seroit pas aisé aux Lecteurs les plus intelligens & les plus appliqués de s'appercevoir qu'on y pût rien ajouter, si l'Auteur n'avoit jugé à propos lui-même d'en avertir ses amis. Mais le principal & peut-être l'unique effet de cet avis sera sans doute d'exciter dans les esprits de ses Lecteurs la passion de voir incessamment une nouvelle édition de ce Traité avec les augmentations que Mr. Petit veut bien leur faire esperer.

Ce qui me paroît d'autant plus important, que depuis l'*Ion* de Platon, c'est-à-dire, depuis plus de deux mille ans, il me semble qu'il n'avoit presque point paru de Traité si singulier & si détaché sur ce sujet.

Au reste, comme Mr. Petit s'est consommé dans la lecture de Platon aussi-bien que dans celle des autres anciens Philosophes, on doit être moins surpris de voir une si grande conformité de sentimens & de connoissances entre Platon & lui. Mais loin de témoigner contre les Poëtes le chagrin que Platon a fait paroître contre

2, Acta Eruditor. Lipsi. ann. 1684. tom. 3. pag. 329.

Pierre Petit. tre eux, il a bien voulu même augmenter leur nombre, & faire voir qu'il connoissoit les effets de cette *Fureur Poëtique*, autant par sa propre expérience que par les écrits des Anciens.

LE PERE FRISON

(*Leonard*) Jésuite du Périgord, né en 1628.

Le Pere Frison. 1086 CE Pere publia en 1682. trois Livres du *Poëme* à Bourdeaux dans le dessein de donner de nouvelles régles de l'Art Poëtique, ou de rendre quelques-unes de celles des Anciens proportionnées à la portée de la jeunesse d'aujourd'hui.

Car voyant que de tous ceux qui avoient traité de cet Art avant lui, les uns l'avoient fait trop généralement ou trop superficiellement; les autres s'étoient élevés trop haut, & y avoient mêlé trop d'érudition: il a cru devoir travailler pour l'utilité des enfans & des commençans, & qu'ainsi il devoit s'accommoder à leur capacité, en tenant un milieu entre ces deux extremités.

Il s'applique particuliérement à traiter du genre Héroïque, il ne touche le Lyrique & l'Elégiaque qu'en passant. Il dit qu'il n'a voulu rien dire du Dramatique, parce qu'on ne peut rien ajouter à ce qui s'en

1. Leon. Fris. præfat. ad libr. de Poëmat. Idem in Opere pag. 84 85. & in indice.

G.

s'en eſt dit dans ces derniers tems. Le Pere Friſon.

Dans ſon premier Livre il traite de la matiére, de la forme, & de l'invention Poëtique: dans le ſecond de la diſpoſition & des parties: dans le troiſiéme de la diction Poëtique, de la ſtructure des vers, de leur nombre & de leur meſure.

Il a tâché de reduire ce qu'il dit de l'Epopée, en ſorte qu'il pût répreſenter l'Iliade, l'Odyſſée, & l'Enéide en une eſpéce de petit tableau pour les proportionner à la pétiteſſe des enfans (1).

Son deſſein principal a été de rendre ſa Poëtique chrétienne, de découvrir les moyens de traiter les myſtéres de notre Religion, de former des Poëtes chrétiens, & de ruiner les ſentimens de ceux qui prétendent que les ſujets qui ſont ſimplement pieux ou purement miraculeux ne ſont point propres pour la Poëſie.

Il ne paroît pourtant pas ſi difficile qu'étoit Mr. Deſmarets, qui ne vouloit point de compoſition avec les anciens Poëtes. Car loin de rejetter les inventions & les expreſſions des Anciens, il veut qu'on les imite, & il propoſe les moyens de le faire à la fin de ſon Ouvrage où il donne des éxemples de parodies qu'on peut faire ſur tout ce qu'on peut appliquer à notre Religion. De ſorte que la Poëſie chrétienne ſelon lui conſiſteroit dans l'imitation des meilleurs Poëtes de l'Antiquité auſſi bien-

(1) G. Becan. Epiſt. Dedicat. ad B. Virginem poſt Sidron Hoſſch. Poëm.

Le Pere Friſon.

bien que dans celle des actions de l'homme.

Dans l'intention que le Pere Friſon a eue de ne s'attacher qu'à ce qu'il y a de plus utile & de plus agréable dans l'Art Poëtique, il a cru devoir ſe ſervir beaucoup de Ciceron, ſelon que l'a remarqué Mr. de la Roque (1) ſoit pour l'érudition, ſoit pour le ſtyle. Ce qui fait, dit-il, que ce Traité n'eſt pas compoſé ſéchement à la façon des Livres Didaſcaliques, mais qu'il tient beaucoup de l'air des Traités oratoires du Maître de l'Eloquence. Néanmoins il ne s'eſt pas tellement donné à Ciceron dont il a pris l'Orateur pour ſon modéle, qu'il ne ſe ſoit auſſi appliqué fortement à imiter Quintilien dans ſes Inſtitutions pour ſa maniére de traiter (2). Et l'on peut ajouter que la quantité & la qualité des morceaux de vers qu'il y inſere pour ſervir d'éxemples, ne ſert pas de peu pour interrompre & diverſifier ſon ſtyle Didactique.

MONSIEUR DESPREAUX

(*Nicolas Boileau*), Pariſien. (3)

Boileau Deſpreaux.

1087. OUtre un Diſcours ſur la Satire, nous avons de lui un Art Poëtique en vers, diviſé par quatre Chants ou quatre Livres.

On peut dire de cet Ouvrage le contraire de celui du Pere le Boſſu, & que comme

1. Journal des Savans du 3. Août de l'an 1682.
2. Leon. Friſ. ibid. ut ſupr.

me nous n'avons encore eu perſonne qui ait mieux connu que Mr. Deſpreaux le génie de la Poëſie moderne, & qui par conſéquent ait pû mieux découvrir les bonnes & les mauvaiſes qualités des Poëtes de ces derniers ſiécles, perſonne n'a pû mieux réuſſir que lui à nous donner les régles d'un nouvel Art Poëtique. Boileau Deſpreaux.

Cet Ouvrage ne laiſſe pas d'être formé ſur le goût des Anciens; & quoi qu'il ſemble qu'on n'y retrouve point toutes leurs maniéres dont on a crû pouvoir ſe diſpenſer dans les derniers ſiécles, il paroît aſſés néanmoins qu'il a jetté les fondemens de ſon Art ſur les maximes des anciens Maîtres, en ſe reſervant pourtant le droit de les réformer ou de les ajuſter à nos uſages, dans les endroits mêmes où il ſemble qu'il n'a ſongé qu'à les traduire.

Il eſt difficile de rien ajoûter à l'adreſſe avec laquelle il a fait cette union, & l'on peut hardiment produire cet Ouvrage pour faire voir que les régles nouvelles ne détruiſent nullement celles de nos prémiers Maîtres, mais qu'elles peuvent ſervir à les perfectionner; & pour montrer qu'il y a de l'injuſtice à vouloir condamner les Ouvrages de ceux qui n'ont pû prevoir les caprices des Modernes.

D'un autre côté, il eſt aiſé de remarquer par cet Art Poetique, que ces derniers venus n'ont peut-être eu gueres moins d'eſprit que les Anciens; que dans les choſes qui dépendent du choix & de l'invention,

3. Voyés Article 140.

Boileau Despreaux.

tion, ceux-là peuvent avoir aussi des imaginations qui soient justes & heureuses, comme en ont eu ceux-ci ; & que personne ne doit trouver mauvais que les uns & les autres ayent suivi dans leurs imaginations le génie des tems où ils vivoient, des Etats dont ils suivoient la police, des mœurs & des coutumes qui étoient en usage chés eux, de la Langue qu'ils parloient & de la Religion même à laquelle ils étoient attachés.

Au reste l'habileté, la délicatesse, & la solidité de jugement n'éclatent pas moins dans cet Ouvrage, que dans les autres qui nous sont venus du même Auteur ; quoi qu'il semble que Mr. Desmarets & Monsieur Pradon ayent voulu rapporter toutes ces bonnes qualités à Horace, à Scaliger, à Vida, & aux autres Auteurs que Mr. Despréaux a suivi dans cet Ouvrage (1).

Mademoiselle LE FEVRE,

Autrement Madame DACIER (2)

De Saumur, fille de Tanneguy, Originaire de Caën.

Madame Dacier.

1088. CEtte Demoiselle a mis à la tête des trois Comédies de Plaute, qu'elle a traduites en notre Langue avec des

1. Il devoit dire : *qu'ils vouloient que Mr. Despréaux eût suivi dans cet Ouvrage*, car en 1675. Despréaux déclara solennellement qu'il n'avoit jamais lu Vida, & je crois

des Remarques [*in*-12. 3. vol. 1683.], une curieuse Dissertation en forme de Préface touchant la Poësie Dramatique & le Théâtre des Anciens. Elle y recherche avec éxactitude l'origine de ces sortes d'Ouvrages, leurs accroissemens, & les divers changemens qui leur sont arrivés. Elle y traite de la vieille Comédie, de la moyenne, & de la nouvelle, de la Satire, & de toutes sortes de Représentations de Théâtre. Mais on ne peut pas nier que Terence n'ait eu quelque chose à souffrir de la tendresse & de l'inclination particuliére de Mademoiselle le Fevre pour Plaute. Madame Dacier.

On peut mettre encore au rang des Ouvrages qui regardent l'Art Poëtique l'éxamen selon les régles du Théatre qu'elle a fait, non seulement de l'Amphitryon, du Rudens & de l'Epidicus de Plaute, mais encore du Plute & des Nuées d'Aristophane. Et il n'y a pas une de ces piéces qui ne faſſe connoître quel est le fonds de la doctrine, & la certitude de l'expérience que Mademoiselle le Fevre a acquise dans tout ce qui regarde les belles Lettres & l'Antiquité.

LE PERE DE MOURGUES.

1089. CE Pere publia en 1684. un Traité de la Poësie Françoise [*in*-12.], où l'on voit qu'il descend jusques dans Le P. de Mourgues.

crois de plus qu'il ne s'étoit pas trop rompu la tête à lire Scaliger.

a. ¶. Morte le 17. Août 1720. âgée de 67. ans.

Le Pere de Mourgues.

dans un détail des moindres choſes qui peuvent regarder ſon ſujet, ſelon le rapport de Mr. de la Rocque (1), qui ajoûte qu'il ne s'étoit juſqu'ici rien trouvé de plus ample ſur ce ſujet.

Il y décide tout ce qui peut faire difficulté, tant ſur la rime & le nombre des ſyllabes, que ſur l'arrangement des Vers, & il appuye ſes Réfléxions par des autorités priſes des Ecrivains les plus célébres, comme l'a encore remarqué le même Auteur.

LE SIEUR RENALDINI

(*Charles*) né en 1615. Profeſſeur à Padouë reçu l'an 1665.

Charles Renaldini.

1090. LA troiſiéme & derniére partie de ſon premier Tome de Philoſophie, comprend ſa Poëtique qu'il a expoſée par Diſſertations. Ce qui fut imprimé à Padouë en 1681. in-folio.

Il s'eſt appliqué particuliérement à la méthode & à la netteté, pour donner de l'ordre & de la ſuite à ſa matiére.

Pour faire mieux connoître la nature de cet Art, il s'applique d'abord à faire la diſtinction de la Poëtique d'avec la Poëſie, & de la Poëſie d'avec le Poëme: Enſuite il traite de la meſure, de l'imitation & de ſes défauts, de l'origine & des cauſes de la Poëſie, & de la fureur Poëtique. Il paſſe enſuite à la fiction Poëtique, à la fable, aux proprietés du Poëme, aux mœurs &

1. Journal des Savans du 22. Janvier 1685.

& à l'expreſſion ou au ſtyle. Dans la derniére Diſſertation, il traite de divers genres de Poëſie, de toutes ſortes de Drames, de la Tragédie, de la Comédie, de l'Epopée, de l'Eglogue, de la Satire, du Roman, de l'Elégie, de l'Epigramme, de l'Epitaphe, & de l'Eloge (2). Charles Renaldini.

Liſte de divers autres Ouvrages ſur l'Art Poëtique, que j'ai vûs cités avec approbation par ceux qui ont eu occaſion d'en parler dans leurs Ecrits, mais dont je n'ai point trouvé de jugemens aſſés précis pour en faire des Chapitres à part.

1091. I. DIEGUE GARZIA DE RENGIFO, ou plûtôt Jean Garze de R. Jéſuite Eſpagnol, Regent au College d'Avila, publia ſous le nom de ce Diegue l'*Art Poëtique Eſpagnol* en Langue vulgaire à Salamanque l'an 1592. in-4. C'eſt un Ouvrage fort approuvé & qui a été loué par Meſſieurs de Port-Royal dans la partie de leur Grammaire Eſpagnole, qui regarde la Poëſie de ceux de la Nation en leur Langue.

II. ALPHONSE LOPEZ de Valladolid Médecin, qui vivoit ſur la fin de l'autre ſiécle, étoit un fort méchant Poëte à la vérité, mais il ne laiſſoit pas de bien ſentir la bonté des vers. Comme il n'eſt pas fort extraordinaire de ſavoir juger d'une choſe quoiqu'on ne la puiſſe pas faire, on ne doit pas être ſurpris d'apprendre que ce Lo-

2, Acta Eruditor. Lipſienſ. ann. 1682. pag. 173. 174.

Lopez ait fait un gros Traité in-4. de l'Art Poëtique imprimé à Madrid l'an 1596. sous le titre de *Philosophia antigua Poëtica* en Langue vulgaire. Et cet Ouvrage joint & confronté avec son Poëme Espagnol de *Pelage*, fait voir en effet qu'il est plus aisé de donner des régles & des leçons aux autres, que de les mettre soi-même en pratique, comme le judicieux Nicolas Antonio nous l'assure de ce Lopez.

III. GEORGE FABRICIUS Allemand de Kemnitz, a fait sept Livres de l'*Art Poëtique* en Latin, imprimés en diverses Villes d'Allemagne [*in*-8. 1589.], où l'on trouve beaucoup de lecture, à la façon des Savans du Pays.

Il a fait encore diverses *Comparaisons des Poëtes Latins* tirées de la Critique de Jules Scaliger. Sans parler d'un autre Recueil de divers Auteurs publié sous le titre de l'*Abregé de l'Art Poëtique* imprimé à Geneve l'an 1592. Les principaux de ces Auteurs sont ce Fabricius & Scaliger.

IV. LOUIS DOLCE Italien de Venise, a fait un Traité en Langue vulgaire de la Poësie Italienne, que plusieurs estiment autant que le *Tempo*, qui avoit écrit avant lui sur le même sujet. Il a fait encore un Discours sur la Satire, sans parler de ce qu'il a donné aussi en sa Langue sur les Satires & l'Art Poëtique d'Horace, & de ses Commentaires sur l'Arioste qui appartiennent aussi à l'Art Poëtique.

* *Espositione de i vocaboli difficili in Orlando Furioso de l'Ariosto* in-4. *Venet.* 1550. — *Offervationi nella volgare lingua*, in-8. *Venet.* 1530.

V.

V. LAURENT GAMBARA de Breſſe (qui mourut l'an 1586.) a fait un Traité Latin de la maniére de rendre la Poëſie parfaite, imprimé à Rome in-4. l'année de ſa mort. Il prétend faire voir dans cet Ouvrage qu'il y a une obligation indiſpenſable à tout Poëte, ou à tout Verſificateur & Rimeur ſe diſant Poëte, de retrancher non ſeulement tout ce qui peut être malhonnête, laſcif & libertin dans les vers, mais encore tout ce qui ſent la Fable & le culte des fauſſes Divinités.

VI. JACQUES DE BRUGG ou PONTANUS Jeſuite de Boheme fort verſé dans les Humanités, & plus capable de juger des bons vers que d'en faire, a donné en Latin trois Livres d'*Inſtitutions Poëtiques* qui ont été bien reçuës du Public, comme il paroit par les diverſes éditions qui en ont été faites en Allemagne & en France. Il a fait encore un Traité ſur cet Art ſous le titre de l'*Apprentiſſage de la Poëtique*. Pontanus mourut à Ausbourg le 25. Novembre de l'an 1626. âgé de 84. ans. Ce que j'ai voulu marquer de lui comme de Gambara, parce que je n'aurai point occaſion de parler d'eux parmi les Poëtes, quoiqu'ils ayent fait des Poëſies l'un & l'autre.

* *Floridorum Libri VIII. Poëticarum Inſtitutionum Libri III.* in-8. *Ingolſtad.* 1602.

—— *Attica Bellaria, ſeu litteratorum ſecundæ menſæ, ad animos relaxandos III. Partib.* in-8. *Aug. Vind.* 1620.

VII. GEORGE SABINUS Allemand Profeſſeur à Francfort ſur l'Oder, qui étoit en réputation de faire d'aſſez bons

vers, a composé un Traité en forme de Préceptes pour apprendre à faire des vers à l'imitation des Anciens. Et l'on peut dire à la recommandation de cet Ouvrage qu'on a bien voulu s'en servir dans la France au siécle passé.

* *De carminibus ad Veterum imitationem artificiosè componendis* in-8. *Paris.* 1580.

VIII. Il paroît aussi que l'on a estimé l'Institution Poëtique de JEAN BUCHLERUS Allemand, & l'Abregé des Maximes de cet Art par CONRAD BACHMAN aussi Allemand. L'Art Poëtique de FRANÇOIS DE MACEDO Portugais alors Jésuite, celui de VITUS DE BERING Danois, & de quelques autres Auteurs dont la Liste ne pourroit qu'ennuyer le Lecteur.

IX. Il en faut pourtant distinguer ce que CAMPANELLA fameux Dominicain a fait sur ce sujet dans sa Philosophie raisonnable, dont la Poëtique fait une cinquiéme partie.

X. Le Traité qu'on attribue à FAMIANO STRADA célébre Jésuite Romain, & qui est compris en cinq Livres, quoiqu'il n'en soit point parlé dans les Recueils Bibliothecaires de la Societé.

XI. Celui de JACQUES MASENIUS Allemand qui parut l'an 1661. sous le titre *Palæstra Eloquentiæ ligatæ.*

XII. Le Traité que Mr. VOSSIUS le jeune a fait *Du Chant des Poëmes, de la force & des vertus du nombre & de la cadence* imprimé à Oxford depuis quelques années. ¶. 1673.

XIII.

XIII. La *seconde Plume* de Monsieur CARAMUEL DE LOBKOWITZ, c'est-à-dire le Tome qui contient ses *Rhythmiques* qui fut imprimé in-folio l'an 1665. à Saint-Angelo, qui étoit sa maison de campagne dans son Dioceſe de Campagna au Royaume de Naples; puis en 1668. dans la Ville même de Campagna augmenté de deux fois plus que la premiére édition. Il traite dans ce Tome de la quantité discréte, & il représente les idées des nombres qui peuvent être communes à toutes sortes de Langues.

La troisiéme *Plume* du même CARAMUEL ou son troisiéme Tome imprimé à Rome l'an 1663. *in-folio*, dans lequel il traite de la quantité continuë des syllabes, de la durée & de la mesure de la prononciation, où il a fait l'ingénieux à outrance dans le rafinement sur ce qui concerne tous les secrets vrais & chimériques de la versification, & où il a formé divers Labyrinthes d'où il n'est pas trop bien sorti lui-même.

XIV. Enfin s'il ne s'agissoit que de faire un simple catalogue des Traités sur l'Art Poëtique de diverses Langues & Nations différentes; j'aurois pu rapporter pour la Poësie des Hébreux les Traités de *Jean Gabriel Drechsler*, imprimés à Leipsick *in*-8. en 1672. de *Théodore Ebert* imprimés à Leipsick en 1628. 1640. 1662. de *Laurent Fabricius* imprimés à Wittemberg *in*-8. en 1626. de *Laurent Frisius* imprimés à Coppenhague *in*-4. en 1672. de *Gilbert Genebrard* imprimés à Paris *in*-4. en 1587. de *Fran-*

François Gomarus imprimés à Leyde *in*-4 1641. d'*Antoine Jourdain*, Jésuite, dont on dit que l'Ouvrage n'a pourtant pas été encore imprimé.

Pour la Poësie des Grecs, j'aurois pû aussi ajoûter les Traités singuliers de *Jean Volandus* en quatre Livres imprimés à Leipsick en 1613. *in*-8. d'*Abdias Prætorius* imprimés à Wittemberg en 1561. 1572. *in*-8. de *Christofle Helvicus* à Giesen en 1610. *in*-8. à Nuremberg en 1623. de *Proclus* dont la Chrestomathie a été traduite & commentée par *André Schott*, Jésuite, des Peres *Jacques Gretser*, *Pierre Halloix*, *Nicolas Caussin*, *Philippe Labbe* Jésuites, & de plusieurs autres qui ont traité aussi-bien de la Prosodie & de la versification Grecque que de la Poëtique.

Mais il seroit moralement impossible de rapporter tous ceux qui ont traité singuliérement de la Poësie Latine, & il est encore plus aisé d'en faire des amas qu'un choix & un discernement.

Pour ce qui est de la Poësie en Langues vulgaires, quoique j'en aye rapporté assés de Traités pour satisfaire le Lecteur, j'aurois encore pu ajouter aux François les Traités de *Thomas Sibillet*, de *Pierre de la Ramée*, & de *Pierre de Ronsard*, *&c.* aux Italiens *Girolamo Brusoni*, *Francesco Patrizio*, *Giovan Battista Pigna*, *Tomaso Stigliani*, *Camillo Pellegrino*, *Giulio Camillo Delminio*, *Ansaldo Ceba*, *Lelio Guidiccioni*, *Giuseppe Battista*, dont la Poëtique ne parut qu'en 1676. *Jean Baptiste Giraldi*, *Jason de Nores*, qui outre ce qu'il

qu'il a fait contre le Verat ou l'Auteur du *Paſtor Fido*, a donné une Poëtique, un Traité des cauſes des progrès que la Comédie, la Tragédie, & le Poëme Epique ont reçus de la Philoſophie, & une explication de l'Art Poëtique d'Horace, &c. Aux Eſpagnols *Miguel Sanchez de Viana*, *Vicente Eſpinel*, *Luis Alonſo de Carvalho*, *Geronimo de Mondragon*, *Gonçalo Argote de Molina*, *Manuel Faria de Souſa*, &c.

Je finirai par un Traité de la Poëſie Allemande écrit en Langue vulgaire par le Sieur *Daniel George Morhofen* & imprimé à Kiel *in*-8°. l'an 1682. Meſſieurs de Leipſick qui nous en ont fait un Extrait dans les Actes de cette année (1), diſent que l'Ouvrage ſe diviſe en trois parties, dont la premiére regarde généralement la Langue Allemande, la ſeconde traite de la Poëſie des Allemans & de leurs Poëtes, & la troiſiéme de leur Art Poëtique. Les cinq premiers chapitres de la ſeconde Partie, ſont employés à traiter de la Poëſie des autres Nations de l'Europe en Langues vulgaires. Dans le premier, il parle de la Poëſie Françoiſe qu'il établit la plus ancienne de toutes dans les Provençaux & les Languedochiens. Dans le ſecond, il traite de la Poëſie Italienne qu'il fait venir de la Françoiſe. Dans le troiſiéme, de l'Eſpagnole, à laquelle il ne paroît pas beaucoup favorable. Dans le quatriéme, de l'Angloiſe qu'il dérive de la Langue des anciens Saxons ; & dans le cinquiéme,

1. Page 271. ann. 1682.

me, de la Flamande ou Teutonique qui n'eſt pas différente de l'Allemande d'aujourd'hui. Le reſte de cette ſeconde partie eſt employé à faire voir l'antiquité de la Poëſie Allemande à laquelle il donne trois âges, dont le premier commence aux Germains dont parle Tacite, le ſecond à l'Empereur Charlemagne qu'il fait Poëte Allemand, & le troiſiéme à Martin Opitius qui vivoit dans notre ſiécle.

La troiſiéme partie de l'Ouvrage de Mr. Morhofen comprend les préceptes de l'Art, & l'examen de diverſes objections que Meſſieurs Voſſius (*Iſaac*), Deſmarais (*Roland*), & Sluſius ont formées ſur les difficultés qu'il ſe trouve dans la Langue Allemande pour la belle Poëſie.

JUGEMENS DES SAVANS,

SUR LES PRINCIPAUX OUVRAGES DES POETES.

PREMIERE PARTIE.

MOYSE

Legiſlateur & Gouverneur des Iſraëlites (1).

1492 IL ſemble que ce ſoit faire honneur à la Poëſie & aux Poëtes chrétiens de leur donner un Chef de leur Profeſſion, qui ait été auſſi de leur Religion, afin de ne

1. ¶. Mort dans la cent-vintiéme année de ſon âge, 1491. avant Jeſus-Chriſt.

Moïse. ne point laisser aux Gentils la gloire qu'ils se sont attribuée d'avoir été les Auteurs de cet Art merveilleux.

C'est ce qui se rencontre incontestablement en la personne de Moïse, à qui pas un Critique, ce me semble, n'a refusé jusqu'ici la qualité de Poëte, soit qu'il ait écrit en vers, soit qu'il n'ait écrit qu'en Prose. Il a consacré cet Art plusieurs siécles avant qu'Homere en eût fait un usage profane; & il en a honoré la Vérité éternelle, avant que celui-ci se fût fait considérer comme le pere de tout ce qu'il y a de mensonges & d'infamies dans les Fables & dans la Religion Païenne.

Nous avons de la Poësie de Moïse le Cantique du Deuteronome (1), & le Livre de Job, dont il est l'Auteur, selon toutes les apparences. S. Jerôme dit qu'il n'y a rien de plus beau que ce Cantique, ni rien de plus accompli que le Livre de Job pour la Poësie-même; & il ajoute sur la foi de Joseph & d'Origène, qu'ils étoient composés en vers Hexametres & Pentametres (2).

Les Interprétes de l'Ecriture & les Critiques sacrés n'ont pas manqué de faire à l'envi les éloges de ces deux piéces divines, & le respect qui est dû à l'Ecriture Sain-

1. C'est le 32. chapitre du Deuteronome.

2. Hieronym. præfat. in Chronic. Eusеb.

3. L. Thomass. Method. d'étud. & enseigner Chrétien. les Poëtes, liv. 1. part. 1. chap. 6. num. 4. 5. pag. 68. 69.

4. Ces. Jo. Voss. in Institutionibus Poëtic. Horatius

Moïſe.

ſainte nous donne ſcrupule de tranſcrire ces témoignages glorieux dans un Recueil dont la ſuite doit être preſque toute profane.

L'ignorance où nous ſommes de la véritable meſure & de la cadence des Vers qui étoient en uſage parmi les anciens Hébreux ne nous empêche pas de reconnoître, que l'air, l'eſprit, & la majeſté de la véritable Poëſie y regnent par tout. Il n'y a même aucune néceſſité que ces Ouvrages ayent été mis en Vers, pour pouvoir être conſidérés comme des Oeuvres Poëtiques, comme l'a très-bien remarqué le Pere Thomaſſin (3). Ce n'eſt pas la ſeule verſification qui fait les Poëtes, & les Critiques ſont convenus de dire (4) que la Poëſie n'eſt pas toujours liée ni renfermée dans la meſure & le nombre des pieds.

On peut mettre de la Proſe en Vers qui ne ſera rien moins que de la Poëſie, parce qu'elle n'aura rien de ce tour particulier, ni de cette élevation ſinguliére, ni de ces expreſſions vives, ni de ces figures hardies, & ſurprenantes de la véritable Poëſie. Et nous verrons dans la ſuite de notre Recueil un grand nombre d'Ouvrages Hiſtoriques, Philoſophiques, & Théo-

lo-

tius Satir. 4. libri 1. ſic habet.

——— *Ne tue enim concludere verſum*
Dixeris eſſe ſatis; neque, ſi quis ſcribat, uti nos,
Sermoni propiora, putes hunc eſſe Poëtam,
Ingenium cui ſit, cui mens divinior, atque os
Magna ſonaturum, des nominis hujus honorem.

Moïſe. logiques en Vers, qui n'ont pourtant pas acquis le titre de véritables Poëtes à leurs Auteurs (1).

Au contraire perſonne n'ignore que toutes les beautés particuliéres de la Poëſie ne ſe puiſſent trouver en un diſcours où les régles des vers ne ſeront nullement obſervées, & l'on convient que c'eſt véritablement de la Poëſie plutôt que de la Proſe, comme ſont la plupart de nos Romans, & quelques Dialogues de Platon, que quelques-uns ont mis au rang des Poëtes pour ce ſujet (2).

Or il n'y a perſonne qui ne reconnoiſſe, que les Ouvrages de Moïſe, dont nous parlons, ſont remplis de ces expreſſions énergiques, de ces images vives & ſinguliéres, de ces tours hardis & ſurprenans, & de ces riches deſcriptions qui ſont auſſi peu convenables aux autres Ecrivains, qu'elles ſont propres aux Poëtes (3).

LE PERE Meneſtrier au Traité des Repreſentations en Muſique témoigne que le Livre de Job eſt une Piéce Dramatique, & d'autres Critiques l'ont auſſi conſidéré comme une Comédie ſainte, faite pour l'inſtruction & la conſolation des Iſraëlites durant leurs voyages & leur ſejour au deſert d'Arabie.

JE ne parlerai pas de David, ni de Salomon, ni d'aucun des autres Auteurs ſacrés

1. Quintilian. Inſtitution. Oratoriar. Voſſ. in libr. de Arte Poëtic. non ſemel.
2. Thomaſſin, au livre cité nombr. 8. pag. 70.
3. Idem ibid.

crés qui ont écrit en vers, parce que la distinction qui leur est dûë m'empêche de les comprendre dans mon dessein, & je n'aurois pas même parlé de Moïse, si je n'avois crû qu'il étoit bon d'avertir le Lecteur que la Poësie étoit originairement consacrée au culte du vrai Dieu. Moïse.

DES POETES GRECS.

HOMERE,

Dont on ne connoît ni le tems ni le pays, appellé *Melesigene* de son vivant.

1093. IL faut supposer qu'Homere n'est nullement un fantôme, quelque avantage que les défenseurs de cette imagination pretendent tirer de l'incertitude où nous sommes du pays qui lui a donné la naissance, même après le curieux Traité que Leo Allatius a fait sur ce sujet [*de Patria Homeri* in-8. à Lyon 1640] & du tems auquel il a vécu, nonobstant toutes les Histoires que les Anciens & les Modernes ont faites ou forgées de sa vie. Homere.

Ce qu'il y a de plus certain, c'est que l'on convient qu'il est le plus ancien de tous les Poëtes Profanes, dont les Ouvrages soient venus jusqu'à nous. Car on n'ignore pas que ce que nous avons sous les noms d'*Orphée* & de *Musée* n'est que le fruit

Homere. fruit de l'impoſture des tems poſtérieurs (1).

Nous avons ſous le nom d'Homere les Poëmes de l'*Iliade* & de l'*Odyſſée* qui lui ont mérité l'admiration & les éloges de toute la Poſtérité. Comme il n'eſt pas poſſible de les renfermer en un ſeul volume, je me reduirai à un petit nombre de ceux que je croirai pouvoir contribuer quelque choſe à l'idée que nous devons avoir de ce Poëte.

§. 1.

Des Jugemens avantageux qu'on a portés d'Homere.

Platon qui paroît d'ailleurs ne lui avoir point été fort favorable, tombe d'accord qu'il eſt le plus excellent & le plus *divin* de tous les Poëtes, & qu'il a mieux traité que tous les autres toutes les choſes qu'il a entrepris d'écrire (2). Dans un autre endroit il reconnoît qu'il eſt le Chef de tous les Sages & Philoſophes, & il l'appelle le Prince de tous les Tragiques (3). Il dit même ailleurs que les Ouvrages d'Homere renferment toute la Philoſophie divine & humaine (4).

Ariſtote qui ſemble avoir éxaminé cet Auteur avec plus d'éxactitude que Platon, dit

1. Ger. Jo Voſſius de Poëtis Græcis cap. 2. pag. 8. 9.
2. Plato in Dialogo Ione, tom. 1. oper. pag. 530.
3. Idem in Theæteto, p. 152. 153. t. 1.
4. Idem in libro de ſummo bono, & ex eo Tarq. Gallutius Orat. 1. de Virgilii allegoria pag. 212.

dit (5) qu'il a toutes les parties neceſſaires à un Poëte accompli, & que cela paroît également dans l'Iliade & dans l'Odyſſée, quoique ces deux Poëmes ſoient d'une Conſtitution toute différente. Il ajoute qu'il eſt le ſeul des Poëtes qui ait bien connu ſon ſujet, & qui n'en ſoit pas ſorti (6). Il prétend même que de tous ceux qui avoient paru juſqu'à ſon tems, il n'y a que lui qui mérite le nom de Poëte, non pas ſeulement pour avoir mieux écrit que les autres, mais particuliérement pour avoir introduit l'imitation pour le genre Dramatique, ayant été le premier, dit-il, qui ait établi la forme & les perſonnages de la Comédie, qui ait retranché tout ce qui eſt capable de deshonorer les perſonnes, & qui ſe ſoit contenté du ridicule pour la repréſentation (7). Homere.

Les autres Critiques qui ont ſuivi ces deux Philoſophes parmi les Grecs & les Romains (8) n'en ont pas jugé moins avantageuſement. Patercule qui ſavoit aſſés bien l'art de faire des Portraits (9) nous dépeint Homere comme le plus éminent Génie qui eût jamais paru juſqu'alors, qui a été ſans éxemple, & qui a mérité ſeul le nom de Poëte pour la grandeur de ſes Ouvrages & l'éclat de ſes Vers. Il dit que comme il n'avoit eu perſonne avant lui qu'il

5. Ariſt. de Poët. c. 24. p. 70. edit. in-12.
6. Ibid. pag. 72.
7. Idem de Poëtic. c. 4. pag. 10.
8. Cicero, Vitruvius, Aul. Gell. Athenæus, Macrob. &c.
9. Vellejus Paterc. l. 1. Hiſtor. c. 5.

Homere, qu'il put imiter, il ne s'étoit auſſi trouvé perſonne après lui qui eût été capable de le ſuivre, & qu'il n'eſt pas poſſible de rencontrer depuis Homere & Archilochus un homme qui puiſſe ſe vanter de donner la perfection à une choſe, dont il aura été lui-même le premier Auteur.

Plutarque dans un diſcours qu'il a fait exprès ſur Homere (1), ou du moins qui lui eſt attribué, s'étend fort au long ſur ſa grande érudition, & la connoiſſance univerſelle qu'il prétend qu'il avoit de toutes les Sciences: & quoique dans tout ce Traité il n'entre point dans ce qu'il y a de plus eſſentiel au Poëme, il ne laiſſe pas de nous donner une grande idée de ſon caractére, & de nous faire aſſés concevoir quelle pouvoit être l'étenduë de ſon vaſte génie.

Le même Auteur a fait un autre Traité de la lecture des Poëtes où il louë Homere d'une ſageſſe tout à fait ſinguliére (2), & il dit qu'il en a donné des preuves ſuffiſantes par l'attache qu'il a priſe de blâmer preſque toujours par avance les mauvais diſcours avant que de les faire tenir, & de louer au contraire & de recommander les bons, & qu'il en a uſé de même à l'égard de pluſieurs actions conſidérables avant que de les rapporter. Dans le Traité qu'il a fait ſur l'excès & la démangéaiſon de parler, il écrit (3) qu'entre les ſingularités que l'on dit

1. Chés le P. Rapin, Compar. d'Homére, & de Virgile c. 16. pag. 62.

2. Plutarch. de legendis Poëtis, fol. XI. H. in-fol. edit. Vaſcoſ.

dit d'Homere, il n'y en a point de plus véritable que celle d'avoir été le seul au monde qui n'a jamais rassasié ni dégoûté les Hommes, d'avoir toujours paru nouveau à son Lecteur, toujours tout autre, toujours divers, toujours florissant, & toujours rempli de nouvelles graces; & d'avoir usé d'artifice pour faire passer insensiblement son Lecteur d'un conte à un autre, afin d'empêcher qu'on ne s'apperçoive de ses redites. Enfin l'on voit dans les Apophthegmes qui portent le nom du même Plutarque, qu'Homere étoit si universellement estimé & reçu dans la Grece, qu'Alcibiade étant entré un jour dans une Ecole où il ne trouva point les Oeuvres d'Homere, il donna un soufflet au Maître sans lui rien dire davantage, pour marquer son indignation (4). Homere.

Philostrate dit (5) qu'Homere a gardé toutes les mesures dans une harmonie parfaite, & qu'il a observé toutes les figures. Il ajoûte que les autres Poëtes ont eu chacun quelque talent particulier pour une chose, mais qu'Homere les a eu tous rassemblés en lui, & qu'ainsi il a surpassé tous ceux de cette Profession, & entre autres Orphée pour la majesté & la grandeur de l'expression, & Hésiode pour la douceur; qu'il exprime toutes choses divinement; en un mot que qui n'aime point Homere est un fou.

Ce

3. Idem de nimia loquacitate, fol. 91. A.
4. Id. in Apophth. Alcib. fol. 196. G.
5. Philostrat. Heroïcor. pag. 665. & ex eo Laur. Crassus in Opere Italico de Poëtis Græcis.

Homere. Ce n'eſt pas ſeulement l'artifice de la compoſition qu'on a loué dans Homere, on y a auſſi eſtimé dans tous les tems cette Morale qu'on prétend y voir regner presque par tout.

En effet c'eſt Homere qui a fait dire à Ariſtote (1) que les Poëtes ſont plus Philoſophes que les Hiſtoriens. Homere a enſeigné la Philoſophie Morale non pas en récitant ſeulement comme un Hiſtorien, dit le Pere le Boſſu (2), mais en propoſant ce qu'une perſonne à qui il donne un nom tel qu'il lui plait a dû faire, & dire vraiſemblablement ou néceſſairement en pareille occaſion.

Homére a fait pour la Morale, ajoûte le même Auteur, ce que les Théologiens ont fait pour expliquer la Divinité. La trop grande diverſité des actions & des perſonnes divines ſi peu proportionnées à notre intelligence, l'a comme forcé à partager une ſeule idée de l'eſſence ſimple & unique de Dieu en pluſieurs perſonnes, ſous les différens noms de Jupiter, Neptune, Mars, Junon, Diane, &c.

C'eſt pour la beauté & pour l'importance des enſeignemens de la Morale qui ſont dans ſes Ouvrages, qu'Horace le préfere aux

1. Ariſtot. Poëtic. c. 9.
2. René le Boſſu liv. 1. du Poëme Epique chap. 2. pag. 8.
3. Horat. 1. Epiſt. 2.
Qui, quid ſit pulchrum, quid turpe, quid utile, quid non,
Plenius, ac melius Chryſippo, & Crantore dicit.
4. G. J. Voſſ. de natura Poëtic. c. 9. p. 52.

aux Philosophes qui étoient le plus en réputation de sagesse & de probité (3). Et il paroît assés qu'il a jugé Homere plus propre pour enseigner & inspirer la vertu aux hommes que tous les Philosophes de l'Antiquité. C'est aussi le sentiment de Vossius à l'égard de ce Poëte (4). Homere.

Je ne m'arrêterai pas à rapporter ce qu'en ont écrit les Auteurs du bas Empire (5), ni même ce que les plus célébres & les plus saints d'entre les anciens Peres de l'Eglise, & particuliérement saint Basile & saint Grégoire de Nazianze ont dit à son avantage (6), parce que ce seroit retourner sur mes pas, & confirmer tout au plus ce que j'ai déja rapporté des Anciens, mais on ne peut pas s'empêcher de remarquer que la plûpart des Modernes ont été du même goût que les Anciens en ce point.

Jules Scaliger admirant la grandeur extraordinaire de l'esprit d'Homere, dit que l'Art paroît dans tout ce qu'il a écrit d'une telle maniére, qu'il semble l'avoir plûtôt inventé que cultivé: & qu'ainsi on ne doit pas être surpris d'entendre que c'est plûtôt l'idée de la Nature que l'Art que l'on trouve en lui (7).

Lipse quoi qu'accusé d'être peu intelligent

5. Macrob. Saturnal. & ante illum alii de quibus supra.

6. Basilius M. Greg. Nazianz. Cyrillus Alexandrin. Fulg. Rusp. apud Tarq. Gallutium Orat. 1. de Virg. Allegoria p. 212.

Thomassin Préface de sa Méthode d'étudier Chrét. les Poëtes n. 6. pag. 5. & l. 1. c. 2. n. 7. pag. 20, 21.

7. Jul. Cæs. Scaliger Poëtices l. 5. c. 2.

Homere. gent en Poëſie, & de ſavoir aſſés mal distinguer le mérite des Poëtes, a cru parler juſte, lors qu'il a appellé Homere la ſource de la ſageſſe la plus cachée & la plus myſterieuſe, & le Roi des Poëtes & des Sages (1).

Mr. le Fevre de Saumur qui a fait un abrégé des Vies des Anciens Poëtes Grecs, dit que dans toute l'Antiquité on croyoit avoir aſſés bien prouvé une choſe, quand on produiſoit le moindre paſſage d'Homere, pour appuyer une opinion, ou pour réſoudre quelques doutes (2). Ce qui faiſoit voir le point où étoit montée l'autorité de ce Poëte, & juſqu'où l'on portoit l'eſtime & la vénération qu'on avoit pour ſes écrits.

Mais il ſemble que perſonne n'ait pénétré plus avant que le Pere Rapin dans l'éxamen de ſes bonnes & de ſes mauvaiſes qualités. Et pour ce qui regarde les premiéres, il dit dans ſes Réfléxions ſur la Poëtique qu'Homere ayant eu un génie accompli pour la Poëſie, eut auſſi l'eſprit le plus vaſte, le plus ſublime, le plus profond, & le plus naturel qui fut jamais (3). Il témoigne ailleurs que c'eſt le modéle le plus parfait de la Poëſie heroïque (4).

Le même Auteur dans la comparaiſon qu'il

1. Lipſ. cent. 1. ad Belgas Epiſt. 87.
2. Tannegui Le Févre, Vies des Poëtes Grecs pag. 6.
3. Réflex. ſur la Poëtique 1. part. n. 4.
4. Refl ſur la Poët. 2. part. n. 15.
5. Chap. 2. pag. 11.
6. Diſſert. de Furore Poëtico pag. 53. 54.

7. ¶.

qu'il a faite d'Homere & de Virgile, écrit (5) que de tous les Savans de l'Antiquité, Homere lui paroit le plus admirable & le plus incompréhensible, qu'il est le premier exemple que les Savans puissent se proposer: & qu'il a paru très-versé dans les Sciences, avant qu'on en eût donné des préceptes, & qu'on eût prescrit des régles aux Arts. Homere.

En effet on le considere, selon Mr. Petit 6), comme le premier Auteur & comme la source même de toutes les inventions Poëtiques: & ceux qui l'ont suivi ont paru si éloignés de cette heureuse abondance accompagnée de tant de pureté & de force, qu'ils ne passent que pour des ruisseaux, & des égouts même, pour la plûpart.

C'est ce qui a fait dire à Mr. Gueret que les Dieux de l'Antiquité doivent leur origine à Homere, que la Langue Grecque n'a point d'autre source que ces Poëmes; que c'est dans eux seuls qu'on peut trouver la parfaite Epopée; & que sans lui, quelque chose qu'en ait voulu dire Sophocle (7), il n'y auroit non plus de Poëtique d'Aristote que d'Eneïde de Virgile. Enfin il fait dire à Homere que s'il reprenoit tout son bien, la plûpart des beaux Esprits qui ont paru depuis lui n'étant revêtus que de ses dé-

7. ¶. Ces mots: *quelque chose qu'en ait voulu dire Sophocle*, devoient être ici repris par Baillet, parce qu'ils supposent que Gueret dans la Guerre des Auteurs, ou dans son Parnasse réformé avoit fait dire quelque chose à Sophocle contre Homére, ce qui n'est pas, Sophocle ne paroissant nulle part dans l'un ni dans l'autre de ces livres.

Homere. dépouilles, n'auroient presque rien de reste (1).

Mr. Despreaux nous le représente (2) comme instruit immédiatement par la Nature même, & témoignant qu'il a su parfaitement l'art de plaire, ajoûte que

Son Livre est d'agrémens un fertile trésor
Tout ce qu'il a touché se convertit en or.
Tout reçoit dans ses mains une nouvelle grace.
Par tout il divertit, & jamais il ne lasse.
Une heureuse chaleur anime ses discours.
Il ne s'égare point en de trop longs détours.
Sans garder dans ses vers un ordre méthodique,
Son sujet de soi-même & s'arrange & s'explique.
Tout sans faire d'apprêts, s'y prépare aisément.
Chaque vers, chaque mot court à l'événement.

Plusieurs ont prétendu qu'Homere n'étoit pas moins parfait dans la plûpart des autres connoissances que dans la Poësie. Nous avons déja vû qu'il étoit considéré comme le Chef de tous les Théologiens du Paganisme, & pour le dire ainsi, comme le véritable Pere des Dieux de la Gréce. Nous avons

1. Gueret pag. 46. & 47. de sa Guerre des Auteurs.
2. Art. Poëtique Chant. 3. v. 297. jusqu'au 306.
3. Comparaison d'Homere & de Virgile pag. 11.

de

avons aussi remarqué que les Anciens le faisoient passer pour le premier Maître de la Philosophie & le plus excellent de tous les Philosophes. Le P. Rapin a prétendu même (3) que la Philosophie que Platon a écrite sur l'ame, qui est son chef-d'œuvre, est moins prise des Egyptiens comme l'ont cru Iamblique & Porphyre, que d'Homere. Et l'on peut dire que ce n'est que par cet endroit que les saints Peres envisageoient l'utilité que les Chrétiens pourroient retirer de ses Ouvrages, témoignant qu'ils y trouvoient une Philosophie morale qui ne devoit être imperceptible qu'à ceux qui n'avoient pas l'adresse de la developper (4). Homere.

On peut dire même que ceux d'entre les Ecrivains du Christianisme qui ont paru les plus délicats & les plus difficiles sur la sainteté & la sévérité des Maximes de l'Evangile, ont cru pouvoir trouver dans les Poëmes d'Homere des vestiges obscurs sans doute, mais pourtant encore reconnoissables, des vérités de la Religion véritable, établies par les saintes Ecritures. C'est ce que le Pere Thomassin dans le second Livre de la Méthode d'étudier & d'enseigner Chrétiennement les Poëtes, a fait voir d'une maniére également utile & agréable (5).

Comme il n'y a rien qui contribue tant à la gloire d'Homere que ce point, & que soit

de l'édit. in-4.

4. Tarq. Gallut. Orat. 1. de Virgilii allegoria.

5. Liv. 2. chap. 1. n. 2. pag. 312. 313. 314.

Homere. soit plus propre pour régler les jugemens que nous en devons faire, il ne sera pas inutile de rapporter ici quelques-unes de ces vérités principales que ces Critiques clairvoyans ont cru y appercevoir. On trouve dans Homere, disent-ils, & dans Virgile même qui n'a fait que suivre Homere dans ses sentimens,

„ I. Qu'il n'y a qu'un seul Dieu, tout „ bon, & tout puissant.

„ II. Qu'il y a une infinité de bons An„ ges : qu'il y en a aussi une infinité de „ mauvais.

„ Que cet air & ce monde est rempli „ d'une multitude de bons & de mauvais „ Anges.

„ Que les bons Anges sont appellés des „ Dieux, & que les mauvais portent aussi „ quelquefois le même nom.

„ V. Que tous les biens & tous les maux „ viennent de la Providence & de la Tou„ te-puissance de Dieu, qui fait les pre„ miers & permet les seconds.

„ VI. Que Dieu éxécute ses conseils & „ ses desseins par le ministére des bons & „ des mauvais Anges.

„ VII. Que les Anges nous environnent „ invisiblement, & nous aident ou nous re„ sistent selon les ordres de la Providence „ Divine.

„ VIII. Que les bons & les mauvais An„ ges ne sont pas seulement soumis à Dieu, „ mais qu'ils sont aussi soumis les uns aux „ autres ; que les mauvais le sont aux bons, „ & qu'il y a encore quelque subordina„ tion de quelques-uns des bons aux autres ;

„ &

„ & de quelques-uns des mauvais à d'autres mauvais. Homere.

„ IX. Que Dieu appelle quelquefois les „ bons Anges à son conseil, & qu'alors „ même les mauvais s'y ingerent, Dieu le „ permettant ainsi.

„ X. Que les uns & les autres *apparoissent* quelquefois aux hommes sous la figure empruntée des hommes mêmes.

„ XI. Qu'ils sont quelquefois opposés „ les uns aux autres, non seulement les bons „ aux mauvais, & les mauvais aux bons, „ ou les mauvais aux mauvais; mais aussi, „ quoique rarement, les bons aux bons, „ ayant des desseins de part & d'autre fort „ louables, mais contraires, pendant que „ Dieu ne leur découvre pas encore sa „ volonté.

„ XII. Que les mauvais Anges trompent quelquefois les hommes.

„ XIII. Que les bons & les mauvais „ Anges combattent quelquefois invisiblement, se mêlant dans nos batailles, & „ les uns & les autres étant absolument „ dépendans de la volonté & de la suprême „ puissance de Dieu.

„ XIV. Que bien qu'il faille tout attribuer à la volonté toute-puissante de „ Dieu, & au ministére des Anges, il ne „ faut pas laisser de faire de notre part tous „ nos efforts pour faire réussir nos actions.

„ XV. Qu'encore que nous fussions avertis d'ailleurs que notre entrepriſe ne „ réussiroit pas, il faudroit toujours faire „ nos efforts pour accomplir notre devoir, „ parce que Dieu veut que nous nous ef-

Homere. „ forcions, quoiqu'il ne veuille pas nous
„ donner toujours un succès favorable.

„ XVI. Qu'il n'y a point ni d'autre des-
„ tin ni d'autre fortune que la volonté de
„ Dieu.

„ XVII. Qu'il faut rendre à Dieu la
„ gloire même des moindres choſes, des
„ Arts, de l'adreſſe, des forces du corps,
„ des combats heureux.

„ XVIII. Que les bons Anges parlent
„ ſouvent au nom de Dieu, & en pren-
„ nent le nom & la qualité.

„ XIX. Que les Démons même étant
„ quelquefois Miniſtres employés par les
„ bons Anges, ne ſont pas faciles à diſtin-
„ guer d'avec les mêmes bons Anges.

„ XX. Que les hommes ont été quel-
„ quefois poſſédés par les Démons.

„ XXI. Que les Démons ont été quel-
„ quefois crus corporels & capables d'un
„ commerce impur avec les femmes, d'où
„ ſont venus les Geants.

„ XXII. Que les premiers ſiécles après
„ le Déluge ont été des ſiécles d'ignoran-
„ ce & de groſſiéreté.

„ XXIII. Que les hommes y traitoient
„ alors entre eux & avec Dieu d'une ma-
„ niére peu civile & peu reſpectueuſe, jus-
„ qu'à ce que la Religion & la ſageſſe ont
„ civiliſé tout le monde.

„ XXIV. Qu'on ne ſervoit Dieu alors
„ & qu'on ne s'attachoit d'abord à la Reli-
„ gion que par l'amour des biens temporels.

„ XXV Qu'on ne doutoit pas néan-
„ moins de l'immortalité de l'ame, ni des
„ récompenſes ou des châtimens de la Vie
„ future.

„ XXVI.

„ XXVI. Qu'on se portoit à la vertu par la vûë de la renommée & de la gloi- „ re dans les siécles à venir. Homere.

„ XXVII. Qu'on n'ignoroit pourtant „ pas tout-à fait les vertus solides & réel- „ les qui ne peuvent venir & se pratiquer „ que par le principe de l'amour de Dieu, „ de la justice & de la loi éternelle.

„ XXVIII. Que les Sacrifices, les Au- „ tels, les Temples, les Propheties, les „ Visions & les Songes Prophétiques & „ les Obséques magnifiques, ont été alors „ dans un usage encore plus fréquent que „ dans les siécles suivans.

Voila les rapports merveilleux que le Pere Thomassin a trouvés entre l'Ecriture sainte & les Ecrits d'Homere. Mais quelque facilité qu'il y ait à tirer tant de belles vérités d'un fonds si fécond il semble que pour peu que les Esprits malicieux voulussent être ingenieux, il ne leur seroit peut-être pas plus difficile de tirer du même fonds presque autant de contre-vérités assés fâcheuses.

Quoi qu'il en soit, on ne peut nier que ceux qui voudront chercher avec attention divers principes de la véritable Théologie dans les Ouvrages d'Homere n'en puissent venir à bout, malgré toutes les fables & les obscurités qui les enveloppent.

Et Plutarque dit (1) que si on veut considerer un peu de près les fictions que l'on blâme le plus dans ce Poëte, on trouvera sous

1. De legend. Poët. tom. opuscul. moral. *in-fol.* fol. 12, D, & fol. 29. &c.

Homere.

sous cet exterieur des instructions très-utiles: quoi que plusieurs esprits malicieux, abusant de la liberté que donne l'allegorie, y donnent des explications peu nécessaires & peu obligeantes, pour ne rien dire de plus fâcheux des conséquences qu'ils prétendent en tirer.

Il n'est peut-être pas plus difficile d'y trouver de la Politique, de la Jurisprudence, de la Médecine, & des Mathématiques.

Un Auteur Anonyme (1) qui a écrit un Traité singulier de l'autorité d'Homere parmi les Jurisconsultes, dit que ce qui fait le sujet de son étonnement & de son admiration (2) c'est de voir que dans les Pandectes & les Institutes du Droit Civil on allegue l'autorité d'Homere seul beaucoup plus souvent que celle de tous les autres Poëtes ensemble, & que celle de tout ce qu'il y a eu d'Orateurs & de Philosophes mêmes, qui semblent avoir plus de liaison avec les Jurisconsultes que les Poëtes. Il ajoute qu'à peine trouve-t-on une citation de Platon & d'Aristote dans tous les anciens Jurisconsultes & dans les Compilations de Droit. On peut dire que ni Demosthene, ni Ciceron, ni aucun des au-

1. ¶. Cet Anonyme prétendu est Mr. de Fermat, Conseiller au Parlement de Toulouse, fils de l'illustre Mathématicien Pierre de Fermat Conseiller au même Parlement. Voyés Ménage chap. 62. de l'Anti-Baillet, où il démontre pourtant contre Mr. de Fermat qu'il n'est pas vrai qu'Homere seul soit plus souvent cité dans le Droit que tout ce qu'il y a de Philosophes, d'Orateurs, & de Poëtes ensemble.

autres Orateurs n'y ſont pas plus cités, non pas même Virgile ; mais on s'y eſt ſervi des témoignages d'Homere en pluſieurs rencontres. Et cet Auteur prend occaſion de là de le préferer à Virgile, comme nous le verrons ailleurs. Homere.

On peut donc conclurre, non pas en raillant & en tournant la concluſion en ridicule, comme ſemble avoir voulu faire un célébre Philoſophe de nos jours (3), qu'on trouve dans Homere comme dans un tréſor inépuiſable tout ce qu'on y peut chercher ſur preſque toutes ſortes de connoiſſances. En effet ſuivant la Réfléxion du Pere Rapin (4), on peut dire que c'eſt dans ſes Poëmes qu'ont puiſé & que ſe ſont formés 1 les Legiſlateurs, 2 les Fondateurs des Etats, 3 les Philoſophes, ſans en excepter Socrate, Platon, Ariſtote, &c. 4 les Médecins, 5 les Aſtronomes, 6 les Géometres, 7 les Rois, les Princes & les Généraux d'Armées, 8 les Peintres. Et comme il a été en quelque façon l'Auteur du Paganiſme dont il a établi la Religion dans ſes Ecrits, on peut aſſurer que perſonne n'a eu tant de Sectateurs que lui.

Ainſi après tant de jugemens avantageux, il ſemble que Caſaubon (5) n'ait point

2. Diſſertatio de auctorit. Homeri apud Juriſconſultos in-8.

3. Le Pere Mallebranche part. 2. du l. 2. de la Recherche de la vérité, chap. 4.

4. Réflexions ſur la Poëtique en général n. 4. pag. 89. edit. in-4.

5. Iſaac Caſaub. Diſſert. de Homero. Ce paſſage eſt

Homere. point eu trop mauvaise raison de dire que quiconque ose bien mépriser Homere, ne mérite point d'autre punition que celle d'être abandonné à son propre sens & à sa folie.

§. 2.

De quelques défauts d'Homére en général, & de quelques jugemens desavantageux qu'on a portés de lui.

Quoique le parti de ceux qui se sont declarés contre Homere soit peut-être le plus petit, il n'est ni le moins fort ni le moins raisonnable: & je crois que malgré la malédiction que Casaubon semble avoir jettée sur lui, il n'auroit pas laissé de devenir victorieux de l'autre, si la nécessité où l'on est de mettre les anciens Poëtes entre les mains des jeunes gens, jointe à l'utilité qu'il y a d'apprendre l'état de l'Antiquité fabuleuse, n'avoit dû les porter à traiter avec indulgence une infinité de choses qu'ils auroient pu condamner sans ces considérations.

Il est vrai que l'on voit dans le parti d'Homere la plûpart des Anciens & presque tous les Critiques de ces deux derniers siécles. Mais il ne faut pas mépriser celui d'une

est rapporté par le P. Rapin à la marge du chap. 1. de sa Compar. d'Homere & de Virg. & par Bayle, Rép. des Lettres 1684. Tom. 1. pag. 87.

¶. Il est surprenant que Baillet ait cru que ces paroles étoient d'Isaac Casaubon, lui qui cite l'endroit de

d'une infinité de personnes qui sans être fort habiles ni en Grec ni en Latin, ne laissent pas de se connoître en bonnes choses, & d'avoir un discernement fort sûr & une pénétration admirable, selon la réflexion judicieuse de Mr. Bayle qui semble avoir voulu nous faire remarquer après Mr. le Fevre de Saumur (1), que les Traductions qu'on a faites d'Homere en Langue vulgaire ne contribuent pas beaucoup à diminuer le nombre de ces personnes, ni à affoiblir leurs raisonnemens. Homere.

Néanmoins tous ceux de ce dernier parti n'ont point porté la liberté d'opiner jusqu'au point d'accuser toute l'Antiquité vénérable de n'avoir pas eu le sens commun dans l'estime excessive où elle paroît avoir été pour les Ouvrages d'Homere.

Cette conduite seroit d'autant moins honnête qu'il s'est trouvé même parmi les Anciens des censeurs d'Homere dont l'autorité est fort considérable, & qui n'ont pas eu le même sort que Zoïle.

Tout le monde savant n'ignore pas que Platon a voulu bannir Homere de la République, dont il a voulu nous laisser le Plan, soit qu'il crût que ses fables & ses fictions fussent préjudiciables au respect dû aux Dieux, soit qu'il les crût dangereuses pour la pureté des mœurs. Car ce Philosophe

de Bayle où il est dit en termes exprès qu'elles sont du jeune Casaubon, savoir de Meric *in Dissertatiunsula de Homero* reimprimee à la fin des Epitres d'Isaac *in fol.*

1. Tann. le Févre, Vie d'Homére en François, pag. 7. Bayle *ubi supra.*

Homere. sophe ne se contente pas (1) de reprendre Homere de ce qu'il attribuë aux Dieux des actions criminelles dont il n'y a que les plus scélérats d'entre les hommes qui soient capables, mais il le condamne absolument & d'une maniére qui semble être générale, parce que quelque bon tour qu'on puisse donner à sa Poësie, elle est toujours capable, disoit-il, de nuire aux gens de bien.

Ce jugement de Platon a bien exercé des gens qui ont tâché d'y donner des explications. Lactance dit (2) que ce Philosophe a cru sans distinction que les Poëtes étoient des enchanteurs d'autant plus dangereux qu'ils sont plus agréables & plus decevans dans leurs discours.

Vossius prétend que Platon n'a point eu dessein par cette conduite de faire tomber Homere des mains de tout le monde, mais qu'il a cru seulement qu'il ne faloit pas admettre indifféremment tout le monde à la lecture de ce Poëte, comme n'étant pas proportionné à la foiblesse des ignorans (3): & que c'est uniquement ce qui l'avoit porté à lui refuser son rang dans la République qu'il vouloit former. Car il n'y a pas d'apparence, ajoute ce Critique, que Platon eût voulu témoigner du mépris pour celui des Ecrits duquel il avoit retiré tant d'utilité.

Il

1. Plato in lib. 2. & 3. de Legibus.
2. Lactant. lib. 5. Instit. divin. cap. 1.
3. G. J. Vossius de natura Poëtices c. 8. §. 4. pag. 43.

Il eſt vrai qu'Heraclide du Pont (4) n'a point fait difficulté d'appeller Platon le plus ingrat des hommes au ſujet d'Homere, mais on ſait aſſés que cet Heraclide s'étoit laiſſé aveugler par la paſſion qu'il avoit pour ce Poëte, & qu'il n'avoit pas le diſcernement de reconnoître ce qui mérite des louanges dans les Ecrits d'Homere d'avec ce qui n'en mérite pas. Car les perſonnes raiſonnables doivent être perſuadées que Platon avoit toujours d'ailleurs une très-grande conſidération pour lui, mais qu'il ne pouvoit ſe réſoudre de le préférer à la vérité, comme il le témoigne en parlant de lui dans un de ſes Livres de la République (5). Homere. ἐν πρὸ τῆς ἀληθείας ἀνὴρ.

Le P. Thomaſſin ayant entrepris d'éxaminer le fait de Platon plus particuliérement, dit qu'il n'a rabaiſſé la gloire d'Homere que parce qu'encore que celui-ci eût traité des Empires & des Républiques, de la guerre & de la paix, des vertus & des vices, on ne pourroit montrer une ſeule Ville qu'il eût reformée, comme Lycurgue fit à l'égard de celle des Lacedemoniens ; & qu'on ne pouvoit point dire qu'Homere eût élevé à la vertu pluſieurs diſciples pendant ſa vie, comme avoit fait depuis ce tems-là Pythagore & pluſieurs autres Philoſophes. Mais on peut répondre à Platon que ſi Homere n'a point eu de dis-

4. Heraclid. Ponticus lib. de Allegor. ſeu Fabul. Homeri apud eumdem Voſſium.

5. Plato initio Lib. X. de Rep.

Homere. disciples durant sa vie, il a eu pour admirateurs, pour auditeurs, & pour Sectateurs tout ce qu'il y a eu de grands & de savans Princes, & de Philosophes, sans en excepter Platon même (1). Si Homere n'a point formé d'Etat sur ses idées de la vertu & sur ses loix de la Morale: Platon qui l'en blâmoit n'a point été plus heureux que lui dans la suite, puisque sa prétenduë République ne se trouve, & ne s'est jamais trouvée que dans ses Livres (2). En quoi il est plus facile de justifier Homere que Platon, puisque ce n'a jamais été la fin, ni le dessein, ni la Profession des Poëtes de former ou de gouverner des Etats.

Platon, au jugement du P. Thomassin (3), mérite plus d'attention dans un autre endroit de la même République, où il se plaint des mouvemens & des actions de bassesse, de molesse, & de dissolution qu'Homere attribuë à ses Héros & aux Dieux mêmes, dont il souille le nom & la majesté par des combats, des blessures, des larcins & des adultéres. Il plonge les Héros, les Démons, & les Dieux dans plusieurs crimes, & il donne à tous les méchans

1. Thomassin lib. 1. c. 8. n. 14. 15. 16. 17.

2. On sait l'histoire de Plotin qui avoit dessein d'établir dans une Ville la pratique des loix de la Rep. de Platon, & qui en auroit obtenu la permission de l'Empereur Gallien sans le crédit de quelques Courtisans qui étoient dans des sentimens opposés. Porphyre dans la Vie de Plotin.

C'est aussi ce que S. Augustin reprochoit aux Platoniciens pour faire voir les avantages de la Philoso-

phie

chans des exemples funeſtes pour autoriſer leurs violences & leurs impuretés. Homere.

Platon n'a point été le ſeul des Anciens qui ait témoigné être choqué de la conduite d'Homere. Longin qui avoit le goût fort bon pour les choſes raiſonnables, ne pouvoit ſouffrir particuliérement tout ce qu'il attribuë aux Dieux contre leur caractére (4); & Philoſtrate n'y trouvoit pas moins à redire, comme on le voit dans ſes Tableaux de plate-peinture (5), quoique ſaint Juſtin le Martyr ſemble avoir voulu excuſer Homere, prétendant qu'il avoit pris ces idées dans Orphée, & qu'il avoit ſuivi l'opinion commune de ces tems-là. C'eſt le ſentiment du P. Rapin qui ajoute (6) qu'effectivement Homere n'a pas traité ſes Dieux avec tout le reſpect dû à leur condition, quelque choſe qu'on puiſſe alleguer pour l'excuſer.

Voſſius, le P. le Boſſu, le P. Thomaſſin & divers autres Critiques Modernes, voulant détourner notre imagination de tant d'idées choquantes pour tâcher de nous faire faire un bon uſage de cette lecture, reconnoiſſent d'abord (7) qu'elle ne peut

phie de J. C. au-deſſus de celle de Platon.

3. Plato 3. de Rep Thomaſſin l. 1. p. 106.

4. Dion Caſſ Longin, du Sublime c. 7 de la Traduct. de Deſpreaux. Et le P. Rapin Refl ſur la Poët.

5. Philoſtr. Heroïcor. pag. 667

6. Le P. Rapin Reflex. ſur la Poëtique en général. n. 25. pag. 106. in-4.

7. En divers endroits de leurs livres ſur ce ſujet,

Homere. peut pas être utile à tout le monde, mais seulement à ceux qui savent faire le discernement de la fable & de l'écorce extérieure d'avec le mystére, la vérité, & l'instruction morale, qui y est cachée dessous ces apparences. Ils tâchent de nous persuader qu'Homere & les autres Poëtes mêmes qui l'ont imité dans cette méthode, n'ont pas prétendu nous proposer des éxemples à suivre par le sens qu'ils ont voulu donner à leurs fables. Mais ils ont seulement voulu faire connoître, dit Vossius, les mystéres, & les vérités naturelles à ceux à qui l'étude de la Sagesse & de la Philosophie de ce tems-là donnoit la clef de toutes ces fables & des allégories qui étoient alors de très-grand usage, pour envelopper ces vérités & pour ne les point exposer ouvertement à la connoissance du commun des Peuples qui auroient pu les profaner par le mauvais usage qu'ils en auroient fait, & par le peu de respect qu'ils auroient témoigné pour elles.

Le P. le Bossu tâchant aussi, mais avec une sage précaution, de diminuer l'aversion que les personnes scrupuleuses pourroient avoir pour la lecture d'Homere, remarque que le goût qu'avoit toute l'Antiquité sacrée & profane, Grecque & Barbare pour les fables, pour les paraboles, & les allégories, donnoit à Homere (qui vivoit dans le tems, que toutes ces maniéres figurées étoient du grand usage) une liberté qui auroit pû être blâmable dans les Poëtes posté-

1. R. le Bossu Trait. du Poëme Ep. l. 1. c. 18.

térieurs, quoi qu'elle lui fût permiſe. Cette liberté faiſoit dans Homére des beautés qui auroient été fort mal reçuës dans les Poëtes Modernes. C'eſt néanmoins, dit-il (1), ce qui a expoſé Homere à des cenſures, où il y a ſouvent plus de notre ignorance que de ſa faute. Homere.

La coutume de ces tems-là étoit, continuë-t-il, de laiſſer les myſtéres cachés aux Peuples, & de ne point expliquer les allégories: les Sages ſe faiſoient une étude particuliére de découvrir ces ſens cachés, & cette pénétration faiſoit une partie conſidérable de leur doctrine. Comme notre ſiécle d'ailleurs ſi éclairé & ſi curieux ne témoigne point, ſurtout en Europe, avoir grand goût pour ces connoiſſances qui ne ſont plus à notre uſage, mais qui ſont encore les délices des Orientaux; c'eſt peut-être ce dégoût & cette négligence qui nous cache les plus grandes beautés d'Homére, & qui ne nous laiſſe voir qu'une écorce trop ſimple & trop groſſiére pour nous faire juger avantageuſement de ſon eſprit & de ſa conduite. Mais loin de le condamner ſur ce pied-là nous devons preſumer qu'il avoit raiſon d'en uſer ainſi, & de s'accommoder à la maniére de ſon ſiécle.

Le même Critique prétend néanmoins (2) que la préoccupation où nous ſommes à l'égard des Fables & de leur explication fait tort à Homere dans notre eſprit. Parce que nous voulons ſouvent y trouver des vertus & des bontés morales qui n'y ſont pas,

2. Le même, concluſ. du 1. liv. p. 127.

Homere. pas, & que nous penſons y devoir être régulièrement; ce qui vient ſans doute du peu de connoiſſance que nous avons de ſa véritable maniére d'enſeigner la Morale. C'eſt auſſi ce qui eſt cauſe que nous trouvons de ſi grandes obſcurités dans les endroits mêmes où les Anciens louent tant Homere de ce que nous avons tant de peine d'y reconnoître, lorſque nous voulons l'examiner ſuivant ces idées de perfection que nous nous figurons communément.

Nous ne faiſons donc autre choſe que ſuivre la penſée des Anciens, lorſque nous croyons avec eux qu'Homere a affecté de faire le myſtérieux, quoique nous nous expoſions au hazard d'être trompés avec eux, & d'être moqués de ceux qui prétendent encore aujourd'hui que le bon homme n'y avoit point entendu fineſſe. Mais nous ne pouvons pas nous imaginer qu'il ait voulu ſérieuſement demeurer caché aux Peuples pour ne ſe communiquer qu'à un petit nombre de Sages & de beaux Eſprits, comme le veulent nos Critiques. Car ſi cela étoit, non ſeulement Alcibiade auroit eu grand tort de donner à un Maître d'Ecole ce ſoufflet dont nous avons parlé plus haut, mais il ſeroit encore difficile de juſtifier tant de Commentateurs & de Scholiaſtes anciens qui ont entrepris de nous développer tous ſes myſtéres, & ceux qui ont écrit pour expliquer l'eſprit de ſes fables & de ſes allégories (1). En

1. Tatianus Aſſyr. contra gentes. p. 206. edit. Baſil. Heraclid. Ponticus, Phornutus vel Cornutus.

2. Dion

En effet Denys d'Halicanaſſe qui ſemble avoir ſouhaité que ces myſtéres fuſſent demeurés enveloppés dans leur écorce conformément à cette prétenduë intention d'Homere, n'étoit guéres perſuadé que ces Ecrits en qualité de Rhapſodies ne duſſent être entendus que des Sages. Et dans la ſuppoſition qu'il fait que ces Fables renferment les Ouvrages de la Nature ſous leurs allégories, il trouve mauvais qu'il y ait ſi peu de gens à qui elles puiſſent être utiles, & qu'elles ne ſervent qu'à quelques perſonnes intelligentes qui s'appliquent particuliérement à en rechercher le ſens caché (2). Il conclud de là que loin de contribuer à corriger les Peuples qui ne comprennent que l'extérieur & la lettre de ces fables, & à leur faire quitter le vice en leur cachant ainſi la vérité, elles ne ſervent qu'à les corrompre davantage, ne pouvant avoir que du mépris pour ces Divinités qu'on leur dépeint ſujetes à tant de foibleſſes & de diſgraces, & prenant plaiſir à appuyer leurs débauches & leurs impuretés par l'éxemple honteux de ces Dieux prétendus (3). Homere.

A dire le vrai, ſoit que toutes les choſes que dit Homere ſoient des Allégories, ou qu'elles ſoient de véritables Hiſtoires, il eſt difficile que le Peuple & particuliérement les enfans qui ne ſont point capables de ce diſcernement, comme l'a remarqué Pla-

2. Dion. Halic. l. 2. Ant. Rom. p. 90. 91.
3. Voſſius de natura Poëtices pag. 45, ex Dionyſio Halic. ubi ſupra.

Homere. Platon (1), puissent deviner que dans l'esprit de ce Poëte les adultéres des Dieux, leurs haines, leurs divisions & les autres vices qui leur sont attribués, doivent être de bonnes leçons de continence, d'amour les uns pour les autres, de respect pour les parens & les supérieurs, & des autres vertus dont on trouve les préceptes dans les écrits des Poëtes moraux & des Philosophes.

C'est pourquoi Ciceron que nous pouvons considérer comme un des plus judicieux & des plus sages d'entre tous les Philosophes de l'Antiquité (2), semble avoir eu grande raison de blâmer Homere d'avoir voulu attribuer aux Dieux les imperfections des hommes, témoignant qu'il auroit été beaucoup plus à souhaiter qu'il eût plûtôt donné aux hommes quelques-unes des excellentes qualités des Dieux (3). Cette belle réflexion de Ciceron a été louée de saint Augustin (4). Effectivement elle est très-juste & très-moderée. Elle est juste en ce que bien qu'Homere n'ait pas été l'inventeur de ces fables infames, il n'est pas beaucoup plus excusable que s'il en avoit été l'Auteur, parce qu'il les a publiées & les a renduës immortelles dans le monde; & que ses Livres en ont infecté la plus belle partie du Genre humain jusqu'à l'établissement du Christianisme. Elle est d'ailleurs très-

1. Plato l. 2. de Rep. & ex eo Thomassin l. 2. part. 1. c. 6. n. 2. 3. pag. 379. 380.

2. *Humana ad Deos transferebat, Divina mallem ad nos.* Tusculan. 1.

3. Tuscul. 1.

très-modérée, puisque Ciceron nonobstant ces considérations n'a point jugé à propos de rabaisser le prix des Poësies d'Homere. Le Pere Thomassin paroît en avoir été si persuadé, qu'il a cru qu'il étoit même de l'interêt public d'expliquer ces passages de Ciceron & de saint Augustin en faveur d'Homere (5). Homere

On peut mettre au nombre des Censeurs les plus considérables d'Homere, Joseph l'Historien des Juifs, qui écrivant contre Apion (6) s'est appliqué à ramasser tout ce que la fable a de plus rebutant sur les crimes, les séditions, & les inimitiés des Dieux, & il loue Platon de lui avoir donné l'exclusion pour sa République, même après l'avoir couvert de couronnes & de parfums. Mais il faut avouer avec le Pere Thomassin (7) que nous n'aurions pas aujourd'hui autant de raison de blâmer Homere pour ce sujet qu'en avoit Joseph; parce qu'il écrivoit pour un peuple qui, quoique retiré de l'idolatrie & maintenu de Dieu d'une maniére particuliére, ne laissoit pas d'y avoir toujours une pente si forte qu'il avoit sujet de craindre que la Langue Grecque étant aussi commune parmi tous les Juifs de la Palestine & du reste de l'Empire qu'elle l'étoit de son tems, les Poësies d'Homere ne les fissent tomber dans l'Idolatrie, comme il leur étoit arrivé souvent

4. De Civitate Dei l. 4. c. 26.
5. De la méthode d'etudier Chrétien. les Poëtes. 1. c. 9. n. 1. pag. 116. 117.
6. L. 2. contra Apionem.
7. Tom. 1. l. 2. c. 6. n. 4. pag. 381. &c.

Homere. vent ſous le gouvernement des Juges.

Il y a lieu de croire que c'eſt une ſemblable raiſon qui a porté les anciens Peres de l'Egliſe à cenſurer les Ouvrages d'Homere & d'Heſiode, parce que les nouveaux convertis au Chriſtianiſme étoient encore foibles & environnés de Gentils, & que cette lecture pouvoit aiſément les faire retomber dans leur ancienne Religion, ou dans leurs premiers déſordres. D'ailleurs comme ces Auteurs Eccléſiaſtiques travailloient par leurs Ecrits auſſi-bien que de vive voix à convertir les Païens à la Foi Catholique, ils ſe faiſoient un devoir principal de décrier les Fables & les Poëtes pour mieux combattre l'Idolatrie, & faire connoître que ces Dieux de la Fable n'étoient autres que les Démons, qui remplirent la terre d'illuſions, & qui en profanérent même le Ciel (1).

Ce n'eſt pas ſeulement dans le Chriſtianiſme qu'on décrioit Homere d'un commun conſentement, il y avoit parmi les Gentils des Sectes entiéres de Philoſophes qui n'étoient pas moins zélées contre lui Plutarque témoigne que les Epicuriens n traitoient tous les Poëtes généralement d Canaille qu'à cauſe des ſottiſes d'Homer (2), & parce que Metrodorus de Lampſa que avoit découvert ſes défauts dans c qu'il avoit recueilli des Allégories de c Poëte. Dio

1. Le P. Thomaſſin, ibid. n. 9. p. 384. & n. 11. p. 38
2. Qu'on ne peut vivre joyeuſement en ſuivant octrine d'Epicure. Plut. fol. 278. *in-fol.* Vaſcoſ.
3. D.

Dion Chryſoſtome contemporain de Homere. Plutarque n'a point fait difficulté d'appeller Homere *le plus grand impoſteur du monde dans les choſes mêmes les plus difficiles à croire*, au rapport du P. Rapin (3) qui dit que c'eſt parce que ce Poëte ne ménage pas aſſés ſes Prodiges, ni les opérations de ſes Dieux.

Voila une partie des ſentimens que l'on avoit des Ouvrages d'Homere dans l'Antiquité, qui paroît avoir été aſſés partagée entre ſes Cenſeurs & ſes Approbateurs. Les Modernes n'ont pas été juſqu'ici dans une beaucoup plus grande conformité d'opinions ſur ce point.

Quelque grand qu'ait été le nombre des admirateurs d'Homere dans ces deux derniers ſiécles, on n'oſe pas dire qu'il l'ait emporté ſur celui d'une infinité de Gens qui ſans ſe piquer beaucoup de belles Lettres ne laiſſent pas d'avoir aſſés de jugement & de bon ſens pour ne point ſe laiſſer trop prévenir en ſa faveur ſur tant de témoignages glorieux que les Auteurs lui ont rendus dans preſque tous les ſiécles.

La plûpart ſemblent être tentés en liſant les Poëſies d'Homere de demander à tous ces Savans qui ont fait ſes éloges d'autres raiſons que celles qu'ils ont apportées pour le louer. Car ſur la foi d'un Critique d'importance (4) nous pouvons aſſurer que ces Meſ-

3. Dion Chryſ Orat. XI. pag. 176. Le P. Rapin, Compar. d'Hom. & de Virg. c. 6.

4. Bayle, Nouvelles de la République des Lettres Paris 1684. pag. 87.

Homere. Messieurs ne font pas grand cas de tout ce qu'a fait Homere, quelque chose que les Commentateurs & les Traducteurs ayent faite pour prévenir ou guérir en eux ce dégoût. Ils soutiennent malgré les Amateurs de l'Antiquité, qu'il n'y a ni force ni sublimité dans ses idées, & qu'il „ a des pauvretés qu'on ne pardonneroit „ pas aujourd'hui au moindre de nos Versificateurs. On a tâché depuis quelques „ années qu'on l'a fait parler en notre „ Langue, de lui ôter plusieurs bassesses „ qui sont tout-à-fait éloignées de nos maniéres : mais avec toutes ces précautions, „ on n'a point sauvé le Prince des Poëtes „ du mépris de nos connoisseurs.

Dans le siécle passé, Erasme avoit remarqué dans Homere trop peu de gravité pour un Poëte Epique, & suivant l'opinion d'un Ancien dont nous avons un petit Traité de la Comédie & de la Tragédie sous le nom de Cornutus ou d'Asper, il a cru qu'il tenoit plus du caractére Dramatique que de l'Heroïque (1).

Jules Scaliger prétend qu'Homere est un Auteur de peu de solidité, qu'il a fait un grand nombre de fautes de jugement, & qu'il est rempli de badineries puériles (2). Il se moque de ceux qui prétendent tirer de ses Fables des vérités Physiques ou des instructions Morales. En un mot il a recueilli une longue liste de fadaises & d'imper-

1. Vossius de natura Poëtices c. XI. §. 7. pag. 67.
2. Poëtices l. 5. 6. & alibi passim.

3. Guer-

pertinences semées par toute l'Iliade pour nous persuader qu'Homere étoit un fou achevé. Homere.

Mr. l'Abbé de Boisrobert, qu'on appelloit *Le Bel Esprit du Cardinal de Richelieu*, disoit (3) que ce n'étoit qu'un véritable Rhapsodiste à qui les seules *bévûes* des Critiques ont donné du nom & de la réputation. Il prétendoit que ses Poëmes n'étoient composés que de chansons pareilles à celles du Pont-neuf qu'il chantoit en Public. „ Les plaisans Heros, disoit-il, que „ ceux de l'Iliade & de l'Odyssée, qui se „ disent des injures de Crocheteurs. Il prétendoit qu'il n'y a pas de sens commun dans la plûpart des choses qu'il représente, point de jugement, point de proportion ni de rapport; & il en vouloit à tous les Critiques qui s'étoient efforcés si mal à propos de relever son prétendu mérite. En quoi il ne faut pas douter qu'il n'ait passé les bornes de la moderation.

Mr. Desmarets de saint Sorlin paroît n'avoir point été moins animé contre Homere que Mr. de Boisrobert, & il a voulu même envelopper Virgile dans la condamnation qu'il en a faite (4). Si l'on veut s'en rapporter à son jugement, Homere & Virgile sont remplis d'imperfections & de puérilités. Il prétend qu'ils n'ont point sû faire parler chaque personne selon sa condition, selon la raison, selon le devoir & se-

3. Guerre des Auteurs pag. 46-47. &c.
4. Addition aux Poëtes Grecs, Latins, François. c. 1.

Homere. selon la bienséance; qu'ils ont écrit sans jugement, & qu'ils ont eu un défaut d'esprit universel (1). Il tâche de nous persuader qu'ils n'ont que des imaginations basses & ridicules, des superfluités insuportables; & qu'on ne voit dans tout ce qu'ils ont fait que de fausses pensées, de fausses pointes, de fausses railleries, de faux complimens & de faux discours, qu'ils n'ont que de l'obscurité & du galimathias (2).

Mais c'est perdre le tems que de nous arrêter davantage à écouter un si mauvais Critique. Ce n'est pas qu'il ne se trouve une grande partie de ces défauts dans Homere plûtôt que dans Virgile; mais il paroît que le Sieur Desmarets n'a point eu d'autre envie dans le Traité qui sert d'addition à son Livre des Poëtes Grecs, Latins & François, que de ruiner la réputation de ces deux Auteurs, & d'attaquer tous les endroits de leurs Poëmes sans distinction.

Le Pere Rapin a été beaucoup plus reservé & mieux fondé en raisonnement, quoi qu'il semble n'être pas beaucoup plus favorable à Homere que ni Jules Scaliger, ni Boisrobert, ni même Desmarets: mais quand on ne parle qu'avec apparence, & quand c'est la Raison elle-même qui prescrit des bornes à la censure, on ne peut commettre d'excès dans la Critique des défauts d'un Auteur.

Le

1. Là même c. 2. & 4.
2. Là même c. 3.

3. Comp.

Le Pere Rapin dit donc (3) qu'Homere pour être merveilleux par tout s'eſt rendu blâmable en voulant tout faire par des voies extraordinaires; qu'il met ſes Dieux à tous les jours, & qu'il en diſpoſe comme de ces perſonnages de la Comédie qui ſont à tout faire; qu'il ne ménage ni le rang de ces Dieux ni la paix & la tranquilité de leur condition; en un mot que ce ſont des forçats & des eſclaves qu'on employe à tout. Homere.

Le même Auteur accuſe encore Homere (4) de s'abandonner ſans ceſſe à l'emportement & à l'intempérance de ſon imagination, ſans preſque aucun diſcernement. Il prétend que ce Poëte ſort preſque toujours de ſon ſujet par la multiplicité & l'attirail de ſes Epiſodes. Il le compare à ces voyageurs qui ont bien du chemin à faire, & qui toutefois s'arrêtent par tout, & s'amuſent à tous les objets ſur leſquels ils jettent la vûe en paſſant. Il ne ſe donne point, dit il, de coup d'épée dans l'ardeur du combat ſans qu'il prenne occaſion de conter des hiſtoires & de faire des généalogies. En un mot il ſemble par tout ce qu'il en dit ailleurs (5), qu'Homere ne s'eſt pas rendu entiérement le maître de ſa matiére, ni de ſon eſprit.

§. 3.

3. Comp. d'Hom. & de Virg. c. 6.
4. Là même, à la fin.
5. Chap. 13. de la même Comparaiſon.

Homere.

§. 3.

Jugement particulier de l'Ordonnance des Poëmes d'Homere, de la Fable, & de l'Action.

Le Pere Rapin que nous avons déja cité, trouve Homere aſſés peu régulier dans l'Ordonnance de la Fable qu'il a établie dans ſes deux Poëmes (1). On appelle la Fable d'un Poëme la conſtitution des choſes qui y ſont employées & qui conſiſte 1. dans la ſuite naturelle de l'Action principale & de toutes les matiéres qui la compoſent. 2. Dans le tempérament juſte du Vrai-ſemblable & du Merveilleux, 3. & dans l'arrangement & la convenance des Epiſodes avec l'Action principale. C'eſt ce que ce Critique n'a pas trouvé toujours fort bien obſervé dans Homere.

Ariſtote louë Homere d'avoir bien gardé l'unité de l'Action, il dit même (2) que c'eſt dans ce point qu'il ſemble regner ſur tous les autres Poëtes, & qu'il paroît tout-à-fait divin. La raiſon qu'il en apporte eſt que bien qu'il eût pû prendre pour ſa matiére une Action toute entiere qui eût ſon commencement, ſes ſuites & ſa fin, il a mieux aimé n'en prendre qu'une partie & l'embellir de ſes Epiſodes & de ſes autres ornemens, de ſorte, dit-il, que toute l'Iliade & toute l'Odyſſée ne renferment pas en-

1. Chap. 6. de ſa Comp. d'Hom. & de Virg.
2. De Poëtica c. 23. pag. 68. 69.

ensemble plus de matiére qu'il en faut pour une Tragédie, ou pour deux tout au plus. Homere.

Mais avec tout cela l'unité d'Action n'est point parfaite dans les deux Poëmes d'Homere. Car, selon la remarque du Pere Rapin (3), quoique la mort d'Hector dût finir l'Action dans l'Iliade, il y a encore deux Livres qui la suivent, le XXIII. qui contient les jeux pour la mort de Patrocle, lesquels ne servent de rien à l'Action principale, & le XXIV. qui contient les pleurs des Troyens & la rançon du corps d'Hector qui sont hors d'œuvre, parce que l'Action principale étoit complette sans cela. Une faute si contraire à la nature d'un véritable Poëme se trouve aussi dans l'Odyssée, & il y a un Livre entier après le denouement de l'Action. L'Auteur que nous venons de citer attribuë ces defauts au peu de discrétion du Poëte qu'il dit n'avoir pas été entiérement le maître de son esprit en ces occasions (4). Mais s'il étoit de l'interêt de quelqu'un de justifier ou d'excuser Homere, on pourroit peut-être alleguer que ces deux Poëmes ont été faits devant les régles de l'Art Poëtique, & que le sens commun n'avoit sans doute point encore fait connoître alors en quoi consistoit l'unité de l'Action, & si le denoument en devoit faire la conclusion.

Le tempérament juste du Merveilleux avec le Vrai-semblable, qui est la seconde partie de l'Ordonnance du Poëme Epique, n'est

3. Comp. d'Hom. & de Virg. c. 12.
4. La même c. 13. pag. 68. 69.

Homere. n'eſt pas aſſés bien gardé dans Homere, comme nous l'apprend encore le Pere Rapin (1). Ce Poëte ménage ſi peu le Vraiſemblable, dit-il, & il pouſſe ſi loin le Merveilleux par une trop grande envie qu'il a d'être toujours admirable, & d'enlever l'eſprit, qu'il ne laiſſe rien faire ni à la Raiſon, ni à la Paſſion, ni même à la Nature: tout ſe fait par machines.

On n'a point trouvé auſſi qu'Homere ait fait paroître un grand diſcernement dans le mélange des Epiſodes, & dans l'arrangement qu'il leur devoit donner pour faire voir la convenance qu'ils avoient avec l'Action principale. L'Auteur que nous venons d'alléguer témoigne (2) que les Epiſodes de l'Iliade & de l'Odyſſée ſont ſi longs & ſi éloignés, qu'on y perd de vûë Achille & Ulyſſe, qui en ſont les Heros, dans l'eſpace de pluſieurs Livres.

§. 4.

Jugement de la Partie des Poëmes d'Homere qui regarde les Mœurs, & les Caractéres de ſes Perſonnages.

Par les Mœurs du Poëme nous n'entendons point la Morale du Poëte dont nous avons parlé plus haut avec aſſés d'étenduë, mais les Mœurs qu'il attribuë à ſes Perſonnages & à ſes Acteurs.

Le Pere Rapin dans ſes Réfléxions ſur la Poëtique (3) prétend qu'Homere n'a pas tou-

1. Là même c. 6.
2. Là même.

3. Ré-

toujours gardé le caractére de ſes perſonnages, ni leurs mœurs dans toutes les bienſéances : & il nous fait remarquer encore les mêmes défauts dans la comparaiſon qu'il a faite d'Homere & de Virgile (4), aſſurant qu'il n'obſerve preſque jamais les bonnes mœurs dans ſes Acteurs, & qu'il ménage très-rarement cette bienſéance que Virgile a ſu pratiquer parfaitement. Homere.

En effet Homere nous repreſente les Peres durs & cruels ; & les Heros foibles & paſſionés ; les Dieux miſérables, inquiets, querelleurs : en un mot les deux principaux Heros des deux Poëmes, Achille & Ulyſſe, ſortent ſouvent de leur caractére pour ſe laiſſer aller à des baſſeſſes, & tomber dans des infamies.

Mais notre Auteur ajoute qu'on doit bien pardonner ce foible à Homere, parce qu'il écrivoit en un tems où les mœurs n'étoient pas encore formées.

Il eſt plus difficile de dire ſi Homere a merité le blâme dont pluſieurs l'ont chargé pour avoir donné un Heros à ſon Iliade qui n'étoit pas homme de bien, en ſuppoſant même qu'il lui ait fait toujours éxactement garder ſon caractére. Il eſt vrai que Virgile a formé le ſien ſur la vertu humaine : mais, comme remarque le Pere le Boſſu (5) puiſqu'Ariſtote & Horace approuvent la conduite d'Homere dans les mœurs qu'il a données à ſon Achille, & qu'ils propoſent ce Heros comme un modele

3. Réfléxions ſur la Poëtique, part. 1. n. 25.
4. Comp. d'Hom. & de Virg. c. 7.
5. L. 4. du Poëme Epique c. 5.

Homere. dele que les Poëtes doivent suivre, les mauvaises mœurs de ce Personnage peuvent nous convaincre que selon les régles d'Aristote & celles d'Horace, & selon la pratique d'Homere il n'est nullement necessaire que le principal Personnage d'une Epopée soit un homme de bien.

§. 5.

Des Sentimens d'Homere, de ses Pensées & Sentences.

Comme les sentimens ont beaucoup de rapport avec les mœurs, que les principes des uns sont aussi ceux des autres, & que, selon le Pere Rapin, les sentimens ne sont proprement que les expressions des mœurs: on ne doit pas être surpris que les Critiques ne nous fassent pas concevoir pour les sentimens qui paroissent dans les Ouvrages d'Homere une opinion plus avantageuse que celle qu'ils nous ont donnée des mœurs qu'il y a representées.

Les sentimens d'Homere, dit l'Auteur que nous venons de citer (1), ne sont jamais si beaux que ses discours. Car on ne peut nier que tous ses Acteurs & ses Personnages ne parlent assés bien; mais ils ont pour la plûpart des sentimens tout-à-fait indignes de leur caractére. C'est ce que ce Critique fait voir particuliérement en la per-

1. Comp. d'Hom. & de Virg. c. 8.
2. La même c. 12.
3. Du Sublime c. 7.

perſonne de ſes Héros : quoiqu'en un autre endroit, il n'ait pas laiſſé de reconnoître qu'Homere eſt toujours grand dans ſes ſentimens auſſi-bien que dans ſes expreſſions (2). Homere.

C'eſt ce qu'avoit remarqué autrefois Longin dans ſon Traité du Sublime (3) où il dit que les penſées d'Homere ſont toutes ſublimes, & que c'eſt principalement en cette partie qu'il a fait paroître ſa capacité, & l'élevation de ſon eſprit.

Macrobe témoigne auſſi qu'Homere a tellement rempli ſes Poëmes de ſentences, que tous ſes bons mots paſſent pour des Proverbes dans la bouche de tout le monde (4), & il ſemble qu'on ait eu preſque le même goût dans ces derniers tems. Ce qui paroît par le ſoin qu'on a eu de faire divers Recueils des Sentences de ce Poëte ſur toutes les matiéres de la Morale qu'on a réduites en lieux communs.

Mais le P. Rapin qui avoit fait auſſi toutes ces réfléxions avant nous, prétend après Heinſius, que toutes ces Sentences & ces maximes de Morale ſont plûtôt du Théâtre & du genre Dramatique, que de l'Héroïque, dont le caractére le plus eſſentiel eſt la narration, qui doit être unie & ſimple, ſans affectation de figures, & ſans cet attirail de Réfléxions qui ôte au diſcours ſa couleur naturelle & ſa force (5).

Et dans le ſiécle paſſé Jules Scaliger avoit

4. Saturnal. l. 4. c. 16.
5. Daniel Heinſius in Ariſt. Poëticam, & le P. Rapin Comp. d'Hom. & de Virg. c. 14.

Homere. voit déja dit que les Sentences & les penſées d'Homere, & par conſéquent les ſentimens qu'il donne à ſes perſonnages ſont trop efféminés, trop vulgaires ; qu'ils n'ont preſque point de ſens, & qu'ils ſont ſans force ; de ſorte qu'il ne les croyoit point capables, diſoit-il, de faire danſer ſon valet de cuiſine (1).

§. 6.

Du ſtyle, de l'expreſſion du diſcours, &c.

Perſonne n'a eu en aucune Langue, au ſentiment du P. Rapin dans ſes Réflexions (2), toutes les qualités de l'expreſſion & de la diction dans un plus éminent dégré qu'Homere : & ce Pere dit encore dans un autre Traité (3) que c'eſt principalement dans cette partie que ce Poëte triomphe ; & que c'eſt ce qu'il y a de plus accompli dans tout ce qu'il a fait. C'eſt un avantage qu'on ne peut lui diſputer, & qu'il a acquis ſans contredit ſur tous les autres Poëtes.

On n'a jamais, continuë-t-il, parlé plus purement ni plus naturellement que lui. Il eſt le ſeul qui ait trouvé le ſecret de joindre

1. Poëtices l. 5. c. 2.
2. Refl. ſur la Poët. 1. part. n. 28.
3. Comp. d'Hom. & de Virg. n. 9.
4. Vie d'Homere page 6. 7.
5. Athenée Dipnoſ. l. 14. c. 8. Le P. Rapin Réfl. ſur la Poëtiq. part. 1. n. 37.
6. ¶. Athénée dont Baillet ou plûtôt le P. Rapin qu'il copie, n'a pas bien repréſenté le ſens, dit qu'Ho-

joindre à la pureté du ſtyle toute l'élevation, & toute la grandeur, dont la Poëſie Héroïque peut être capable. C'eſt pour cela que Longin le propoſe toujours comme la régle la plus juſte du genre ſublime. Homere.

Mr. le Fevre de Saumur témoigne (4) que ſon ſtyle eſt plein, égal, & très-pur; que les expreſſions en ſont fortes & nettes; que la clarté & la facilité y ſont par tout admirables également; & que c'eſt le plus beau & le plus aiſé de tous les Poëtes Grecs. Il les a tous ſurpaſſé par l'agrément, la meſure, le ſon éclatant des paroles, & par la variété du nombre: & Athenée prétend (5) qu'il n'y a rien de plus propre à être chanté que les Vers d'Homere (6) tant l'harmonie leur eſt naturelle.

Quintilien eſtime (7) que jamais perſonne ne l'a ſurpaſſé dans la ſublimité & l'élevation pour les grandes choſes, & dans la proprieté de l'expreſſion pour les petites; qu'il a le ſtyle ouvert & preſſé tout à la fois; qu'il eſt agréable & grave en même tems; qu'il eſt admirable pour ſon abondance & ſa briéveté; qu'il n'eſt pas moins excellent Orateur que Poëte; en un mot qu'il eſt la régle du diſcours.

C'eſt

qu'Homere faiſant profeſſion de chanter ſes vers les eſtropioit quelquefois de deſſein pour les rendre plus propres au chant ὡς διὰ τὸ μελοποιικόν αὐτὸν ἐκτρέπειν ἑαυτὸν τὴν ποίησιν φησὶν τὰς συλλαβὰς ἀκριβάλας ποιῆι σίχας, car c'eſt évidemment φησὶν qu'il faut lire, & non pas ἀφησὶν mauvaiſe leçon, qu'il eſt ſurprenant que ni Dalechamp, ni Caſaubon n'aient corrigée.

7. L. 10. c. 1.

Homere. C'eſt pour cela qu'il a été conſidéré comme le Maître & le modèle de la Langue Grecque par les Savans, dit Dom Lancelot (1), qui ajoute qu'Homere renferme lui ſeul tous les mots & toutes les dialectes de cette belle Langue. Outre que tous les Auteurs Grecs ſont pleins de citations de ce Poëte & d'alluſions à ſes vers : de ſorte qu'il eſt difficile de bien entendre ces Auteurs qu'après avoir lû Homere.

Le P. Cauſſin diſoit même (2), que bien que ce Poëte ſoit plein de douceurs & d'agrémens, ces beautés & ces avantages ne ſont pourtant ſenſibles qu'à ceux qui ſavent le Grec, & que ceux qui prétendent le lire en Latin font bien connoître qu'ils préferent les amplifications puériles au poids de ſes Sentences & à la gravité de ſon éloquence.

Ariſtote au rapport de Plutarque (3) eſtimoit tant cette grandeur & cette nobleſſe de ſtyle dans Homere, qu'il diſoit que ce Poëte étoit le ſeul qui ſût faire des noms & des termes qui euſſent du mouvement, à cauſe de la vivacité de leur expreſſion.

Le P. Rapin a remarqué (4) que la plupart des Anciens qui ont donné tant d'éloges à Homere n'ont eu en vûë que la nobleſſe & l'élégance de ſon ſtyle, & la grandeur de ſes expreſſions. Il dit que c'eſt ce talent admirable de l'expreſſion qui a rendu Sophocle ſon admirateur perpetuel, qui

1. Préface de la Méthode Grecque p. 34.
2. De ſacra eloquentia l. 1. c. 10.
3. Plutarque des Oracles de la Pythienne, fol. 629. E. edit.

qui l'a fait appeller le Prince des Poëtes Héroïques par Platon, & qui l'a fait regarder comme étant infiniment au-dessus de tous les autres par Socrate, Aristophane, Xenophon, Democrite, Eschyle, Pindare, Aristote, Théocrite, Moschus, Lycurgue, Aristide, Denys d'Halicarnasse, Patercule, Dion Chrysostome, Plutarque, Lucien, Athenée, Philostrate, Hermogene, Maxime de Tyr, Origene, Longin, Iamblique, Stobée, Themistius, & d'autres Anciens qui sont rapportés par le P. Rapin dans sa Comparaison d'Homere & de Virgile. Enfin il fait voir en plus d'un endroit, que c'est par ce merveilleux avantage de la parole qu'Homere a imposé à toute l'Antiquité, & que le charme & l'enchantement où l'on a vû tant de Savans dans tous les siécles pour ses Poëmes ne vient que de cet artifice. Homere.

Cet avantage paroît particuliérement dans les occasions où il faut exhorter, persuader, ou consoler. C'est en quoi Quintilien le trouvoit admirable (5). Et c'est proprement dans les narrations qu'il excelle au-dessus de tous les Poëtes qui ont paru jusqu'ici. Néanmoins Scaliger y trouvoit à redire (6), & les jugeoit trop longues.

Plutarque a cru aussi qu'Homere étoit louable d'avoir usé toujours d'Epithétes qui

B. edit. Vasc. *in-fol.*
4. Comp. d'Hom. & de Virg. c. 9.
5. L. 10. c. 1.
6. Poëtic. l. 5. c. 2.

Homere. qui ne ſont ni étrangéres, ni figurées (1). Mais Jules Scaliger n'a point été entiérement du ſentiment de Plutarque. Car il dit nettement que ſes Epithétes ſont pour la plupart froides, plates, puériles, & hors de leur place (2). M. Deſmarets trouvoit auſſi que les Epithétes d'Homere étoient oiſives, inutiles, ambitieuſes, enflées, importunes, laſſantes & ridicules (3). Le Pere Rapin n'en parle pas d'un air ſi mépriſant. Mais comme la maniére dont il a cenſuré le diſcours & l'expreſſion d'Homere eſt également agréable & ſinguliére, on ne ſera pas fâché d'en voir ici une eſpéce d'abrégé. Voici donc en peu de mots ce que ce Critique trouve à redire dans ce ſtyle & cette expreſſion ſi vantée dans l'Antiquité (4).

1 Les Tranſitions qui doivent par leur caractére être fort variées pour déſennuyer le Lecteur, ſont toutes ſemblables dans la plus grande partie des Ouvrages de ce Poëte. On n'en peut compter tout au plus que vingt ou trente ſortes dans toute l'étenduë de près de trente mille vers. Et ainſi une même liaiſon ſe preſentant d'ordinaire eſt fort ſujette à donner du dégoût par une ſi fréquente répetition.

2 Les comparaiſons y ſont froides, contraintes, quelquefois peu naturelles, ja-

1. L. 6. des propos de table, queſtion 9. Le même Auteur loüe généralement Homére en divers autres Traités de ſes Morales. Il l'appelle ſouvent *divin*. Voyés le Traité de la conſolation à Apollonius, fol. 244. E. le Traité de l'exil, fol. 127. &c.

2. Poëtic. l. 5. c. 3.

jamais fort excellentes, quoique dans un Homere.
ſi grand nombre il ne ſe puiſſe faire qu'il n'y en ait quelques-unes d'aſſés juſtes. Mr. Deſmarets avoit déja dit auparavant (5) qu'il eſt plein de comparaiſons fauſſes & baſſes.

3 Les Deſcriptions (continuë le P. Rapin), qui ſont ce qu'il y a de plus puérile & de moins grave dans l'éloquence y ſont trop fréquentes & trop étenduës, & elles portent avec elles un certain air d'affectation.

Le bel endroit par lequel Homere s'eſt fait enviſager le plus agréablement, conſiſte dans ſes Epithétes & dans ſes Adverbes. Jamais imagination n'a été ni plus riche ni plus heureuſe. Si on lui ôtoit ſes Adverbes & ſes Epithétes, on lui ôteroit bien de ſa grace. C'eſt ce qui le pare le plus, & qui fait une de ſes plus grandes beautés. Mais ces Epithétes qui l'ornent tant ſont fort ſimples & fort ordinaires, ſans ajoûter un nouveau ſens aux paroles qui leur ſont jointes.

Mais le véritable caractére d'Homere eſt la prolixité à dire & à raconter les choſes. C'eſt le plus grand parleur de toute l'Antiquité, & les Grecs mêmes tous grands diſcoureurs qu'ils étoient ont repris dans Homere cette intemperance de paroles com-

3. Addition au Traité des Poëtes Grecs, Latins, François, c. 5.

4. Dans ſa Comp. d'Hom. & de Virg. ſur tout c. 10 & c. 11.

5. Addition au Traité des Poëtes Grecs, Latins & François chap. 6.

Homere. comme un défaut considérable du discours. Il est dans les redites non seulement des mêmes paroles, mais aussi des mêmes choses, & dans de répétitions perpetuelles. Il est vrai qu'il parloit toujours naturellement, mais il parloit trop. Ce flux de Langue & cet épanchement d'imagination qui lui est ordinaire fait qu'il porte les choses plus loin de beaucoup qu'elles ne doivent aller, & qu'il fait presque toujours des peintures trop finies; & ainsi il ne laisse rien à faire à l'esprit du Lecteur.

Il semble aussi qu'on ne puisse pas aisément excuser la longueur des harangues qu'Homere fait faire à ses Héros dans la chaleur du combat: de sorte que le tems se passant en discours inutiles, il ne reste souvent plus assés de jour pour donner la bataille. C'est ce qu'ont remarqué Jules Scaliger (1), Mr. Gueret (2) & les autres Critiques qui n'ont point fait difficulté d'accuser Homere de peu de jugement pour ce sujet.

§. 7.

Jugement sur l'Iliade en particulier.

Le plus célébre de tous les Poëtes est Homere, & le plus important des Ouvrages d'Homere est l'Iliade. Il faut reconnoître

1. Poëtices l. 5. c. 2.
2. Guerre des Auteurs pag. 49. 50. 58.
3. ¶. Madame Dacier n'est pas de cet avis dans la Préface de sa Version de l'Odyssée.

4. Die-

noître avec les Critiques que la plûpart des éloges dont on a comblé Homere lui sont dûs plûtôt pour l'Iliade (3) que pour le reste de ses Ouvrages. Homere.

Denis d'Halicarnasse louë principalement dans ce Poëme l'ordonnance du dessein, la grandeur & la magnificence de l'expression, & les mouvemens doux & passionés des sentimens (4).

C'est ce Poëme particuliérement qui au sentiment du Pere Thomassin a fait déclarer à Horace que ni Chrysippe ni Crantor qui avoient excellé entre les Philosophes Stoïciens & Academiciens, & qui avoient donné la Morale la plus reglée & la plus achevée, n'avoient ni si bien compris ni si heureusement expliqué la nature & les loix de l'honnête & de l'utile, de la vertu & du vice, qu'Homere dans son Iliade (5). Horace, dit ce Pere, rend raison de ce qu'il a avancé, en disant que l'Iliade representoit admirablement les passions emportées & les funestes suites de la conduite insensée de plusieurs Rois & de plusieurs Peuples. Tout ce qui se passe dans la Ville assiegée & dans le camp des Assiégeans est une peinture très-belle des effets tragiques de toutes les passions, & des malheurs incroyables où elles précipitent les hommes.

Ce même Auteur ayant entrepris en un autre endroit de faire voir une partie des con-

4. Dionys. Halic. in Elogiis de Scriptoribus Græcis, ubi de Homero. Le P. Rapin Refl. 15. sur la Poët. part. 2.

5. Horat. Epist. 2. libri 1. Thomassin, Méthode, &c. l. 1. c. 10. n. 2. & 3.

Homere. convenances & des conformités de l'Histoire de l'Iliade avec celle du Vieux Testament, prétend que de part & d'autre on peut dire que c'est une espéce de Theocratie, c'est-à-dire, que la Police humaine & le gouvernement de l'Etat ont tant de liaison avec la Religion, qu'il semble que c'est Dieu seul qui regne, que les Rois n'agissent que par ses ordres, & qu'ils n'ont de pouvoir que pour executer ses commandemens (1).

Si l'on fait la guerre, c'est pour venger un crime commis contre les Dieux, il ne se fait point d'entreprise qui ne soit précédée d'un sacrifice, c'est l'inspiration ou l'*impulsion* des Dieux qui donne le mouvement à toutes choses. On rencontre par tout des Prophetes, des Prodiges, & des Augures, qui font connoitre la volonté des Dieux & qui déterminent tout.

Quelques vaillans & quelques sages que soient les hommes, c'est ordinairement quelque Dieu qui les anime & les fortifie, qui les éclaire & les conduit dans leurs grandes actions. Et au contraire de quelque assistance extraordinaire du Ciel que ces Sages & ces Braves se croient soutenus, ils font de leur côté tous les efforts dont ils sont capables. Enfin quelques efforts qu'ils fassent, ils n'esperent la victoire que de Dieu; & lors même qu'ils sont persuadés que Dieu favorise leurs Adversaires, ils

1. Thomassin Méthode &c. l. 1. c. 2. n. 11.
2. Le Bossu l. 1. du Poëme Epique c. 9,

3. Ac-

ils ne s'épargnent pourtant pas, & ne laissent pas d'employer toutes leurs forces, se soumettant du reste à la puissance & la volonté de Dieu. Homere.

Le P. le Bossu a fait la comparaison de la Fable de l'Iliade avec celle d'Esope, pour faire voir qu'une Epopée est une véritable Fable, & que ce terme qu'on lui applique n'est point en cela metaphorique & figuré; mais qu'il est en son sens propre & naturel; & que ce sens est le même que quand on donne le nom de Fables aux fictions d'Esope (2). La vérité morale & l'instruction est visiblement la même en l'une & en l'autre. Esope dans la fable des Chiens & du Loup, & Homere dans celle de l'Iliade ont voulu enseigner que la mauvaise intelligence entre ceux d'un même parti les expose aux insultes de leurs ennemis & les perd, & que la concorde les conserve & les rend victorieux. Toute la différence qu'il y a, c'est que celle d'Homere est *raisonnable*, c'est-à-dire qu'il lui donne des noms d'Hommes; & celle d'Esope est *morale* (3), c'est-à-dire qu'il lui donne des noms de Bêtes, & qu'il attribuë des mœurs à ce qui n'en a point.

Quant à l'expression & au tour qu'Homere donne à son discours en general, le Pere Rapin dit (4) que toute l'Iliade est remplie d'endroits nobles, élevés, & qu'il donne de grandes idées de tout ce qu'il represente.

Néan-

3. Λογικὸς & ἠθικὸς, c'est la division qu'Aphthone & les autres donnent aux Fables.

4. Comp. d'Hom. & de Virg. c. 13.

Homere. Néanmoins tout le monde n'a point crû que ce fût une piéce achevée. Quintus de Smyrne, dit le Calabrois, & Tryphiodorus, qui ont entrepris de continuer Homere, ont remarqué que l'Iliade eſt imparfaite, parceque la mort d'Hector n'eſt point une déciſion des choſes, mais ſeulement un obſtacle ôté à la déciſion qui n'arriva qu'un an après cette mort (1.)

D'autres Critiques ont jugé que ce Poëme étoit achevé par rapport au deſſein qu'avoit eu Homere, mais ils n'ont point trouvé bon qu'un Poëme qui n'a point d'autre but que l'honneur des Grecs, finiſſe par celui que l'on fait à Hector Chef de leurs ennemis (2).

Nous avons déja vû plus haut que l'unité de l'Action n'eſt point parfaite dans l'Iliade, ſelon la remarque du Pere Rapin qui eſt un des principaux garants de ce que nous venons de rapporter, & de ce que nous dirons encore dans la ſuite. Tout ce qui eſt employé à la compoſition des deux derniers livres eſt hors d'œuvre, & ne ſert de rien à l'Action principale qui étoit complete ſans cela.

Pour ce qui regarde l'ordonnance de la Fable de l'Iliade, le même Auteur prétend (3) que l'Action faiſant le ſujet principal qui eſt la guerre de Troye eſt défectueuſe & imparfaite, en quoi il ſuit le ſentiment de pluſieurs Critiques. Car cette guerre n'a dans l'Iliade ni commencement ni

1. Là même ch. 3.
2. La même c. 12.

ni fin. D'autres veulent que ce ſoit la co- Homere.
lere d'Achille qui eſt l'Action. Mais cette colere n'a ni milieu ni fin au jugement de notre Critique. Car elle eſt effacée par une autre colere d'Achille contre Hector pour la mort de Patrocle; & le plus grand défaut eſt que le reſte du Poëme n'a aucune liaiſon avec cette colere. Homere dans l'eſpace de dix-huit Livres n'y penſe plus, comme s'il avoit tout-à-fait oublié ſa propoſition & ſon deſſein. Il ne parle dans ce long eſpace que de ſiéges, de batailles, de ſurpriſes, de conſultations de Dieux, & tout ſe rapporte au ſiége de Troye. C'eſt ce qui a donné lieu à pluſieurs de croire que la guerre de Troye étoit l'Action & le ſujet de la Fable comme elle a donné le nom au Poëme. C'eſt peut-être ce qui a porté Horace à donner à Homere la qualité d'*Ecrivain de la guerre de Troye* (4). Ainſi de quelque côté que l'on regarde ce Poëme, il paroit défectueux en ce point.

Quant au Héros de l'Iliade, il s'eſt trouvé quelques Critiques qui ont entrepris de juſtifier Homere, ſur ce qu'il n'a point jugé à propos d'en faire un homme de bien. Nous avons vû plus haut en parlant des mœurs & des caractéres des Perſonnages les raiſons qui ont porté le Pere le Boſſu à prendre ce parti, dans lequel il a cru avoir ſuivi Ariſtote & Horace. Mais il ſemble que le P. Rapin ait eu d'autres vûës. Il paroît, dit-il après le Taſſe

3. Là même c. 6.
4. Horat. Epiſt. ſecunda lib. 1.

Homere. se, (1) que l'intention d'Homere n'a point été de donner dans son Heros l'idée d'un grand Capitaine ni d'un Prince accompli, mais de montrer simplement combien la discorde est préjudiciable dans un parti, & ainsi de faire la peinture d'une action terrible & merveilleuse tout ensemble. Cependant Aristote dans sa Poëtique veut que dans les images & les portraits que fait le Poëte, il represente les personnes non pas telles qu'elles sont, mais telles qu'elles doivent être; & Platon au cinquiéme Livre des Loix veut que l'imitation ne se fasse que des choses les plus accomplies. D'ailleurs, ajoute le Pere Rapin, comme l'image dans une imitation juste doit ressembler à son original, cet original ne doit point être ni un homme, ni un Prince en particulier: mais l'idée d'un Prince ou d'un homme accompli en général.

§. 8.

Jugement sur l'Odyssée en particulier.

Le Pere le Bossu dit (2) que l'Odyssée n'a pas été faite comme l'Iliade pour instruire tous les Etats de la Grece réunis & confederés en un seul corps, mais pour chaque Etat en particulier. Ce Poëme est plus pour le Peuple que celui de l'Iliade, où les Sujets sont plus maltraités par la mauvaise conduite de leurs Princes que par leur

1. Comp. d'Hom. & de Virg. c. 4.
2. L. 1. du Poëme Epique c. 10.

leur faute. Mais dans l'Odyssée ce n'est point la faute d'Ulysse qui perd ses Sujets. Ce sage Prince ne fait rien qui ne doive les rendre participans de son retour. Aussi le Poëte dit-il dans l'Iliade, qu'il chante *la colere d'Achille qui fut cause de la mort des Grecs :* & dans l'Odyssée au contraire il avertit ses Lecteurs que les *Sujets periſſent par leur propre faute.* Homere.

Le P. Thomassin ne paroît pas beaucoup éloigné de ce sentiment. Il dit qu'il y a cette différence entre ces deux Poëmes, que l'Iliade est une imitation du gouvernement des Etats, & que l'Odyssée contient la narration de la conduite des personnes & des familles particuliéres (3). Il ajoute que cette image de la personne & de la famille d'Ulysse paroît bien plus achevée que celle du gouvernement des Etats dans l'Iliade. La matiére est peut-être plus proportionnée à l'esprit ou du Poëte ou des Lecteurs, quand il ne s'agit que de la sage conduite d'un particulier ou d'une famille. Il se peut faire aussi qu'afin que la peinture fût vrai semblable, il ait falu mettre cette inégalité entre ces deux grands Ouvrages, & donner moins de perfection, non pas à l'Iliade, mais à l'Histoire representée dans l'Iliade, qu'à l'Odyssée, parce qu'il est en général bien plus aisé de bien gouverner une personne ou une famille particuliére, qu'un Roi ou un Etat. Il conclud que bien que l'Iliade imite & represente aussi par-

3. L. 2. tom. 1. c. 5. n. 1. & 2.

Homere. parfaitement que l'Odyſſée, néanmoins l'objet qu'elle imite & qu'elle repreſente non ſeulement n'a pas été, mais il n'a pu être auſſi parfait que celui de l'Odyſſée. C'eſt la raiſon pour laquelle tout lui paroît mieux concerté dans l'Odyſſée que dans l'Iliade.

L'Odyſſée ſemble avoir encore une autre eſpéce d'avantage ſur l'Iliade. Car au lieu que celle-ci repréſente les paſſions emportées, & les ſuites funeſtes de la conduite inſenſée des Princes & des Peuples: l'autre au contraire fait voir dans la perſonne d'Ulyſſe un modéle accompli de ſageſſe & de vertu, comme Horace l'a remarqué (1), & nous propoſe des éxemples admirables de patience, de frugalité, de prudence, de modération dans les travaux & dans la fuite des plaiſirs trompeurs de la vie. Et ſaint Gregoire de Nazianzé qui nous rend ce témoignage de l'Odyſſée, ajoute (2) qu'Homere n'a jamais penſé que les richeſſes puſſent ajouter le moindre éclat à la vertu; & que s'il a avancé en quelque endroit le contraire, ce n'a été qu'en faiſant parler ceux qu'il vouloit tourner

1. Epiſt. ſecunda lib. I. 17.
——— *Quid virtus & quid ſapientia poſſit*
Utile propoſuit nobis exemplar Ulyſſem.
Et Thomaſſ. l. 1. c. 10. n. 4.
2. Greg. Nazianz. pag. 210. Carminum.
An ne aliud toto molitur carminis actu
Mœonii mens alta ſenis? Quod Stagna Charybdis
Armavit, quod Scylla canes, quod pocula Circe:
Antiphatæ vitata fames, ſurdoque carinæ
Remige Sirenum canens tranſvecta tenaces.

Lu-

ner en ridicule. Le Poëte Claudien qui vivoit peu de tems après ce Saint écrivant à une Princeſſe Chrétienne, prétend (3) que l'Odyſſée d'Homere n'eſt qu'une image parfaite de la pudicité & de la chaſteté conjugale d'Ulyſſe qui n'eſſuya cette longue ſuite de tempêtes & de traverſes ſur mer & ſur terre pendant l'eſpace de vingt années, que pour repondre par ſa conſtance invincible à la fidélité inviolable de Penelope ſa femme, qui ne ſurmonta pas de ſon côté de moins rudes attaques. C'eſt ce qu'on peut voir en pluſieurs endroits de l'Ouvrage du P. Thomaſſin qui fait ſur ce Poëme & ſur l'Iliade un grand nombre de réfléxions également ſavantes & utiles (4). Homere.

Il faut dire un mot de ce que les Critiques ont penſé de la compoſition & de l'Ordonnance de l'Odyſſée. Le P. Rapin témoigne que cet Ouvrage a des beautés tout-à-fait ſinguliéres & comparables même à ce qu'il y a de plus grand dans l'Iliade (5). Il ajoute qu'il y a du ſublime, de l'héroïque, du naïf, & du naturel preſque par tout.

Mais quand le P. Rapin a écrit en un autre

Lumine fraudatus Cyclops contempta Calypſo.
Penelope decus eſt, atque uni tanta paratur
Scena pudicitiæ. Terra Pelagique labores
Et totidem ſævi bellis, quot fluctibus, anni,
Conjugii docuere fidem.

Et Thomaſſin l. 1. c. 7. n. 12.

3. Carmine ad Serenam.

Thomaſſ. l. 1. c. 5. n. 18.

4. Particuliérement dans le 1. le 2. le 5. & le 6. livres

5. Comp. d'Hom. & de Virg. c. 13.

Homere. autre endroit que le Poëme le plus parfait d'Homere eſt l'Odyſſée, il n'a entendu parler que de l'action & de l'ordonnance de la Fable qui dans la vérité a paru à pluſieurs plus réguliére & plus achevée que celle de l'Iliade. Nonobſtant cet avantage, dit cet Auteur (1), Homere ne laiſſe pas de commencer l'Odyſſée par un Epiſode de quatre Livres. C'eſt pécher contre la régle, qui veut que l'Epiſode, qui eſt une eſpéce de digreſſion du ſujet, ne ſoit pas trop long, mais proportionné à la grandeur de l'Ouvrage; qu'il ne ſoit pas contraint, forcé, ni tiré de loin, pour ne pas être étranger, ni trop fréquent pour ne pas faire une confuſion de matiére. Mais Homere ſort de ſon ſujet ſans y être preſque entré, & pour faire un bâtiment régulier, il commence par une piéce hors d'œuvre.

Le P. le Boſſu paroît avoir été dans le même ſentiment à l'égard d'un défaut ſi ſenſible, ſurtout après avoir remarqué que l'Odyſſée avoit été auſſi notée par Ariſtote pour l'étenduë des Epiſodes (2).

Si l'on conſidére même l'Action de l'Odyſſée avec un peu d'éxactitude, comme a fait le P. Rapin, on reconnoîtra avec lui (3) qu'elle n'eſt pas plus parfaite que celle de l'Iliade. Elle commence par les voyages de Telemaque, & elle finit par ceux d'U-

1. Là même c. 6.

2. Ariſtote dans ſa Poëtique chap. 17. ſuivant les éditions ordinaires, & 18. ſuivant celle de la traduction de Mr. Dacier. Et R. le Boſſu au 1. l. du Poëme Epi. vers la fin.

3. Comp. d'Hom. & de Virg. c. 6.

d'Ulysse. C'est ce qui a fait dire à Paul Beni (4) que la Fable de l'Odyssée est double. Le Pere Rapin qui allegue cet Auteur n'en convient pourtant pas entiérement; mais il ne laisse pas de convenir qu'il est difficile de trouver dans l'Odyssée la suite de l'Action principale fort juste, & dans les proportions que demande Horace pour la liaison naturelle des parties. Ce voyage de Telemaque n'a aucune convenance avec celui d'Ulysse qui est l'Action principale. Il n'est bon à rien, dit le même Ecrivain; il ne sert pas même d'occasion à son retour. Et si l'on veut s'en rapporter au Beni, les quatre premiers Livres de l'Odyssée ne sont ni Episode, ni partie de l'Action, & n'ont aucune liaison avec le reste de l'Ouvrage. A le bien prendre, on ne sait ce que c'est. Homere.

Plusieurs veulent aussi, selon la remarque du Pere le Bossu (5), que la Fable de l'Odyssée soit *double*, puisque le denouement fait passer Ulysse & ceux de son parti d'un état misérable en une honnête tranquilité; & qu'il jette ses Rivaux de la joie où ils avoient été dans une mort honteuse. Cette même action est aussi *implexe*, ou impliquée, ajoute ce Pere, puisque non seulement elle est dénouée par cette double Peripetie (6), mais encore par la reconnoissance d'Ulysse. Mais il n'y a ni recon-

4. Là même.

5. L. 2. du Poëme Epique c. 16.

6. On appelle Peripetie le changement de fortune qui arrive aux personnes dans le denouement d'une piéce.

Homere. connoissance ni Péripetie, ni rien d'impliqué dans l'Iliade.

Pour ce qui est des qualités de la composition, Longin, qui étoit un des plus judicieux & des plus fins Critiques de toute l'Antiquité, prétend (1) qu'Homere témoigne par toute l'Iliade une force merveilleuse, mais qu'il est fort affoibli dans son Odyssée. Il y fait voir, dit-il, que c'est le propre d'un grand esprit, lorsqu'il commence à vieillir & à décliner, de se plaire aux contes & aux fables. Car l'Odyssée a été composée après l'Iliade. Il y a quantité de choses dans l'Odyssée qui ne sont que la suite des malheurs qu'on lit dans l'Iliade, & qu'il a transportées dans ce dernier Ouvrage comme autant d'Episodes de la guerre de Troye. C'est pourquoi l'Odyssée n'est à proprement parler que l'Epilogue de l'Iliade.

De là vient que comme Homere a composé son Iliade durant que son esprit étoit en sa plus grande vigueur, tout le corps de son Ouvrage est Dramatique & plein d'Action: au lieu que la meilleure partie de l'Odyssée se passe en narrations, ce qui est le génie de la vieillesse: tellement qu'on le peut comparer dans ce dernier Ouvrage au Soleil, quand il se couche, qui a toujours sa même grandeur, mais qui n'a plus tant d'ardeur ni de force. En effet il ne parle plus du même ton. On n'y voit plus ce sublime de l'Iliade qui marche par tout d'un pas égal

1. Chap. 7. de la traduction de Despréaux.
2. Tannegui le Fevre, Vie d'Homere p. 7.

égal sans que jamais il s'arrête, ou qu'il se repose. On n'y remarque point cette foule de mouvemens & de passions entassées les unes sur les autres. Il n'a plus cette même force, & s'il faut ainsi parler, cette même volubilité de discours si propre pour l'Action, & mêlée de tant d'images naïves des choses. Nous pouvons dire que c'est le reflus de son esprit qui comme un grand Ocean se retire & deserte ses rivages. A tout propos il s'égare dans des imaginations & des Fables incroyables. Mais il ne laisse pas de s'y trouver des endroits qui sont fort beaux sans doute, & il faut considérer que cette vieillesse dans Homere, est après tout la vieillesse d'Homere, & que d'ailleurs il faloit beaucoup plus de fable & de narration que d'Action dans ces endroits-là (2). Homere.

§. 9.

Du peu de conséquence des fautes d'Homere.

Voila une partie des sentimens que quelques Critiques anciens & modernes ont eu des Ouvrages d'Homere. Et quelque grand que soit le nombre des défauts qu'on lui a reproché, il semble que ses bonnes qualités ayent prévalu sur nos esprits, & que leur poids ait fait plier les plus sévéres d'entre ses Censeurs.

Horace (3) qui nous avoit fait remarquer qu'Homere n'avoit point été exemt de fautes,

2. Horat. Art. Poët. v. 359.
Quandoque bonus dormitat Homerus.

Homere. tes, nous a avertis en même tems que ces fautes ne sont pas assés considérables ni assés nombreuses pour nous empêcher de retirer de ses Ouvrages toute l'utilité que l'on peut attendre d'un excellent travail. Si ce sont des fautes, dit-il, elles ne doivent point nous arrêter & encore moins nous choquer, d'autant qu'elles ne naissent que de l'infirmité humaine ou d'une négligence pardonnable (1).

——— ——— ——— *Non ego paucis*
Offendar maculis, quas incuria fudit,
Aut humana parum cavit natura.

Messieurs de l'Académie semblent être entrés dans les sentimens d'Horace, & ils disent nettement (2) qu'on a tort de s'emporter contre Homere pour ses fautes, qui doivent plûtôt être excusées & respectées même pour leur vieillesse, parce qu'étant faites devant les régles de l'Art Poëtique, elles sont nées libres & hors de la juridiction des Critiques.

Le Cardinal du Perron étoit aussi de cet avis pour l'indulgence avec laquelle il faut en-

1. Là même v. 351. &c.
2. Sentimens de l'Acad. sur le Cid.
3. Perroniana au mot *Poësie*.
4. Reflex. sur la Poëtiq., part. 1. n. 9.
5. ¶. Ménage a fait voir dans le 61. chap. de son Anti-Baillet qu'Homere, à la vérité n'a point dit d'ordures, mais qu'il étoit tout plein d'impiétés.
6. ¶. Perrault pag. 36. du Tome 3. de son Parallele des Anciens & des Modernes a eu ce passage en vuë lors qu'après avoir parlé des mémoires qu'avoit dressés l'Abbé d'Aubignac pour prouver qu'il n'y a ja-

enviſager les défauts de ce Poëte. On en doit toujours louer l'invention, diſoit-il, le tems où il vivoit ne permettoit pas que l'Ouvrage ſe pût tant polir. Depuis qu'on a donné des régles ſur le Modéle qu'il en avoit tracé (3). Homere.

Enfin outre toutes ces conſidérations qui doivent nous porter à l'excuſer, le Pere Rapin en rapporte encore une qui eſt fort importante, ſi elle eſt bien véritable (4) C'eſt dit-il, qu'il n'a jamais dit d'impiétés ni d'ordures; & qu'il a toujours été ſévére & vertueux comme un Philoſophe (5.) C'eſt une gloire qu'il attribuë auſſi à Virgile, & qui a été moins conteſtée à ce dernier qu'à Homere.

§. 10.

Hiſtoire ou jugement hiſtorique des Ouvrages d'Homere.

J'ai ouï dire à un homme de Lettres des pays étrangers qu'on travaille en Allemagne (6) à faire voir qu'il n'y a jamais eu d'Homere, & que les Poëmes qui portent ſon

jamais eu d'Homere, il ajoute qu'on *travailloit là-deſſus en Allemagne*, où ces memoires, dit il, avoient peut être paſſé. Deſpréaux dans ſa troiſiéme Réflexion ſur Longin temoigne avoir peine à croire qu'ils exiſtaſſent. Ils éxiſtent cependant, du moins ils exiſtoient en 1713. tems auquel ils me furent communiqués. Ils étoient véritablement de l'Abbé d'Aubignac, mais ils ſe ſentoient fort de cette imbécillité dans laquelle on a dit qu'étoit tombé leur Auteur. C'étoit un Manuſcrit in-4. dont on auroit pu faire un juſte in-douze de 300. pages.

/ Homere. son nom ne sont que des rhapsodies ou des compilations que les Critiques ont composées de diverses piéces de vers ou chansons détachées, à qui on a donné la liaison & la suite que nous voyons aujourd'hui. J'avouë que ce sentiment me paroîtra toujours paradoxe, jusqu'à ce que le public soit en possession de ce curieux Livre. Et il faut une résolution plus qu'ordinaire pour entreprendre de déraciner un préjugé établi depuis plus de vingt-sept siécles.

On prétend du moins qu'Homere n'a point eu la gloire de cette invention, comme le remarque le Pere Rapin (1) & l'on connoît cinq ou six Auteurs qui avoient décrit les avantures de Troye, tant en Vers qu'en Prose avant lui, mais quelques-uns se sont imaginés qu'Homere a taché de supprimer tous ces Ouvrages dans l'espérance de passer pour le premier Auteur de l'Iliade.

Il est bon de remarquer une chose qu'Elien a rapportée dans son Recueil de l'Histoire mêlée de diverses choses (2), & qui certainement peut contribuer beaucoup à nous faire diminuer quelque chose de l'estime que toute l'Antiquité a euë pour Homere, si la supposition est véritable. Elien écrit (3) que l'opinion des Anciens Critiques étoit qu'Homere n'avoit composé l'Iliade & l'Odyssée que par morceaux, sans unité

1. Comp. d'Hom. & de Virg. c. 14.
2. Ælian. l. 13. var. histor. c. 14.
3. ¶. Le P. Rapin a très-mal entendu le passage qu'il cite d'Elien. L'explication qu'il en donne copiée ici pas.

unité de deſſein : & qu'il n'avoit point donné d'autre nom à ces diverſes parties qu'il avoit compoſées ſans aucun ordre dans la chaleur de ſon imagination, & dans l'impétuoſité de ſon génie, que celui du ſujet & de la matiére dont il traitoit : Que *Lycurgue* de Lacedemone fut le premier qui apporta de l'Ionie en Gréce ces diverſes parties tout-à-fait ſéparées les unes des autres, & ſans ſuite ; & que ce fut *Piſiſtrate* qui les arrangea & en fit les deux Poëmes de l'Iliade & de l'Odyſſée en la maniére que nous les avons aujourd'hui. C'eſt de là que quelques-uns veulent que ſoit venu le nom de *Rhapſodies* qu'on a donné à ces deux Ouvrages. Il ſemble que Joſeph ait été du même ſentiment qu'Elien (4), & le Pere Rapin y ajoûte Plutarque dans la Vie de Lycurgue & Ciceron au troiſiéme Livre de l'Orateur. De ſorte que pour peu qu'on ait égard à l'autorité de ces Auteurs, on ne ſaura que penſer de la plûpart des éloges & des honneurs qui n'ont été rendus à Homere que dans la ſuppoſition qu'il étoit auſſi-bien l'Auteur de la ſtructure & de l'ordonnance de l'édifice que des materiaux. Il y a apparence que ces Critiques d'Allemagne, dont nous avons parlé plus haut, ont pris cette opinion pour le fondement de ce qu'ils ont à nous dire de nouveau ſur ce ſujet. Homere.

Il

par Baillet que Perrault copia depuis, doit être redreſſée ſur celle qu'on en trouve dans la troiſiéme Réflexion de Deſpréaux ci-deſſus alleguée.

4. Lib. 1. contra Apionem.

Homere. Il paroît par ce que nous venons de rapporter touchant l'action de Lycurgue, que les Anciens ont cru qu'Homere étoit d'Ionie, à cause que le Dialecte dont il s'est servi dans ses vers, est presque Ionique par tout. Mr. le Fevre de Saumur dit (1) que ce n'en est pas une preuve convainquante, & il le montre par l'exemple d'Hippocrate & d'Herodote, qui n'étoient ni l'un ni l'autre d'Ionie, quoiqu'ils ayent écrit tous deux en Ionien. Ce Critique veut que le Poëte ait composé ses Ouvrages en Eolide, vis-à-vis de Lesbos, parce que les Commentateurs ont remarqué que quand il décrit un sacrifice, il suit la pratique des Eoliens, & non pas celle des autres Peuples qui composoient l'une & l'autre Grèce: outre qu'il dit que le vent du couchant vient de Thrace. Il ajoute qu'on n'a pourtant pas sujet de s'étonner qu'Homere ait suivi le Dialecte Ionique, parce que ce langage est incomparablement plus beau que tous les autres, d'autant qu'il étoit le plus connu & le plus estimé.

Le nombre des Critiques & des Commentateurs ou Scholiastes de l'un & de l'autre sexe, qui ont travaillé sur Homere est fort grand, & il n'est pas aisé à compter, parce que les Ouvrages de la plûpart d'entre eux sont perdus.

Quoique nous ayons dit sur le rapport de

1. Vie d'Homére page 5. & 6.
2. Cic. 3. de Oratore: Ælianus 13. var. hist. 14.
3. In Solone ex Dieuchida.
4. Thomassin l. 1, c. 8, n. 22.

5. In

de Ciceron & d'Elien (2) que c'eſt à Piſiſtrate que nous ſommes redevables de l'ordre des matiéres & de l'ordonnance de la Fable qui eſt dans ces deux Poëmes : néanmoins Diogene Laërce prétend (3) qu'Homere a encore moins d'obligation à Piſiſtrate qu'à Solon l'un des ſept Sages de la Grece, qui s'étoit appliqué ſérieuſement à débrouiller la maſſe confuſe & indigeſte de ſes Poëſies, afin d'en retablir le ſens, de remettre les vers à leur place, & d'en faire une édition aſſés correcte & aſſés éxacte pour pouvoir être multipliée & répanduë par tout le monde (4). Homere.

Ce fut pourtant le célébre *Ariſtarque*, qui, ſelon Plutarque (5), diviſa les deux Poëmes d'Homere par Livres, & les marqua des lettres de l'Alphabet des Grecs. Car auparavant lui, c'eſt-à-dire, avant le tems de Ptolomée Philometor on liſoit les Ouvrages d'Homere tout de ſuite. Il en corrigea même le texte en qualité de Critique & de Grammairien, & l'on voit dans le même Plutarque (6) des vers qu'Ariſtarque a retranchés d'Homere, à cauſe de l'impiété & de la cruauté de leur expreſſion. Ainſi lors que le Pere Rapin a dit qu'Homere n'avoit jamais dit d'impietés, il faut entendre cela de l'Homere corrigé par Ariſtarque.

Mr. le Fevre dit (7) que cet Ariſtarque eſt

5. In Homeri Vita, & inde Lorenzo Craſſo de' Poëti Greci pag. 376. &c.
6. Plutarch. de leg. Poëtis fol. 41. Vaſc. Idem de diſcrimine adulatoris & amici.
7. Vie d'Homere pag. 7.

Homere. est le plus célébre de tous les Scholiastes d'Homere, & qu'ayant fait paroître une habileté singuliére dans la correction du texte en ôtant les fautes qui s'y étoient glissées par la négligence des Copistes, ou par la témérité des premiers Grammairiens, il a mérité qu'on honorât de son nom les Censeurs & les Critiques qui ont paru dans la suite avec distinction.

Nous avons cru devoir prendre cette occasion pour rendre quelque justice à cet Aristarque, parce que comme nous n'avons rien de lui, il ne nous a point donné sujet de parler de lui au Recueil de nos Critiques.

Mais nous n'avons rien à dire du fameux Zoïle, qui a voulu se signaler aux dépens d'Homere par l'aigreur de sa Critique, qu'il n'avoit entreprise que pour perdre la réputation de ce Poëte. Nous avons dit ailleurs un mot du mauvais succès de cette Critique (1), qui l'a fait appeller *Homero-Mastix* dans toute la Postérité, il suffit de remarquer ici qu'il a laissé son nom à tous les méchans Critiques, qui par un style satirique & médisant ont plûtôt déchiré les Auteurs qu'ils ne les ont corrigés.

Il s'est trouvé aussi parmi les Anciens Philosophes des Critiques qui ont voulu commenter ce Poëte, mais d'une maniére Phi-

1. Tom. 1. chap. 12. pag. 60.
2. Tarq. Gallut. Orat. 1. de Virgilii allegoria pag. 212.

3. Comp.

Philosophique, pour tâcher d'y faire voir les moyens de régler nos sentimens touchant la Divinité & la Religion, & de réformer nos mœurs. C'est ce que fit Proclus Philosophe Platonicien, qui expliqua tout Homere par des maximes tirées de la Philosophie (2). Homere.

Nous n'avons aujourd'hui que deux Scholiastes Grecs sur Homere, savoir Eustathius Archevêque de Thessalonique, & Didyme que le Pere Rapin appelle un des plus éxacts Interprétes d'Homere (3), mais Mr. le Fevre prétend que c'est un Auteur supposé (4). Nous avons parlé de l'un & de l'autre au Recueil des Critiques Grammairiens.

Il court dans le monde une Vie d'Homere, qui paroît n'avoir pas été écrite par un Auteur moderne. On prétend même qu'elle a été composée par Herodote l'Historien. Ambroise Camaldule la déterra du fond d'une Bibliothéque à Mantouë il y a deux cens ans. Mais les Critiques les plus intelligens n'ont jamais pu se persuader qu'elle fût d'Hérodote (5).

Enfin si on est curieux de savoir le jugement qu'on doit faire des Ouvrages d'Homere par les honneurs divins que l'Antiquité Païenne lui a rendus, par les Temples & les Autels qu'on lui a dressés dans diverses Villes de la Gréce, l'Asie & l'Egypte,

3. Comp. d'Hom. & Virg. c. 15.
4. Vie d'Homere pag. 8.
5. Vossius de Histor. Græcis l. 1. c. 3. p. 17. Le Fevre Vie d'Homere pag. 7.

Homere. gypte, & par les autres monumens de son immortalité, on pourra se satisfaire dans le docte Ouvrage que Mr. Cuper publia l'an 1683. sur l'Apothéose de ce Poëte. [*in*-4. à Rotterdam.]

Les meilleures éditions d'Homere sont celle de Rome avec les Commentaires d'Eustathius en quatre volumes *in-fol.* [1542] celle de Basle [en 1556], plus rare & moins bonne avec le même Eustathius. Celle d'Henri Estienne [dans son Recueil *Poëtæ Græci Principes, Græcè in-fol.* 1566.] & celle qui fut faite à Strasbourg. Emeric Casaubon rabbaisse fort celle d'Hollande donnée en 1656. par *Schrevelius* en deux volumes *in*-4°. & il a fait même un écrit exprès pour en découvrir les défauts. Borrichius dit néanmoins que cette edition de Schrevelius n'est pas à rejetter (1). Mais on prétend que celle de Mr. Grevius Professeur d'Utrecht (2), aura le dessus des autres par son excellence (3).

H E-

1. Olaüs Borrichius de Poëtis n. 20. p. 9.

2. ¶. Ce n'est pas à Grévius que cet honneur étoit reservé, c'est au célébre Josué Barnès qui en 1711, donna une magnifique édition d'Homere en deux volumes in 4. à Cambrige avec le Scholiaste vulgairement nommé Didyme.

3. ¶

HESIODE,

Natif *de Cumes en Eolide*, selon quelques-uns, mais demeurant à *Ascra en Beotie* (4), où il devint Poëte; vivant vers le commencement des Olympiades.

1094 NOus avons quelques Ouvrages en vers qui portent le nom d'Hésiode, comme sont celui du travail de l'homme & des jours appellé ἔργα καὶ ἡμέραι, celui de la *Théogonie* ou Généalogie des Dieux, celui du Bouclier d'Hercule, &c.

Il y a des Critiques qui prétendent que tous ces Ouvrages ont été généralement supposés à Hésiode: on n'a presque jamais douté que le dernier ne fût de cette nature; les plus clairvoyans ne savent encore que dire de la Théogonie. Mais la plûpart conviennent qu'on ne peut pas raisonnablement ôter à Hésiode le premier de ces Ouvrages qui contient quelques préceptes pour l'Agriculture & pour les mœurs, & qui paroit avoir été entrepris pour exhorter les hommes au travail.

Mr. le Févre dit (5) qu'Hésiode a fait dans ce Livre à peu près comme nos faiseurs

3. ¶. L'Auteur avertit dans son *Errata* qu'au lieu de *par* il faut ici lire *pour*. En quoi il a tort, *par* étant ici meilleur que *pour*.

4. Plutarque après Ephore de Cumes prétend qu'il est né à Ascra en Bœotie.

5. Tan. le Fevre, Abregé des Vies des Poëtes Grecs pag. 9.

Heſiode. ſeurs d'Almanachs, qui marquent quelquefois les jours heureux & malheureux, mais que cet Ouvrage dans le fond n'eſt pas fort conſidérable.

Heinſius n'en jugeoit pas ſi mal (1). Il prétend (2) que de tous les Poëtes il ne connoiſſoit preſque qu'Héſiode avec Homere qui euſſent ſu repréſenter la Nature toute pure avec une naïveté qui eſt infiniment préférable à tous les artifices dont on s'eſt ſervi dans la ſuite des tems. Il dit que ce qui fait le ſujet de ſon étonnement, c'eſt de voir que la Nature ait commencé & perfectionné en même tems ſon Ouvrage dans ces deux Hommes, qu'il ne fait point difficulté d'appeller *Divins* pour cet effet; & qu'elle nous ait fait remarquer en eux une idée achevée de la vertu humaine.

Mr. Borrichius veut nous perſuader (3) que cet Ouvrage eſt écrit avec tant de prudence & d'habileté, que ſa lecture peut être encore aujourd'hui d'une grande utilité à tous ceux qui veulent s'appliquer à la Morale, à la Politique, à l'Oeconomie, à la Marine, & à l'Agriculture. Il juge auſſi que la Théogonie peut avoir quelque choſe de plus avantageux pour nous qu'elle ſemble n'en promettre à l'extérieur, parce

1. Ces mots *Heinſius n'en jugeoit pas ſi mal*, c'eſt à-dire *ſi déſavantageuſement*, font voir que Baillet n'eſt pas bien entré dans le ſens de le Févre. Si celui-ci a dit que *dans le fond* l'Ouvrage d'Héſiode n'étoit pas fort conſidérable, ce n'eſt point par rapport au ſtyle, qui eſt bon, mais par rapport aux inſtructions qui ne lui ont pas ſemblé fort exquiſes.

2. Dan. Heinſ. prolegom. ad Heſiod. edition. ann. 1663.

parce que bien qu'elle ne paroiſſe inſinuer autre choſe qu'une multitude inutile de Divinités, ceux qui ſont curieux de chercher en toutes choſes les merveilles ſecrettes de la Nature, trouvent ſous les écorces de ces fables des vérités naturelles, & des maximes ſalutaires puiſées du fonds de la Philoſophie. C'eſt auſſi ce que Plutarque avoit autrefois remarqué (4). Heſiode.

Néanmoins Platon trouvoit mauvais qu'Héſiode eût eu ſi peu de diſcrétion que de feindre des fables ſcandaleuſes & de mauvais éxemple, telles que ſont celles qu'il a forgées du Ciel, de Saturne & de Jupiter, & de la vengeance que les enfans ont exercée contre leurs peres, & d'autres qui ne peuvent produire que de méchans effets dans l'eſprit de ceux qui liſent ces fotiſes (5). D'autres ont eſtimé auſſi qu'il n'y a que de la ſuperſtition groſſiére dans tout ce qu'il dit touchant la diſtinction & l'obſervation des jours heureux & malheureux (6).

Mais cela n'a point empêché Voſſius de dire qu'Héſiode s'eſt rendu recommandable à la Poſterité pour avoir ſu joindre l'utilité aux agrémens (7). Il ajoute qu'il n'eſt point Poëte, mais qu'il eſt Théologien

3. Ol. Borrich. Diſſertat. de Poët. Græc. pag. 10.
4. Plutarch. Tract. de legend. Poëtis, inter Opuſcul. Moral.
5. Plato lib. 2. de Legib. ſeu Repub.
Thomaſſin livre 2. nomb. 9. pag. 379. 380. de la méthod. d'enſeigner les Poëtes.
6 Borrich. ut ſupra loco laudato.
7. Ger. Jo. Voſſius, de Arte Poëtica pag. 36. 37.

Heſiode. gien dans la Théogonie, comme il eſt Phyſicien dans ſon Ouvrage du Travail & des Jours. C'eſt auſſi ce qui a été remarqué par la plûpart des Critiques qui ſe ſont contentés de donner à Héſiode la qualité de Verſificateur, parce que la matiére qu'il a choiſie, & la maniére dont il l'a traitée, n'a rien qu'on puiſſe rapporter au genre Epique ou Dramatique, ni même au Lyrique (1).

Pour ce qui regarde le ſtyle d'Héſiode, Denys d'Halicarnaſſe témoigne (2) qu'il a de la douceur & de l'uniformité, qu'il eſt coulant & agréable, & qu'il eſt même aſſés châtié, ajoûtant qu'il a mis toute ſon étude à plaire à ceux pour qui il faiſoit des Vers. C'eſt ce qui a fait dire à Mr. le Févre (3) que ſon ſtyle eſt très-ſimple & ſans élévation; & au Pere Rapin (4) que s'étant contenté d'être agréable & de bien parler, il a fait aſſés connoître que quand il auroit choiſi une autre matiére, ſon deſſein n'auroit pas été d'aſpirer au genre de Poëſie Heroïque.

Néanmoins Heinſius prétend (5) que cette ſimplicité n'a rien de bas ni de rampant, mais qu'elle ſe ſoutient par tout avec beau-

1. Lil. Greg. Girald. R. Rap. R. le Boſſu. & les autres.

2. Dionyſ. Halicarnaſſ. de Linguæ Græc. Auctoribus ſeu Opuſcul. Critic.

3. Le Fevre au lieu cité, pag. 9.

4. R. Rapin, Reflexion 15. ſur la Poëtique, ſeconde partie.

5. D. Heinſius Præfat. ad Heſiod. in edition. anni 1663.

beaucoup d'égalité, qu'elle eſt accompagnée d'une grande pureté & de beaucoup de netteté, & qu'il a par tout un air naturel ſans affectation, & ſans employer jamais aucune expreſſion étrangere ni aucun ornement ſuperflu. Il étoit ſi perſuadé de la vérité de ce point, qu'il ſe crut obligé d'entreprendre la défenſe d'Héſiode contre tous ces Grammairiens, qui affectant d'être ſi difficiles & ſi dégoutés à ſon occaſion font aſſés connoître qu'ils ont le goût fort mauvais. C'eſt ce qu'il a tâché d'éxecuter dans une longue Préface qui eſt à la tête de l'édition qu'il a donnée de ce Poëte, où il fait voir que cette ſimplicité d'Héſiode eſt infiniment préférable à toutes les figures des autres Ecrivains. Heſiode.

Quintilien a reconnu auſſi que ſon ſtyle s'éleve très-rarement, & que ſa beauté ne conſiſte le plus ſouvent que dans la propriété des mots (6), mais que par le genre médiocre d'écrire, qui eſt celui qu'il a ſuivi, il a remporté le prix ſur ceux qui s'y ſont appliqués comme lui, tant à cauſe de l'utilité de ſes maximes, que pour la douceur de ſes expreſſions, & la probabilité de la maniére (7) avec laquelle il a coutume d'expoſer les choſes. Quoi

6. Quintilian. Inſtitut. Orator. lib. 10. cap. 1.

7. ¶. On ne ſait ce que veut dire *la probabilité de la maniere*. Quintilien dit: *lenitas verborum, & compoſitionis probabilis*. Le mot *compoſitio* en cet endroit ſignifie *ſtyle* & *probabilis* correct, où il n'y a rien à reprendre, dont on a lieu d'être content. Mr. l'Abbé Gedoin a traduit: *ſon ſtyle n'eſt point à mépriſer*. On entend fort bien cela, mais je défie qui que ce ſoit d'entendre *la probabilité de la maniére*.

Heſiode. Quoi qu'Héſiode ſoit fort louable d'avoir ſu l'art de maintenir ſon ſtyle dans une juſte médiocrité entre l'élévation & la baſſeſſe (1), il ſemble que cela n'ait point dû lui meriter le rang parmi les Auteurs du premier ordre, outre qu'il n'y a rien de fort noble dans la matiére qu'il a traitée. Il paroit néanmoins que Patercule (2) n'a point eu beaucoup d'égard à ces conſidérations lors qu'il a dit (3) qu'Héſiode étoit un très-beau Génie, & d'une ſi grande délicateſſe pour les Vers, qu'on lui a donné le ſecond rang après Homere.

Le Bibliographe d'Allemagne a remarqué qu'il n'y a preſque que les Savans qui goûtent Héſiode (4), & que les jeunes gens ſur tout n'aiment guéres à le lire, parce que le ſujet qu'il traite ne revient pas beaucoup à leurs inclinations. Le jeune du Verdier ſemble nous donner une autre raiſon de ce dégoût (5) qui eſt une répétition trop fréquente des mêmes Epithétes qui ennuie le Lecteur.

Entre les bonnes éditions des Oeuvres d'Héſiode, celle de Henri Eſtienne eſt des plus rares & des plus eſtimées. Celle de Daniel Heinſius qui parut en 1603. in-4° ſuit après, enſuite celle de George Paſor avec un Dictionaire des mots d'Héſiode [*in*-8° à Amſterdam 1631. & 1657.] Mais

1. Borrich. de Poët. Græc. p. 10. Differt.
2. ¶. Il faut dire *Paterculus*.
3. Vell. Patercul. libro 1. Hiſtor.
4. Biblioth. anonym. Cur. Hiſtor. Philol. pag. 50.
5. Claud. du Verdier cenſio omnium Auctorum &c. pag. 44.

Mais plusieurs croyent que celle de Mr. Grævius qui parut l'an 1667. [in-8o] est la meilleure de celles qui avoient été publiées jusqu'alors (6). Hesiode.

LA SIBYLLE,

Multipliée en dix ou en douze fantômes selon la fantaisie des Auteurs & des Peintres.

1095 QUoique toutes les personnes raisonnables soient persuadées que ce que nous avons sous le nom d'*Oracles Sibyllins*, n'est que le fruit d'une imposture grossiére, nous avons cru pouvoir en dire un mot en cet endroit pour ne nous point écarter du tems auquel on prétend que la Sibylle a paru dans le monde, quoique la Versification qu'on lui a supposée lui soit postérieure de plusieurs siécles. Sibylles.

Il y a une différence très-considérable entre les anciens Vers de la Sibylle que l'on consultoit à Rome du tems de la République, & ceux qu'on a forgés depuis l'établissement de la Monarchie Romaine, ou plutôt depuis la derniére dispersion des Juifs sous les Empereurs Romains. Les premiers dont les restes se conservérent jusqu'au tems de Théodose l'ancien, & qui furent entiérement brûlez par les ordres de Stilichon Général des armées d'Honorius, n'avoient ce semble aucun rap-

[6. La meilleure Edition d'Hesiode est celle que Mrs. Le Clerc & Grævius donnerent à Amsterdam en 1701. in-8. Les Notes de M. Le Clerc n'avoient point encore paru, & celles de Grævius avoient éte retouchées & augmentées par cet Auteur. ADD. *de l'Ed. d'Amst.*]

Sibylles. rapport avec la Religion Chrétienne, pour laquelle les seconds ont été composés.

Les premiers n'insinuoient autre chose que l'Idolatrie, & il paroît par l'Histoire Romaine qu'on ne les consultoit jamais, qu'ils n'ordonnassent quelque nouveau point de superstition, quelques sacrifices aux fausses Divinités, l'établissement de quelque nouvelle idole comme d'Esculape sous la forme d'un serpent, de la mere des Dieux sous celle d'un caillou, dont Ragusæus. on fit venir l'un d'Epidaure & l'autre de Pessinunte sur la consultation qu'on fit des Livres Sibyllins (1). C'est là qu'on avoit appris aussi à Rome à joindre l'inhumanité avec l'infamie dans le culte des Démons, & à immoler des victimes humaines.

Les seconds au contraire n'enseignent que le culte du véritable Dieu. On y trouve des invectives contre l'Idolatrie & des exhortations perpétuelles à reconnoître la Divinité de JESUS-CHRIST.

Il n'y avoit rien de plus obscur ni de plus embarassé que les premiers, c'est ce qui donnoit lieu à ceux qui les consultoient d'y trouver par leurs explications tout ce qu'ils vouloient, comme on fait aujourd'hui dans les Centuries de Michel de Notre-Dame que nous appellons Nostradamus.

Mais les seconds n'ont rien d'énigmatique, ni de trop difficile à déchifrer. Ils sont même plus clairs que les Prophéties de l'Ancien Testament, & Isaïe qui passe pres-

1. ¶. Ce n'est pas un moderne tel que Georg. Ragusæus qu'il faloit citer touchant le culte introduit

presque pour un Historien parmi les Prophétes, n'a point parlé du mystére de notre Redemption avec tant de netteté & d'évidence. Car on ne trouve point le nom de *Jesus*, & de *Marie* dans Isaïe comme dans ces Vers de la prétenduë Sibylle, où il est parlé aussi du Batême de Jesus-Christ dans le Jourdain, & de la manifestation des trois Personnes de la sainte Trinité. De sorte que s'il se trouvoit encore aujourd'hui quelqu'un qui voulût croire que ces Vers sont plus anciens que l'Incarnation du Fils de Dieu, il seroit obligé de reconnoître que Dieu auroit fait plus de grace en ce point aux Païens qu'aux Juifs, à qui il avoit donné l'ancien Testament pour les conduire dans la véritable Religion, puisque ses mystéres paroissent découverts ou mieux developpés dans ces Vers qu'on supposeroit avoir été faits pour l'utilité des Païens. Sibylles.

Mais nous reservons au Traité des Imposteurs ce qu'il y aura à dire du tems & de la maniére dont ces Vers ont été supposés à la vieille Sibylle, & nous nous contenterons d'ajouter ici en peu de mots ce qui regarde le jugement qu'on doit faire de leur composition.

Les Critiques jugent que ces Vers sont écrits en un fort mauvais style, que leur Auteur ne savoit pas bien la Langue Grecque, qu'il y a des barbarismes, des étymologies puériles & des badineries qui n'ont aucun air de l'ancienne Gréce, & qui ne sen-

duit à Rome du Serpent d'Epidaure, & du caillou de Pessinunte, c'est Tite-Live, Valere Maxime, &c.

Sibylles. ſentent nullement la gravité de la matiére que l'on y traite (1).

Ceux qui voudront s'inſtruire à fond de la matiére des Sibylles touchant leurs perſonnes & leurs Livres, peuvent conſulter les Traités ſinguliers qui en ont été faits exprès, 1. par Onufre Panvini, Ermite Auguſtin de Verone, en Latin; 2. le Sieur David Blondel, Proteſtant, de Châlons en Champagne, en François; 3. Eraſme Schmid, Allemand de Miſnie, en Latin; 4. le Sieur Tobie Wagner Allemand, demeurant à Tubingue, en Latin; 5. le Sieur Daniel Claſen Juriſconſulte, depuis 13. ans en Latin; 6. le Sieur Jean Chriſt. Salbach, depuis 8. ans en Allemand; 7. le P. Jean Craſſet Jéſuite, depuis 8. ans en François; 8. le Sieur Iſaac Voſſius Hollandois, Chanoine de Windſor en Angleterre, en Latin depuis ſix ans; 9. le Sieur Jean Marckius, Profeſſeur de Groningue en Friſe, depuis quatre ans en Latin; Enfin on nous fait eſperer un ample Traité ſur ce ſujet par Mr. Petit Médecin & Philoſophe à Paris, & l'on dit qu'il eſt déja imprimé à Leipſik en Allemagne.

* *Serv.*

1. Henr. Valeſ. in Obſervationibus ad Hiſt. Eccl. Euſebii.

Ger. Jo. Voſſius lib. 1. de Poët. Græc. pag. 2. & 3. & Iſaac Voſſ. p. 41. cap. 8.

Tan. le Fevre, Vies des Poëtes Grecs. pag. 2. 3.

2. ¶. Il naquit à Sardes Ville de Lydie, & fut élevé à Lacédémone où il demeura, ce qui a fait que les uns l'ont appellé Lydien, les autres Lacédémonien.

3. Suidas in Lexico litt. A.

4. ¶.

Serv. Gallæi Oracula Sibyllina Gr. Lat. in-4. *Amstelod.* 1689.

ALCMAN,

Poëte Lyrique de *Lacedemone* (2), vivant en la 27. Olympiade, du tems de Manassés, Roi de Juda.

1096. IL nous reste de ce Poëte un petit nombre de fragmens qui ont été sauvés dans les Ecrits de ceux qui les ont cités anciennement. Mais ils ne suffisent pas pour pouvoir nous donner une idée assés juste du caractére de ce Poëte, qu'on dit avoir été tendre & trop enclin à l'amour. Sa Dialecte est Dorique, comme l'a remarqué Suidas (3), & c'étoit celle qu'on parloit à Lacedemone. Patercule prétendoit néanmoins (4) qu'il n'étoit point de cette Ville, mais comme nous ne faisons point l'Histoire des Auteurs, cet éxamen n'est point de notre sujet. Il faut remarquer seulement que comme il y avoit un autre Alcman à Messine (5), qui étoit aussi Poëte Lyrique & qui vivoit presque Alcman.

4. Vell. Patercul. lib. 1. Histor.
Vossius lib. 1. de Poët. Gr.
Tan. le Fevre, des Poëtes Grecs.
Lor. Crasso, de Poët. Græc. &c.

5. ¶. Alcman, que Suidas a cru Lacédémonien, étoit selon lui du quartier de Lacédémone nommé *Messoa* Ἀλκμὰν Λάκων ἀπὸ Μεσσόας. Gyraldus persuadé qu'au lieu de Μεσσόας il faloit lire Μεσσάνας à la Dorique pour Μεσσήνης qu'il a prise pour une Ville de Laconie, a usé de ces termes: *Suidas ex urbe Mes-*

Alcman. que en même tems, plusieurs ne savent auquel des deux attribuer les fragmens qui portent le nom d'Alcman.

* Voyés Article 1099.

ARCHILOCHUS

Poëte Iambique de *Paros Isle des Cyclades* vivant en la 29. Olympiade, 660. ans avant Jesus-Christ.

Du tems de Manassès Roi de Juda & de Tullus Hostilius Roi de Romains, ou du tems de Romulus, selon Ciceron.

Archilochus. 1097. CE que nous avons de lui n'est pas beaucoup plus considérable que ce qui nous est resté d'Alcman. Il passe pour un des premiers Auteurs du Vers Iambe, selon Clement Alexandrin (1): & Quintilien juge (2) qu'il étoit un de ceux qui avoient porté ce genre de Poësie, le plus près de sa perfection. Il ajoûte que pour cet effet il avoit un talent merveilleux, une force admirable dans ses paroles dont il se faisoit une espéce singuliére d'élo-

sana, in eo perperam licet legatur Messoa fuisse ait. De la Baillet enchérissant sur l'erreur de Gyraldus a fait un Alcman de Messine, quoiqu'il n'y ait eu qu'un seul Alcman, Lacédémonien d'établissement, & Lydien d'origine, touchant lequel il faut voir Saumaise p. 825. de la 1. edit. de Solin, où il debrouille parfaitement toutes ces difficultés.

1. Clem. Alexand. in Stromat.
Item Horat. de Art. Poët.

2. Quin-

loquence; que ſes Sentences étoient puiſſantes, courtes, & tranchantes, & qu'il ſemble qu'elles ne fuſſent compoſées que de nerfs & de ſang. Et comme il étoit trop emporté & trop mordant dans ſon ſtyle, ce Critique dit que pluſieurs attribuoient ce vice à ſa matiére plûtôt qu'à ſon eſprit (3). Archilochus.

De quelque part que lui ſoit venuë cette humeur médiſante, il ne paroît pas qu'elle ait jamais été excuſée, & encore moins approuvée de perſonne. Elle a été notée par Ciceron, qui pour la diſtinguer de la véritable fureur Poëtique, ſemble avoir voulu ſe moquer de ceux qui avoient pris la douleur d'une plaie faite par les traits envenimés d'Archilochus & d'Hipponax pour quelque choſe de divin, c'eſt-à-dire pour un effet de l'Enthouſiaſme (4).

Horace a conſidéré auſſi cet emportement d'Archilochus plûtôt comme une rage que comme un mouvement d'enhaut ou un effet de ce feu Divin (5) dont les Poëtes ſe vantent d'être animés.

Il faut en effet que cette rage ait été bien violente pour avoir pû produire le deſeſpoir

2. Quintilian. lib. 10. Inſtitut. Orat. c. 1.

3. ¶. Le Latin de Quintilien *adeo ut videatur quibuſdam, quod quoquam minor eſt, materiæ eſſe, non ingenii vitium*, ne dit point du tout cela, mais comme l'a fort bien rendu Mr. l'Abbé Gedoin, *que ſi Archiloque eſt auſſi deſſous de qui que ce ſoit, c'eſt plûtôt la faute de ſa matiére que celle de ſon eſprit.*

4. Cicero de Natura Deorum lib. 3.

5. Horat. de Arte Poët. Vid. & Ol. Borrich. Diſſertat. de Poëtis pag. 27.

Archilochus.

poir dans l'esprit de Lycambe, & l'avoir obligé de se pendre (1).

Archilochus ne se contenta pas de vouloir être piquant, il voulut joindre l'obscénité à la médisance (2), & il mêla toutes sortes d'ordures & de saletés dans le venin dont il avoit coûtume de tremper ses traits. C'est ce qui, au rapport de Valere-Maxime (3), obligea la République de Lacedemone de le condamner au bannissement, & de supprimer ses Livres dont elle jugeoit la lecture très-pernicieuse à toutes sortes de gens, & particuliérement à la jeunesse. Et cet Auteur ajoute que les Lacédémoniens aimérent mieux priver leurs Enfans des Ecrits de ce Poëte, quelque polis & quelque élégans qu'ils fussent, que d'exposer l'innocence de leurs mœurs à une corruption visible.

Ce jugement desavantageux qu'une sage République a porté des Poësies d'Archilochus paroît n'avoir pas moins d'équité que de sévérité. Néanmoins il n'a pas empêché Patercule de parler de lui avec beaucoup

1. Par des vers qu'il fit contre cet homme qui lui refusoit sa fille qu'il lui avoit promise.

2. Suidas in Lexico. Item Lil. Greg. Gyrald. Dialog. IX. de Poëtis veteribus.

3. Valer. Maxim. Rer. Memorabil. lib. 6. cap. 3. de Severitate.

Pedro de Guzman, Discours 6. §. 8. des Avantages de l'honnête Travail, en Espagnol.

Lor. Craffo des Poëtes Grecs, en Italien, pag. 59. 60. il appelle Archilochus un Auteur très-fleuri & très-fécond.

Joseph de Voisin. défense du Traité de Mr. le Prince de Conti, contre la Comédie pag. 274.

4. Vell. Paterc. lib. 1. Histor.

coup d'éloges, & de dire (4), qu'après Homere & lui, il n'eſt pas aiſé de trouver quelqu'un capable de donner la perfection à une choſe dont il auroit été lui-même l'Auteur. Ce n'eſt pas que Patercule prétendît par là l'égaler à Homere en toutes choſes, car Demetrius de Phaleres cité par le Pere Rapin (5), dit qu'Archilochus n'avoit pas cette grandeur d'ame propre au Poëme Héroïque (6) qu'avoit Homere. Archilochus.

Mais s'il n'étoit point arrivé au point de l'élevation où l'on voit Homere, on ne peut pas dire auſſi qu'il ait rampé avec les derniers Poëtes, quoique, ſelon le jugement de Longin (7), il ſe brouille quelquefois, & qu'il manque d'ordre & d'œconomie en pluſieurs endroits de ſes Ecrits. Et bien que l'*Erigone* d'Eratoſthene, par exemple, ſoit un Poëme où il n'y a rien à reprendre, on ne peut pas dire pour cela qu'Eratoſthéne eſt plus grand Poëte qu'Archilochus, parce que celui-ci ne tombe dans ce défaut que nous venons de marquer qu'à cauſe de cet eſprit divin dont il eſt

5. R. Rapin, Réflexion 14. ſur la Poët. part. 1. pag. 31. edit. in-12.

6. ¶. Nicephore Grégoras pourtant en ſon Commentaire ſur le Livre de Syneſius περὶ ἐνυπνίων, dit qu'Archiloque s'étoit auſſi exercé dans la Poëſie Héroïque. Et le pretendu Demetrius, au lieu de ce que lui fait dire le P. Rapin, ne dit autre choſe ſinon qu'il ne faudroit pas s'aviſer d'employer dans la compoſition d'une Iliade des vers d'une meſure auſſi courte que ceux auſquels Archiloque a donné le nom, qui ne ſont que des hémiſtiches ou des demi-vers.

7. Longin, Traité du Sublime, chap. 27. pag. 100. de la Traduction Françoiſe.

Archilochus. est entraîné, & qu'il ne sauroit regler comme il veut.

* Voyés dans le Recueil des Poëtes Grecs, imprimé à Geneve *in-folio* 2. vol. 1606. 1614.

STESICHORE,

d'*Himere en Sicile*, vivant (1) en la 37. Olympiade, mort en la 56. sous le regne de Cyrus Roi des Perses.

Stesichore. 1098. IL ne nous reste plus de lui que trente ou quarante vers d'un fort grand nombre, pour lesquels toute l'Antiquité témoignoit avoir beaucoup d'estime.

Il excelloit en plus d'un genre de Poësie, & il avoit le style grand, plein & majestueux (2). Il semble néanmoins que son principal talent consistât dans la Poësie Lyrique. Denys d'Halicarnasse dit (3) que Stesichore avoit toutes les bonnes qualités & les graces de Pindare & de Simonide, mais qu'il les a surpassés tous deux dans la gran-

1. ¶. Il faloit dire *né*, parce que *vivant* se prendroit pour florissant d'où il s'ensuivroit qu'en la 37. Olympiade il pourroit avoir eu 30. ans, & qu'étant mort en la 56. il en auroit eu tout au moins 102. quoique suivant la supputation de Suidas qui le fait naitre en la 37. Olympiade & mourir en la 56. il ne soit pas mort octogénaire, que Phlégon ne le mette point parmi les Macrobes, & que Lucien, qui l'y met, ne lui donne pas plus de 85. ans.

2. Tan. le Fevre, Vie des Poëtes Gr. p. 21.

3. Dion. Halic. de L. Auct. Græc. judic.

4. Quint. Institut. Oratoriar. lib. 10, c. 1.

5. Sty-

grandeur de son sujet, où il a fort bien gardé les caractéres des mœurs & des personnes. Stesichore.

Quintilien témoigne que c'étoit un puissant génie, qu'il avoit pris des sujets grands & élevés, comme des guerres importantes, & les belles actions des plus vaillans Capitaines, pour exercer dignement ses talens, & qu'il avoit fort bien soutenu la majesté du Poëme Epique *par sa lyre*; mais qu'il étoit quelquefois accablé de son abondance, & que pour n'avoir pas su se moderer, il avoit perdu l'avantage qu'il auroit eu d'être le second après Homere & de l'approcher de fort près (4).

Synesius le mettoit aussi au rang des Poëtes Heroïques (5), & il semble avoir voulu le comparer avec Homere, lors qu'il a dit (6), que l'un & l'autre avoient donné beaucoup d'éclat & de noblesse au genre Heroïque par leurs vers. C'est sans doute ce qui a porté Alexandre le grand (7) à mettre Stesichore au rang de ces Poëtes que les Princes doivent lire & étudier, & c'est ce qui

5. Synesius à la fin de son Livre des songes ne met pas Stesichore au rang des Poëtes Héroïques, mais au rang des Poëtes qui ont chanté les Héros, οἱ τὸ Ἡρωϊκὸν φῦλον διὰ τὰς ποιήσεις αὐτῶν ἐπικυδίσαντες ἴδεσαν. Gyraldus ayant traduit Ἡρωϊκὸν φῦλον par *Heroïcum genus* a trompé Baillet qui s'est imagine qu'*Heroïcum genus* signifioit le genre Heroïque, c'est-à-dire, la Poësie Héroïque.

6. Ap. Lil. Gregor. Gyrald. de Poët. Dialogo IX. pag. 986.

7. Lil. Greg. Gyraldus Hist. Poëtarum Dialog. pag. 956. &c. ex Dione Orat. 2. quem allegat. Gr. Gyraldus.

Steſichore. qui a fait dire à Horace (1) que la Muſe de ce Poëte avoit de la gravité.

Hermogéne de Tarſe parlant de la douceur que doit avoir un Orateur, reléve fort haut le mérite de Steſichore (2), & dit qu'il a excellé particuliérement en ce point, qui fait une des principales parties du discours, à cauſe du bon uſage qu'il a fait des Epithétes.

Il écrivoit en Langue Dorique (3). Athenée ſemble l'avoir mis au rang des Poëtes laſcifs. Il n'eut pourtant pas beaucoup d'égard à la beauté d'Helene lors qu'il la maltraita dans ſes vers. Les Anciens faiſoient un conte ſur ce ſujet, & ils diſoient que Steſichore fut puni de l'aveuglement pour avoir deshonoré Helene; mais qu'ayant réparé ſa faute par des vers qu'il fit enſuite à ſa louange, il recouvra la vûe (4).

Steſichore n'étoit pas ſon véritable nom, mais il fut ainſi appellé dans la ſuite pour avoir arrêté & fixé la maniére de la danſe aux inſtrumens, ou du chœur ſur le théâtre (5).

* Voyés le Recueil des Poëtes Grecs de Genéve 2. volumes *in-folio* 1606. & 14.

SA-

1. Horat. lib. 4. Ode 9. ad Lollium.

2. Gyraldus au même endroit: Hermogenes Tarſenſis in libris de Rhetor. & Borrich. Diſſertatio de Poëtis.

3. C'eſt

SAPPHO,

Femme de l'Isle de *Lesbos* dans l'Archipel, vivant en la 44. Olympiade du tems de Nabuchodonosor & de Tarquin l'ancien.

1099. ON prétend qu'il y en a eu deux de ce même nom qui étoient du même pays, qui vivoient presque en même tems, & qui toutes deux ont fait le métier de Poëte : de sorte qu'il est difficile de dire, à laquelle des deux il faut attribuer ce que nous avons sous le nom de Sappho. Sappho.

Mais comme nous ne nous appliquons point tant à la recherche des Auteurs qu'à celle de leurs Ouvrages, il suffit de remarquer deux choses qui sautent aux yeux de ceux qui lisent les vers qui portent aujourd'hui ce nom, l'une que celle qui en est l'Auteur étoit un bel esprit, & l'autre que c'étoit une grande débauchée.

I. Il n'est pourtant pas si aisé de juger du premier point par l'Hymne, l'Ode & quelques petits fragmens que nous avons d'elle, que par les glorieux témoignages que les plus célébres Critiques de l'Antiquité lui ont rendus. Ces Auteurs nous ap-

3. C'est Pausanias qui a publié particuliérement cette Fable; Hesychius Milesius l'a copié, & plusieurs l'ont suivi.

4. Philostrat. l. 6. c. 4.

5. Stesichorus, *id est*, Stator Chorez;

Sappho. apprennent (1) qu'il n'y avoit rien de si beau que les Poëſies de Sappho, qu'on y remarquoit des graces toutes extraordinaires, un art ſecret & admirable d'entrer dans les cœurs, dit Mr. le Févre, de parler & de vaincre en même tems, & toucher les paſſions les plus tendres; & que c'eſt particuliérement ce qui lui a attiré l'eſtime de tant de ſiécles (2).

Demetrius de Phaleres rapporté par le Giraldi (3) diſoit qu'une des principales beautés que l'on remarquât dans ſes vers étoit celle des répétitions & redoublemens que les Grecs appellent *Anadiploſe*; & Hermogéne ne lui trouvoit jamais tant de douceur que lors qu'elle faiſoit parler ſa lyre, & qu'elle lui faiſoit faire des réponſes aux queſtions qu'elle feignoit de lui propoſer (4).

Denys d'Halicarnaſſe dans ſes jugemens, & Strabon dans ſa Géographie, à l'occaſion de l'Iſle de Lesbos, en parlent fort avantageuſement, & nous font connoître qu'ils n'avoient encore rien remarqué dans tout

1. Suidas in Lexico.
Laur. Craſſ. de Poët. Græc. pag. 449. 450.
2. Tan. le Fevre, Abreg. des Vies des Poëtes Grecs pag. 22.
3. Lil. Gregor. Gyraldus de Hiſt. Poëtar. Dialog. IX. pag. 978. edition. in-8.
4. Hermogen. Rhetoric. apud eundem Gyrald.
5. Dionyſ. Halicarnaſſ. in Opuſcul. Crit.
Strabo in Geograph. agens de Lesbo.
6. Dionyſ. Caſſ. Longin. de Sublimi cap. 8. pag. 45. 46. de la Trad. Françoiſe.
Julian. Imper. de Cæſarib. Satir.
7. Ren. Rapin, Reflexion xxx. ſur la Poëtique, ſeconde partie.

tout le sexe qui méritât de lui être comparé (5). Sappho.

Longin & l'Empereur Julien (6) nous donnent aussi une grande idée du mérite de ses vers, & le Pere Rapin nous assure (7) que ces Anciens ont eu grande raison de nous vanter si fort dans leurs Ouvrages le génie admirable de cette fille, parce qu'on y trouve des traits de la délicatesse la plus fine & la plus passionnée. C'est aussi ce qu'on peut voir plus au long dans le jugement que Mademoiselle le Févre, & depuis elle Monsieur de Longepierre ont porté de sa Poësie (8).

Nous nous contenterons de remarquer qu'on a augmenté le nombre des Muses en sa faveur; que c'est d'elle que vient cette espéce de vers Lyriques qui portent encore aujourd'hui son nom, & que son Dialecte étoit Æolique (9).

Nous ajoûterons que si on en veut croire Vossius (10), elle avoit pris pour le modéle de son style Archilochus, mais qu'elle avoit eu la prudence de tempérer son aigreur

8. Anne le Fevre & D. L. préfac. de leur édition, &c.
9. L. Greg. Gyrald. de Hist. Poët. Dial. 1x. loco citato Ol. Borrich. Dissert. de Poët.
10. Ger. Joan. Vossius Institution. Poëtic. lib. 3. p. 78. 79.

¶. Vossius n'a pas bien pris le sens de ce vers d'Horace 1. Ep. 19.

Temperat Archilochi Musam pede masculo Sappho

ce *temperat* ne doit être entendu que de l'adresse qu'avoit euë Sappho de joindre successivement dans quelques-unes de ses Odes à un grand vers, un vers plus court, tel que ceux ausquels Archiloque a donné le nom. *Temperat* ne signifie là que *miscet*, comme Bentlei l'a fort bien expliqué.

Sappho. greur par une douceur admirable. Et Castelvetro a remarqué auſſi après Apulée (1) que c'eſt à cette douceur qu'on étoit redevable des adouciſſemens qui paroiſſent dans l'inſolence & l'effronterie de ſes matiéres.

II. Le ſecond point regarde la galanterie dont nous trouvons encore des veſtiges dans les reſtes de ſes vers. On peut dire qu'ils ſont ſuffiſans pour nous perſuader d'une partie de ce qu'on a dit de ſes infames débauches (2), qui n'ont pû être bornées par les débordemens même qui ont coutume de ſatisfaire la brutalité des plus abandonnées d'entre les Courtiſanes. Et quelque ſoin (3) que Mademoiſelle le Févre ait pris pour tâcher de diminuer en nous l'horreur d'une paſſion ſi monſtrueuſe, nous ne pouvons nous imaginer que le peu d'utilité qui pourroit nous revenir de la lecture de ſes vers pût être comparé avec la moindre des méchantes impreſſions qu'elle pourroit faire ſur nos eſprits, & dans les cœurs même de ceux qui pourroient s'y laiſſer ſeduire, s'ils n'étoient point utilement prévenus contre elle.

* Voyés dans le Recueil de Plantin qui a pour titre, *Carmina novem illuſtrium fœminarum & Lyricorum, ſcilicet Alcmanis, Ibyci,*

1. Ludov. de Caſtelvetro in Art. Poëtic. Ariſtot. & apud Laur. Craſſ. de Poët. Græc.

¶. Apulée dans cet endroit de ſon Apologie où il parle de Sappho en ces termes: *Et mulier Lesbia laſcive illa quidem, tantaque gratia, ut nobis inſolentiam linguæ ſuæ, dulcedine carminum commendet*, n'a voulu dire autre choſe ſinon que la douceur & les graces de la Poëſie de cette Lesbienne font qu'on lui pardonne avec plaiſir

Ibyci, Steſichori, Anacreontis, Alcæi, Simonidis, Bacchylidis, ex Bibliothecâ Fulvii Urſini, in-8. *Antuerpiæ* 1568.

ALCE'E,

De Lesbos, Poëte Lyrique, Contemporain & Compatriote de Sappho.

1100. LEs petits débris des Poëſies de cet Auteur qui ſont venus juſqu'à nous, ſemblent nous donner lieu de rapporter ici une partie des Jugemens que les Critiques ont faits de ſes Ecrits. Alcée.

Denys d'Halicarnaſſe juge (4) qu'il y avoit dans ſes compoſitions de la magnificence ou de la grandeur, de la briéveté, de la douceur ou de l'agrément, du ſel, de la gravité, des figures qui n'avoient point d'obſcurité, horſmis dans quelques termes qui regardoient la proprieté de la Langue. Il ajoute qu'il avoit de la force, que ſon ſtyle étoit nombreux, c'eſt-à-dire, meſuré & ſoutenu d'une belle cadence, qu'il ſavoit bien proportionner toutes choſes aux mœurs de ſon tems & aux uſages de ſon Pays; & que ſi on avoit retiré les pieds de ſes vers, on l'auroit pris volontiers

plaiſir le déſagrément de ſon Dialecte. pag. 450.

2. Plutarch. Tract. de Orac. Pyth. &c. Item Suidas in Lexic.

Vid. & Ovidius paſſim, ejuſque Epiſt. ſub nomine Sapphûs.

3. V. M. Bayle Nouv. de la Républiq. des Lettres de Novembre 1684. tom. 2. pag. 396. 397.

4. Dionyſ. Halycarnaſſ. in Judic. de Poët. pag. 10. edit. in-8. in Opuſcul. Critic.

Alcée. tiers pour un Ecrivain du Barreau.

Quintilien lui donne presque les mêmes qualités, quoiqu'en moins de paroles (1), & il ne fait point difficulté de dire qu'il s'étoit rendu semblable à Homere pour le style.

Mr. le Fevre a témoigné ouvertement n'être nullement du sentiment de Quintilien en ce point (2): & malgré le respect dû à l'Antiquité, il prétend que ce Critique n'a point eu plus de raison lors qu'il a comparé Alcée à Homere, que lorsqu'il a comparé Herodote avec Tite-Live, qui ne se ressemblent, dit-il, en aucune maniére, sinon en ce qu'Herodote a écrit une Histoire en Grec, & que Tite-Live en a écrit une en Latin. Mr. le Fevre nous fait connoître en même tems que s'il avoit à comparer Alcée avec quelqu'un des Poëtes Latins, ce seroit avec Horace, quoiqu'il eût dit auparavant que le style d'Alcée representoit assés bien les qualités de son ame & de son courage, c'est-à dire, qu'il étoit martial. C'est ce qu'on n'a point dit de celui d'Horace, qui a donné lui-même (3) le nom de Muse menaçante à la Poësie d'Alcée, à cause qu'il avoit écrit contre les Tyrans de son Pays, & sur tout contre Pittacus. Quin-

1. Quintil. Institution. Oratoriar. lib 1. cap. 1.
2. Tan. le Fevre, Abr. des Vies des Poëtes Grecs pag. 30.
3. Horat. lib. 4. Od. ad Lollium.
4. Fabius Quintil. loco cit. ut suprà.
5. Cicero in libris de Natur. Deor. Item in Quæstion. Tusculan.

6. Ho-

Quintilien paroît ne l'avoir pas jugé louable de ce qu'étant plus propre pour les grands sujets, comme pour chanter des guerres & des victoires, il s'étoit amusé à des bagatelles, & étoit descendu de son rang, pour le dire ainsi, afin de chanter des Jeux & des Amours (4). Ciceron a dit encore quelque chose de plus honteux à son sujet (5), & il nous apprend qu'Alcée non content de s'être laissé aller à la Pédéraſtie, ce qu'Horace avoit aussi marqué dans ses vers (6), il en avoit encore écrit (7), comme s'il en eût voulu corrompre d'autres que lui. Alcée.

Au reste c'est de cet Alcée que nous est venuë cette espéce de vers que nous appellons Alcaïques, & qui passent pour être des plus beaux & des plus agréables dans le genre Lyrique.

Synesius rapporté par le Gyraldi remarque (8) qu'il n'avoit pas coûtume d'employer des personnages feints ni des matiéres chimériques ou inventées à plaisir, comme les autres Poëtes ont coutume de faire, mais que les personnes & les choses y étoient véritables, de sorte qu'il ne trompoit personne, & qu'exposant librement ses inclinations au Public, il étoit aisé de voir

6. Horat. lib. 1 Od. 32. ad Lyram.

7. ¶. Ces paroles de Ciceron : *Fortis vir in sua Rep. cognitus quæ de juvenum amore scribit Alcæus*: ne signifient pas qu'Alcée eut fait un livre exprès de pédéraſtie, mais qu'il avoit fortement marqué dans ses vers son inclination là-dessus.

8. Apud Lil. Gregor. Gyrald. de Histor. Poëtar. Dialogo IX. pag. 272. edition. in-8.

Alcée, voir par ſes vers tout ce qui lui donnoit du plaiſir ou du chagrin.

Son Dialecte étoit Æolique comme celui de Sappho (1). [Voyés dans le Recueil de Plantin *in*-8°. cité Art. 1099.]

IBYCUS.

Poëte Lyrique *de Rhege en Italie*, *vis-à-vis de l'Iſle de Sicile*, vivant en la 54. Olympiade du tems de Cyrus, de Crœſus & de Servius Tullius 560. ans & plus devant notre Epoque. (2)

Ibycus. 1101 SEs Odes étoient écrites en langage Dorien, & quelques fragmens qui nous en reſtent font aſſés connoître que ſon ſtyle étoit plein, & quelquefois fort élévé, qu'il avoit de la netteté & des agrémens.

Il avoit écrit fort élegamment l'*enlevement de Ganymede & de Tithon*. Mais il avoit tout gâté par ſes obſcénités, qui faiſoient aſſés voir qu'il étoit encore plus corrompu que ces Poëtes laſcifs dont nous avons parlé auparavant. [Voyés dans le Recueil de Plantin *in*-8°. cité Art. 1099.]

PHO-

1. Ibid. Ep Greg. Gyrald.
Item Olaüs Borrich. Diſſertat. de Poëtis pag. 23 Vidend. Laurent. Craſſ. de Poët. Græc.

2. Lil. Greg. Gyrald. de Hiſtor. Poëtar. Dialog IX. pag. 1010. 1011. Suidas in Lexico. V. & H. Stephanus qui ejus fragmenta edidit cum cæterorum Lyricorum reliquiis.

Tan-

PHOCYLIDE,

De *Milet dans l'Ionie*, vivant en la 60. Olympiade, du tems de Cyrus 540. ans devant l'Epoque Chrétienne.

1102 M. Le Fevre prétend (3) que le ſtyle de Phocylide étoit auſſi pur & auſſi net que ſes mœurs, & que l'on apprenoit par la lecture de ſes Ouvrages à bien vivre & à bien parler tout à la fois. Phocylide.

Nous avons aujourd'hui une piéce de Poëſie morale ſous le nom de Phocylide. Mais c'eſt une piéce aſſés moderne. Du moins eſt-il viſible qu'elle a été ſuppoſée à cet ancien Phocylide qui étoit contemporain à Théognis, à Hipponax, & à Anacreon. L'Auteur de ces vers moraux étoit un Juif d'Alexandrie, ſi l'on veut ſuivre la conjecture de pluſieurs Critiques. Quelques-uns même des plus éclairés, parmi leſquels on peut compter Voſſius & Mr. le Fevre, eſtiment que c'étoit un Chrétien vivant du tems de Trajan ou Adrien, ou même plus tard, s'il eſt vrai, comme a remarqué Suidas, que cet Auteur a volé les vers de la Sibylle, qui n'ont été forgés

Tan. le Fevre, Abr. des Vies des Poëtes Grecs pag. 37.
Laur. Craſſ. de Poët. Græc.
Ol. Borrich. Diſſert. de Poët. p. 23. 24.
3. Suidas in Lexico.
Ger. Joan. Voſſ. de Poët. Græc. pag. 22.
Tan. le Fevre des Poëtes Grecs pag. 46. Voyés encore n. 1106.

Phocylide. forgés que vers le tems de ces Empereurs. Une des meilleures raisons de Mr. le Fevre est que le style de cette piéce a tout-à-fait l'air & le tour des Grecs modernes.

* *Theognidis, Phocylidis, Pythagoræ, Solonis, & aliorum Poëmata, Gr. Lat. per Frid. Sylburg.* in-8o. *Heidelb.* 1597. Voyés Art. 1106.*

MIMNERMUS,

De *Colophon* ou *de Smyrne en Ionie* vivant en l'Olympiade 60. sous Cyrus & Cambyse.

Mimnermus. 1103 SOlin mettoit ce Poëte au rang des plus beaux génies que l'Asie ait jamais produits (1). Mr. le Fevre dit (2) qu'il se trouve encore assés de fragmens de cet Auteur pour pouvoir dire avec fondement que Mimnerme fut un très-bel esprit, & un des plus grands ornemens de l'Antiquité. Il ajoute que son style est très-agréable, & rempli de l'abondance de l'ancienne Gréce: qu'il composoit fort facilement; & qu'on pourroit pour de certaines choses le comparer à Ovide, si ce n'est que

1. Julius Solin. Polyhistor. cap. 43. &c. Cl. Salm. in exercit. in eum loc.

2. Tan. le Fevre, Abreg. des Vies des Poëtes Grecs pag. 36. 37.

3. Horat. lib. 1. Epistol. 6. ad Numicium.

¶. Ménag. chap. 60. de l'Anti-Baillet a fort bien remarqué qu'au lieu de *qu'on pût rien faire d'agréable sans l'amour*, il faloit pour rendre le sens d'Horace dire

que le ſtyle du Poëte Latin n'eſt pas ſi ſerré ni ſi plein que celui du Poëte Grec. Mimnerme.

C'eſt un des principaux Auteurs du genre Elégiaque parmi les Grecs, mais il ſemble n'avoir appliqué ſes talens qu'à des matiéres de galanterie, & il avoit le ſens ſi corrompu, qu'il ne croyoit pas qu'on pût rien faire d'agréable ſans l'Amour & les Jeux, au rapport d'Horace (3). C'eſt peut-être (4) ce qui a fait dire à Properce (5) que Mimnerme avoit eu l'avantage ſur Homere en ce point.

* Voyés Art. 1099. *

1104 NOus ne dirons rien d'EPIMENIDE de *Crete ou Candie*, d'HIPPONAX *d'Epheſe*, de THESPIS *du pays Attique*, de LASUS d'*Hermione* au Peloponeſe, & de pluſieurs autres dont il ne nous reſte plus rien.

1. Il eſt bon néanmoins de remarquer qu'il nous reſte un des vers hexamétres d'*Epimenide* qui a été, pour le dire ainſi, conſacré par ſaint Paul dans l'Epitre à Tite, chapitre 1. verſet 12. où il s'agit de l'humeur & des inclinations des habitans de Crete;

2. Et

dire: *qu'on pût rien trouver dans la vie d'agréable ſans l'amour.*

4. ¶. Ceci, ſuivant le même Ménage, devoit être autrement tourné, comme par exemple en ces termes: *Et Properce n'a pas héſité à dire qu'en matiére de vers d'amour le ſtyle de Mimnerme vaut mieux que le ſtyle d'Homére.*

5. Propert. lib. 1. Eleg. 9.

2. Et qu'*Hipponax*, fameux par ſes vers mordans, & par ſon humeur médiſante & ſatirique, eſt celui que nous conſidérons comme l'Auteur de cette eſpéce de vers Iambiques, qu'on appelle *Scazons*.

1. Epimenide vivoit du tems des derniers Rois de Juda, & de la captivité de Babylone.

2. Hipponax vivoit du tems de Cyrus, & *Theſpis* étoit un peu plus jeune, auſſi-bien que *Laſus*, qui s'étoit encore rendu recommandable par la connoiſſance de la Muſique.

ANACREON,

De *Teos en Ionie*, vivant en la 61. Olympiade, du tems de Cyrus, Cambyſe & Darius, mort agé de 85. ans, attaché à la perſonne & aux interêts de Polycrate Tyran de Samos.

Anacreon. 1105 TOut ce qui nous reſte des Poëſies d'Anacreon ne conſiſte preſque qu'en chanſons à boire, en billets doux, & quelques autres piéces d'une galanterie outrée. Nous n'avons rien dit des débauches de Sappho qui ne ſe puiſſe dire encore d'Anacréon. Il y a tant de rapport entre le caractére de leurs Poëſies & de leur eſprit, dit Mr. Bayle, qu'il ſeroit aiſé de

1. Nouv. de la Rep. des Lettres de Novembre 1684. pag. 396. tom. 2.

2. De Longepierre, Vie d'Anacr. à la tête de ſon édi-

de les prendre l'un pour l'autre (1). Mais Anacreon passoit Sappho en ivrognerie. Anacreon.

Mademoiselle le Fevre & Mr. de Longepierre nous ont donné chacun une nouvelle édition des restes de ces deux Poëtes avec des Remarques savantes & chacun leur version, que la premiére a faite en Prose [*in*-12. 1681.] & le second en Vers [*in*-12. Paris 1692.] & qui sont deux piéces fort bien travaillées.

Mr. de Longepierre (2) nous apprend qu'Anacréon faisoit sa principale étude de la joie; que ce qui nous reste de ses Ouvrages est une preuve assés convainquante qu'il fut sensible aux plaisirs de la vie jusqu'au dernier soupir. On voit dans tous ses vers avec quel emportement il s'y abandonne tout entier, & de tous les témoignages que les Anciens ont rendus de lui, il n'y en a presque pas où l'on n'ait remarqué cette pente étrange qui l'entraînoit dans l'une ou l'autre des deux espéces de débauches dont nous avons parlé.

Un des plus savans Critiques de l'Antiquité nous fait assés connoître (3) que quelque beauté qu'il y eut dans ses vers, il n'avoit pû se faire goûter de tout le monde, parce qu'il ne parloit que de boire dans ses Odes, & que parmi les louanges de l'ivrognerie il mêloit des saletés qui le ren-

édition Grecque & Françoise.

3. Athenæi Dipnosoph. 10. & ex eo Laur. Crass. Poët. Græc. pag. 29. 30.

Anacreon. rendoient insuportable (1), & qui donnoient de l'aversion à tous les gens de bien pour sa Poësie. Il ajoute que ce qui leur paroissoit entiérement ridicule, c'est que s'il arrivoit qu'Anacréon en composant ses vers, n'étoit pas actuellement dans le vin, ce qui étoit assés rare, il feignoit toujours d'être ivre, quoiqu'il n'y eût aucune necessité. Ce qu'ils ont attribué à un grand défaut de jugement.

Horace qui a remarqué aussi qu'il avoit souvent deshonoré les Muses en chantant sur sa lyre les amours infames où il étoit engagé contre les sentimens de la Nature, nous fait remarquer qu'il avoit une facilité merveilleuse à composer des vers, en disant qu'il ne travailloit point ce qu'il faisoit (2).

Les Critiques modernes semblent s'être plus étudiés que les Anciens à nous découvrir les beautés du génie & du style d'Anacréon. Jules Scaliger entre les autres témoigne y avoir été si sensible (3) qu'il assure qu'il trouvoit les vers d'Anacréon infiniment plus doux que le meilleur sucre des Indes. Vossius prétend (4) qu'il passoit

1. ¶. Athénée ne dit point cela, mais seulement qu'Anacréon se donnoit tout entier à une vie molle & voluptueuse, τῇ μαλακίᾳ, καὶ τῇ τρυφῇ ἐπιδὲς ἑαυτὸν. Baillet qui a vu dans la traduction *totum luxuriosæ mollique vitæ tradidit*, a cru, se souvenant de *Luxurieux point ne seras*, qu'il s'agissoit là du peché de luxure.

2. Horat. Epodon. lib. 5. Od. 14. ad Mecœnat.

¶. On impose ici à Horace qui a parlé des amours d'A-

soit parmi les Grecs pour un des principaux Maîtres en l'art de plaire & de débiter des douceurs. Anacreon

Le P. Rapin dans la seconde partie des Réfléxions sur la Poëtique, dit que les Odes d'Anacréon ne sont que des fleurs, des beautés & des graces perpétuelles (5); que la naïveté lui est si familiére, & qu'il a un air si délicat, si aisé & si agréable, qu'il n'y a rien de comparable dans toute l'Antiquité à la maniére qu'il a prise, & au genre d'écrire qu'il a suivi. Ce même Auteur écrit néanmoins dans la premiére partie de ces Réflexions (6) que bien qu'Anacréon eût une délicatesse d'esprit admirable, il n'avoit pourtant pas d'élévation.

Mademoiselle le Févre nous apprend (7) que sa beauté consiste principalement en ce qu'il a imité la Nature, & suivi la Raison; qu'il n'a présenté à l'esprit que des images nobles & naïves, & qu'il a eu toujours grand soin d'éviter les pointes qui se sont introduites dans les tems posterieurs, contre la pratique de tous les plus excellens Poëtes de l'Antiquité.

Son

d'Anacréon plûtôt pour les approuver, ou du moins pour les excuser, que pour les blâmer.

3. Jul. Cæs. Scalig. Poëtices lib. 1. c. 44.

4. Ger. Joan. Voss. Institution. Poëticar. lib. 3. pag. 78.

5. R. Rapin, Réfléxions sur la Poëtique part. 2. Reflex. xxx. pag. 165. edit. in-4.

6. Le même premiére part. Reflex. 14. p. 30. edition. in-12.

7. Anne le Fevre Préf. sur son édit. d'Anacr. &c.

Anacreon. Son Dialecte étoit Ionien (1), & ce qui contribuoit beaucoup à la grace qu'il avoit dans son style, & à la tendresse de ses manieres, étoit la répétition des mots (2).

* *Anacreontis Carmina Gr. & Lat. interprete Eilh. Lubino* in-4° *Rostoch.* 1597. — *Ejusdem Carmina Gr. Lat. interprete Willielmo Baxter, etiam Barnesii critica* in-8° *Lond.* 1710

PYTHAGORE,

Et ses Disciples.

Pythagore. 1106 IL court sous leur nom un petit ramas de vers qu'on appelle *dorez*, mais nous en parlerons plus à propos au Recueil des Philosophes.

* *Pythagoræ, ac Phocylidis Carmina Gr. & Lat. per Wolfgangum Seberum*; & *Joach. Camerarii hypomnemata*, in-8° *Lipsiæ* 1604. — *eadem Pythagorea Gr. Lat. collecta per Joachin. Zehnerum* in-8° *ibidem* 1603. — *Hieroclis Philosophi commentarius, Joan. Curterio* in-12. 1583. *Paris.* — *idem Romæ* in-4° 1493. — *idem cum notis Pet. Needham* in-8° *Cantabr.* 1709.

SI-

1. Lil. Greg. Gyrald. de Histor. Poët. Dialog. IX. &c.

2. Tan. le Fevre, Vie des Poëtes Grecs, page 53. où il dit qu'il y a beaucoup d'Odes qui ne sont pas d'Anacréon.

Olaüs Borrichius Dissert. de Poëtis pag. 24.

SIMONIDE,

De *Ceos Iſle de la Mer Ægée*, vivant en la 65. Olympiade ſous Darius Hyſtaſpe. Et Tarquin le Superbe, 560. ans devant notre Epoque.

1107. CE Poëte étoit en grande réputation parmi les Anciens. Nous avons quelques fragmens de ſes Poëſies accompagnés des Notes de Fulvius Urſinus [*in*-8. voyés Art. 1099.] avec d'autres reſtes de quelques anciens Poëtes comme lui, ſur leſquels Urſinus a travaillé de la même maniére. Simonide.

Simonide avoit fait des *Odes*, des *Tragédies*, des *Epigrammes*, des *Elégies*, & d'autres ſortes de vers.

Denys d'Halicarnaſſe dit (3) que ce Poëte s'appliquoit particuliérement à bien choiſir ces mots, qu'il étoit circonſpect dans ſa compoſition, qu'il avoit un talent particulier pour exciter la compaſſion de ſes lecteurs, & qu'en ce point il étoit préférable à Pindare.

Il paroît néanmoins qu'il y avoit quelque excès dans ſon éxactitude & qu'il étoit trop ſcrupuleux dans l'emploi de ſes termes. Ariſtote cité par le Gyraldi (4) le raille

2. Jul. Cæſ. Scaliger de Poët. loco cit. ut ſupr.

¶. Jule Scaliger dans l'endroit où le chiffre renvoye ne dit rien du tout de cette répétition de mots.

3. Dionyſ Halicarnaſſ. de leg. Græc. Auctor. pag. 9. Opuſcul. Criticor.

4. Apud Lil. Greg. Gyrald. de Hiſtor. Poëtar. Dialog. IX. pag. 995.

Simonide. raille assés agréablement sur cette fausse délicatesse qui lui faisoit éviter de mettre dans ses vers des expressions trop basses comme par exemple le mot de *Mules*, au lieu duquel il mettoit *les filles des chevaux*; comme si, dit Aristote, (1) les Mules n'étoient pas aussi *les filles des Anes*.

Nonobstant cette affectation & ce désir de s'élever, Quintilien n'a point laissé de dire que son style est simple (2), mais que ses termes sont propres, & qu'il s'est rendu recommandable par je ne sai quel agrément qu'on trouve dans ses vers. Ce Critique a fait aussi la même remarque que Denys d'Halicarnasse sur l'adresse particuliére que Simonide avoit pour exciter la compassion, & il ajoute que ce n'étoit pas seulement sur Pindare, mais encore sur tous les autres Poëtes qui s'étoient exercés dans le même genre d'écrire, qu'il avoit eu l'avantage pour ce sujet.

Ciceron même témoigne aussi que Simonide

1. ¶. Aristote l. 3. de sa Rhétorique c. 2. sur la fin, pour faire voir qu'on peut, suivant qu'on le juge à propos, donner à un même sujet une épithéte honorable ou injurieuse, allégue cet exemple de Simonide, „ à qui un homme qui à la course des mu-„ les avoit remporté le prix, vint demander là-des-„ sus des vers. Le Poëte ne trouvant pas qu'on lui „ offrit de quoi dignement les payer, refusa d'en „ faire, témoignant qu'il ne pouvoit se resoudre à „ travailler pour des mules. Mais au moment qu'on „ lui offrit une somme honnête, il composa l'Ode „ qui commence.

Χαιρέτ' ἀελλοπόδων θύγατρες ἵππων.

„ *O filles de chevaux plus legers que le vent.*

„ Elles étoient cependant aussi des filles d'anesses.

Ou

monide n'étoit pas seulement un Poëte agréable (3) mais qu'il étoit encore docte & sage, qualités qu'on trouve assés rarement jointes ensemble dans un même homme. Simonide.

On trouve aussi dans l'Anthologie, des Epigrammes où il est loué pour sa douceur extraordinaire, & ses divers agrémens (4).

Enfin Mr. le Fevre dit (5) qu'il écrivoit dans la derniére pureté de la Langue, & comme il n'a point osé contredire Quintilien, qui avoit témoigné que la diction de ce Poëte étoit simple, il prétend que c'est d'une simplicité délicate & fine, & conforme à celle des Anciens.

Le Dialecte de Simonide étoit Dorique.

THE-

On voit qu'Aristote ne dit pas un mot de la prétenduë fausse délicatesse de Simonide dans le choix de ses termes, & que bien loin de le railler il remarque au contraire l'adresse que pour gratifier le maître des mules il a euë de les appeller *filles de chevaux*, pouvant, s'il avoit été mal payé, les appeller *filles d'anesses*. On ne pouvoit citer plus infidelement Aristote qu'a fait Gyraldus, ni suivre plus fidélement Gyraldus qu'a fait Baillet.

2. Quintilian. lib. 10. Instit. Orator. c. 1.

3. Cicero de Natur. Deorum & Laur. Crass. de Poët. Græc. pag. 463. 464.
Item Olaüs Borrichius Dissertat. de Poët. pag. 24.

4. Crasso iter. loco citato.

5. Tann. le Fevre, Abreg. des Vies des Poëtes Grecs pag. 42.

THEOGNIS,

Natif de *Megare* en *Attique*, mais habitant de *Megare en Sicile*, vivant en la 68. Olympiade, du tems que les Romains changérent leur premiére Monarchie en République.

Theognis. 1108. C'Eſt un des anciens Poëtes Moraux, que nous appellons *Gnomiques* ou ſententieux. Mais ſi on en croit Mr. le Fevre (1) ce n'étoit pas un des plus grands Poëtes de la Gréce. On ne trouve, dit-il, dans ſes compoſitions ni feu ni génie. Tout y eſt fort ſimple & ſans ornement. Il avoue néanmoins qu'il y a du profit à faire dans la lecture de ſa Morale, & que c'étoit un des Auteurs qu'on faiſoit apprendre par cœur aux enfans de la Gréce.

Mais quoiqu'on puiſſe dire qu'il inſpire aux jeunes gens de l'averſion pour la débauche dans les fragmens des Ouvrages moraux qui nous ſont reſtés de lui, & qu'il ait pu mériter le titre du plus ſage des Grecs de ſon tems, que quelques Modernes lui ont donné (2): il faut avouer néanmoins qu'il a beaucoup perdu de ſa ré-

1. Tan. le Fevre, Abregé des Vies des Poëtes Grecs, page 44.
2. Hub. Goltzius in ſua Sicilia, &c.
3. Suidas in Lexico, & Laur. Craſſ. de Poët. Gr.
4. ¶. Quelle différence de ſignification y a-t-il entre ces deux mots?

6. O-

réputation, & qu'il nous a fait beaucoup diminuer de l'opinion que nous aurions pû avoir de l'excellence de sa Morale par les maximes pernicieuses de ses *Parenæses* ou ses exhortations. Car au jugement de Suidas, & de quelques autres Auteurs (3) elles étoient remplies de corruption & d'infamies, & on y trouvoit des leçons de Pæderastie, de Sodomie (4, & de tout ce qu'il y a de plus honteux dans les déréglemens d'une vie brutale. Theognis.

Au reste son style est naturel, doux & facile, & il est proportionné aux manières que doivent prendre ceux qui veulent s'insinuer dans l'esprit des enfans (5): mais après tout Theognis n'étoit point Poëte, & Plutarque (6) ne le considéroit que comme un simple versificateur.

Son Dialecte étoit Dorique (7).

* *Theognidis Sententiæ Elegiacæ cum Interpretatione & Scholiis Eliæ Vineti* in-8. *Lipsiæ* 1576.

PIN-

5. Olaüs Borrichius Dissert. de Poët. pag. 20.
6. Plutarch. de legendis Poëtis inter Opuscul. Moral.
7. Lil. Greg. Gyrald. Dialog. de Histor. Poëtar. tom. 1.
Item Laurent. Crass. de Poëtis Græcis Italicè pag. 506.

PINDARE,

De Thebes en Béotie, né en la 65. Olympiade au commencement du Regne de Darius, mais paroiſſant particuliérement ſous Xerxès, vers la 75. Olympiade.

Pindare. 1109. PIndare eſt le plus célébre des neuf Poëtes Lyriques que l'ancienne Gréce diſtinguoit des autres : & quoiqu'il n'en fût pas le premier pour l'âge, ſon mérite l'a fait néanmoins conſidérer comme leur Chef. Le P. Rapin prétend même (1) qu'il eſt le ſeul qui ait acquis de la gloire parmi les Grecs dans ce genre d'écrire.

Il avoit compoſé un très-grand nombre d'Ouvrages preſque en toutes ſortes de genres de Poëſie, mais il ne nous reſte que ces belles Odes qu'il a faites pour chanter les louanges de ceux qui avoient de ſon tems remporté le prix aux quatre Jeux ſolemnels de la Gréce (2).

Platon faiſoit un cas extraordinaire des Ouvrages de ce Poëte, qu'il appelloit tantôt un homme très-ſage, & tantôt un homme divin (3), & peut-être qu'il donnoit en cela quelque choſe à la ſympathie qui paroiſ-

1. R. Rapin, Réflexion xxx. ſur la Poëtique, ſeconde partie, pag. 164. de l'édit. in-4. V. & Athenæi Dipnoſophiſt. & Suidæ Lexic. V. & Laur. Craſſ. de Poët. Grec. p. 414.
2. Olympiques, Iſthmiques, Pythiques, Néméens.
3. Plato ap. Ol. Borrich. pag. 25. & Laur. Craſſ.

roiſſoit entre Pindare & lui pour le ſtyle enflé. Pindare.

Mr. Blondel qui a fait la comparaiſon de Pindare & d'Horace, comme le P. Rapin a fait celle d'Homere & de Virgile, & celles de quelques autres grands Perſonnages de l'Antiquité, remarque que Pindare avoit beaucoup de piété envers ſes Dieux, & qu'il en parle avec beaucoup de reſpect (4). C'eſt une qualité que les Critiques Chrétiens ont coutume de louer même aujourd'hui dans ces Anciens dont ils plaignent d'ailleurs l'aveuglement, parce que le culte de la Divinité en général, quoique mal conduit & mal appliqué, paroît toujours moins inſupportable que l'impiété & l'Atheïſme.

Mais il eſt difficile de ne pas ſoupçonner Politien d'impiété, lorſqu'il a eu la hardieſſe de comparer Pindare à David, à cauſe que celui-là avoit entrepris de traiter des vertus & des vices dans ſes Odes, comme a fait David dans ſes Pſeaumes. Toute la difference que cet audacieux Critique y vouloit reconnoître, c'eſt que Pindare, à ſon avis, a exprimé avec beaucoup d'éloquence & une grande Majeſté de ſtyle, ce que David a traité de la maniére la plus ſimple & la plus baſſe à ſon goût (5).

Ce-

4. Franç. Blondel, Compar. de Pindare avec Horace, pag. 19. & ſuiv.

5. Polit. ap. Anonym. Bibliogr. Curioſ. Hiſt. Philolog. pag. 53.

¶. Comme Politien ne paſſoit pas pour bigot, on a pris droit de lui attribuer des impiétés dont je le croi

Pindare. Cependant si nous voulons nous en rapporter au jugement des Critiques Païens même, nous ne pourrons pas convenir de cette pretenduë conformité que Politien trouvoit entre ces deux Auteurs. Car Athenée a remarqué que les inclinations & les maximes de Pindare ne roulent presque que sur l'amour déréglé & impur (1) : au lieu que les enseignemens de David n'ont rien que de saint & de très-pur, & qui ne soit animé de l'esprit de Dieu.

Mais sans nous arrêter trop long-tems à la Morale de Pindare, il vaut mieux considérer sa maniére d'écrire & son style sur ce qu'en ont dit les Critiques anciens & modernes.

Denys d'Halicarnasse parlant de la sévérité de la diction de ce Poëte, après avoir expliqué fort au long ce qu'il appelle *Harmonie austére & ancienne*, conclud en disant (2) que la diction d'Æschyle parmi les Poëtes Tragiques, & celle de Pindare presque toute

crois fort innocent. Celle-ci en est une. C'est un fait très-incertain, dont on ne trouve aucune trace dans toutes les Oeuvres de Politien, & qui n'est fondé que sur un ouï dire, touchant lequel on peut voir Bayle dans son Dictionnaire au mot *Politien*, lettre L. Baillet a débité ce mauvais conte sur la foi de la Bibliographie qu'il appelle anonyme, revuë depuis par Jean Gottlieb Krause, comme je l'ai remarqué sur l'article 669. & réimprimée à Leipsic in-8. 1715. sous le nom de Jean Henri Boëcler. C'est-là que pag. 113. est rapportée cette irrévérence de Politien envers David, sans aucune citation d'Auteur qui serve de garant, & sans aucune correction de la part du Réviseur.

1. Athenæi Dipnosoph. & Cras. ut supr.

¶. Ceux

toute entiére parmi les Lyriques en fournit des éxemples ſuffiſamment. Le même Auteur cité par Mr. Blondel (3), prétend qu'entre tous les Poëtes généralement, Pindare eſt celui qui s'eſt le plus heureuſement ſervi de cette harmonie ou conſtruction auſtére dans le diſcours. Pindare.

Le même Critique reconnoît encore dans ſa Poëſie (4) un air de grandeur, du nerf, de la fécondité, de l'art, de la force mêlée de douceur, de la liaiſon, de l'étenduë, de l'adreſſe pour les figures, du talent pour repréſenter les caractéres & les mœurs, & des graces toutes ſinguliéres.

Horace ne s'eſt point contenté d'avoir de grands ſentimens ſur les excellentes qualités de Pindare, il a voulu auſſi nous en faire concevoir une idée ſemblable à la ſienne. Dans l'Ode qu'il a faite pour nous perſuader qu'il eſt dangereux d'imiter les anciens Poëtes, il dit que de vouloir ſe propoſer de ſuivre Pindare, c'eſt entreprendre

¶. Ceux qui ne connoiſſent Pindare que de nom, croiront, en liſant cet endroit, que les Oeuvres de ce Poëte ne roulent preſque en général que ſur la pratique de l'amour déreglé. Il eſt vrai qu'Athenée l. 13. pag. 601. après avoir dit que Pindare étoit de complexion très-amoureuſe, rapporte quelques-uns de ſes Vers pour un Théoxene qu'il aimoit paſſionnément, mais ce morceau étant unique, & les Poëſies qui nous reſtent de Pindare étant les plus chaſtes du monde, Baillet a-t-il dû s'expliquer d'une maniére à en donner une toute autre idée?

2. Dionyſ. Halicarnaſſ. de eloquent. Demoſth. in Opuſcul. Critic.

3. Idem de Conſtruct. Verb. & Blondel Compar. de Pindare & d'Horace, pag. 203. 204.

4. Dion. Halicarn. Opuſcul. Critic. p. 9.

Pindare. dre de voler avec des aîles de cire comme l'Icare de la fable (1). Il ajoute que Pindare lui paroît courir & se précipiter dans la profondeur immense de ses expressions, comme un torrent impétueux qui descend des montagnes, & que les pluies ont fait enfler, monter au-dessus de ses rivages, & franchir ses bords, & qu'on ne peut arrêter la rapidité de Pindare non plus que celle d'un torrent de cette nature. Enfin il juge que quelque chose que fasse ce Poëte, il mérite de nouvelles couronnes, soit qu'il remplisse de mots nouveaux ses *hardis Dithyrambes*, & que marchant d'un pas libre il affecte des cadences qui ne reconnoissent point de Loix; soit qu'il chante les louanges des Dieux, ou des Rois, ou des Héros.

Mais il faut avouer que ce jugement que fait Horace des Poësies de Pindare, ne regarde presque que son Ouvrage des Dithyrambes que nous avons perdu avec plusieurs autres (2). Vossius dit aussi (3) que c'est sans fondement que quelques-uns ont voulu appliquer aux Odes de Pindare qui nous sont restées ce qu'Horace a dit de la liberté que ce Poëte a prise de ne point s'assujettir aux loix de l'art, parce que cette va-

1. Horat. libro 4. Od. 2. ad Anton. Jul.
Item Andr. Dacier pag. 49. Commentaire sur Horace.

2. ¶. Cela n'est point vrai, Horace dit en général que Pindare est toujours élevé, soit dans ses Odes regulieres, soit dans les irrégulieres, telles qu'étoient les Dithyrambes.

3. Ger. Joan. Vossius Institution. Poëtic. lib. 3. pag. 77.

4. Quin-

variété de Vers qu'ils remarquent dans quelques-unes de ſes ſtrophes n'eſt point pratiquée au hazard, & nous voyons bien que le Poëte a eu ſes raiſons, quoique nous ne les connoiſſions pas toujours. Pindare.

Quintilien dit (4), que Pindare avoit fait paroître tant de force d'eſprit, tant d'élévation & de grandeur dans ſes maniéres, tant de beautés dans ſes ſentences & ſes figures, tant d'éloquence & une ſi heureuſe abondance autant dans les choſes que dans les mots, qu'Horace avoit eu raiſon de ſe le repréſenter comme un modéle inimitable.

Mais au jugement de Longin, il ſemble avoir porté trop loin le bel uſage qu'il auroit pû faire de tant de bonnes qualités. Vous vous imaginerés, dit-il (5), qu'il va quelquefois tout emporter par ſa véhémence comme par un embraſement auquel rien ne réſiſte: mais cette ardeur s'éteint auſſi quelquefois mal à propos, & alors il tombe malheureuſement.

En effet, dit Mr. Blondel (6), Pindare a des façons de parler ſi hardies & ſi éloignées de notre uſage, qu'elles paſſeroient aujourd'hui pour ridicules: & il a ſouvent des hyperboles exceſſives, & d'énormes digreſſions ou des *parecbaſes* qui n'ont aucun

4. Quintilian. Inſtitut. Oratoriar. lib. 10. cap. 1. Item Anton. Poſſevin. Biblioth. Select. cap. 18. pag. 128.
Lil. Greg. Gyrald. de hiſtor. Poët Dialog. 11. Olaüs Borrichius diſſertat. Poëtar pag. 25.

5. Dion Caſſ. Longin. de ſublimi. Item Blond. pag. 206 207. 208.

6. François Blondel, Comparaiſon de Pindare & d'Horace, pag. 209. & ſuivantes.

Pindare. cun rapport au ſujet principal de l'Ode.

Scaliger le fils avoit remarqué (1) qu'il y a dans Pindare beaucoup de mots qu'on ne trouve point ailleurs, mais qu'il ne les recherchoit pas, & qu'il les employoit naturellement comme ils ſe préſentoient à lui, au lieu que Nicandre & Callimachus (2) les recherchoient & mettoient les plus obſcurs & les plus ineptes.

Voſſius reconnoît néanmoins (3) qu'il a des expreſſions trop enflées, mais que cela eſt pardonnable à ces grands Génies, qui croyent qu'il leur eſt plus glorieux de tomber quelquefois de bien haut & avec éclat, que de ramper toujours contre terre. C'eſt ce défaut qui a fait dire à Mr. le Fevre de Saumur (4) que les figures que Pindare employe ſont nobles, & grandes à la vérité, mais qu'elles ont quelquefois l'air du Dithyrambique, c'eſt-à-dire de la hardieſſe & de la témérité qui fait peine à ceux qui n'aiment que le ſtyle châtié. Il ajoute qu'il a de la gravité d'ailleurs, mais qu'il aime un peu trop ce qu'on appelle *Sentences*; qu'il perd aſſés ſouvent ſon ſujet de vuë à cauſe de la longueur de ſes digreſſions; qu'après avoir pris ſon eſſor, il revient tout d'un coup lorſqu'on s'y attend le moins; qu'il rentre ſans cérémonie, c'eſt-

1. Poſterior. Scaligeran. pag. 187.
2. ¶. Tout le monde dit Callimaque.
3. G. J. Voſſ. Inſtitut. Poët. lib. 2. p. 75.
4. Tan. le Fevre, Abr. des Vies des Poëtes Grecs, pag. 65.

5. A-

c'eſt-à-dire, qu'il n'apporte pas beaucoup de ſoin pour faire la liaiſon de ſes premiéres penſées avec ce qui ſuit. Pindare.

C'eſt peut-être dans des vuës ſemblables qu'un Critique Anonyme de nos jours accuſe Pindare (5) d'être tout découſu, & tout dés-uni: Mais Mr. le Févre, & cet Anonyme ne paroiſſent pas entiérement être d'accord avec Denys d'Halicarnaſſe, qui, comme nous l'avons vû plus haut, donne à Pindare de la liaiſon & une *harmonie auſtére.*

Le P. Rapin avouë que ce Poëte eſt grand dans ſes deſſeins, vaſte dans ſes penſées, hardi dans ſes imaginations, heureux dans ſes expreſſions, éloquent dans ſes diſcours: mais il dit que ſa grande vivacité lui ôte quelquefois le jugement, & qu'il s'abandonne trop. Il prétend que ſes Panégyriques ne ſont que des égaremens perpétuels, où ſortant ſouvent de ſon ſujet il proméne ſes Lecteurs de fables en fables, d'illuſions en illuſions: mais pour l'excuſer il ajoûte que c'eſt le caractére de l'Ode qui doit avoir de l'emportement (6).

Mr. Borrichius dit que Pindare eſt ſouvent obſcur, & que cette obſcurité eſt l'effet de tous ces défauts que nous avons marqués (7). D'autres Auteurs portant leur

5. Anonym. Bibliograph. Cur. Philolog. Hiſt. pag. 53.

6. Ren. Rap. Réflexion xxx. aliàs xxxix. edit. in-12. ſur la Poëtique.

7. Ol. Borrich. de Poëtic. Diſſertat. ut ſuprà, pag. 25.

Pindare. leur Critique au-delà des bornes de l'Art Poëtique, ont trouvé dans les Ouvrages de Pindare des fautes contre la Chronologie & l'Hiſtoire (1), comme Mr. Blondel; d'autres ont crû en trouver contre la Phyſique (2), comme Peletier du Mans, qui a remarqué que notre Poëte donne des cornes aux biches (3) dans ſes Olympiaques.

Mais avec tous ces défauts, Pindare ne laiſſe point d'avoir quelque choſe de plus ſurprenant qu'Horace, & qui tend plus au divin, ſelon le ſentiment de Mr. Blondel (4). Ses Ouvrages ont une liberté naturelle. Il ſemble que c'eſt la ſeule force de ſon génie qui les a produits, & qu'il n'a eu beſoin d'aucun ſecours étranger. C'eſt ce qui a donné un ſi grand éclat à ſon caractére, & qui l'a ſi fort relevé au deſſus des autres Lyriques de la Gréce, parce que, comme dit Longin, le ſublime doit naître avec nous, & ne s'apprend point.

Voſſius avoit remarqué la même choſe que Mr. Blondel, & il dit (5), que Pindare ſe vantoit lui-même de n'avoir pour Maître & pour guide que la nature dans

1. François Blondel au lieu cité, pag. 220. &c.

2. Jacques Peletier dans ſon Art Poëtique livre 1. chap. 5.

3. ¶. On ne peut répondre à la critique de Peletier qu'en diſant que les Poëtes, ſuivant la remarque du Scholiaſte de Pindare, ſont en poſſeſſion de donner des cornes aux biches. Pollux avoit remarqué dans Anacréon la même faute que Peletier dans Pindare. Sur quoi je ne puis aſſés m'étonner de voir que Saumaiſe, pag. 222. de ſes Exercitations ſur Solin prétende d'un côté contre Pollux qu'Anacréon parlant d'un fan de biche a fort bien pu en appelle-

dans la composition de ses vers, au lieu que les autres y employoient l'Art, aux régles duquel il n'avoit pas crû devoir s'assujettir, en quoi il se comparoit lui-même à un Aigle, & les autres Poëtes à des Corbeaux. Pindare.

Au reste les Odes de Pindare sont très-correctes, dit Mr. le Fevre (6) : du moins ne se trouve-t-il guéres d'Ouvrages anciens qui ayent été moins corrompus par la négligence des siécles passés. Cela vient de ce que les Copistes & les Critiques n'ont pû y faire de fautes qu'elles ne fussent reconnuës sur le champ. Car la régularité des mésures y est si grande, qu'il n'est pas possible d'y changer la moindre syllabe qu'on ne s'en apperçoive aussi-tôt.

La Dialecte en laquelle Pindare écrivoit est la Dorique, mais elle étoit mêlée de l'Æolique, & on a remarqué même qu'il appelloit quelquefois sa Lyre Æolienne.

Une des meilleures éditions de ses Poësies est celle d'Erasme Schmidt qui parut l'an 1616 (7) avec ses Commentaires. [*in*-4o. à Witenberg.] * *Pin-*

a mére Κρέσσαν, & de l'autre reprenne Sophocle d'avoir donné cette épithéte à la biche nourrice de Telephus.

4. François Blondel, Comparaison de Pindare & d'Horace, pag. 281. 282. 283.

5. Ger. Joan. Vossius de arte Poëtica lib. singul. pag. 24.

6. Tan. le Fevre, Vies des Poëtes Grecs, pag. 70. &c. Suidas, Girald. Borrich. &c.

7. ¶. Renouvelée à Oxford, & embellie de plusieurs bonnes additions par Nicolas le Sueur l'an 1697, *in-fol.*

* *Pindari Poëmata, ex Interpret. & cum notis Joh. Benedicti*, 4°. *Salmur.* 1620. *

ÆSCHYLE,

d'*Athenes* Poëte Tragique du temps de Miltiade & de Themiſtocle, tué en Sicile, ſelon l'opinion vulgaire, de la chûte d'une tortuë qui lui caſſa la tête, en la 76. Olympiade, environ 475. ans devant notre Epoque (1).

Æſchyle. 1110 CE Poëte outre ſes Elégies avoit compoſé quatre-vingt-dix Tragédies, mais il ne nous en eſt reſté que ſept d'un ſi grand nombre, encore ne ſont-elles pas toutes entiéres.

Il a été conſidéré par les Anciens, comme le Pere & l'Auteur, ou plutôt comme le Réformateur de la Tragédie des Grecs, & il a fait aux repréſentations de Théatre divers retranchemens & quelques additions.

Ariſtote dit (2) qu'après pluſieurs changemens qu'avoit reçus la Tragédie, il la fixa,

1. ¶. Il vaut mieux dire avec Stanley & Bayle, d'après les marbres d'Arondel, qu'Æſchyle naquit l'an quatriéme de la ſoixante & troiſiéme Olympiade, & mourut âgé de 69. ans, lorſque Callias étoit Archonte, l'an 1. de la 80. Olympiade.

2. Ariſtotel. de Arte Poëtic. cap. 4.

3. Hedelin d'Aubignac Pratiq. du Théâtr. livre 3. chap. 3. pag. 260.

4. Le même au même livre chap. 4. Item L. Gyr. de

fixa, & la mit en état de se soutenir sur ses principes. Il ajoute qu'il augmenta le nombre des Acteurs, car avant lui il n'y en avoit qu'un qui paroissoit à la fois sur le Théatre, il y en ajouta un autre, & cela fit les Entreparleurs (3). Æschyle.

Le même Philosophe nous apprend qu'Æschyle diminua le Chœur, & qu'il en ôta la confusion que la multitude avoit coutume d'y apporter. Car, si on en croit Mr. d'Aubignac (4), le Chœur dans ces tems-là étoit de plus de cinquante personnes.

Horace témoigne aussi (5), que c'est Æschyle qui le premier introduisit l'usage du masque sur le Théatre, & de cet habillement dont on s'est servi depuis dans la représentation des Piéces Tragiques. Il ajoûte que c'est lui qui fit mettre sur l'échaffaut du Théatre une espéce de *Pulpitre*, ou plûtôt un dégré composé d'ais (6) pour la commodité de l'Acteur qui devoit parler seul, & que c'est lui encore qui fit mettre aux Acteurs cette espéce de chaussure que les Anciens appelloient *cothurne* & nous *brodequins*, pour donner plus de gravité & de poids à leur Action. Mr. Despreaux nous

de Hist. Poët.

5. Horatius de Arte Poët. Vers. 279. & seqq.

6. ¶. Il ne pouvoit employer un mot moins propre que *Pupitre* pour exprimer ce qu'Horace a entendu par *Pulpitum*. Le correctif qu'il ajoute en disant: *ou plûtôt un degré composé d'ais*, n'éclaircit nullement l'idée. Il faloit dire qu'Æschyle à l'aide de quelques planches posées sur des treteaux fit batir un échafaud pour servir de Théatre aux Acteurs; on a eu raison de se moquer du *Pulpitre mis sur un echafaud*.

Æschyle. nous a dit presque la même chose en notre langue (1). En voici les termes.

Æschyle dans le Chœur jetta des Personnages,
D'un masque plus honnête habilla les visages,
Sur les ais d'un Théatre en public exhaussé
Fit paroître l'Acteur d'un brodequin chaussé (2).

Æschyle fit encore un réglement fort important dans le genre Dramatique. Ce fut de retrancher du Théatre & d'ôter à la vûë des Spectateurs les éxécutions tragiques (3), les assassinats & les objets atroces qui seroient capables de produire quelques effets funestes.

En effet il n'avoit pas besoin de ces expédiens pour se donner un air Tragique & pour se rendre terrible à ses Auditeurs, comme nous le verrons dans la suite. Philostrate de qui nous apprenons ces circonstances, avec quelques autres qui servoient à régler les représentations & à orner le Théatre (4), ajoûte que c'est pour tant de beaux établissemens que les Athéniens l'ont con-

1. Oeuvres du Sieur Despréaux Art Poëtique chant 3.
2. *Personæ Pallæque repertor honestæ.*
Æschylus, & modicis instravit pulpita tignis.
Et docuit, magnumque loqui, nitique cothurno.
Hor. de Art. Poët. vers. 278. & seqq.
3. Ger. Joan. Voss. Institution. Poëticar. lib. 2. cap. 12. pag. 50. 51.
Idem ibid. cap. 13. pag. 67.
Item ibid. de iis quæ ab Horat. allata sunt lib. 2. cap. 10. pag. 39. 40.
Idem cap. 11. pag. 46. & cap. 16. p. 86.

considéré comme celui qui avoit donné la naissance à la Tragédie. Æschyle.

On n'a pourtant pas approuvé généralement toutes les pratiques qu'il avoit entrepris d'introduire sur le Théatre, & Athenée entre les autres l'a jugé blâmable d'avoir mêlé des ivrognes parmi ses Acteurs (5). Ce qui a fait croire qu'il avoit suivi ses inclinations en ce point, & qu'il falloit qu'il fût lui-même adonné au vin. Callisthene au rapport de Lucien (6), dit qu'Æschyle ne composoit ses Tragédies que lorsqu'il étoit dans le vin. Et c'est apparemment ce qui a porté quelques-uns des anciens Auteurs à faire courir le bruit que c'étoit par les ordres & sous les auspices de Bacchus qu'il avoit commencé & continué de faire ses Tragédies.

Mais d'autres Critiques ont voulu faire les spirituels sur cette méchante réputation qu'Æschyle s'étoit acquise, & sur le mauvais air que l'odeur de son vin attiroit autrefois sur ses vers. Plutarque écrit (7) en plus d'un endroit de ses Morales (8) qu'il avoit donné lieu de croire qu'il ne pouvoit faire de Vers qu'après avoir bien bû, parce qu'on

4. Philostrat. in Vit. Apollonii Tyanei l. 6. c. 6. & ex eo Lil. Gregor. Girald. de Histor. Poëtar. Dial. 6. p. 735. edit. *in*-8.

5. Athenæi Dipnosophist. l. 10. c. 7. & ex eo Laur. Crass. de Poët. Græc. in Æschylo.

6. L. Gregor. Gyrald. loco laudato ut supr. ex Luciano in Demosth. encomio.

7. Plutarch. de modo legend. Poëtar. inter Opuscul. Moral. ¶. *Cette citation est fausse.*

8. Idem Plut. in Symposiac. l. 7. q. 10. Item ex eo L. G. Gyrald. pag. 736. Dial. 6. de Poët. Hist.

Æſchyle. qu'on s'imaginoit qu'il faloit avoir eu la tête fortement échauffée pour compoſer des piéces auſſi véhémentes que les ſiennes, & qu'on eſt perſuadé que rien n'eſt plus capable d'échauffer la tête que le vin. Quelques Critiques Modernes ont expliqué la choſe d'une autre maniére que Plutarque (1), & ils prétendent que c'eſt ſon ſtyle Dithyrambique & enflé qui l'a fait paſſer pour un ivrogne, comme ſi ſes diſcours ſembloient partir d'un eſprit troublé de vin plûtôt que d'un eſprit raiſonnable.

On a encore trouvé dans les Vers d'Æſchyle des marques de quelques autres vices que de celui de la débauche. On n'y voyoit point des preuves fort évidentes du reſpect dû à ſes Dieux. Et Ælien nous apprend qu'ayant été accuſé d'impiété dans une piéce Dramatique & condamné à être lapidé, il fut garanti de ce ſupplice par le mérite de ſon frere puîné Amynias, (2) qui avoit perdu un bras au ſervice de la République à la bataille de Salamine (3).

Quoique ce que nous venons de dire ſoit capable de rendre la Morale d'Æſchyle ſuſpecte, néanmoins le P. Thomaſſin n'a point laiſſé de nous montrer qu'on peut faire

1. Jul. Cæſ. Scaliger Poëtices lib. 1. c. 16. ¶. *ubi nihil de Dithyrambis.*
Tan. le Fevre, Abreg. des Vies des Poët. Gr. pag. 57. 58. 62.
Ol. Borrich. &c.
2. Son autre frere étoit le fameux Cynegire, &c.
3. Ælian. lib. 5. var. hiſtor. c. 19.
4. L. Thomaſſ. Method. d'étud. & d'enſeign. Chré-

faire un grand usage des piéces de ce Poëte & des autres Tragiques, pour apprendre à fuir les vices & à pratiquer les vertus (4). Et le P. Rapin même a eu si bonne opinion de la modestie qui paroît dans les Ouvrages de ces Anciens, qu'il témoigne être persuadé que l'innocence du Théatre se conserveroit bien mieux selon l'idée de l'ancienne Tragédie, parce que la nouvelle est devenuë trop efféminée par la mollesse des derniers siécles. Et il croit que Mr. le Prince de Conti qui a fait éclatter son zèle contre la Tragédie Moderne par le Traité qu'il en a fait, auroit peut-être souffert l'ancienne, parce qu'elle n'est pas si dangereuse (5). Æschyle.

Ce n'est pas seulement dans la Morale qu'Æschyle a paru irrégulier, mais c'est encore dans la Pratique des régles même de l'Art dont il sembloit être le Maître dans son tems. Mr. d'Aubignac lui trouve encore un peu de ce déréglement des tems qui l'avoient précédé, auquel il avoit prétendu remédier (6), & dans un autre endroit, il ajoute (7), qu'après la réforme même qu'il avoit faite du Théatre & de la Poësie Dramatique, il n'étoit pas encore dans

Chrétienn. les Poëtes livr. 1. 2. chap. 12. nombr. 7. 9. &c

5. Ren. Rapin Reflex. xx. Poëtiq. 2. part. pag. 48. edit. in-4.

6. Hedel. d'Aubignac Pratique du Th. livre 1. chap. pag. 68.

7. Le même au 3. livre du même Traité chap. 4. pag. 280.

Æschyle. dans la derniére justesse des régles, & que l'on ne trouve pas qu'il ait éxactement pratiqué la division du Poëme en cinq Actes.

Vossius a remarqué aussi (1) qu'il n'a point observé assés scrupuleusement l'unité du tems, & qu'il a étendu quelquefois l'Action qu'il représentoit au delà de deux jours, quoiqu'elle doive se borner à un jour ou à deux au plus, selon son sentiment. Il ajoute ailleurs qu'il n'a pas même gardé les caractéres de ses Personnages (2), & qu'il n'est presque pas possible de les reconnoître, lorsqu'on les entend parler une seconde fois.

Le P. Rapin semble être allé encore plus loin dans la censure qu'il en a faite. Il dit (3) qu'Æschyle n'a presque aucun principe pour les mœurs qu'il donne à ses Personnages, & pour les bien-séances; que les Fables sont trop simples; que l'ordonnance en est triste; que l'expression en est obscure & embarassée, & qu'on n'entend presque pas la Tragédie d'Agamemnon entre les autres: Mais qu'ayant crû que le secret du Théatre étoit d'y parler pompeusement, il a mis tout son art dans les paroles, sans se soucier des sentimens. Il ajoute que ce Poëte a pourtant beaucoup de naturel, & de bon sens; qu'il est grand dans ses desseins, qu'il est passionné dans ses expres-

1. Ger. Joan. Voss. lib. 2. Institution. Poëticar. cap. 3. pag. 13.
Item lib. 1. ejusd. Operis cap. 3. pag. 22.
2. Voss. lib. 1. Institut. Poët. c. 5. pag. 54.
Idem lib. 2. cap. 19. pag. 100.

preſſions; en un mot qu'il eſt le modéle de la Tragédie avec Sophocle & Euripide. Æſchyle.

Ces deux derniers étant venus après lui & l'ayant pû obſerver avant que de monter eux-mêmes ſur le Théatre, devoient ſe rendre plus réguliers. C'eſt pourtant ce que pluſieurs n'ont pas voulu reconnoître. Il eſt bon de ſavoir même qu'Ariſtophane préféroit Æſchyle à Euripide & à Sophocle, auquel il donnoit encore la préférence ſur Euripide, comme nous le verrons lorſque nous aurons lieu de parler de ce dernier. Mais voyons les jugemens que les principaux Critiques ont portés du ſtyle & de la diction d'Æſchyle.

Denys d'Halicarnaſſe dit (4) qu'il s'eſt appliqué particuliérement à faire paroître de la grandeur & de la magnificence dans ſon diſcours, qu'il eſt toujours merveilleuſement fleuri, ſoit lorſque ſa diction eſt figurée, ſoit lorſqu'elle eſt propre, qu'il eſt plein de mots nouveaux, & qu'il invente ſouvent des termes propres auſſi bien que des choſes. Il prétend même qu'il a gardé les bienſéances non ſeulement en repréſentant les emportemens & la violence des paſſions, mais encore lorſqu'il a exprimé des mouvemens tranquiles & modérés, & qu'il eſt plus diverſifié qu'Euripide & Sophocle dans l'emploi qu'il donne à ſes Acteurs.

Quin-

3. R. Rap. Réfléx. XXII. ſur la Poëtiq. ſeconde partie.

4. Dionyſ. Halicarnaſſ. Opuſc. Critic. pag. 10. edit. in-8.

Eschyle. Quintilien reconnoît (1), qu'il a du sublime, & de la gravité qui paroît même dans la grandeur de son style, mais que cette élévation de style est souvent outrée & vicieuse, & que ce style même n'est pas assés formé ni assés travaillé.

Vossius dit que sa diction est toujours pompeuse & illustre (2), mais qu'elle n'est pas néanmoins dans sa perfection, & qu'elle est remplie de termes enflés.

Mr. le Fevre écrit (3) que le style d'Æschyle marque assés la fierté naturelle de ce Poëte, & cette noblesse de courage dont il fit profession toute sa vie, s'étant trouvé même avec la réputation d'un guerrier aux fameuses batailles de Marathon, de Salamine, & de Platées contre les Perses: mais d'un autre côté il dit que ce style est *effroyablement dur*, & qu'il est impossible de représenter en notre Langue, sans lui faire violence, la hardiesse de ses Epithétes. Ce Poëte, dit-il, avoit l'imagination grande & vaste; mais déréglée & furieuse: elle étoit féconde en prodiges, & elle dédaignoit d'ordinaire le vrai-semblable comme une chose trop commune. Il a des métaphores assés belles & même assés éclatantes; mais il ne les suit pas, & il ne finit jamais par où il a commencé. Il en confond même quelquefois deux ou trois ensemble dans une même expression, ce que

1. Quintilian. lib. 10. Institut. Orator. cap. 1.
2. G. J. Voss. Institit. Poëticar. lib. 2. cap. 14. pag. 71. 75.
3. Tan. le Fevre, Abreg. des Vies des Poët. Gr. pag.

que notre Critique prétend être non-seulement contre l'Art, mais encore contre la nature qui ne sauroit approuver un mélange si déréglé. Il ajoute qu'Æschyle n'a point entendu les régles du Théatre, ou qu'il les a négligées; que les Personnages de la Scene sont étranges, c'est-à-dire, que ce ne sont pas toujours des hommes, mais des Divinités, & quelquefois des Furies & des Spectres. C'est ce qui rendoit ses représentations si terribles qu'étant soutenuës par cette fougue & cette impétuosité qu'on voit encore dans ses Vers, elles jettoient l'épouvante parmi leurs Auditeurs jusqu'à faire mourir des enfans de frayeur sur l'heure même, & faire accoucher les femmes dans les loges. C'est du moins ce que les Scholiastes Grecs nous assurent de la Tragédie des *Eumenides* lors qu'il la fit jouer pour la premiére fois. C'est ce qui a fait dire à Aristophane que ce Poëte étoit furieux comme un Taureau (4); & c'est peut-être au sentiment du même Mr. le Fevre, ce qui a donné lieu de croire qu'il puisoit moins à la fontaine des Muses & d'Apollon qu'à la cuve de Bacchus. Æschyle.

En effet, dit le P. Rapin (5), Æschyle ne dit rien de sang froid, il parle des choses les plus indifférentes d'un air tragique: il a même dans les images qu'il fait, des couleurs trop fortes & de trop grands traits. Mr.

pag. 58.

4. ¶. Le Grec dit ἔλεψεν ἂν ταυρηδόν. Aristoph. in Ran. Act. 3. Sc. 1.

5. Ren. Rap. au lieu cité 2. part. des Réfl.

Æschyle. Mr. Borrichius estime que ses Epithétes tiennent beaucoup de l'humeur de soldat, dont il ne s'étoit pas défait en quittant l'épée (1): & il dit que ses Métaphores auroient été mieux reçuës s'il avoit su les soutenir également par tout, & qu'il n'a point observé ce juste milieu que l'on cherche entre l'excès & le défaut.

Ceux qui croyent tout ce que nous venons de rapporter sur la foi des Critiques, n'ont pas lieu de s'étonner qu'Æschyle soit si difficile à entendre. L'Auteur du Journal de l'an 1665. dit que Mr. de Saumaise qui étoit excellent Critique, & qui se plaisoit à éclaircir les difficultés qui se rencontrent dans les Auteurs les plus embarassés, étoit rebuté de celles qu'il trouvoit dans Æschyle, & qu'il s'est avisé de dire dans quelques-uns de ses Livres que ce Poëte est plus obscur que l'Ecriture Sainte (2).

Entre les Editions différentes qu'on a faites des Poësies d'Æschyle, on a toujours estimé celle de Turnebe & d'Henri Etienne, [*in*-4°. 1557] mais quelques-uns prétendent que la meilleure est celle de *Stanley* qui parut à Londres *in-fol.* l'an 1664.

1. Olaüs Borrich. Dissertat. de Poët. pag. 22.

2 J Gallois, Journal des Savans du 2. de Mars 1665.

¶. *Quis Æschylum*, dit-il dans l'Epitre dédicatoire de son *de Hellenistica* à Jean de Laët, *possit adfirmare Græce nunc scienti magis patere explicabilem, quam Evangelia, aut Epistolas Apostolicas? Unus ejus Agamemnon obscuritate superat quantum est librorum sacrorum cum suis Hebraïsmis & Syriasmis, & tota Hellenistica su-*

1664. avec les Scholies Grecques, une Version Latine & des Commentaires de sa façon (3). Æschyle.

Les Tragédies qui nous restent d'Æschyle sont (4), *Promethée à l'attache*, *les sept Preux devant Thebes*, *les Perses*, *Agamemnon*, *les Eumenides*, *les Suppliantes*, *les Choëphores*.

PANYASIS,

D'*Halicarnasse dans la Carie*, oncle d'Herodote l'Historien selon quelques-uns, vivant principalement depuis la 72. Olympiade jusqu'à la 77. du tems de Darius Hystasp. & Xerxès.

IIII LE peu de fragmens qui nous restent de cet Auteur n'est pas suffisant pour donner aux Critiques d'aujourd'hui le moyen de faire le jugement du caractére de son esprit & de ses Poësies. Mais si l'on veut s'en tenir à ce qu'en ont dit les Anciens, ce Poëte, selon la remarque de Mr. le Fevre (5), fut un des plus excellens Auteurs de la Gréce, & sans Homere, il auroit été le premier de tous. Panyasis.

Supellectile, *vel farragine*.

3. Le même Auteur & Borrichius aux mêmes endroits.

4 ¶. Promethée *à l'attache*, donne l'idée d'un chien à l'attache. *Promethée* seul suffisoit. Il suffisoit aussi de dire *les sept devant Thebes*, tant parce que c'est le vrai titre de la piéce, que parce que les *sept Preux* font souvenir des *neuf Preux*, & qu'aujourd'hui *Preux* est un mot burlesque.

5. Tan. le Fevre, Abreg. des Vies des Poëtes Grecs, pag. 80.

Panyasis. tous. Denys d'Halicarnasse, qui étoit de son Pays, dit (1) qu'il avoit renfermé en lui seul toutes les bonnes qualités d'Hésiode & d'Antimaque; qu'il avoit pris du dernier cette véhemence de style & ce grand air qui est propre à l'éloquence du Barreau, & qu'il y avoit joint la douceur, la facilité & les agrémens du premier. Mais il ajoute qu'il les avoit passés tous deux soit dans le choix de sa matiére soit dans la disposition & l'ordonnance de ses piéces, [dans le Recueil des Poëtes d'Henri Etienne *in-folio*, 1566. & dans celui de Genéve Gr. Lat. *in-fol.* 1606.]

EMPEDOCLE,

De Gergenti ou Agrigente en Sicile, vivant sous Xerxès & Artaxerxès. Depuis la 77. Olympiade jusqu'en la 84.

Empedocle. 1112 CE Philosophe avoit écrit des *Hymnes* sur les principes de la Physique & sur les divers effets qui viennent du mélange des Elemens.

Outre ces Hymnes il avoit encore fait un grand Poëme sur le même sujet. Mr. le Fevre dit (2) qu'il étoit excellent, & il

1. Dionys. Halicarnass. pag. 9. Opuscul. Critic. edit. in 8.
Suidas in Lexic. *ubi de Epico carmine præcipuè de Herculis expeditionibus & Ionicis transmigrationibus.*
V. & Laur. Crass. de Poët. Græc. p. 400.
2. Tan. le Fevre, Vies des Poët. Grecs. p. 77.
Ludov. Castelvetro de Art. Poët. in Arist.
3. Aristotel. de Art. Poët. & in eam comment. Ma-

il croit que c'eſt ce Poëme que Lucrece avoit devant les yeux, lorſqu'il loua ſi magnifiquement cet Auteur. Empedocle.

Cependant les Critiques n'ont jamais conſidéré Empédocle comme un véritable Poëte, mais comme un ſimple Verſificateur.

Ariſtote ſemble dire (3) qu'Homere & Empedocle n'ont rien de commun que la meſure des Vers; & que le premier eſt un Poëte legitime & l'autre un Phyſicien plutôt qu'un Poëte. C'eſt ce qui a fait dire auſſi à Plutarque (4) qu'Empedocle avoit fait des Vers, mais non pas un Poëme, & qu'il n'avoit emprunté des Poëtes de la meſure & des pieds que pour ne point ramper en expliquant la Philoſophie.

Cependant Voſſius veut qu'il puiſſe mériter le nom & le rang de Poëte, à cauſe qu'il s'eſt rendu l'imitateur d'Homere (5): il prétend même que c'étoit la penſée d'Ariſtote, quoique ſa verſification ſoit toute Philoſophique, qu'il n'ait fait qu'exprimer en vers les choſes naturelles ſans y mêler aucune fable ni aucun agrément des fictions & qu'il ait ſongé moins à plaire qu'à inſtruire dans tout ce qu'il a fait (6).

* *Poëſis Philoſophica, Continens Empe-*

do-

Majoragius, Benius, Robortell.

Riccobonus & ex iis Laur. Craſſus pag. 182. de Poëtis Græcis.

4. Plutarch. de aud. & leg. Poët. in Opuſcul. Moral. Item Voſſ. de Arte Poët. pag. 7.

5. G. Joan. Voſſius de art. Poët. pag. 5. 12. 19. 28.

6. Ren. Rap. Reflex. 8. ſur la Poëtiq. 1. part. pag. 17. edit. in-8.

Empedocle. *doclis, Parmenidis, &c. Græcè in-8. apud Henr. Steph. 1573. — Empedoclis Sphæra, Græcè in-4°. Lutetiæ 1587.* *

SOPHOCLE,

D'*Athenes*, Poëte Tragique, plus jeune qu'Æschyle, plus âgé qu'Euripide, né en l'Olympiade 71. la seconde année, mort âgé de 95. ans six ans après Euripide.

D'autres mettent leur mort en même tems la troisiéme année de la 92. Olympiade, mais sans fondement.

Sophocle. 1113 SOphocle avoit fait six-vingts Tragedies, d'autres disent cent-vingt-trois, mais il ne nous en reste que sept, qui font encore aujourd'hui beaucoup d'honneur à leur Auteur.

Il a encheri sur les établissemens qu'avoit faits Æschyle, & il est allé si fort au delà de tout ce qu'il avoit mis en usage, qu'au sentiment de plusieurs il a élevé le Théâtre des Grecs au plus haut point de perfection où on l'ait jamais vû, même en présence d'Euripide.

Il ajouta aux deux entre-parleurs un troisiéme Acteur; il composa le Chœur de quinze personnes, au lieu qu'il n'étoit que de

1. Oeuvres du Sieur Despreaux Art. Poëtiq. Chant III. 75 & suiv.

2. Cicero lib. 2. de divinatione. & ex eo Critici recentiores passim.

de douze de l'institution d'Æschyle qui l'avoit trouvé de cinquante. Il fit encore quelques autres reglemens qui donnerent une nouvelle face au Théâtre, c'est ce qui a fait dire à Mr. Despreaux qu'Æschyle avoit jetté les fondemens nécessaires à la vérité pour élever le Théâtre, & qu'il avoit commencé même à le polir (1); mais que Sophocle.

Sophocle enfin donnant l'essor à son génie;
Accrut encor la pompe, augmenta l'harmonie,
Interessa le Chœur dans toute l'action.
Des vers trop raboteux polit l'expression,
Lui donna chés les Grecs cette hauteur divine,
Où jamais n'atteignit la foiblesse Latine.

Ciceron avoit une si haute idée du mérite de Sophocle (2), qu'il ne faisoit point difficulté de l'appeller un Poëte divin, & il paroît que Virgile (3) en faisoit plus de cas que de tous les autres Poëtes Tragiques par la distinction qu'il en a faite dans ses Eglogues, à moins qu'on ne dise que Sophocle a obligation de cet honneur à la commodité que son nom a donnée à ce Poëte pour le faire entrer dans ses vers.

Denys d'Halicarnasse dit (4) que Sophocle

3. Virgil. Eclog. 8. vers. 10.
4. Dionys Halic. in Opuscul. Critic. pag. 10. & 11. edit. in-8.

Sophocle. cle a excellé dans l'art d'exciter les paſſions, & de les repréſenter dans leurs plus grands mouvemens ſans faire perdre à aucun d'entre ſes Perſonnages le rang qu'il leur avoit une fois donné, ni la dignité du caractére qu'il leur avoit imprimé. Il ajoute qu'il a fort bien gardé les mœurs & les bien-ſéances; qu'il n'a point de ſuperfluités ni de cette abondance incommode qui rend un diſcours ennuyeux; qu'il ne dit que le néceſſaire: mais qu'il aimoit à forger des mots nouveaux, qu'il faiſoit paroître quelquefois trop d'oſtentation & de fanfare, & que c'eſt ce qui l'obligeoit ſouvent à deſcendre dans des maniéres trop populaires & trop triviales.

Quintilien eſt preſque entré dans les mêmes ſentimens que Denys touchant l'artifice de Sophocle pour le mouvement des paſſions, & il ajoute qu'il avoit un talent tout particulier pour exciter la compaſſion (1). On peut juger même par le témoignage que Pline lui a rendu dans ces tems-là, que Sophocle étoit toujours en réputation du premier d'entre tous les Poëtes Tragiques (2). Plutarque lui trouvoit néanmoins de l'inégalité (3), & l'on voit dans Athenée & dans Philoſtrate quelques traits de ſon Hiſtoire qui ſemblent avoir con-

1. Quintilian. lib. 10. cap. 1. Inſtitution. Orator.
2. Plin. Hiſt. Nat. l. 7. c. 29. & apud Borrich. de Poët. pag. 30.
3. Plutarch. de Auditione apud Laur. Craſſ. de Poët. Græc. in Sophocle p. 471.
4. Athenæi Dipnoſoph. lib. 13. Philoſtrat. Vit. Apollon. Lil. Greg. Gyrald. Dial. 7. de Hiſt. Poëtar.

contribué à faire diminuer quelque chose du prix de ses Ouvrages (4). Mais on ne peut pas lui ôter la gloire que lui donne Longin (5) d'exceller dans la peinture des choses. Sophocle.

Parmi les Critiques Modernes, Joseph Scaliger dit que (6) c'est un Auteur admirable, que c'est le premier des Poëtes Grecs pour le mérite, & que peu s'en faut qu'il n'ait surpassé Virgile même.

Vossius écrit que son style n'est pas seulement élevé & magnifique, mais qu'il est encore pur & châtié (7). Il dit ailleurs qu'il passe Euripide pour la grandeur de l'expression & la sublimité du style, mais qu'il a moins de netteté que lui. Il ajoute que Sophocle dépeint les hommes comme ils doivent être, au lieu qu'Euripide les represente comme ils sont. C'est ce qui avoit été remarqué plusieurs siécles auparavant par Aristote (8), qui pour ce sujet avoit jugé Sophocle préférable à Euripide, parce que c'est le propre d'un véritable Poëte de mettre les hommes sur le pied de vertu & de perfection qu'ils peuvent & qu'ils doivent être, comme a fait Sophocle: au lieu que ceux qui les font voir tels qu'ils sont ou qu'ils ont été, font plûtôt l'office d'un Historien, comme on pourroit,

5. Longin du Sublime chap. 13. pag. 62. de la Trad. Fr.
6. Posterior. Scaligeran. pag. 229.
7. Voss. Institution. Poëtican. lib. 2. p. 75.
8. Aristotel. Poëtic. c. 25.
Item. R. Rap. Reflex. sur la Poëtique pag. 57. de la premiére part. edit. in-8.

Sophocle. roit, ce semble, le penser d'Euripide.

Vossius prétend aussi (1) que ses Chœurs sont mieux disposés & mieux réglés que ceux d'Euripide, mais il ne laisse pas de reprendre diverses choses dans l'œconomie & l'ordonnance de ses piéces, qu'il a prises pour des fautes contre les régles de l'art.

Mr. le Fevre qui avoit le même goût que Vossius pour le style de Sophocle, ajoute que ce style represente bien l'humeur & le courage d'un homme de guerre tel qu'étoit Sophocle (qui avoit été Lieutenant général de l'armée de la République d'Athénes avec Périclès). Il dit que ce style a tout-à fait l'air du beau monde, au lieu que celui d'Euripide n'a que l'air de l'Ecole (2); qu'il est incomparablement plus éxact dans ses compositions qu'Æschyle, à cause que les fictions de ce dernier sont fort monstrueuses & incroyables, au lieu que Sophocle se tient toujours dans une régularité très-judicieuse. Il estime néanmoins qu'on pourroit encore ajouter quelque chose à ce qui est de son invention, & qu'on pourroit étendre un peu davantage ses pensées.

Mr. d'Aubignac prétend aussi (3) que Sophocle est beaucoup plus régulier & plus net dans son ordre que ni Æschyle ni Euripide même, quoique ce dernier fût venu après lui:

1. Ger. Jo. Voss. Institut. Poët. ut supra lib. 1. &. 2. passim.

2. Tan. le Fevre, Abreg. des Vies des Poëtes Grecs. pag. 93. 94.

3. Hedelin d'Aubignac, Pratiq. du Théâtre, livre 3. chap.

lui: & l'on remarque qu'il a pratiqué distinctement le Poëme Dramatique en cinq Actes. Le même Critique écrit encore ailleurs que Sophocle est plus éloquent & plus judicieux qu'Euripide (4). Sophocle.

Mais au sentiment du Pere Rapin (5) ce n'est que par les discours que Sophocle a mieux réussi qu'Euripide sur le Théâtre d'Athénes, quoique, selon Mr. le Fevre (6), ce dernier se soutienne moins par la grandeur & la force de ses pensées que par le choix & l'arrangement de ses paroles.

Ce Pere reconnoît aussi que Sophocle a beaucoup de naturel & de bon sens, qu'il est judicieux dans ses fables, qu'il est passionné dans ses expressions; & que c'est par cet endroit qu'il touche les cœurs beaucoup mieux qu'Euripide, quoique les Tragédies de celui-ci ayent plus d'action, plus de morale, & des incidens plus merveilleux que celles de Sophocle.

Néanmoins quelque grand que soit l'éclat & le brillant qui paroît dans toutes ses piéces, cet Auteur n'a point laissé d'y découvrir des taches. Il prétend sur toutes choses que Sophocle est trop compassé dans ses discours, que son art n'est pas assés caché en quelques-unes de ses piéces, qu'il y paroît trop à découvert, & que son élévation

3. chap. 4. pag. 280. ¶. où il n'est rien dit touchant cette préference de Sophocle à Euripide.

4. Le même au livre 4 du même Traité chap. 2. pag. 172.

5. R. Rapin. Reflex. 21. sur la Poëtiq. seconde part.

6. T. le Fevre au lieu cité pag. 93.

Sophocle. vation le rend obscur (1). Mais il ne lui refuse rien de ce qui se peut dire à l'avantage d'un beau style: & dans un autre Ouvrage il en relève le mérite en insinuant qu'il étoit formé sur celui d'Homere (2), dont il dit que Sophocle étoit l'admirateur perpetuel & l'imitateur le plus éxact de ceux qui étoient venus après lui. Un autre Critique de nos jours n'a point cru être venu trop tard (3) pour nous vanter sa douceur, la beauté & le grand nombre de ses sentences & de ses figures, la netteté & la clarté de son discours, quoique d'autres y ayent trouvé de l'obscurité avant lui.

Mais pour ajouter un mot des jugemens qu'on a faits de quelques-unes de ses Piéces en particulier, nous dirons que son *Philoctete*, ses deux *Oedipes*, & son *Ajax* sont des plus estimées.

Scaliger le fils ne fait point difficulté d'appeller le *Philoctete* une Tragédie divine (4), & il témoigne de l'étonnement de voir qu'un sujet si stérile par lui-même ait été si bien amplifié par le Poëte.

Ci-

1. R. Rap. Reflex. 22. pag. 150. édition in-4. 2. part.

2. Compar. d'Homere & Virgile par le même Auteur chap. 9. pag. 35.

3. Olaüs Borrichius Dissert. de Poët. pag. 29. 30. post Gr. Gyrald.

4. Joseph. Scalig. in Post. Scal. pag. 229.

5. Cicero in Catone maj. seu lib de Senectute num. 22. Item apud Lil. G. Gyr.

Mr. le Fevre y a changé quelques legeres circonstances

6. Ou Hippocolone, lieu près d'Athénes.

¶. Oedipe à Colone, Tragédie de Sophocle, a été

Sophocle.

Ciceron nous a conſervé un trait d'Hiſtoire (5) qui doit nous donner bonne opinion de ſon *Oedipe de Colone* (6). Il dit que Sophocle étant devenu fort âgé, ſes enfans qui s'ennuyoient de le voir vivre ſi long-tems, & qui ne pouvoient ſouffrir qu'il abandonnât le ſoin de ſes affaires domeſtiques pour ne vaquer qu'à ſa Poëſie, le voulurent faire paſſer pour un fou, ou pour un homme que l'âge avoit fait tomber dans cette eſpéce de démence que nous appellons l'enfance des vieillards. Sur ce pied ils le déférérent au Magiſtrat pour le faire déclarer incapable de gouverner ſon bien. Sophocle qui avoit contre lui ſon grand âge pour émoin, & ſes propres enfans pour accuſateurs, crût ne pouvoir mieux faire pour ſe défendre que de faire voir aux Juges la Tragédie de l'*Oedipe de Colone* qu'il venoit d'achever, afin de leur prouver par cette Piéce qu'il n'avoit pas encore perdu l'eſprit. Les Juges en furent très-convaincus après la lecture de la Tragédie, & le renvoyérent abſous avec de grands

été ainſi intitulée d'un lieu de l'Attique nommé ἵππιος κολωνὸς, c'eſt-à-dire la colline Equeſtre où étoit un Temple dedié à Neptune dit l'Equeſtre. Il y en avoit auſſi un dédié aux Furies, & c'eſt là qu'un oracle avoit ordonné à Oedipe aveugle & chaſſé de Thebes de ſe faire conduire pour y terminer ſa déplorable vie. J'ai fait voir quel lieu c'étoit que *colone*. Baillet ſur une mauvaiſe conjecture de Gyraldus a dit Hippo-colone. C'eſt une corruption d'ἵππιος κολωνὸς, qui ne doit pas être admiſe. Je ne voudrois pas au reſte citant l'Oedipe de Sophocle ἐπὶ κολωνῷ dire avec un ſavant homme l'*Oedipe Colone*, pour l'Oedipe à Colone, je dirois plûtôt encore avec Mézériac l'*Oedipe Colonien*.

Sophocle. grands éloges pour un si bel Ouvrage, au rapport d'Apulée, qui dit que la peine pensa retomber sur la tête de ses enfans (1).

L'*Oedipe Tyran* est aussi une très-belle Piéce au jugement de Scaliger (2), qui louë Sophocle de n'y avoir employé qu'un petit nombre de personnages. Le Pere Rapin dit qu'Aristote parle toujours de l'Oedipe de Sophocle comme du modéle le plus achevé de la Tragédie (3). Ce qui n'a point empêché ce Pere d'y remarquer des défauts en divers endroits de ses Réflexions sur la Poëtique. Il écrit en un de ces endroits (4) que Sophocle fait Oedipe trop foible dans son éxil après le caractére de fermeté qu'il lui avoit donné avant sa disgrace. En un autre il dit, après avoir reconnu que le dénoument de cette piéce est très-heureux, qu'Oedipe ne devoit pas tout-à-fait ignorer l'assassinat du Roi de Thebes; & que l'ignorance où il est de ce meurtre, n'est pas assés vrai-semblable (5), quoiqu'elle fasse toute la beauté de l'intrigue.

Pour ce qui est de l'*Ajax* de Sophocle, Mr. d'Aubignac, qui en a fait une Dissertation à part pour l'examiner selon les regles de l'Art les plus severes, prétend (6) que c'est une des plus belles piéces non seulement de toutes celles que ce Poëte a faites,

1. Apuleius in Apologia sua.
Item apud Gyrald. Hist. Poët.
2. Poster. Scalig. loc. supr. cit.
3. Arist. Poëtic. cap. 15. de la citat. du P. Rap. Refl. XIX. part. 2. p. 144 édit. in 4
4. Ren. Rap. Reflex. XXV. sur la Poëtique pag. 61. edit.

tes, mais encore de tout le Théâtre des Anciens. L'artifice dont le Poëte se sert pour faire toutes choses, est si délicat, que l'on ne peut pas dire qu'il y affecte une seule parole: & ce qui s'y passe est si bien ajusté que tout y paroît nécessaire, & c'est en quoi consiste le grand Art. Tout y est proportionné & mesuré, il a pourvu à toutes choses, & il ne laisse rien à désirer. Sophocle.

Il ajoute que ses Actes pouvoient être plus judicieusement divisés, mais que la liaison des Scenes y est fort sensible, les Intervalles des Actes y sont, à son sens, si nécessaires & si bien remplis par les choses qui se doivent faire hors du Théâtre, que la continuité de l'Action y est très-manifeste. A prendre cet Ouvrage par la vérité de l'Action, il ne semble pas, dit ce Critique, que Sophocle ait rien fait pour les Spectateurs, tant les choses y sont vraisemblablement dépendantes les unes des autres. L'artifice des narrations est admirable.

Néanmoins le Pere Rapin soutient (7) que le denoument de l'*Ajax* ne répond pas à l'intrigue. L'Auteur, dit-il, ne devoit pas finir un spectacle si terrible, si funeste, & si pitoyable par une contestation froide & languissante sur la sepulture de ce grand hom-

edit. in-8. part. 1.

5. Le même 2. partie Refl. XXII. p. 150. 151. edit. in-4.

6. Hed. d'Aubign. Examen de l'Ajax de Soph. à la fin de son Traité de la Prat. du Theâtre.

7. Le Pere Rap. XXII. Reflex. sur la Poët. pag. 150. comme ci-dessus.

Sophocle. homme qui venoit de se tuer. Il prend aussi pour une machine trop violente dans la même Piéce, celle de Minerve, qui fascine les yeux d'*Ajax*, pour sauver Ulysse qu'Ajax eût tué s'il l'eût reconnu.

Nous n'avons point parlé de la Morale de Sophocle, parce qu'elle est à peu près la même que celle d'Æschyle, & que l'on doit juger de celle de Sophocle, par ce que nous avons rapporté de celle d'Æschyle. Le Pere Thomassin qui en a fait un long & curieux éxamen (1) recherchant l'esprit de ces fables, trouve que Sophocle y inspire presque par tout de l'horreur pour le vice, & de l'amour pour la vertu; qu'il y inculque par tout la soumission que nous devons avoir pour la volonté de Dieu; les sentimens où nous devons être pour la Divinité, les réfléxions perpetuelles que nous devons faire sur nos miséres, nos foiblesses notre mortalité, & sur les besoins continuels que nous avons du secours d'enhaut. C'est ce qu'on peut voir dans ce qu'il dit des deux *Oedipes*, de l'*Hercule de Trachine*, de l'*Ajax Mastigophore*, de l'*Electre* & de *Philoctete*, où il a prétendu remarquer les plus importantes vérités de la Réligion Chrétienne & de belles régles de Morale.

C'est au moins l'usage que nous devons faire aujourd'hui de la lecture de ces Poëtes,

1. L. Thomass. Méthod. d'étud. & d'enseign. Chrétienn. les Poëtes tom. 1. livre 1. chap. 12. nombr. 1. 2. 3. 4. 5. 6. pag. 163. & suiv.

2. Lil. Greg. Gyral. de Poëtar. histor. Dialog. VII. pag.

tes, & il nous importe peu de savoir si Sophocle a songé à toutes ces moralités en voulant divertir les Athéniens. Il n'est pas même nécessaire qu'il ait eu les mœurs réglées pour contribuer à réformer les nôtres. Car d'ailleurs il n'étoit pas plus honnête homme qu'Æschyle & la plûpart des autres Poëtes. Il avoit été plongé toute sa vie dans les débauches les plus honteuses, & il faisoit même ses délices de tout ce qu'il y a de plus abominable dans la Pædéraſtie. Ce qui n'a point empêché les Ecrivains de sa Vie, & quelques autres Auteurs de vouloir nous persuader qu'il étoit le bien aimé des Dieux, qu'il les recevoit familiérement chés lui, qu'ils lui avoient accordé le don des miracles (2). Sophocle.

Mais pour rentrer dans notre sujet, il ne faut pas oublier de dire aussi que quelques Anciens ont eu mauvaise opinion de sa bonne foi, comme s'il avoit pris à d'autres les plus belles choses que nous avons sous son nom, sans leur en avoir témoigné sa reconnoissance. On dit que ces vols ont été découverts par Philostrate dans un Livre qu'il fit exprès contre Sophocle, & qui est cité par Eusèbe (3).

Une des meilleures Editions que nous ayons des Tragédies de Sophocle, est celle que Paul Etienne publia avec les Scholies Grecques, les notes de Joach. Camera-

pag. 771. ex Athenæo, Hegesandro, Hieronymo Rhodio, Ione & aliis, licet resipuisse suadeant Plato, Cicero, Valer. Maxim. Marcellin. &c.

3. Apud eumd. Girald. pag. 774. ejusd. Dialogi.

2. Euseb. 10. Præp. Evangel. 3.

Sophocle. rarius & d'Henri Etienne son Pere, [*in*-4. 1568.] Plusieurs estiment aussi celle qui parut à Cambridge l'an 1673. *in*-8. sans porter le nom de celui qui la procura avec la version Latine & toutes les Scholies Grecques à la fin. Mais le Public n'en est pas encore pleinement satisfait, & il attend que quelque habile Critique lui donne quelque chose de meilleur. Les sept Tragédies qui nous restent de Sophocle sont *Ajax qui porte le fouet*, *Electre*, *Oedipe le Tyran*, *Antigoné*, *Oedipe de Colone*, *les Trachinies*, & *Philoctete*.

EUPOLIS,

D'*Athenes*, Poëte Comique vivant en la 85. Olympiade; Noyé dans l'Hellespont à la guerre contre les Lacédémoniens. *Accident qui fit faire aux Athéniens une Ordonnance pour défendre à tout Poëte de porter les armes.*

Eupolis. 1114. EUpolis avoit fait XXII. Comédies au rapport de Suidas (1), mais elles se sont perdues entiérement, hors quelques Sentences que quelques Anciens avoient détachées de leur corps. On dit

1. Suidas in Lexic.
2. Gerard. Joan. Vossius Institution. Poëticar. lib. 2. pag 136. 137.
3. Apud Laurent. Crass. de Poët. Græc. pag. 216.
4. *Chacun*, au lieu de *chaque chose*, auroit fait une expression & plus juste, & plus honnête. Plus bas cependant, au commencement du chap. d'Aristophane, il use de la même expression, mais c'est après l'avoir préparée.

dit que ſes vers avoient beaucoup de grace (2), mais il étoit un peu mordant; & Lucien ſemble dire (3) qu'il avoit de la véhémence & de l'aigreur. Eupolis.

Horace le met au rang de ceux de l'ancienne Comédie qui reprenoient le vice avec beaucoup de liberté, & qui appelloient chaque (4) choſe par ſon nom (5).

* *Eupolis Sententiæ Gr. Lat. per Hertelium in-8. Baſil. 1560.*

CRATINUS,

d'*Athenes*, Poëte de la vieille Comédie, qui parut principalement depuis le tems de Pindare & d'Æſchyle juſqu'à la guerre du Peloponneſe, au commencement de laquelle il mourut agé de plus de cent ans, environ 430. ans devant l'Epoque Chrétienne (6).

1115. DE XXI. Comédies qu'il avoit faites, il ne nous reſte qu'un petit nombre de vers qui ne ſont pas ſuffiſans pour nous faire reconnoître ſon caractére. Cratinus.

Mr. le Fevre dit (7) néanmoins qu'il étoit ferme & hardi en ſes compoſitions; mais

5. Horat. Satyr. 4. lib. 1. initio his verbis: *Eupolis, atque Cratinus, Ariſtophanesque Poëtæ Atque alii, quorum comœdia priſca virorum eſt, Si quis erat dignus deſcribi, quod malus, aut fur, Aut mœchus foret, aut ſicarius, aut aliàqui Famoſus, multa cum libertate notabant.*

6. ¶. Il n'en a vecu que 97. ſelon d'autres.

7. Tan. le Fevre, Abreg. des Vies des Poëtes Grecs pag. 97. 98.

Cratinus. mais il n'étoit pas plus considérant qu'Eupolis, & il n'épargnoit personne non plus que lui, comme nous l'avons vu d'Horace (1). D'ailleurs il ne savoit pas se tenir au dedans des bornes de la modération, quand il faisoit agir son imagination pour trouver quelque chose (2). Néanmoins Quintilien faisoit tant de cas de ses Comédies, qu'il en recommandoit particuliérement la lecture à ceux qu'il vouloit former pour l'éloquence (3).

Au reste Cratin n'étoit pas plus honnête-homme que les autres, & on a lieu de s'étonner qu'il ait tant vécu après avoir passé presque toute sa vie dans la débauche du vin, des femmes, & des garçons.

C'est de lui qu'Horace cite ces deux vers qui disent que les beuveurs d'eau ne peuvent pas réussir à faire des vers (4).

*. Il se trouve dans le Livre de Valentin Hertelius. *Quinquaginta veterum Comicorum Græcorum Sententiæ Gr. Lat. in*-8. *Basil.* 1560.

EU-

1. Satyr. 4. lib. 1.
2. Gerard Joan. Vossius, Institution. Poëticar. lib. 2. pag. 136. 137.
3. Institution. Oratoriar. lib. 10. c. 1. & ap. Tan. le Fevre ut supr.
Laurent. Crass. de Poët. Græcis voce Cratinus.
Lil. Gregor. Gyrald. de Histor. Poëtar. Dialog. VI. pag. 756. 757. &c.
4. *Nulla placere diu nec vivere carmina possunt*
Quæ scribuntur aquæ potoribus. 1. Epist. 19.

EURIPIDE,

D'Athenes, Poëte Tragique. Né à Phlye (5) bourgade de l'Attique l'année que les Perſes furent défaits à Salamine, la premiére année de la 75. Olympiade, 480. ans avant notre Epoque, mort en Macédoine agé de 75. ans, la même année que Sophocle ſelon les uns & ſelon d'autres ſix ans devant lui, quoique 20. ans plus jeune. Etranglé & déchiré par des chiens.

1116. NOus avons déja rapporté beaucoup de choſes qui regardent le jugement qu'on doit faire des Tragédies d'Euripide en parlant de celles de Sophocle, avec lequel les Critiques Anciens & Modernes ſemblent avoir pris plaiſir de le comparer. C'eſt pourquoi il faut ſe contenter d'y renvoyer le Lecteur, & ajouter ici ce qui a été réſervé pour cet endroit. Euripide.

Ariſtote conſidéroit Euripide comme le plus tragique d'entre les Poëtes (6), c'eſt-à-dire, comme celui qui avoit le mieux entendu l'art de la Tragédie d'entre les Anciens, quoiqu'il reconnût qu'il n'étoit pas tou-

5. ¶. Barnès, Jean Albert Fabrice, &c. le font naître à Φλυα autre Bourgade de l'Attique, j'ignore pourquoi : Harpocration, & Suidas au mot Φλυεύς ayant marqué ſi expreſſément qu'Euripide en étoit natif. A le bien prendre cependant, on peut dire avec Thomas Magiſter que ce fut à Salamine qu'il naquit, ſa mere y ayant accouché de lui lorſqu'elle s'y étoit refugiée pendant la guerre de Xerxès.

6 Ariſtotel. Poëtiq. c. 13. Item ex eo recentiores non pauci,

Euripide. toujours heureux dans la disposition & l'ordonnance de ses Fables.

Aristophane qui vivoit presque en même tems que notre Poëte, a voulu représenter dans une Comédie toute entiére le jugement qu'il faisoit, & qu'il vouloit que l'on fit de ses Tragédies. C'est dans celle qu'on appelle *les Grenoüilles*. Euripide sembloit l'avoir emporté sur Sophocle, & Sophocle sur Æschyle pour le succès de la représentation, & souvent même de la composition. Aristophane par cette Comédie fait revoir le procès dans les Enfers, & il a fait donner à Æschyle le premier rang, le second à Sophocle, & le troisiéme seulement à Euripide (1), qui est aussi l'ordre que la nature leur avoit donné dans le monde.

Il est vrai que Ciceron témoigne à Tiron (2) qu'il faisoit une estime particuliére d'Euripide; mais ce n'est que pour l'air sententieux qu'il a tâché de prendre dans toutes ses piéces, & lorsqu'il dit qu'il considére chaque vers de cet Auteur comme une Sentence ou une maxime de grand poids, il paroît nous l'avoir voulu représenter autant comme un Philosophe que comme un Poëte, selon la pensée d'un Critique moderne (3).

ef-

1. Aristophan. Comœd. *Ranæ*. Item L. Thomassin livre 1. de la Méthod. d'etud. & enseigner Chrétiennement les Poëtes chap. 12. nomb. 15.

2. Cicero Epistolar. ad Familiar. Epist. VIII. ad Tironem libro XVI.

¶. La lettre à Tiron ici désignée n'est pas de Ciceron, mais de son frére Quintus.

Effectivement il semble qu'Euripide ait affecté de paroître plus intelligent dans la Morale que dans l'Art Poëtique même dont il faisoit profession, & nous avons remarqué que quelques-uns lui ont donné le dessus de Sophocle pour ce point (4). Euripide.

C'est ce qui a donné lieu au P. Thomassin de faire de judicieuses réflexions sur les principales Tragédies d'Euripide, & de nous montrer que ce sont des leçons presque perpétuelles de vertu (5), & d'y faire voir même un grand nombre de sentimens conformes à ceux que nous apprenons dans les Ecritures Saintes.

Il a remarqué dans la Tragédie de l'*Iphigenie en Aulide* que sans faire violence au Poëte, l'on trouve les traces & les apparences du sacrifice d'Isaac, & de celui de la fille de Jephté dans celui d'Iphigenie fille d'Agamemnon, qui, pour obéir aux ordres du Ciel, témoigna de vouloir bien être immolée pour le salut de la Gréce, & qui sur le point d'être sacrifiée, fut enlevée par Diane qui substitua une biche à sa place. Que l'on y voit l'obligation que les hommes ont de préférer l'interêt public à leur bien particulier. Qu'on y découvre les préjugés dont tous les esprits étoient prévenus, qu'après avoir immolé cette vie mor-

3. Tan. le Fevre, Abreg. des Vies des Poët. Grecs pag. 94.

4. V. ci-dessus au jugement de Sophocle, du P. Rapin & des autres Critiques.

5. L. Thomass. Meth. d'étud. & d'enseign. Chrét. les Poët. tom. 1. liv. 1. chap. XI. nomb. 2. 3. 4. & suivans, depuis la pag. 148. jusqu'à la 162.

Euripide. mortelle au salut de la Patrie, il restoit une vie immortelle où l'on étoit recompensé d'une action si héroïque. Que bien que Dieu ne veuille pas que les hommes lui soient sacrifiés, il veut que les hommes soient disposés à se sacrifier eux-mêmes, & tout ce qu'ils ont de plus cher à sa gloire. Que si l'on a pris la coutume d'immoler des animaux, c'étoit pour les substituer en la place des hommes. Que Dieu demande toujours la pureté & souvent même la virginité dans ses Prêtres & dans ses Victimes, &c.

Dans les réfléxions sur celle de *l'Iphigenie en* (1) *Chersonese Taurique*, il dit que si l'on y trouve des songes fréquens & des Prophéties, si l'on y entend la voix des Dieux sans les voir, si on y lave ses crimes en se baignant, & que si Agamemnon avant le commencement de la guerre vouë à Dieu ce qui pourroit naître de plus beau en la même année, ce sont autant de déguisemens de l'histoire véritable de nos saintes Ecritures.

Il seroit inutile de suivre ce Pere dans tout cet ample détail qu'il fait des moralités qu'il a rencontrées, en faisant l'éxamen de chaque Tragédie d'Euripide en particulier. Mais on ne doit point dissimuler qu'il est beaucoup plus aisé de les trouver dans son Ouvrage que dans les piéces d'Euripide & des autres Poëtes qui ont eu la ma-

1. ¶. *En là*, auroit été mieux.
2. Ger. J. Voss. Rapin, Hed. d'Aubig. &c.

3, ¶

malice de les couvrir de mille obſcurités, d'en cacher ſouvent les avenuës, & d'en empoiſonner même les déhors. De ſorte qu'à moins que d'être auſſi ſage & auſſi expérimenté dans les belles Lettres, la Philoſophie Morale, & les ſaintes Ecritures que le P. Thomaſſin, & quelques-uns des autres Critiques de nos jours qui ont entrepris d'expliquer les myſtéres des Fables, & de découvrir l'utilité qu'on peut retirer des anciens Poëtes, il eſt rare & difficile même qu'on puiſſe toujours pénétrer ſi avant. Du moins peut-on aſſurer que la plûpart de ceux qui ne liſent les Poëtes que pour ſe donner du plaiſir, ſe ſoucient peu d'aller juſqu'au fond; & que ne s'occupant que de ce qui les divertit, & qui repaît leur imagination, pour ne rien dire de plus facheux, ils donnent ſujet de croire que généralement parlant la lecture des Poëtes profanes eſt plus dangéreuſe qu'elle n'eſt utile, ſur tout aux jeunes gens, à moins qu'ils n'ayent à leurs côtés un Maître de Morale pour préſider à cette lecture. Euripide.

Il faut donc avouer avec tous les Critiques qu'Euripide s'eſt rendu plus ſententieux & plus moral que Sophocle (2); que c'eſt peut-être ce qu'a voulu dire Ariſtote en l'appellant le plus tragique, c'eſt-à-dire, le plus inſtructif des Poëtes Tragiques (3); & que c'eſt ſans doute ce qu'a voulu louer en

3. ¶. Non, Ariſtote par le plus tragique a entendu le plus pathétique, le plus touchant, ce ſont les termes de Mr. Dacier.

Euripide. en lui l'Oracle d'Apollon lorſqu'il a fait ſes éloges au rapport d'Euſebe (1). Mais il faut reconnoître auſſi que par cette affectation il eſt devenu moins bon Poëte que quelques-uns d'entre eux.

Ariſtote ſuivi de quelques modernes (2) condamne Euripide de faire parler quelquefois ſes Perſonnages d'un air trop Philoſophe ſelon les principes de l'opinion d'Anaxagoras qui étoit alors nouvelle (3): & Voſſius témoigne (4) que c'eſt ſur ce dangereux modele que Seneque s'eſt gâté, en s'efforçant d'enchérir encore ſur lui.

Denys d'Halicarnaſſe l'accuſe (5) de n'avoir pas toujours éxactement ſuivi la vérité, c'eſt-à-dire les maximes qu'éxigent les régles du Théatre, & de n'avoir pas bien obſervé les mœurs & les uſages reçus dans la vie humaine, ce qui l'a fait ſouvent

1. Euſeb. Cæſarienſ. lib. 5. de præparat. Evangel. cap. 33.

2. G. Joan. Voſſius Inſtit. Poët. l. 1. c. 5. pag. 54. ex Ariſtot. Poët. c. 15.

Item le P. Rapin pag. 60. de la premiére part. des Réfléxions ſur la Poëtiq. de l'édit. in-12. Refléx. 25.

3. ¶. C'eſt principalement la Rhétorique de Denys d'Halicarnaſſe qu'il faloit citer dans les deux chapitres où cet Auteur traitant des diſcours figurés, dévelope par occaſion ce qu'Ariſtote n'a fait que déſigner en trois mots touchant la Melanippe d'Euripide, Tragédie intitulée ἡ Μελανίππη σοφή. Sur quoi je renvoie les curieux aux Remarques de Mr Dacier ſur la Poëtique d'Ariſtote chap. 16. qui eſt le 15. des éditions ordinaires. Une choſe que je ne puis m'empêcher d'ajouter par maniére d'avis pour ceux qui conſulteront les Réfléxions du P. Rapin ſur la Poëtique, dans l'endroit qu'indique ici le chiffre (2) c'eſt qu'ils y trouveront que ce Pere en copiant un paſſa-

vent écarter des loix de la bien-séance, en quoi il a fait connoître combien il étoit éloigné de Sophocle. Ce Critique ajoute qu'Euripide n'a pas assés bien exprimé les caractéres ni les passions, ni les mouvemens de l'ame qu'il a rendus trop malhonnêtes, trop efféminés, & trop bas, au lieu que Sophocle, dit-il, a eu un soin particulier d'éviter ce défaut. Enfin il prétend qu'Euripide a voulu faire souvent l'Orateur mal à propos, & qu'il est trop rempli de figures & de ces inductions qui ne sont propres qu'à des Rhéteurs ; qu'il a préféré la médiocrité à la grandeur & à l'élévation dans ses expressions, & qu'il imite presque toutes les maniéres des Poëtes Comiques, sans se souvenir du rang & du caractére qu'il devoit garder. Euripide.

Mais Quintilien ne parle pas si mal d'Eu-

passage du l. 1. des Institutions Poëtiques de Vossius c. 5. pag. 54. s'est extraordinairement mépris. Vossius après avoir repris Euripide de ne pas faire garder à ses Héros cette modération qui convient aux Sages, & de laquelle parle Aulu-Gelle chap. dernier du l. 1. de ses Nuits Attiques, ajoute ces mots, *Etiam culpat Theo Sophista in eodem Poëta, ὅτι παρὰ καιρὸν αὐτῷ Ἑκάβη φιλοσοφεῖ.* Il est visible que ce qu'a dit Vossius touchant cette modération des Sages louée par Aulu-Gelle, est entiérement séparé de ce qu'ensuite il cite de Théon. Cependant le P. Rapin mêlant le tout ensemble & sans faire attention que Théon n'est cité nulle part dans Aulu-Celle, n'a pas laissé de dire: *Le Sophiste Théon ne peut souffrir, dans Aulu-Gelle, les raisonnemens que fait à contre-tems Hécube sur ses malheurs dans le même Euripide.*

4. Vossius lib. 1. Institution. Poëticar. pag. 58.

5. Dionys. Halicarnass. in Opuscul. Crit. pag. 107. 11. edit. in 8.

Euripide. d'Euripide que fait Denys d'Halicarnaſſe. Il dit (1) qu'il a ſurpaſſé Æſchyle, & que c'étoit encore de ſon tems une queſtion indéciſe de ſavoir à qui de lui ou de Sophocle on devoit adjuger le prix du mérite. Il avouë qu'ils ont pris chacun une route aſſés différente pour parvenir à une même fin ; mais il prétend qu'Euripide eſt incomparablement plus utile à ceux qui ont beſoin de paroître & de parler, en public ; que nonobſtant la cenſure des partiſans de Sophocle & des admirateurs de ſa gravité, de ſa véhémence, & de ſes grandes expreſſions, Euripide eſt plus conforme aux maximes des Orateurs, & qu'il s'accommode mieux aux régles de leur Art ; que l'emploi fréquent qu'il fait des Sentences & des bons mots des Anciens Sages l'a rendu preſque égal à eux ; qu'il n'y a perſonne parmi ceux qui ont le plus éclaté dans le Barreau auquel il ne ſoit comparable ; mais qu'il s'eſt rendu admirable dans le mouvement des paſſions, & particuliérement dans celui de la compaſſion & de la tendreſſe. Quintilien dit auſſi que Menandre faiſoit ſes délices d'Euripide, quoique ce fût un génie fort différent du ſien : & c'eſt peut-être ce qui a fait dire à Denys d'Halicarnaſſe qu'Euripide avoit quelque choſe de l'air Comique.

Néanmoins il paroît que Quintilien n'a voulu juger d'Euripide que par rapport aux In-

1. Quintilian. lib. 10. Inſtitut. Orator. cap. 1. &c. ex eo Gyrald. & Borrich. &c.

2. Jul.

Instructions qu'il donnoit de l'Art Oratoire, car les autres Critiques, & particuliérement les Modernes, qui pour bien juger d'un Poëte croient qu'il suffit d'appliquer les régles de l'Art Poëtique à ce que l'on veut examiner, n'ont pas cru que les louanges qu'auroit pu lui mériter une qualité étrangére comme celle-là, dussent l'emporter sur les reproches qu'ils ont jugé à propos de lui faire pour diverses irregularités qu'ils ont prétendu trouver dans ses piéces. Euripide.

Jules Scaliger témoigne (2), que les uns l'accusent de n'avoir pas bien su distinguer les parties de la Tragédie, & d'avoir souvent brouillé le Prologue avec ce qu'on appelle *Protase*. Il dit que les autres l'ont blâmé (3), même de son tems, de ce qu'il avoit eu l'indiscretion de représenter sur son Théâtre des femmes impudiques & perduës de réputation, dont le mauvais exemple mis en spectacle gâtoit le peuple, & le jettoit dans des impuretés semblables. Euripide qui n'ignoroit pas ces reproches prétendoit se justifier en disant que ces personnes infames n'étoient pas des personnages feints qu'il eut inventés dans sa tête; mais que c'étoient des gens qui avoient vécu véritablement dans ces désordres: qu'ainsi il representoit ces personnes telles qu'elles avoient été sur la terre; & que pour abolir la mémoire de toutes les ac-

2. Jul. Cæs. Scaliger Poëtices lib. 1. qui est Historic. c. 11.

3. Idem ibid. lib. 3. qui est de Idea c. 56.

Euripide. actions odieuses qui peuvent scandaliser le monde & le porter au mal, il faudroit anéantir toutes les Histoires. Mais cette réponse d'Euripide qui seroit bonne pour un Historien, ne paroît point recevable en un Poëte, qui, comme nous l'avons remarqué en parlant de Sophocle, doit representer les personnes non pas tant comme elles ont été, que comme elles ont dû être (1).

Vossius a remarqué un autre défaut assés considérable dans les Tragédies d'Euripide (2). C'est de n'avoir pas toujours gardé la vrai-semblance, comme lors qu'il feint des Rois réduits à la besace qui vont mandier leur pain de porte en porte. Il prétend aussi que ce Poëte n'est pas toujours heureux dans l'ordonnance & la disposition de ses Piéces, ce qui a été remarqué par d'autres Critiques long-tems avant lui. Il dit ailleurs (3) qu'Euripide ne compose pas bien une Fable, & qu'il écrit quelquefois des choses qui sont contre le bon sens, qui repugnent, & qui renferment des contradictions. Il convient néanmoins en d'autres endroits qu'il a le dessus de Sophocle en quelque chose, comme celui-ci le surpasse en d'autres; que Sophocle, par éxemple, aime les hyperboles & la transposition

1. Ger. Jo. Voss. Institution. Poët. lib. 1. cap. 2. pag. 20.
Item R. Rapin Reflex. 24. sur la Poët. 1. part.
2. Idem Vossius lib. 2. Instit. Poët. cap. 14. pag. 73. Aristotel. de Poët. cap. 13.
3. Voss. lib. 1. Instit. Poëtic. pag. 22. 23. ce qu'il repete encore en divers autres endroits du même Ouvrage, &c.

sition des mots, au lieu qu'Euripide s'attache pour l'ordinaire à bien arranger les siens; que si Sophocle l'emporte pour la sublimité de la diction & pour l'œconomie, Euripide est au-dessus de lui pour le mouvement des Passions, & la gravité des Sentences (4). Euripide.

Mais quoi qu'Euripide ait été mieux reçu & mieux goûté qu'Æschyle lors qu'il a employé le style simple & uni dans les choses qui ont un air satirique, où Æschyle s'étoit servi du grand style (5): la même chose n'a pourtant point réussi ailleurs à Euripide, on a jugé que son style étoit quelquefois trop bas & trop rampant (6); & c'est encore une des considérations qui ont fait dire aux Critiques qu'Euripide tient un peu du Comique.

Mr. le Fevre de Saumur dit (7) que son style est clair aussi-bien que celui de Sophocle, mais qu'il se soutient plus par le soin & l'arrangement des mots, que par la force & par la noblesse des pensées.

C'est un jugement que Mr. le Fevre a pris à Longin sans le dire (8). Il en use de même à l'égard des autres. Cela lui est commun avec beaucoup d'autres Critiques qui sont pourtant bien aises de passer pour des

4. Idem Voss. Instit. Poët. lib. 2. pag. 53.
5. Id. eod. lib. pag. 100.
6. Ibid. pag. 75 Instit. Poëtic.
7. Tan. le Fevre, Vies des Poëtes Gr. p. 93. Item Olaüs Borrich. Dissertat. de Poët. pag. 30. num. 71.
8. ¶. Chap. 39. de l'édit. de Tollius, & 32. de celle de Despréaux.

Euripide. des *Critiques en chef.* Mais ce qui eſt moins commun, c'eſt de voir d'honnêtes gens comme étoit Mr. le Fevre, qui après avoir profité du travail d'un Auteur ne le citent que pour lui reprocher ſes fautes, comme il lui eſt arrivé à l'égard de Lilio Gregorio Giraldi (1), & l'on peut aſſurer que ſon éxemple n'a point été ſans ſuite.

Mr. le Fevre ajoute que les plus fins d'entre les Critiques de l'Antiquité ont eſtimé qu'Euripide n'eſt pas aſſés ſerré: que ſes Tragédies ſentent le Dialogue & les Entretiens Socratiques, & que ſes fictions ne ſont pas ſouvent fort réguliéres.

Mr. d'Aubignac blâme Euripide (2) de ce que dans ſes Prologues le principal Acteur & quelquefois Dieu ſur la machine fait ſouvent la narration des choſes arrivées devant l'ouverture du Théâtre aux Spectateurs, comme pour lui faire plaiſir. Ce qu'il ne peut approuver, dit-il, parce que bien ſouvent toutes ces choſes ſont aſſés clairement expliquées dans la ſuite de la piéce. Ainſi ce qui doit faire un bel effet en ſon lieu, n'eſt plus qu'une redite importune. Il ajoute que Sophocle n'en a jamais uſé de la ſorte, & qu'il doit ſervir d'éxemple pour ce point; mais il ne laiſſe pas de reconnoître dans la ſuite qu'Eu-

1. ¶. Tannegui le Fevre a repris Gyraldus avec raiſon, & n'a tiré de lui du ſecours que comme on en tire d'un Dictionnaire, dont on ne laiſſe pas de reconnoître & de corriger les fautes.

2. Hedelin d'Aubignac de la Pratiq. du Théâtre liv. 1. ch. 7 page 61.

3. Au même Livre chap. 8. pag. 68.

qu'Euripide étoit un peu mieux reglé qu'Æschyle (3). Euripide.

Ce même Critique dit ailleurs (4) qu'Euripide s'est toujours embarassé de Prologues, de sorte que ses piéces semblent avoir toujours six Actes, & quelquefois sept. Et il nous fait remarquer en un autre endroit (5), qu'on est encore aujourd'hui dans le même goût que les Anciens, lors qu'on veut faire le Parallele des Tragédies d'Euripide avec celles de Sophocle, que celles-là ont pour ceux qui les lisent moins d'agrémens que celles-ci, & qu'il n'en faut pas chercher d'autre raison que parce que les discours d'Euripide sont moins éloquens & moins judicieux que ceux de Sophocle.

Le Pere Rapin qui a reconnu le même avantage de Sophocle sur Euripide pour la même raison (6) prétend néanmoins que les Tragédies d'Euripide ont plus d'Action, plus de morale, & des incidens plus merveilleux que celles de Sophocle. Mais ces bonnes qualités ne l'ont point empêché de découvrir divers défauts assés importans dans les piéces de ce Poëte. Il dit (7) qu'il n'est pas éxact dans l'ordonnance de ses Fables; que ses caractéres ne sont pas diversifiés; qu'il retombe dans les mê-

4. Au troisiéme livre du même Traité chap. 5. pag. 280. 281.

5. Le même d'Aubign. au 4. livre de la Prat. chap. 2. pag. 372.

6. Ren. Rapin. Reflex. XXI. sur la Poët. part. seconde.

7. Au même Traité Reflex. XXII. pag. 151. in-4.

Euripide. mêmes sentimens par les mêmes avantures; que ses discours ne sont pas assés ardens ni assés passionnés, ce qui le rend moins touchant qu'il ne devroit être, qu'il y a des précipitations dans la préparation de ses incidens; & que ses dénoumens ne sont point naturels, parce que ce sont des machines perpétuelles, c'est-à-dire, des Dieux qui les font. Cependant le même Auteur ne laisse pas de dire ensuite de lui comme d'Æschyle & de Sophocle, qu'il est grand dans ses desseins, judicieux dans ses fables, passionné dans ses expressions: qu'il regne dans les Ouvrages de ces trois Poëtes, du génie, du naturel, du bon sens: & que bien qu'ils ayent fait des fautes, on peut dire néanmoins que tout ce qui est d'eux est original.

Voila peut-être ce qu'on pourroit remarquer de plus considérable dans les jugemens que les Critiques ont portés sur les Tragédies d'Euripide. Car nous n'avons pas crû devoir nous arrêter à l'imagination de quelques personnes, qui croyent trouver dans ses écrits des marques de cette haine qu'on dit qu'il avoit pour les femmes, & qui ont publié qu'il avoit été mis en piéces par les mains de celles qui ont voulu venger le séxe, plûtôt que par les dents des chiens que ses envieux avoient lâchés contre lui (1).

De

1. Suidas in Lexico. Item L. Gr. Gyrald. ut supr. Laurent. Crass. de Poët. Græc. Ital. in-folio. Tan. le Fevre ut supr.

2. Bibliograph. curios. Histor. Philolog. Aponym. pag.

De quatre-vingt & douze Tragédies qu'Euripide avoit composées, il ne nous en est resté que dix-neuf dont les mieux faites au jugement d'un Critique Allemand (2) sont l'*Hecube* & l'*Hippolyte*, à qui il donne le prix sur toutes les autres. Les Anciens faisoient une estime très-particuliére de celle de l'*Andromede* qui est du nombre de celles que nous avons perduës. On peut juger de la force de l'impression qu'elle faisoit sur les esprits de ses Auditeurs par un trait d'Histoire que Lucien en a rapporté. Comme le fait est curieux & singulier, il mérite ici son rang, d'autant plus qu'il peut contribuer à nous donner quelque idée propre à nous faire juger de ce que nous avons perdu (3). Euripide.

On dit que du tems de Lysimachus Roi de Macedoine, les habitans d'Abdere furent tourmentés d'une fiévre chaude très-violente qui finissoit le septiéme jour par une perte de sang ou une sueur. Mais ce qu'il y avoit de plus étrange, c'est que tous ceux qui en étoient atteints, recitoient des Tragédies & particuliérement l'*Andromede* d'Euripide, d'un air grave & d'un ton lugubre, & toute la Ville étoit pleine de ces Comédiens faits à la hâte, qui tout défigurés & tout décharnés, crioient en vers d'Euripide, & jouoient le rôle des personnages d'un air fort mélancholique; ce qui dura

pag. 51. 52.

3. Lucien de la maniére d'écrire l'Histoire au commencement du Traité de la Trad. d'Ablancourt au premier Tome.

Le P. Rapin Réflex. 19. de la 2. part.

Euripide. dura jusqu'à la venuë de l'Hyver dont le grand froid emporta toute cette phrénésie. Ce mal venoit de ce que le Comédien Archelaüs qui étoit en grande vogue dans ce tems-là, avoit joué cette Tragédie avec applaudissement durant les chaleurs les plus ardentes de l'Eté. De sorte que plusieurs au retour du Théâtre se mirent au lit, & le contrefaisoient le lendemain, ayant l'esprit encore tout plein de ses termes tragiques & ampoulés.

Voila le fait, mais, à dire le vrai, il semble que tout cela étoit plûtôt un effet de la répréſentation que de la composition de la Piéce, & que la gloire en est duë au Comédien qui en a été l'Acteur, plûtôt qu'au Poëte qui en a été l'Auteur. Ce n'est point tant par le spectacle qui n'est plus, que par la lecture qui peut toujours durer que nous devons, pour notre usage présent, juger des piéces des Anciens, & de toutes celles qui ne sont pas propres au Théâtre d'aujourd'hui.

La meilleure édition des Tragédies d'Euripide est celle de Paul Estienne avec les Scholies Grecques, [*in* 4. 1611.] mais elle n'est pas encore au point de perfection que l'on éxige de celui ou de celle de qui on en attend une nouvelle. [Celle d'*Æmilius Portus* & de *Canterus* imprimée en 2. vol. à Heid. *in*-8. 1597. n'est pas à negliger.]

Les Tragédies qui nous restent d'Euripide, ou l'Hécube & l'Hippolyte dont nous avons parlé, sont *Oreste*, *les Phœnisses* ou Phé-

1. ¶. *Alceste* est le mot d'usage.

Phéniciennes, *Médée*, *Alceſtis* (1), *Andromaque*, *les Suppliantes*, *Iphigenie en Aulide*, *Iphigenie dans la Taurique*, *Rheſus*, *les Troades*, *les Bacchantes*, *le Cyclope*, *les Héraclides*, *Hélene*, *Ion*, *Hercule en fureur*, *Electre*. [Comme on peut voir dans la derniére édition que *Joſ. Barnes* nous a donné *in-fol.* à Cambridge en 1694.] Euripide.

ARISTOPHANE,

Athénien, né au Bourg Cydathénien, Poëte de la vieille Comédie, vivant du tems de Socrate vers la fin de la guerre du Peloponeſe, mort à Athénes environ 400. ans devant Jeſus-Chriſt.

1117. DE plus de cinquante Comédies (2) qu'Ariſtophane avoit compoſées, il ne nous en eſt reſté qu'onze; mais qui ſont entiéres, & qui ſe ſont aſſés bien défenduës contre les mauvais traitemens des Copiſtes & des méchans Critiques, malgré la révolution de plus de vingt ſiécles. Ariſtophane.

Ces Comédies font encore conſidérer aujourd'hui Ariſtophane comme le Chef de tous les anciens Comiques. Il paſſoit même de ſon tems pour le principal des Poëtes de la vieille Comédie, quoiqu'il n'en fût pas le premier pour l'âge.

Il faut ſe ſouvenir ici des trois faces différentes de la Comédie des Grecs, que l'on

2. Ou 54. ſelon Suidas.

Ariſtopha-
ne.

l'on diſtingue en vieille, moyenne, & nouvelle.

Les Poëtes de la vieille Comédie ſont ceux qui reprenoient les vices & qui attaquoient les perſonnes ſans fineſſe, ſans artifice, & ſans aucun déguiſement, qui nommoient les gens ſans façon, & qui par la même naïveté appelloient chaque choſe par ſon nom. C'eſt ce qu'Horace nous fait connoître en parlant d'Eupolis, de Cratinus, & de notre Ariſtophane, lorſqu'il dit que ces trois Auteurs & tous les Poëtes de la vieille Comédie *reprenoient avec beaucoup de liberté tous ceux qui méritoient d'être notés pour leurs malices, pour leurs rapines, pour leurs débauches & pour leurs autres crimes. Ils n'épargnoient ni le voleur, ni l'adultere, ni l'homicide* (1).

Cette liberté rendit ces ſortes de Poëtes formidables à tout le monde, & plus encore aux Grands qu'aux Petits. C'eſt ce qu'on a remarqué particuliérement d'Ariſtophane qui ne fit point difficulté d'attaquer les Principaux de la Ville, les Chefs de la République, & ceux qui gouvernoient l'Etat. Mais quoique cette maniére de dire les vérités fût reçuë du Peuple avec de grands applaudiſſemens, & qu'elle fût même aſſés agréable à la plus grande partie des perſonnes de qualité, on ne laiſſa

1. Horat. 1. Sat. 4. initio.
2. Lil. Greg. Gyraldus Dialog. 6. in fine, G. J. Voſſ. Inſtit. Poët. l. 2. c. 27. p. 138. 139. &c. Sam. Petit. ad leges Atticas 79. 80. 81.
3. Anne le Fevre, Préface ſur le Plutus, & les Nuées.

laiſſa point de s'en laſſer, & Alcibiade publia un Edit pour défendre à tout Poëte Comique de plus nommer perſonne par ſon nom dans la Comédie (2). Ariſtophane.

Cet Edit produiſit une nouvelle eſpéce de repréſentation qu'on appella la *moyenne Comédie*, & ce fut Ariſtophane qui la trouva le premier, & les Critiques remarquent que les derniéres piéces de ce Poëte peuvent ſervir d'éxemple de cette nouvelle eſpéce (3). Il fut ſuivi dans cette méthode par Philemon, par Platon le Comique, & par pluſieurs autres qui prirent à ſon imitation un honnête milieu entre la dureté de la vieille Comédie & la molleſſe de la nouvelle.

Mais comme on s'aviſa encore de ſe choquer des ſujets réels de la Comédie, quoiqu'on n'y nommât plus perſonne, on inventa enfin une troiſiéme eſpéce qu'on appella la *Nouvelle Comédie*, dans laquelle on tâcha de s'accommoder à la délicateſſe ſcrupuleuſe de ces tems-là; & à la place des ſujets véritables & réels on en ſubſtitua qui étoient feints auſſi-bien que les noms, & l'on a conſidéré Ménandre comme l'Auteur de cette nouvelle eſpéce, ou du moins comme celui qui y avoit le mieux réuſſi. C'eſt ce qu'on trouve plus agréablement expliqué dans l'Art Poë-

Nuées d'Ariſtophane, pag. 22. Cette Demoiſelle s'appelle aujourd'hui Madame Dacier depuis ſon mariage Mais j'ai cru qu'il etoit plus à propos de lui conſerver le nom que portent ſes livres; c'eſt à-dire celui ſous lequel elle eſt connuë des Gens de Lettres.

Aristophane. Poëtique de Mr. Despréaux, & que nous rapporterons ici pour la satisfaction de ceux qui aiment qu'on les instruise en vers (1).

Des succès fortunés du spectacle tragique,
Dans Athénes naquit la Comédie Antique.
Là, le Grec né mocqueur, par mille jeux plaisans
Distilla le venin de ses traits médisans.
Aux accès insolens d'une bouffonne joie
La Sageſſe, l'esprit, l'honneur furent en proie.
On vit par le Public un Poëte avoué (2)
S'enrichir aux dépens du mérite joué,
Et Socrate par lui dans un Chœur de NUE'ES (3)
D'un vil amas de Peuple attirer les huées.
Enfin de la licence on arrêta le cours:
Le Magistrat, des Loix emprunta le secours,
Et rendant par Edit les Poëtes plus sages,
Défendit de marquer les noms ni les visages.
Le Théâtre perdit son antique fureur,
La Comédie apprit à rire sans aigreur.
Sans fiel & sans venin sut instruire & reprendre
Et plût innocemment dans les vers de MENANDRE.
Chacun peint avec art dans ce nouveau miroir,

S'y

1. Oeuvres du Sieur Despréaux Art. Poëtique, Chant. 3. vers 345. & suiv.

S'y vit avec plaisir, ou crût ne s'y point voir. Aristopha-
L'Avare des premiers rit du tableau fidéle ne.
D'un Avare souvent tracé sur son modéle:
Et mille fois un fu finement exprimé
Méconnut le Portrait sur lui-même formé.

Il y avoit cette différence entre les Poëtes de ces trois espéces de la Comédie Grecque que ceux de la Vieille ne feignoient rien, c'est-à-dire que tout y étoit véritable & réel, tant les sujets que les personnes qui y étoient representées par les noms & les qualités qui servoient à les faire connoître dans le monde. Ceux de la Moyenne prenoient des sujets réels, c'est-à-dire, quelques faits véritablement arrivés & connus souvent du Public, mais les personnes étoient feintes, c'est-à-dire que les Auteurs véritables de ces faits étoient joués sous des personnages inventés. Et ceux de la Nouvelle feignoient toutes choses, c'est-à-dire, qu'ils reprenoient le vice & les désordres en général sans spécifier ni les faits ni les personnes.

Mais cette distinction qui est assés juste pour la vieille & la nouvelle Comédie, ne paroît pas avoir été toujours fort régulierement pratiquée dans la Moyenne, c'est ce qui a donné occasion à quelques Critiques de la confondre tantôt avec la Vieille, & tantôt avec la Nouvelle: & il semble qu'il n'y ait eu qu'Aristophane qui ait donné lieu à cette distinction, parce que quoiqu'il

2. Aristophane.
3. Comédie d'Aristophane contre Socrate.

Aristophane. qu'il ait changé de méthode dans ses dernières piéces, il auroit été trop violent de ne lui faire faire qu'un saut de la vieille Comédie à la Nouvelle.

Un ancien Grammairien (1), allegué par Vossius, semble n'en avoir pas voulu reconnoître de Moyenne; & rapportant la différence qu'il trouvoit entre la Vieille & la Nouvelle, il dit que la Vieille admettoit toutes sortes de Vers, mais que la Nouvelle n'employoit que des Iambiques & des Trochaïques : que la Vieille avoit le style plus élevé, plus aigre & plus fort, parce qu'elle approchoit assés de l'air Tragique, mais que la Nouvelle avoit plus de netteté, d'uniformité, d'agrémens, & de beautés Attiques.

Mais il n'y a personne parmi les anciens Poëtes Comiques qui ait fait valoir le Privilége de la Vieille Comédie tant qu'Aristophane, qui sous prétexte de ne vouloir épargner personne, s'est mis à mordre & à déchirer avec une effronterie incroyable les personnes du premier mérite, & ceux qui faisoient profession particuliére d'aimer la sagesse & de pratiquer la vertu. Ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est qu'il n'a point cru devoir ménager la pudeur de ceux qui l'é-

1. Vetus Grammaticus Græcus apud Vossium Instit. Poët. l. 2. pag. 141.

¶. Son nom est *Platonius*. Les remarques extraites de ce Grammairien se lisent parmi les Prolégomènes Grecs au devant des Comédies d'Aristophane.

2. Plutarch. in Epitome comparat. Aristophan. cum Menandro, & ex eo Gyraldus de Poëtis Dialog. 7. Item Laur. Crassus de Poët. Græcis voce Menand.

Item

l'écoutoient non plus que celle de ceux qui pourroient lire ſes Comédies dans la ſuite des tems ; c'eſt ce qui a attiré ſur lui le zèle & le chagrin de divers Critiques, & particuliérement de Plutarque (2), qui dans la comparaiſon qu'il a faite d'Ariſtophane avec Menandre, prétend qu'Ariſtophane n'a point pû venir à bout de plaire au Peuple, & qu'il s'eſt rendu inſuportable à toutes les perſonnes raiſonnables. En quoi Plutarque ne s'eſt point trouvé d'accord même avec tous ceux qui d'ailleurs conviennent avec lui que la Muſe d'Ariſtophane auprès de celle de Menandre, ſemble avoir l'air d'une femme débauchée, qui après s'être abandonnée à toutes ſortes de déſordres, & y avoir perdu tout ſon embonpoint, n'a point honte de vouloir contrefaire la Dame de conſéquence (3). Au lieu que celle de Menandre reſſemble à une fille vertueuſe, que les graces & la beauté, jointes à la pudeur & à l'honnêteté rendent aimable à tout le monde. Plutarque ajoute que toute l'*Urbanité* que l'on donne à Ariſtophane, n'a rien que d'amer & de très-déſagréable : que ſon ſel n'a rien que de piquant, d'acre, de mordant, & qu'il ne ſert qu'à aigrir les plaies qu'il a faites Ariſtophane.

Item Ren. Rapin. Reflex. 26. ſur la Poët. 2. part.

3. ¶. Voila bien des mots pour en exprimer deux Grecs, dont encore il n'attrape pas le ſens. Plutarque dit ἑταίρας σαρκμαχούσης Amyot *une putain paſſée.* Baillet ſupprimant une partie de ſon verbiage pouvoit dire que *la Muſe d'Ariſtophane auprès de celle de Ménandre, reſſemble à une courtiſane ſur le retour qui veut faire l'honnête femme.*

Ariſtophane. tes lui-même. Il dit auſſi qu'il a la malice d'envenimer toutes choſes, & de donner toujours le mauvais tour à ce qu'il devroit, naturellement tourner du bon côté : que s'il veut dépeindre un homme adroit & prudent, il en fait un fourbe : que s'il repreſente un Payſan qui ſera ſimple, mais homme de bon ſens, il en fait un niais & une bête : que s'il veut prendre le parti de la raillerie, il tombe auſſi-tôt dans la boufonnerie : que s'il entreprend de parler de quelque Amour, il va toujours chercher ce qu'il y a de plus honteux & de plus criminel dans cette paſſion : enfin qu'il paroît n'avoir point eu intention de ſe faire lire d'aucun homme ſage & modéré, mais qu'il n'a voulu ſe rendre agréable qu'à ceux qui font un métier infame de la médiſance & de toutes ſortes de debauches, pour leſquelles ſeules il ſemble avoir écrit.

Voila le jugement de Plutarque, c'eſt-à-dire, d'un des plus judicieux Ecrivains de l'Antiquité ſur les Comédies d'Ariſtophane ; & s'il eſt irrévocable, il faut avouer que ceux qui depuis lui ont tant travaillé à relever le mérite de ces Comédies, ont pris cette peine inutilement & mal-à-propos. Mais Voſſius prétend que Plutarque a paſſé en ce point les bornes de ſa modération ordinaire, & que l'amour intereſſé de la Philoſophie lui a fait commettre cet excès en faveur de Socrate qu'Ariſtophane avoit

1. Voſſius Inſt. Poët. 2. pag. 141.
2. Nicod. Friſchlinus, de quo Jo. And. Quenſtedt de

avoit rendu ridicule dans la Comédie des *Nuées* (1); & il s'eſt trouvé un Grammairien Allemand nommé Friſchlin, qui a entrepris en particulier la défenſe de ce Poëte contre la cenſure de Plutarque (2). Ariſtophane.

En effet toute médiſante & toute malhonnête qu'eſt la Poëſie d'Ariſtophane, on ne l'a point jugée entiérement inutile, à ceux même pour le divertiſſement deſquels elle paroiſſoit faite. Si nous en croyons Mademoiſelle le Fevre (3), on y trouve des leçons pour la pratique des vertus Politiques & Militaires, pour retenir les plus puiſſans de la République dans le devoir, & pour faire prendre des meſures honnêtes & des réſolutions généreuſes contre les ennemis de l'Etat. Il ſemble même que ſes Comédies ſoient comme une repréſentation de toutes les affaires des Athéniens de ſon tems. C'eſt ce qui a fait dire à Platon, écrivant à Denys le Tyran, qu'il n'avoit qu'à lire ſoigneuſement les Ouvrages d'Ariſtophane, pour connoître parfaitement l'état de la République des Athéniens.

Il aſſembloit, dit Mademoiſelle le Fevre, les Spectateurs, non pas pour les flater par des louanges fades & trompeuſes, ou pour les divertir par des boufonneries & par des groſſiéretés: mais pour leur donner des inſtructions ſolides qu'il ſavoit rendre agréables, en les aſſaiſonnant de mille

de Patriis viror. illuſt. p. 424.

3. Préface ſur les deux Comédies d'Ariſtophane, pag. 45, &c.

Aristophane, mille inventions plaisantes que d'autres que lui ne pouvoient trouver. Il ne se contentoit pas de les avertir de leur devoir, il leur reprochoit leurs fautes, il leur disoit sans façon (1) qu'ils raisonnoient comme des enfans; & que quand leurs resolutions étoient suivies de quelque heureux succès, il paroissoit alors que les Dieux prenoient plaisir à faire des miracles; mais que ces mêmes Dieux se lasseroient enfin de garder des foux.

Cette liberté qui choqueroit sans doute la délicatesse de notre siécle, fut si bien reçuë des Athéniens, c'est-à-dire de ceux même qu'il censuroit, & qu'il condamnoit dans ses Vers, qu'ils le comblérent de louanges & de presens, & qu'ils lui rendirent tous les honneurs imaginables.

Aristophane ne s'est point borné à instruire des Soldats & des personnes d'Etat, mais il semble qu'il se soit étudié à former un homme dans les vertus morales. Et comme, selon l'Auteur (2) que nous avons déja cité, ce Poëte avoit l'esprit d'une grande étenduë, il ne s'attachoit pas à donner le caractére d'un ou de deux Citoyens il attaquoit la République en corps, & lui montroit toute la déformité de ses vices. Ces idées générales ne l'empêchoient pas de descendre quelquefois dans le particulier, d'aller chercher

1. Tannegui le Févre pere d'Anne, Vie d'Aristophane, pag. 125.
2. ¶. Il entend Mademoiselle le Févre dans sa Préface

cher dans toutes les Tribus de la Ville pour y trouver quelque Athénien dont il pût découvrir les désordres. Aristophane.

Le Pere Thomassin a jugé aussi qu'il n'étoit pas impossible de tirer des Comédies d'Aristophane, quelques instructions utiles pour regler même nos mœurs dans le siécle où nous vivons. Mais il dit (3) que, si on en excepte la Comédie du *Plutus*, & une bonne partie de celles des *Nuées*, & des *Grenouilles*, les autres sont pleines de saletés & de mille écueils pour la pudeur & l'honnêteté de la jeunesse. Il ajoute qu'on ne sauroit assés regretter que tant de politesse & tant d'élégance ait été employé en des Comédies si peu proportionnées à la fin que l'Auteur devoit se proposer.

Pour ce qui est du caractére de l'esprit d'Aristophane, on ne peut pas dire qu'il soit difficile à remarquer, parce qu'il se fait sentir par tout. Il avoit, selon Mademoiselle le Fevre, le naturel bilieux & ardent; le génie presque toujours tourné à la raillerie; l'esprit toujours libre, élevé, & plein de courage (4). Jamais homme, dit-elle ailleurs, n'a eu plus de finesse que lui pour trouver le ridicule, ni un tour plus ingénieux pour le faire paroître. Sa Critique est naturelle & aisée, & ce qui est assés rare, il conserve beaucoup de déli-

face sur le *Plutus & les Nuées* de sa traduction.

3. Thomass. Méthod. d'étudier les Poëtes Chrétiennement l. 1. c. 12. n. 11. 12. 13. &c.

4. Préface sur Aristoph. pag. 3. & 10.

Aristophane. délicatesse dans une grande fécondité. Elle ajoute que l'esprit Attique que les Anciens ont tant vanté, paroît plus dans Aristophane que dans aucun autre Auteur qu'elle connoisse de l'Antiquité. Mais ce que l'on doit le plus admirer en lui, c'est qu'il est toujours si bien le Maître des matiéres qu'il traite, que sans se gêner, il trouve le moyen de faire venir naturellement des choses qui auroient paru d'abord les plus éloignées de son sujet, & que ses caprices même les plus vifs & les moins attendus paroissent comme les suites nécessaires des incidens qu'il a préparés.

Un ancien Auteur, nommé Platonius, rapporté par Vossius (1), prétendoit qu'Aristophane n'a point la véhémence & la force de Cratinus, ni la grace & les beautés d'Eupolis: mais néanmoins qu'il approchoit assés du premier lorsqu'il s'emportoit contre le vice, & qu'il n'étoit pas éloigné du second dans les endroits unis & coulans (2).

Ceux qui ont éxaminé la constitution de ses Piéces, ne les ont pas toujours trouvées également conduites. Mr. d'Aubignac dit (3) que ses Comédies ont toutes le Prologue à la façon de la Tragédie Grecque, mais qu'elles ne sont pas toutes pareilles. Il y en a, dit-il, qui sont bien réguliéres, & d'autres si pleines de confusion qu'il

1. Instit. Poët. pag. 137.

2. ¶. Ces mots *dans les endroits unis & coulans* ne signifient rien. Le τὸ τῆς ἐπιτρεχούσης χάριτος marque *ces graces legéres* d'Eupolis, qu'Aristophane avoit assés.

qu'il eſt très-difficile d'en cotter les Actes diſtinctement. Il prétend que la plûpart des Interprétes n'ont oſé marquer les Actes dans les éditions qu'on a données de cet Auteur, parce qu'ils paroiſſent trop brouillés. Et que dans celles mêmes où on les voit diſtingués, il ſe trouve des manquemens aſſés conſidérables pour embaraſſer ceux qui les voudroient remettre en ordre. Ariſtophane.

Il croit néanmoins que la grande difficulté qui s'y rencontre, eſt arrivée ou par la licence de la vieille & moyenne Comédie (4), ou par la corruption des éxemplaires que le tems avoit diſſipés en partie, & que l'ignorance des Compilateurs & des Imprimeurs a mal rétablis. C'eſt un ſentiment qu'il a fait connoître encore en d'autres endroits de ſon Traité (5) où il attribuë les irrégularités qui ſe trouvent dans ces Piéces aux déſordres qu'on toleroit dans les deux premiers états de la Comédie Grecque, & aux diverſes imperfections où ſe trouvent aujourd'hui les Ouvrages d'Ariſtophane, qu'il prétend être fort défectueux en l'état que nous les avons. En quoi il n'eſt point d'accord avec ceux qui, comme nous l'avons rapporté dès le commencement, eſtiment que ces Comédies ſont fort entiéres.

Le Pere Rapin juge qu'Ariſtophane n'eſt point

aſſés quand il quittoit les maniéres aigres de Cratinus, pour en prendre d'enjouées.

3. Pratique du Théâtre liv. 3. c. 5.
4. Le même l. 1. c 8. & l. 2. c. 9.
5. Le même aux mêmes lieux.

Aristophane. point éxact dans l'ordonnance de ſes fables (1), que ſes fictions ne ſont pas aſſés vrai-ſemblables ; qu'il joue les gens groſſiérement & trop à découvert. Il prétend qu'il ne faiſoit ſouvent le plaiſant que par des goinfreries & qu'il y a de certains ragouts dans quelques-unes de ſes piéces qui ne ſeroient pas fort au goût de notre ſiécle.

D'autres Critiques ont remarqué (2) qu'il eſt ſouvent ſorti de ſon caractére, qu'il ne garde point les bien-ſéances, & qu'il eſt preſque toujours exceſſif dans ſes Comédies, ſurtout dans celles qu'il a faites les premiéres.

Mademoiſelle le Fevre qui, par rapport au jugement qu'on doit faire des Comédies d'Ariſtophane, a diviſé tous les Critiques en trois claſſes, ne fait pas beaucoup d'honneur à ceux qui n'en jugent pas aſſés favorablement. D'autres que nous pourront éxaminer la juſtice avec laquelle elle a cru devoir leur refuſer le premier rang, qu'elle n'a reſervé que pour ceux qu'elle appelle Critiques de bon goût. Il n'y a, dit elle, que ceux de cette premiére eſpéce qui ſont charmés de la beauté & de la fineſſe des idées d'Ariſtophane, de la grandeur & de la hardieſſe de ſes deſſeins, de la vivacité de ſon imagination, & de la ſoupleſſe de ſon eſprit, qui lui rendoit ſi aiſé l'Art de tourner en ridicule les choſes mêmes les plus parfaites (3). Ceux d'entre

1. Réflex. 26. ſur la Poëtique part. 2.
2. Claud. Verderius cenſionis in Auctores pag. 48.
3. An-

tre les autres Critiques qui n'ont pas tout-à-fait le même goût, pourront se pourvoir contre Mademoiselle le Fevre de la maniére qu'ils le jugeront à propos, & je ne me crois nullement obligé de m'interesser dans cette querelle. Aristophane.

Ils n'auront rien à demêler avec elle pour le style & les expressions d'Aristophane, parce qu'ils conviennent avec elle, au moins pour la plûpart, que c'est le côté le plus beau par lequel on puisse envisager ce Poëte. Il faut voir premiérement ce qu'en a jugé cette savante Critique (4).

Le style d'Aristophane, dit-elle, est aussi agréable que son esprit. Outre la pureté, la netteté, la force, & la douceur, il a une certaine harmonie qui flate si agréablement l'oreille, qu'il n'y a rien de comparable au plaisir qu'on prend à le lire. Quand il s'attache au style médiocre & commun, il le fait sans bassesse: quand il prend le style sublime, il s'éleve sans obscurité, & jamais personne n'a su faire un mélange si agréable de tous les différens genres d'écrire. Que l'on ait étudié tout ce qui nous reste de l'ancienne Gréce, si on n'a point lu Aristophane, on ne connoît pas encore tous les charmes & toutes les beautés du Grec.

Mr. le Fevre étoit dans les mêmes sentimens que Mademoiselle sa fille, touchant le style de notre Auteur, aussi bien que dans

3. Anne le Févre pag. 14. &c. de sa Préface ci-dessus allegnée.

4. Là même.

Ariſtophane. dans quelques autres points de Critique qui le regardent, & que la ſympathie leur a fait exprimer de la même maniére, & en des termes qui ſe reſſemblent encore mieux que les enfans ne reſſemblent à leurs Peres (1), & qui fait voir que les filles peuvent hériter des penſées comme des autres biens. Mr. le Fevre dit donc que ceux qui ont quelque ſentiment de l'eſprit Attique, & qui ſavent ce que c'eſt que le beau Grec, reconnoiſſent tous qu'Ariſtophane eſt le ſeul de qui il faille apprendre ces deux choſes: que pour ce point il eſt conſidéré comme le grand Docteur de la plus délicate & de la plus ingénieuſe des Nations du monde, & que quand on ſait aſſés de Grec pour pouvoir lire cet Auteur ſans peine, on ne le ſauroit quitter, tant il a de charmes pour captiver ſon Lecteur.

Après le témoignage que ces deux perſonnes ont rendu au ſtyle d'Ariſtophane, il paroit aſſés inutile d'employer ceux des autres Modernes, parce qu'ils ne peuvent preſque nous rien apprendre de nouveau ſur ce point que nous n'ayons déja rapporté (2). Ils conviennent qu'il n'y a jamais eu perſonne parmi les Grecs & les Romains qui l'ait ſurpaſſé dans la délicateſſe & dans toutes les beautés de la Langue Grecque, dont il a été conſidéré comme le modéle le plus accompli (3); du moins eſt-

1. Vie d'Ariſtop. pag. 129.
2. Jo. And. Quenſtedt de Patriis viror. illuſtr. pag. 424.
3. Olaüs Borrich. Diſſert. de Poët. p. 35.

4. Pré-

est-ce le sentiment de Borrichius, Quenstedt, &c. Aristophane.

Dom Lancelot dit qu'il est plein de rencontres agréables & de cette *Urbanité* Attique, c'est-à-dire, de ces subtilités ingénieuses qui sont tout autres parmi les Grecs que parmi les Auteurs Latins (4), selon l'aveu même de Quintilien.

Scaliger prétend que c'est le premier des bons Auteurs de la Langue Attique qu'il faille lire (5), & que personne ne doit se vanter de savoir les beautés & les finesses de cette Langue, s'il ne sait parfaitement son Aristophane. Mais il semble que ce hardi Critique ait voulu proposer un Paradoxe, lorsqu'il a dit qu'il n'y a point d'Auteurs qui puissent servir davantage à entendre l'Ecriture Sainte, qu'Aristophane, Catulle, Tibulle, Properce; & comme il paroît, ceux qui sont les plus éloignés de la pureté & de la sainteté qui regne partoute la Bible.

Vossius n'est point différent des autres dans le sentiment qu'il témoigne avoir pour la beauté du style de ce Poëte, mais il dit (6) que sa diction paroît être plus sublime dans les Chœurs que dans les autres parties de ses Comédies; & que ce qui lui a fait quelque tort, c'est que les Chœurs dans la Comédie ont cessé d'être en usage dès le tems de Menandre.

Le

4. Préface sur la Méthode nouvelle de la Langue Grecque.

5. In Primis Scaligeranis, voce *Aristophanes*, & voce *Auctores*.

6. Inst. Poët. 2. pag. 127.

Ariſtophane. Le Gyraldi témoigne qu'Ariſtophane paſſoit pour le plus éloquent des Athéniens, & pour le plus bel eſprit de la République (1), qu'il eſt plein de belles Sentences, qu'il y a dans ſon invention une varieté ſurprenante, mais agréable; & que l'artifice avec lequel il tourne toutes choſes, a fait dire qu'il avoit paſſé de fort loin tous les autres Poëtes Comiques. Quelques-uns ont publié qu'il avoit voulu imiter le ſtyle d'Euripide, & qu'il avoit tâché de prendre ſon tour & ſes maniéres. Mais comme ils n'étoient pas fort bons amis, il y a ſujet de douter qu'Ariſtophane eut aſſés bonne opinion d'Euripide pour le propoſer comme un modéle à ſuivre. En effet il eſt plus ſimple & moins élevé qu'Euripide. D'ailleurs comme il aimoit beaucoup les diminutifs, au jugement même d'Ariſtote dans ſa Rhétorique, il ne faut pas douter que cela n'ait rendu ſon diſcours plus bas & plus mou, en le rendant plus tendre & plus paſſionné. Mais qu'après tout, ce n'eſt rien faire de trop de l'apprendre tout entier, parce qu'il renferme en lui ſeul tous les ornemens & toute l'élégance Attique.

Il ſemble que les Critiques Modernes n'ayent fait autre choſe que ſuivre les Anciens, dans les éloges qu'ils ont donné au ſtyle & à la diction d'Ariſtophane. Et quoi-

1. De Poëtis Dialog. 7.
2. Ælian. l. 2, hiſt. c. 13, & ex eo Thomaſſ. & alii.
3. Quint. 10, Inſt. Orat. 1.

quoiqu'au sentiment de quelques-uns le silence de Longin ne soit pas moins désavantageux à ce Poëte que la Censure de Plutarque & d'Elien (2), ils ont cru pouvoir leur opposer le goût presqu'universel de l'ancienne Grece, & celui de quelques Romains même. Car on peut dire que personne n'a mieux expliqué l'excellence de ce style que Quintilien (3), qui paroît l'avoir reconnu comme la source de la pureté Attique; & comme il rapportoit toutes choses à l'Art Oratoire, il préteud qu'Aristophane est très-propre pour faire des Orateurs; & en lui attribuant une *liberté très-éloquente*, il a fait croire à quelques-uns qu'il étoit dans le sentiment de ceux qui veulent qu'il ne puisse se trouver de véritable éloquence hors d'une République, ou d'un Etat où l'on a la liberté de tout dire. Aristophane.

Mais personne n'en a parlé avec plus d'éloges & de magnificence que Platon, qui feignant que les Graces après avoir parcouru tout le monde pour trouver un lieu propre à se bâtir un Temple qui durât éternellement, dit qu'elles choisirent l'esprit ou le cœur d'Aristophane, d'où elles ne bougérent point depuis ce tems-là (4). C'est le sens d'une Epigramme qu'on attribue à ce Philosophe, mais quand il n'en seroit pas l'Auteur, comme il n'est pas fort vrai-

4. Anne le Fevre pag. 12. de sa Préface, Gyraldus ubi supra.
Item Ol. Borrich.

Aristophane. vrai-semblable qu'il le soit (1), on ne peut pas dire que Platon n'en ait eu qu'une estime médiocre, s'il est vrai qu'il se soit étudié à former son style sur celui de ce Poëte qu'il lisoit avec beaucoup de soin, & qu'il lui ait donné la meilleure place dans son Banquet, qui est un de ses plus beaux Dialogues (2).

Après tant de témoignages rendus à la netteté, à l'élégance & aux autres excellentes qualités du style d'Aristophane, il semble que ce seroit venir trop tard, & s'exposer à être mal reçu que de prétendre y découvrir des fautes. Mais ces considérations n'ont pas empêché le Pere Rapin de nous dire (3), que son langage est souvent obscur, embarassé, trivial; que ses allusions fréquentes de mots, ses contradictions de termes opposés les uns aux autres, ses mélanges du style Tragique avec le Comique, du sérieux avec le bouffon, du grave avec le familier sont fades; & que ses plaisanteries, à les éxaminer de près, sont souvent fausses.

De toutes les Comédies d'Aristophane qui nous sont restées, il n'y en a presque que trois qui méritent d'être lues par ceux qui ont quelque reste de pudeur à conserver. Ce sont celles qu'on appelle *le Plutus*, *les Nuées* & *les Grenouilles*. Plusieurs ne croyent pas même que la derniére merite

1. ¶. Ménage chap. 113. de l'Anti-Baillet prouve le contraire par le temoignage d'Olympiodore, & de Thomas Magister.

2. Anne le Févre là même.

3. Reflex. 26. sur la Poëtique, part. 2.

rite cet honneur, non pas tant à cause qu'Euripide y est mal traité, que parce que l'Auteur y paroît excessivement licencieux. Je ne doute presque pas que Mademoiselle le Fevre n'ait été dans la même pensée, lorsqu'elle a choisi les deux premiéres au préjudice de toutes les autres pour les traduire en notre Langue. Aristophane.

Le Pere Thomassin a porté l'exactitude encore plus loin, & ayant condamné généralement toutes ces Comédies pour les ordures dont il dit qu'elles sont toutes remplies, il n'a excepté de ce nombre que le seul *Plutus* dont le sujet est bon de lui-même, & fournit des régles de Morale qui sont très-pures & très-chrétiennes (4). La modération qui paroît dans cette Piéce, plus que dans celles qu'il avoit faites auparavant, a fait dire aux Savans que c'étoit une Piéce de la moyenne Comédie, quoique les noms n'y soient pas supposés, selon la régle qui lui étoit prescrite. Car Aristophane y nomme hardiment ceux qu'il attaque, mais le sujet en est feint, ce qui l'a distingué de celles de la vieille Comédie. La Satire est un peu plus déguisée dans cette Piéce, que dans les autres que nous avons de ce Poëte. Mais, comme dit Mademoiselle le Fevre, pour être plus fine, elle n'en est pas moins piquante. Tout son dessein est de reprocher aux Athé-

4. Thomassin, Préface de sa Méthode d'étudier Chrétiennement les Poëtes n. 22. Le même tom. 1. de cet Ouvrage l. 1. c. 12. pag. 171. 172.

Cette Piéce parut en la quatriéme année de la 97. Olympiade sous l'Archonte Antipater.

Ariſtophane. théniens leur avarice. Et pour cet effet il feint que par le ſecours d'Eſculape on fait recouvrer la vûë à Plutus, & qu'on détrône Jupiter pour mettre à ſa place ce Dieu des richeſſes. Il eſt difficile de rien trouver de plus ingénieuſement concerté. Ariſtophane en tire mille railleries contre toutes ſortes de perſonnes & contre ſa Religion même. L'unité de lieu y eſt aſſés réguliérement gardée, mais il n'eſt pas aiſé d'y bien développer celle du tems. C'eſt ce qui a fait dire à l'Auteur que nous venons de citer (1), que cette Comédie fut jouée à deux repriſes, que les deux premiers Actes furent joués le ſoir un peu avant le coucher du Soleil, & que les trois derniers furent joués le matin; ce qui pouvoit paſſer pour une nouveauté, dont on n'avoit peut-être pas encore vu d'exemple juſqu'alors.

Le ſujet de la Comédie des *Nuées* n'eſt pas ſi louable, & l'hiſtoire qu'Elien nous en a conſervée dans ſes Récueils (2), ne fait pas beaucoup d'honneur à Ariſtophane (3), qui ſuivant ce recit ne paſſera jamais que pour un lâche Miniſtre de la malice des calomniateurs tels qu'Anytus & Melitus. Le Pere Thomaſſin prétend (4), que ce Poëte a violé les loix de la Comédie en tournant Socrate en ridicule. Car la raillerie

1. Anne le Févre pag. 22. 23. 25. de ſa Préf. ſur le Plutus, & ſur les Nuées.

2. Ælianus 2. var. hiſtor. 13. Laurent. Craſſ. de Poëtis Græcis, Italice pag. 69.

3. Cette Piéce fut jouée la premiére fois en la pre-

lerie sur le Théâtre peut être un assaisonnement propre pour les corrections qui seroient quelquefois dures en même tems qu'elles deviendroient sérieuses, ou qu'elles passeroient pour des corrections. Mais Aristophane porta la raillerie à des excès qui d'un côté mirent la vertu de ce Philosophe dans son plus beau jour, mais qui de l'autre disposerent enfin les Athéniens à consentir à sa mort dans la suite du tems : ce qui est un abus visible de l'institution de la Comédie. La Piéce est d'ailleurs une des plus réguliéres ; l'unité du tems & du lieu y est éxactement pratiquée Le dessein du Poëte est de persuader aux Athéniens que Socrate corrompoit la jeunesse, & qu'il reconnoissoit d'autres Dieux que ceux des Athéniens. Le succès en fut si grand que les Athéniens surpris & charmés de sa beauté, sans attendre que sa representation fût achevée, ordonnerent que le nom d'Aristophane seroit écrit au-dessus de ceux de tous ses rivaux (5). En effet Mademoiselle le Fevre dit qu'il n'y a rien de plus ingénieux que tout le tissu du sujet de cette Piéce, & que ce qu'elle y admire le plus, c'est qu'Aristophane a si bien attrapé l'air & les maniéres de Socrate dans le ridicule qu'il lui donne, qu'on croit véritablement l'entendre parler (6). Elle dit encore ailleurs Aristophane.

premiére année de la 89. Olympiade sous l'Archonte Isarque.

4. Thomassin, Méthode, &c. l. 1. c. 14. n. 1. pag. 187.

5. Anne le Fevre pag. 37. de sa Préface.

6. Là même pag. 42.

Ariſtophane. leurs qu'elle eſt ſi charmée de cette Piéce, qu'après l'avoir traduite & l'avoir lûë deux cens fois, elle ne s'en laſſe point encore: ce qu'elle avoue ne lui être jamais arrivé d'aucun autre Ouvrage. Elle ajoute que le plaiſir que lui donne cette Comédie eſt ſi grand, qu'il lui fait oublier l'averſion & l'horreur qu'on ne peut s'empêcher d'avoir pour Ariſtophane, de ce qu'il a ſi honteuſement abuſé de ſon eſprit pour détruire ou effacer la Vérité avec les couleurs les plus noires du Menſonge, & pour perdre un homme qui étoit la ſageſſe même, & le plus grand ornement de la République des Athéniens (1). Mais ce qui me paroît aſſés extraordinaire, c'eſt de voir que Platon tout paſſionné qu'il étoit pour la doctrine & la réputation de Socrate, ait témoigné publiquement l'eſtime qu'il faiſoit de cette Piéce. Car on dit que Denys le Tyran lui ayant demandé un plan & un état

1. Là même pag. 56.

2. ¶. On peut répondre à cela que le fait n'eſt pas certain, ne ſe trouvant que dans une Vie d'Ariſtophane écrite par un Grec anonyme, du nombre de ces Scholiaſtes poſtérieurs à Platon de pluſieurs ſiécles. Auſſi la Lettre qu'on cite de lui à Denys n'éxiſte pas, & la choſe n'eſt rapportée que ſur un *on dit*, φασί. Outre que quand elle ſeroit vraie, bien loin d'en conclurre que Platon envoyant la Comédie des *Nuées*, en approuvât le ſujet, il faudroit juger au contraire qu'il ne l'avoit envoyée qu'afin que Denys reconnût par la lecture de cette Piéce combien étoit condamnable la police des Athéniens de laquelle il ſouhaitoit être informé.

3. Gyraldus Dialog. 7. p. 814. 815.

¶. Ce n'eſt pas Gyraldus qu'il faloit citer, mais le

tat de la République d'Athénes, il ne lui en envoya point d'autre que la Comédie des *Nuées* d'Ariſtophane (2). C'eſt ce qu'on peut voir dans le Gyraldi (3). Ariſtophane.

Pour ce qui regarde les éditions des Comédies d'Ariſtophane, pluſieurs témoignent faire cas de celle de Leyde (4), qui parut chés Jean Maire avec les Commentaires de Scaliger & des autres. Mais Mr. Colomiez prétend (5) qu'on n'a point encore donné d'édition de ce Poëte qui ſoit parfaitement bonne. Il eſtime que la moins mauvaiſe eſt celle qui parut Grecque & Latine *in-folio* à Geneve l'an 1608. avec les Scholies Grecques de Marc Muſure (6), & les notes de Florent Chreſtien & des autres. Cependant nous avons vû ailleurs cette édition fort décriée par Claude Chreſtien, fils de Florent, à cauſe de l'infidélité que ceux de Geneve y ont commiſe (7).

Les

le Grec anonyme que Gyraldus ne cite pas, & que j'ai marqué dans la note précédente.

4. ¶. Elle parut en 1624. in-12. avec de légéres petites notes de Scaliger qui écrites de ſuite ne rempliroient pas une demie-feuille & qui, comme dit Ménage, ne conſiſtent qu'en diverſes leçons. Du reſte nulles Scholies, nul Commentaire.

5. Paul Colomiés Biblioth. Choiſie p. 201.

6. ¶. Muſure n'eſt point l'Auteur de ces Scholies, il n'en a été que le Collecteur ſur la fin du 15. ſiécle. C'eſt le même que Philippe Cluvier l. 2. c. 16. de ſa deſcription de la Sicile, & André Schot dans ſa Préface ſur la collection des Proverbes Grecs ont qualifié Auteur du grand Etymologique, dont il n'a que corrigé la premiere édition.

7. Voyés la ſeconde partie des Critiques Gramm. où

Aristophane. Les Comédies qui nous restent d'Aristophane, outre les trois que nous avons nommées, sont, *les Cavaliers*, *les Acharnaniens*, *les Guèpes*, *les Oiseaux*, *la Paix*, *les Harangueuses*, *les Prêtresses de Cerès*, *Lysistrate*.

Aristophane passe pour l'Auteur des Vers Tetrametres & Octometres.

PLATON LE COMIQUE,

D'*Athènes*, Poëte de la moyenne Comédie, contemporain d'Euripide & d'Aristophane.

Platon le Comique. 1118. CE Platon qui étoit plus ancien que le célébre Philosophe d'une génération entiére, c'est-à-dire, d'environ trente ans, passe parmi plusieurs Critiques pour le Chef de la moyenne Comédie (1). Néanmoins Diogéne Laërce dit net-

où il est parlé de Flor. Chrestien.

¶. Colomiés chap. 209. de sa Bibliothéque Choisie in-4. Hambourg 1709. a fait voir que Claude Chrétien s'étoit un peu trop prévenu contre cette édition. Baillet a reçu ici d'amples supplémens de la part de Ménage, qui n'auroit pas manqué s'il avoit pu vivre jusqu'à 1710. de parler avec éloge de l'Aristophane que donna cette année-là le savant & le laborieux Kuster.

1. Ger. Joan. Voss. Institut. Poëticar. l. 2. pag. 140. Item de Poët. Græc. pag. 30. & 40. Item Berrich.

¶. C'est l'opinion de G. Vossius qui n'a pas fait réflexion qu'il y avoit eu deux Platons tous deux Poëtes Comiques, l'un de la vieille Comédie plus âgé qu'Aristophane, l'autre de la moyenne, postérieur au

nettement que c'étoit un Poëte de la vieille Comédie (2). Lil. Gregorio Gyraldi écrit la même choſe (3), & il le joint à Cratinus dont nous avons parlé en ſon lieu, autant pour le tems auquel il a vêcu que pour la conformité de leurs écrits (4). Platon le Comique.

Il ne ſeroit pas difficile de juger de la vérité de ce point, ſi nous avions quelqu'une de ces vingt-huit Comédies que Platon avoit faites; mais il ne nous en eſt reſté que quelques petits fragmens, qui font encore aſſés connoître en cet état que c'étoit un des bons Auteurs de la Langue Grecque. Athénée témoigne (5) que ſon ſtyle étoit noble & éclatant. On dit qu'il avoit auſſi beaucoup de pureté & de netteté, & qu'il avoit ſurmonté cette dureté qui ſe faiſoit encore ſentir dans les Ouvrages de ceux qui avoient écrit avant lui, comme l'a rapporté Mr. le Fevre (6). Mais il avoit la maladie ordinaire des Poëtes laſcifs.

BAC-

au premier d'un ſiécle. Athénée chap. 5. du 7. livre cite deux Comédies de ce dernier Platon où Epicure, qu'on ſait être mort en la 127. Olympiade, eſt raillé.

2 Diogene Laërt. in Vit. Platonis Philoſoph. ad calcem.

3. Lil. Gregor. Gyrald. de hiſtor. Poëtar. Dialog. 6. pag. 756.

4. Vers l'Olympiade 81. ſelon Euſebe.

5. Suidas in Lexico enumerat omnes Platonis Comœdias, & ex eo Lil. Gregor. Gyrald. pag. 754. Dial. 6. pag. 755. 756. Vid. & Ol. Borrich. Diſſertat. de Poët. num. 82. pag. 35. Athænei Dipnoſophiſt. & ex eo Gyral. Dial. de Poët. & Laur. Craſſ. de Poët. Græc. &c.

6. Tan. le Fevre, Abregé des Vies des Poëtes Grecs pag. 99.

BACCHYLIDE,

Neveu de Simonide, né comme son oncle à Iulis, Ville de Cée dans l'Archipel, non pas en Béotie (1). Il parut depuis la 81. Olympiade jusqu'en la 94.

Bacchylide.

1119. C'Etoit le dernier des neuf Poëtes Lyriques si célébres dans l'ancienne Gréce, mais il n'étoit pas le dernier pour la sageſſe & la retenue avec laquelle il traitoit ſes matiéres. C'eſt un de ceux qu'Horace ſe propoſa comme des modéles qu'il pouvoit ſuivre.

Il avoit compoſé des *Odes*, des *Hymnes* & des *Epigrammes*, dans leſquelles on ne laiſſoit point de trouver de la galanterie, quoi qu'on ait pu dire de ſa modeſtie. Ammien Marcellin témoigne (2) que l'Empereur Julien avoit une eſtime toute particuliére des écrits de ce Poëte, & que comme il affectoit de faire paroître un extérieur compoſé & une conduite réglée dans ſes

1. ¶. Perſonne, que je ſache, n'a dit qu'il y eût une Iulis Ville de Béotie. A la vérité Gyraldus dans l'endroit de ſon Dialogue 9. des Poëtes cité par Baillet rapporte avec beaucoup de défiance ces paroles du vieux Commentateur de Stace ſur le 300. vers du 7. livre de la Thébaïde : *Alcmena civitas eſt Bœotiæ, in qua regnavit Herculis filius. Hinc Bacchylides Græcus Poëta fuit.* Fulvius Urſinus ſur les fragmens de Bacchylide lit autrement ce paſſage, en ces termes : *Alalcomenium civitas eſt Bœotiæ in qua regnavit Herculis filius, & in qua Alcmena nata eſt Herculis mater, & in qua etiam colitur Minerva. Hinc Bacchylides Græcus Poëta fuit.* On voit que l'exemplaire de Gyraldus étoit tron-

ſes actions, il en avoit tiré beaucoup d'excellens préceptes, entre leſquels il étoit particuliérement touché de celui où ce Poëte diſoit que *la Chaſteté eſt le plus grand ornement d'une belle vie.* Les Commentateurs de Pindare rapportent auſſi qu'Hieron Roi de Sicile préféroit les Poëſies de Bacchylide à celles même de Pindare, quoique celui-ci paſſât pour le Chef des Lyriques (3). Bacchylide.

Mais il eſt inutile de nous étendre davantage ſur des Ouvrages dont nous n'avons plus que quelques fragmens.

* Voyés Article 1099.

M E-

tronqué & corrompu. Celui de Fulvius Urſinus, quoiqu'en apparence plus ſain, l'étoit cependant moins que celui qui a été ſuivi dans l'édition du Stace de Leyde in 8. 1671. où on lit *Ithone, in qua Ithonus regnavit Herculis filius. Hæc civitas Bœotiæ eſt. Hinc Bacchylides Minervam Ithoniam dixit.* Il n'eſt parlé dans aucune de ces trois leçons dont la derniére eſt l'unique bonne, d'une Iulis Ville de Bœotie.

2. Amm. Marcellin. Hiſtor. l. 25. & ex eo Lil. Gregor. Gyrald. Dialog. 9. Laur. Craſſ. de Poët. Græc.

Tann. le Fevre, Vies des Poët. Gr. p. 100. 101.

3. Gregor. Gyrald. ibid. ut ſupra.

MENANDRE,

Athénien, Poëte Comique, Chef de la nouvelle Comédie, vivant en la 114. Olympiade, sous Alexandre le Grand & ses successeurs, mort âgé de 50. ou de 55. ans, noyé près du Port de Pyrée. *D'autres mettent sa naissance en la troisiéme année de la* 109. *Olympiade, & sa mort la quatriéme année de la* 121. *en la* 32. *année de Ptolomée fils de Lagus, selon Eusebe; ou la premiére année de la* 122. *Olympiade, selon une vieille inscription*, 292. *ans avant notre Epoque vulgaire.*

Menandre. 1120. NOus avons déja vû une partie des Jugemens que les anciens Critiques faisoient des Poësies de Menandre, lors que nous en avons fait le parallèle avec celles d'Aristophane.

Il avoit composé cent-huit ou cent neuf Comédies, quoique quelques-uns n'en ayent compté que cent-cinq dont la perte a été très-sensible à la République des Lettres. Les fragmens qui nous en sont restés nous font encore assés connoître qu'il n'étoit pas indigne de tant de glorieux témoignages que toute l'Antiquité a rendus à son mérite. [On les trouve dans le Recueil

1. Quintilian. Institution. Oratoriar. c. 1. libri 10. & ex eo Lilius Greg. Gyrald. Histor. de Poët. Item Bor-

cueil des cinquante Poëtes de Jacques Hertelius *in*-8. à Basle 1561.] Menandre.

Quintilien semble dire que ce que ce Poëte avoit composé pouvoit tenir lieu de presque tous les Ouvrages que les autres Poëtes avoient fait en ce genre (1), que la lecture seule de ses Comédies suffisoit pour former un esprit; qu'on y voyoit une peinture fidéle de tout ce qui peut arriver à l'homme durant sa vie; qu'il avoit l'imagination très-féconde, une facilité admirable de s'exprimer avec grace, avec force, & avec beaucoup d'éloquence; & qu'il savoit parfaitement l'art de s'accommoder à toutes sortes de personnes, & d'imiter les mouvemens de toutes sortes de passions. Il ajoute que si Menandre étoit utile à tout le monde, il étoit particuliérement nécessaire à ceux qui vouloient s'éxercer dans la déclamation & dans les harangues, à cause de l'adresse & du succès merveilleux avec lequel il savoit representer toutes sortes de personnages & dans toutes sortes de postures; & qu'il savoit parfaitement observer la bien-séance par tout; & qu'ainsi on ne devoit point s'étonner qu'il eût effacé tous les autres Poëtes qui avoient couru la même carriére.

Le Jugement que Plutarque faisoit des Comédies de Menandre n'étoit pas moins avantageux pour sa réputation que celui de Quintilien. C'est ce qui paroît dans l'abrégé

(1) Borrichius Dissertat. de Poët. num. 84. pag. 36. Dissert. ultim. de Poët. Græc.

Menandre. bregé de la comparaiſon qu'il a faite de ce Poëte avec Ariſtophane (1). Il dit que ceux qui voudront prendre la peine de confronter les premiéres Comédies de Menandre avec celles qu'il a faites dans la ſuite & ſes derniéres pourront aiſément juger de ce qu'il auroit fait de plus, s'il eût vécu plus long-tems. Entre les Poëtes Comiques, les uns tâchent de ſe rendre agréables à la multitude, les autres ne veulent plaire qu'à un petit nombre de perſonnes de bon goût ; mais il n'eſt pas aiſé d'en trouver qui aient eu ces deux avantages tout à la fois. C'eſt du moins ce qu'on ne peut pas dire d'Ariſtophane qui n'a pu plaire ni à la multitude, ni au petit nombre d'eſprits choiſis. Mais, dit-il, Menandre s'eſt rendu très-agréable à tout le monde & dans toutes ſortes de rencontres. Il a écrit avec tant de charmes & d'agrémens, qu'entre toutes les belles productions de la Gréce, il n'y en a peut-être pas qui méritent mieux d'être luës, appriſes & miſes en pratique que ſes Ouvrages. Il a fait voir juſqu'à quel point de perfection l'homme eſt capable de pouſſer les choſes par ſon induſtrie & par ſon eſprit. Et il n'y a perſonne qui puiſſe ſe défendre de lui & qui puiſſe reſiſter au plaiſir qu'il y a de le lire ou d'entendre réciter ſes Piéces pourvu qu'il ſache le Grec.

Plutarque ajoute que Menandre faiſoit en-

1. Plutarch. in compend. Compar. Ariſt. & Menandr. & ex eo Lamb. Craſſ. de Poët. Græc. pag. 337, 338.

encore de ſon tems les délices de tout le monde après tant d'années, ſur les Théâtres, dans les bonnes compagnies, & dans les feſtins: qu'on s'en faiſoit toujours un plaiſir nouveau : que les Philoſophes les plus abſtraits & les Magiſtrats les plus graves ne trouvoient rien de plus propre pour ſe délaſſer de leurs ſérieuſes méditations ou des exercices pénibles de leurs Charges, que les Comédies de Menandre, dans leſquelles ils trouvoient ſouvent l'utile joint à l'agréable; étant rempli de ce ſel Attique qui ne s'étoit jamais trouvé plus heureuſement employé que dans ces Comédies. Menandre.

Les Critiques Modernes qui n'ont point eu le plaiſir de voir ces Comédies n'ont pas laiſſé d'en juger auſſi favorablement que les Anciens qui témoignent avoir eu cette ſatisfaction. C'eſt du moins ce qui a paru dans la conduite du Pere Rapin (2) qui dit que Menandre eſt plaiſant d'une maniére plus honnête qu'Ariſtophane; que ſon ſtyle eſt pur, net, élevé, naturel; qu'il perſuade en Orateur, & qu'il inſtruit en Philoſophe. Et ſi l'on peut, dit-il, former un jugement juſte ſur les fragmens qui nous reſtent de cet Auteur, on trouvera qu'il fait des Portraits fort agréables de la vie civile; qu'il fait parler les gens dans leur caractére; qu'on le reconnoît dans les peintures qu'il fait des mœurs; parce qu'il s'attache à la nature; & qu'il entre dans les

2. Ren. Rapin. Reflex. particul. ſur la Poëtiq. ſeconde part. Réf. XXVI. pag. 157. edit. in-4.

Menandre. les sentimens des personnes qu'il fait parler.

Mais quelques éloges que Menandre ait mérités, il n'a point laissé de s'attirer des Censeurs qui ne l'ont pas cru excusable d'avoir fait un mauvais usage des talens qu'il avoit reçus de la nature & des belles connoissances qu'il avoit acquises.

Les uns ont trouvé à redire à sa Morale ou plûtôt à ses mœurs, & ils ont jugé qu'il s'étoit fait beaucoup de tort aussi-bien qu'à ses Auditeurs & à ses Lecteurs d'avoir si souvent donné dans ses Piéces des marques du déreglement de sa vie & de la corruption de son cœur (1).

Les autres semblent avoir voulu attaquer sa bonne foi. Eusébe & Porphyre rapportés par le Gyraldi (2) l'ont accusé d'avoir pillé les anciens Poëtes qui avoient paru avant lui. On dit qu'un de ses amis nommé Aristophane qui étoit un célébre Gram-

1. Plinius, & Plutarch. apud Greg. Gyrald. Dialog. 7. pag. 857.

¶. Baillet sur la foi de Gyraldus qui a mal entendu Pline l. 36. de l'Histoire naturelle c. 6. accuse Menandre d'obscénité. Voici le passage: *Versicolores quidem maculas, & in totum marmorum apparatum Menander, etiam diligentissimus luxuriæ interpres, primus, & raro attigit.* Cela ne signifie autre chose sinon que Menandre, si diligent d'ailleurs à peindre le luxe, est néanmoins le premier qui ait parlé, quoique rarement, de l'usage du marbre jaspé, & en général de toutes sortes de Marbres. Le bon Gyraldus a pris le luxe pour la luxure, persuadé que Pline, par *diligentissimus luxuriæ interpres*, donnoit de Menandre l'idée qu'il lui a paru que Plutarque en a donnée dans cet endroit de son Traité *comment on doit lire les Poëtes*, où il rapporte ces deux vers du même Menandre, Ἄπαντ'

Grammairien de ce tems-là, l'avertissoit souvent du tort qu'il faisoit à sa propre réputation par des voies si peu honnêtes. Mais Cratinus (3) passa encore plus avant, & il écrivit un gros Traité composé de six livres pour découvrir les vols de Menandre. Clement Alexandrin qui s'est étudié particulièrement à faire voir que les Grecs n'ont été souvent que les Plagiaires des Hébreux & des Ecrivains des autres Nations Orientales & Méridionales qu'ils traitoient de Barbares, dit (4) que Menandre avoit pris beaucoup de choses des Prophétes & des autres Auteurs sacrés. Il met dans ce nombre cette belle pensée de Menandre qui nous apprend que ce n'est point *le sacrifice des Taureaux, ni l'effusion du sang des Animaux* que Dieu demande dans le culte qu'on doit lui rendre, mais la pureté du cœur, avec l'innocence & la justice dans nos actions (5). Menandre.

PHI-

Ἀπαιθ' ὅσα ζῇ καὶ τὸν ἥλιον βλέπει
Τὸν κοινὸν ἡμῖν, δεῦρο ταυτ' ἐθ' ἥδεται.

Livrons nous au plaisir: sur tout ce qui respire
Le plaisir en ce monde exerce son empire.

Gyraldus fait le procès à Menandre sur ces paroles, ne voyant pas que Plutarque en les rapportant, insinué qu'il ne faut pas les prendre à la lettre, mais les rectifier en leur opposant d'autres paroles du même Poëte, qui contiennent son veritable sentiment.

2. Euseb. Cæsar. & Porphyrius apud eumdem loc. cit.

3. ¶. C'est *Latinus* qu'il faloit dire avec Porphyre dans Eusebe l. 10. de la Préparation Evangelique, c. 3. pag. 465. & non pas *Cratinus* avec Gyraldus.

4. Clem. Alexandr. lib. 5. Stromat. Item Euseb. & ex iis Gyrald.

5. Voyés le reste au nombre 1117. où nous avons parlé d'Aristophane.

PHILEMON,

Poëte Comique de *Syracuſe*, ſelon Suidas de *Soloë ou* (1) *Pompeiopolis en Cilicie*, ſelon Strabon, mort âgé de 97. ou 99. ans. Crevé de rire d'avoir vû ſon Ane manger des figues avec appetit. Sous le Regne d'Antigone.

Philemon. 1121 IL avoit compoſé quatre-vingt-dix Comédies (2), dont il nous reſte fort peu de Vers. C'étoit un Poëte de la nouvelle Comédie, quoique quelques-uns l'ayent mis parmi ceux de la moyenne. Il avoit ſouvent remporté le prix ſur Menandre, mais c'étoit par un jugement qui paroiſſoit plutôt l'effet du mauvais goût de ſes Juges, & de la jalouſie des envieux de Menandre, à qui notre Philemon n'étoit nullement comparable (3).

Néanmoins Quintilien ne laiſſe pas de dire, qu'il n'étoit pas indigne d'être lû, & qu'il méritoit le ſecond rang d'après Menandre au jugement de pluſieurs. [Voyés dans le Recueil de Hertelius *in*-8°.]

D I-

1. ¶. Cette Ville qu'il appelle ici *Soloë* & qu'il auroit mieux fait d'écrire, avec Pomponius Mela, & Pline, *Soli* du Grec Σόλοι, eſt la même qu'à l'Article 1126. il appelle *Soli*, comme s'il y avoit deux Villes de Cilicie, l'une nommée *Solæ*, l'autre *Soli*. Le meilleur auroit donc été, ou de ne point varier, ou d'avertir que *Solæ* & *Soli* étoient ſynonymes. Une autre faute au même Article 1126. c'eſt d'avoir écrit *Soli* & *Soles* tous deux en Italique, quoique *Soles* étant la traduction Françoiſe du Latin *Soli*, eût du

DIPHILE de *Sinope au Pont.*

APOLLODORE *de Gela* en Sicile.

POSIDIPPE de *Caſſandre*, & divers autres Comiques dont nous avons quelques reſtes dans des Recueils différens qu'on en a faits.

1122 IL eſt inutile de nous arrêter davantage à voir les Jugemens qu'on a faits des Ouvrages de tant d'Auteurs dont il ne s'eſt preſque conſervé que la mémoire & le nom juſqu'à nous.

1 DIPHILE qui étoit un des plus eſtimés, avoit fait cent Comédies. Il a été loué par la plûpart des anciens Grammairiens, & par Clement Alexandrin. On dit que Plaute ſe l'étoit propoſé comme le modéle qu'il vouloit ſuivre, & c'eſt de ſon Grec qu'il a traduit la Comédie *des Mourans enſemble*, comme Terence nous l'apprend (4). Diphile avoit le caractére très-Comique & il étoit fort ſententieux au rapport de Clement Alexandrin & d'Euſebe de Ceſarée (5). 2 A- Diphile.

du être écrit en Romain.

2. ¶. 90. ſelon Suidas, mais 97. ſelon un Grec anonyme dans les Prolégoménes d'Ariſtophane.

3. De eo Vid. Apulejus, Suidas, Plutarch. de ira cohibenda. Lucian. Gregor. Gyrald. Dial. 7. Laur. Craſſ. de Poët. Græc. Voſſ. lib. 1. de Poët. Græc. pag. 58. & alii.

4. Terent. in Prolog. Adelphor.

5. Apud Lil. Greg. Gyrald. Dialog. 7. pag. 860. & Ol. Borrich. Diſſert. de Poët. Græc. num. 85. pag. 271.

Apollodore. 2 APOLLODORE avoit composé un grand nombre de Comédies. Il étoit des plus considérés parmi les Poëtes de la nouvelle Comédie après Menandre : & quand on se souvient que Terence a pris de lui ses Comédies du Phormion & de l'Hecyre, on ne peut pas, sans quelque mauvais goût, mettre Apollodore au nombre des médiocres Poëtes (1). Il y avoit un autre Apollodore *d'Athénes* qui étoit aussi Poëte Comique, & qui avoit composé quarante-sept Comédies au rapport de Suidas. Je ne parle pas des autres Poëtes de ce nom, parce que je ne suis pas Historien, mais on peut voir le Gyraldi, Vossius, & particuliérement Scipion Tetti dans son petit Traité des Apollodores.

Posidippe. 3 POSIDIPPE avoit fait au moins trente Comédies, & il semble qu'Aulu-Gelle lui ait voulu donner le second rang d'après Menandre parmi les Poëtes de la nouvelle Comédie (2).

Les anciens Critiques nous ont appris peu de choses du caractére des Ouvrages des autres Comiques dont nous avons encore quelques restes, comme d'*Alexis*, d'*Epicharme*, de *Crates*, de *Phrynichus*, de *Pherecrate*, d'*Amphis*, d'*Hermippe*, d'*Antiphane*, d'*Anaxandride*, d'*Eubulus*, de *Mnesimachus*, de *Sotades*, d'*Epicrate*, d'*Euphron*, de *Timocle*, de *Damoxene*, de *Ma-*

1. Donat. nom. Vit. Terent. & recentiores Criticos passim.

2. Aul. Gellius lib. 2. Noct. Atticar. & ex eo Lil. Gr. Gyrald. aliique. Vid. & Laur. Crass. de Poët. Græc.

Machon & de plusieurs autres dont Jacques Hertelius a recueilli les Sentences sous le titre de Bibliothéque de cinquante vieux Poëtes Comiques, imprimées à Verone in-8°. en 1616.

THEOCRITE,

De Syracuse, Poëte Bucolique, vivant du tems de Ptolomée Philadelphe qui succeda à son Pere, vers la fin de la quatriéme année de la 123. Olympiade 285. ans devant notre Epoque. Il vivoit à la Cour d'Egypte.

1123 NOus avons encore les Eglogues de ce Poëte, avec quelques autres Vers. Il n'est point l'inventeur de ce genre de Poësie, mais il n'a point laissé d'être considéré comme le Chef ou le Principal de ceux qui s'y sont exercés: de sorte que son nom ou celui de son Pays se donnoit quelquefois à cette espéce de Vers, comme il paroît par l'éxemple de Virgile (3). Théocrite.

Quintilien dit (4) que Theocrite est admirable en son genre, mais que sa Muse sera toujours une Muse Rustique, c'est-à-dire, propre pour des Bergers: qu'ainsi elle est trop timide pour vouloir mettre le pied dans les villes, loin d'oser paroître dans

Græc. &c.

3. Virg. Eclog. *Sicelides Musæ*, item, *Prima Syracosio dignata &c.*

4. Quintilian. Institution. Orator. lib. 10. cap. 1. & 2. Graff. de Poët. Gr.

Théocrite. dans le Barreau. Il veut dire franchement que Théocrite n'eſt point propre pour ceux qui veulent ſe former dans l'Art Oratoire, ni peut-être pour ceux qui ne goûtent pas les beautés ſimples & naturelles.

Auſſi ne ſauroit-on s'imaginer que Théocrite ait voulu écrire pour des Orateurs, & qu'il ait eu deſſein de former des gens de robe & de ſac (1), ou des gens qui vivent dans la politeſſe du grand monde & de la Cour.

Longin prétend (2) qu'il n'y a rien dans toutes les Eglogues de ce Poëte qui ne ſoit heureuſement imaginé, hors quelques endroits où il ſort un peu du caractére de ce genre de Poëſie.

Suidas a remarqué (3) que ſes Eglogues ſont écrites en langage Dorien. Et on prétend que c'eſt le Dialecte le plus conforme à ce genre d'écrire, & que c'eſt en Dorien que les Bergers chantérent les louanges de Diane en vers pour la premiére fois dans la Sicile.

Mr. le Fevre de Saumur écrit (4) que ce Dorien dont Theocrite s'eſt ſervi eſt bien plus doux que le langage des premiers Doriens. Il dit que quand l'on veut éxaminer le caractére de ce Poëte, on y trouve une grande facilité: & que dans le ruſtique ou Bucolique, cet Auteur a autant d'a-

1. ¶. Il pouvoit ſupprimer *& de ſac.*

2 Longin, Tr. du Sublime chap. 27. pag. 100. de la Trad. Françoiſe.

3. Suidas in Lexic. Item Laſcaris apud Laur. Craſſ. de Poët. Græc. pag. 500.

4 Tan-

d'avantage sur Virgile, que la Langue Grecque en a sur la Latine. Théocrite.

Le Pere Possevin juge que cette grande simplicité qui paroît dans les manières de Théocrite donne à son Lecteur un plaisir assés naturel, mais qui finit bien-tôt, parce qu'il n'est soutenu de rien. Il ajoute que c'est la Dialecte Dorique qui lui a donné cet avantage au-dessus de ceux qui auroient voulu faire la même chose en Latin; parce qu'il semble qu'elle soit faite tout exprès pour des Bergers & les autres personnes de la campagne: & que ce plaisir qu'il appelle grotesque ou d'une naïveté rustique ne se trouve point dans la lecture des Eglogues de Virgile, parce que la Langue ne lui donnoit point la même commodité (5). Ce raisonnement de Possevin n'est bon que pour des Grecs, à qui la différence des Dialectes étoit plus sensible.

Enfin le P. Rapin témoigne (6) que Théocrite est plus doux, plus naïf, & plus délicat que Virgile par le caractére de la Langue Grecque; qu'il a plus de toutes ces graces qui font la beauté ordinaire de la Poësie; en un mot qu'il est original au lieu que Virgile n'est que copiste.

* *Theocritus, Moschus, Bion, Simmias Gr. Lat. cum notis Scaligeri, Isaac. Casauboni, & Danielis Heinsii* in-4°. *apud Commelinum.* 1603. 1604.

CAL-

4. Tan. le Fevre, Abregé des Vies des Poëtes Grecs, pag. 145.

5. Ant. Possevin. lib. 17. Biblioth. Select cap. 16, pag. 424.

6. Ren. Rapin. Reflex. Particul. sur la Poëtique, Refl. 27, edit. in-4 pag. 160.

CALLIMACHUS,

De Cyrenne ou Cayroan en Afrique, du tems de Ptolomée Philadelphe & de Ptolomée Evergete.

Callimachus.

1124 CE Poëte fut un des plus savans hommes de son siécle, au sentiment de Mr. le Fevre & des autres Critiques : & peut-être qu'il seroit difficile de trouver un Auteur qui ait fait un plus grand nombre de Poëmes. Mais il ne faisoit ordinairement que de petites Piéces, & l'aversion qu'il avoit pour les longs Ouvrages lui faisoit dire souvent qu'*un grand Livre est un grand mal*. Ce qui ne satisfaisoit pourtant pas la plûpart des Critiques de son tems, qui prétendoient avec assés peu de raison que les faiseurs de Vers ne devoient non plus sécher que la Mer, & que l'abondance étoit la plus belle qualité d'un Ecrivain (1).

Il ne nous est resté d'un si grand nombre des Poësies de Callimachus que quelques Epigrammes & quelques Hymnes que Mademoiselle le Fevre a publiées avec de savantes remarques depuis quelques années. Elle dit (2) que dans tout ce que la Grece ancienne nous a produit, il ne s'est rien trouvé de plus élegant, ni rien de plus poli

1. Tanneg. le Fevre, Abreg. des Vies des Poëtes Grecs pag. 155. 156.
Gerard. Joan. Vossius lib. de Poët. Græcis pag. 62.

2. Anne le Fevre ou *Madame Dacier*, Præfat. in Callimach. Græc. & Lat.

li. C'avoit été auſſi la penſée de Mr. ſon Pere qui jugeoit (3) que la maniére de compoſer que Callimachus avoit embraſſée eſt nette & forte; que Catulle & Properce l'ont imité fort ſouvent, & l'ont même quelquefois traduit. Callimachus.

Il s'eſt trouvé néanmoins des Critiques, & particuliérement dans ces derniers ſiécles, qui ont prétendu que Callimachus n'avoit pas grand génie (4) pour la Poëſie. Il y a beaucoup d'apparence qu'ils ont pris pour le fondement de ce jugement un diſtique d'Ovide qui dit,

Battiades toto ſemper cantabitur orbe,
Quamvis ingenio non valet, arte valet.

C'eſt notre Callimaque.

De ſorte que ſur la foi d'Ovide ils ont jugé que ce Poëte avoit plus d'art & d'étude que d'eſprit. Daniel Heinſius voulant expliquer la penſée d'Ovide, dit que lorſque cet Auteur ſemble accuſer Callimachus de peu de génie, ce n'eſt pas qu'il ait prétendu que celui-ci manquât d'invention, de ſubtilité, d'adreſſe ou d'eſprit; mais que c'eſt parce qu'il n'eſt point aſſés naturel, qu'il eſt trop étudié, & qu'il a trop d'affectation, comme s'il avoit recherché la gloire d'un bon Grammairien plutôt que celle d'un vrai Poëte (5).

C'eſt ſans doute ce qui a fait dire à Candidus

3. Tann. le Fevre ut ſupra.
4. Voſſius libr. ſingul. de Arte Poëtica pag. 27. Item ibid. pag. 67.
5. Daniel Heinſius Præfat. in Heſiod. edition. ann. 1663.

Callimachus. didus Hesychius, Auteur moderne de nos jours, que Callimachus voyant qu'il n'avoit pas le vent favorable, n'a jamais osé s'exposer en pleine mer, mais qu'il a eu la prudence de ne jamais s'éloigner des bords pour mieux s'assurer du port, c'est-à-dire, que n'ayant pas ce génie Poëtique & cet enthousiasme qui emporte les Poëtes, il n'a point voulu entreprendre de Piéces de longue haleine (1)

Au reste Callimachus passoit pour le Prince des Poëtes Elégiaques parmi les Grecs au jugement de Quintilien, & de quelques Modernes (2). Mais outre cela il étoit encore excellent Critique, & l'on ne sauroit assés regretter les Ouvrages qu'il avoit composés en cette qualité (3). Il étoit aussi fort bon Grammairien, & je ne sai si Scaliger a eu beaucoup de raison de dire (4) qu'il a choisi les mots les plus obscurs, les plus anciens, & les plus ineptes, pour faire ses Vers.

C'est ce Callimachus, qui fut Bibliothécaire du Roi Ptolomée dans Alexandrie (5), & qui avoit composé pour sa part huit cens Livres, comme nous l'avons remarqué ailleurs (6).

* *Callimachi Hymni & Epigrammata Gr.*

1. Candid. Hesych. Pseudonym. in libell. cui titul. *Godellus utrum Poëta* cap. 2. p. 75.

2. Quintilian. Institution. Orator. lib. 10. cap. 1. Item Philipp. Beroald. in Propertium, & ex eo Laur. Crass. de Poët. Gr.

Item Ger. Jo. Voss. de Institution. Poët. lib. 3. pag. 51.

3. Joan. Jonsius Holsat. de Histor. Philosoph. &c.

Item

Gr. Lat. ex recenſ. Grævii, cum notis variorum : Ezech. Spanhemii fragmenta Callimachi, &c. in 8°. 2 *vol. Ultrajecti* 1697.

LYCOPHRON,

De *Chalcide Ville d'Eubée ou Negrepont*, Poëte Tragique, vivant ſous Ptolomée Philadelphe, mort percé d'un coup de fléche, & ſur le Théâtre même ſelon quelques-uns.

1125 IL étoit inconteſtablement un de la célébre *Pléiade* de Poëtes qui parurent avec éclat ſous (7) Ptolomée Philadelphe, & qui furent honorés de ce nom celeſte, à cauſe de leur nombre de ſept. Lycophron.

Les ſix autres étoient *Théocrite*, & *Callimachus* dont nous avons déja parlé, *Nicandre*, *Apollonius* de Rhode, *Aratus*, & *Homere* le jeune. C'eſt le compte de Tzetzes dans ſon Commentaire ſur la Caſſandre de notre Lycophron. Mais le Scholiaſte de Théocrite y met *Æantide* & *Philicus* à la place de Nicandre & de Callimachus. Le Scholiaſte d'Hephæſtion en a fait une autre liſte, diſant que cette Pléïade étoit compoſée d'*Homere* le jeune, *Soſithée*, *Lycophron*,

Item Joann. Lomejer. de Bibl. libr. ſingul.

4. Joſeph. Scalig. in Poſteriorib. Scaliger. pag. 187.

5. ¶. J'ai remarqué ſur le chap. 10. de la 2. part. du tom. 1. que cela n'étoit point vrai.

6. Au 1. tom. des Jugemens des Savans, chap. 10. de la 2. part. pag. 420. Préjugé de la multitude des Livres. Du Lexic. de Suidas, &c.

7. Cela n'eſt pas vrai ſi Nicandre en eſt,

Lycophron.

cophron, *Alexandre*, *Philicus*, *Dionysiade*, *Æantide*. D'autres mettent *Sosiphane* au lieu de Dionysiade (1).

Cette diversité fait assés voir le peu de fonds qu'il y a à faire sur un nombre que quelques-uns ont voulu rendre mystérieux. Mais dans toute cette diversité, on ne voit pas que personne ait douté que Lycophron y ait tenu son rang. Et Mr. le Fevre est assez agréable de dire (2), que comme entre les étoiles de la Pléïade céleste, il y en a une qui paroît plus obscure que les autres, Lycophron tient le rang de cette étoile dans la Pléïade Poëtique.

Nous avons de ce Poëte un assés grand Poëme qui est une espéce de Tragédie, & qui porte le nom d'*Alexandre* ou *Cassandre*.

Quant à l'ordonnance de cette Piéce, le P. Rapin dit nettement (3) qu'il n'y a point réussi.

Pour ce qui est du stile & de l'expression, il n'y a point de Critiques qui n'y reconnoissent une obscurité dont on n'a pas encore bien pu percer les ténebres (4). Ce sont des difficultés continuelles, & ce qui est moins tolérable, c'est qu'elles pa-

1. Lil. Greg. Gyrald. de Hist. Poëtar. tom. 1. Ger. Jo Voss. de Poëtis Græcis. Tan. le Fevre, Laur. Crass. Ol. Borric. & alii passim.

2. Tann. le Fevre, Abregé des Vies des Poëtes Grecs pag. 135. 143. &c. Item pag. 138. 139. &c.

3. Cette pensée de la Comparaison de l'étoile obscure de la Pleiade avec Lycophron est originairement d'Arnoldus Arlenius Peraxylus dans sa Préface sur l'édition qu'il donna de Lycophron *in-fol.* tou-

paroiſſent affectées. Quelques-uns ſe ſont imaginés qu'il avoit voulu repreſenter par tout le génie & le caractére de Caſſandre; & qu'en ſe rendant obſcur, il n'a rien fait que ce que l'Art a voulu qu'il fit, puiſque les Devins & les Prophétes ne parlent jamais ſans quelque ſorte d'obſcurité. C'eſt le ſentiment de Mr. le Fevre, qui ajoute que c'eſt dans cette vuë qu'on peut excuſer cette rhapſodie de tant de fables & de tant d'hiſtoires qu'il a enfilées les unes après les autres, & dont il a rendu ſon Poëme tout heriſſé. Il ſemble auſſi que ç'ait été pour mieux conſerver cette obſcurité & pour la rendre plus impénétrable que Lycophron a mêlé parmi ſon Grec un grand nombre de mots barbares, ſelon la remarque de Claude du Verdier (5). Lyco. phron.

On ne peut pourtant pas diſconvenir qu'Iſaac Tzetzes n'ait un peu contribué à nous le faire entendre par un Commentaire aſſés ſavant qu'il compila des remarques des anciens Scholiaſtes de Lycophron, & entre autres de Dection, d'Orus, & de Théon. Mais Voſſius ajoute (6), qu'il y a mêlé ſes propres viſions & ſes badineries. C'eſt ce que je ne rapporte en cet endroit, que parce

te Grecque avec les Commentaires de Tzetzes à Bâle 1546.

3. Ren. Rapin. Reflex. particul. ſur la Poët. ſeconde part. Refl. XXII.

4. Critici omnes paſſim, Gerbel. Scalig. Voſſ. Verder. Tan. Fab. &c.

5. Cenſion. omn. Auctor. per Claud. Verderium &c. pag. 45.

6. Ger. Joan. Voſſ. lib. ſingul. de Poët. Græc. pag. 64.

Lycophron.

parce que je ne l'ai pas remarqué au Recueil des Critiques Grammairiens, au rang desquels j'ai mis ce Tzetzes & son frere (1).

Mais il faut avouer aussi en même tems que si Tzetzes, ou plûtôt ces autres Commentateurs ont un peu éclairci le texte de Lycophron, ç'a été contre l'intention de ce Poëte, à qui on avoit ouï dire de son vivant, qu'il se pendroit, s'il croyoit qu'il dût jamais se trouver quelqu'un qui eût assés d'esprit & de lecture pour entendre son Poëme (2).

Il semble que Joseph Scaliger soit mieux entré que les autres dans les desseins de Lycophron, lorsqu'il en a fait une version Latine en vers Iambes, & soit qu'il ait entendu son Auteur, soit qu'il ne l'ait pas entendu, il semble qu'il ne se soit étudié qu'à faire voir qu'on peut être aussi obscur en Latin que Lycophron l'a été en Grec (3). C'est ce qui a été remarqué ailleurs (4).

Outre le Poëme de la Cassandre, Lycophron avoit encore composé douze ou treize

1. Voyés Article 294.

2. ¶. C'est une plaisanterie de la façon de Tannegui le Févre.

V. le Rec. des Critiq. Grammair. Le Fevre pag. 152. Voss. ut supr.

3. V. le Rec. des Trad. Lat. Item Borrich. num. 75. pag. 32. &c.

4 Voyés Article 899.

5. ¶. Bayle dans son Dictionaire au mot *Lycophron* reprend avec raison Tannegui le Févre d'avoir dit que Suidas nous a conservé les noms des douze ou treize Tragedies de Lycophron. Suidas a rapporté les titres de vingt Tragédies de ce Poëte, qui mê-

treize Tragédies, dont on peut voir les noms dans le Lexicon de Suidas (5). Lycophron.

* L'édition que Jean Potier a publiée & corrigée en 1697. imprimée à Oxfort, est celle qui passe pour la plus estimée, de même que la seconde édition *in folio* à Oxfort 1702.

ARATUS,

De Soli ou Soles en Cilicie, vivant du tems de Ptolomée Philadelphe Roi d'Egypte, & d'Antigone Gonatas Roi de Macedoine, au Mariage duquel il se trouva, & près de qui il demeura le reste de ses jours.

1126. CE qui nous reste de cet ancien Auteur, peut nous le faire considérer comme un Astronome & comme un Poëte. Ce sont des Phœnomenes qu'il a mis en vers Grecs (6), & que Ciceron a traduits en vers Latins, étant encore jeune. Aratus.

Ce Traducteur dit dans ses Livres de l'Orateur (7), que les vers d'Aratus sont fort beaux

même, s'il étoit sûr de s'en fier à Isaac Tzetzes, en avoit composé 64. ou 66. car il y a bien plus d'apparence de lire avec Jean Albert Fabrice fondé sur un manuscrit, ξδ, ἢ ξε, qu'avec les éditions ordinaires ξδ, ἢ με. Baillet a copié la faute de Tannegui le Fèvre sans en avoir été repris par Bayle qui avoit coutume de l'épargner.

6. ¶. Phænomenes de Φαινόμενα quoi qu'en Francisant le mot il eût mieux valu écrire *Phénoménes*, comme du Grec Φαῖδρα nous écrivons *Phédre*.

7. Cicero lib. 1. de Oratore. Les défauts que les Critiques trouvent dans la version que Ciceron a faite d'Aratus, s'excusent sur le peu d'âge qu'il avoit quand il y travailla.

Aratus. beaux & fort bons, mais que cet Auteur ne savoit pas l'Astrologie. Cependant Quintilien écrit (1), que la diction d'Aratus n'a ni fleurs ni ornemens, ni épisodes, ni variété Poëtique, ni aucune de ces qualités qui touchent le cœur de ceux qui lisent des vers: mais il ajoute qu'il étoit fort capable d'éxécuter le dessein qu'il avoit entrepris. En quoi Quintilien ne paroît pas beaucoup conforme à Ciceron ni pour la matiére ou le fonds du sujet, ni pour la forme ou la structure des vers (2).

La matiére d'elle-même ne pouvoit devenir entre ses mains le sujet d'une véritable Poësie, & je crois que c'est ce qui a porté Castelvetro à le faire passer pour un Versificateur, plûtôt que pour un véritable Poëte (3).

Aratus a eu encore d'autres Traducteurs Latins que Ciceron, & il y en a une version qui court par le Monde sous le nom de

1. Quintilian. Institution. Orator. lib. 10. cap. 1.

2. ¶. Voici les termes de Quintilien: *Arati materia motu caret, ut in qua nulla varietas, nullus affectus, nulla persona cui usquam sit oratio. Sufficit operi cui se parem credidit.* Les mots par où finit Quintilien donnent à entendre qu'Aratus n'ayant pas voulu faire le Poëte dans la matiére qu'il traitoit, s'étoit restraint à la versification; ce qui, bien loin d'attaquer la structure des vers d'Aratus, confirme au contraire ce qu'en a dit Ciceron qui les appelle *ornatissimos atque optimos.*

3. Ludov. Castelvetr. Commentar. in Poëtic. Aristotel.

4. Olaüs Borrichius Dissertat. de Poët. Græc. pag. 14.

5. ¶. Le Catalogue s'en trouve à la fin du Traité

Isa-

de Germanicus Cesar, & une autre de Festus Avienus. Aratus.

La meilleure édition est celle que Grotius a donnée avec son Commentaire (4). Et l'on ne peut pas s'imaginer que l'Ouvrage d'Aratus ait été en petite considération dans l'Antiquité, lorsqu'on voit un si grand nombre de Scholiastes & de Commentateurs (5) qui ont travaillé sur lui, tels que sont entre les autres, Aristarque de Samos, les deux Aristylles tous deux Géométres, les deux Evænetes, les deux Cratès (6), Numenius Grammairien, Pyrrhus de Magnesie, un nommé Thalès, un nommé Zenon, &c. dont les Ouvrages se sont perdus (7).

* *Arateorum Syntagma, Gr. & Lat. per Hugonem Grotium, cujus accedunt notæ in-4. apud Raphelengium* 1600.

A-

Isagogique imprimé sous le faux nom d'Eratosthéne ou d'Hipparque sur les Phénoménes d'Aratus. Mais il ne faut pas croire que les Auteurs rapportés au nombre de 37. dans ce Catalogue aient tous été des Commentateurs de ce Poëte, plusieurs d'entre eux n'ayant fait que de légéres remarques par occasion sur quelques endroits de son Poëme, & Callimaque nommé parmi ceux qui ont illustré Aratus n'ayant parlé de lui que comme d'un imitateur des Astronomiques d'Hesiode.

6. ¶. Le Catalogue ne cite qu'un seul Cratès.

7. Ger. Joa. Voss. lib. de Poët. Græc. pag. 63. V. aussi Tann. le Fevre, Abregé des Vies des Poëtes Grecs pag. 163. Et Lorenzo Crasso dans son Recueil des Poëtes Grecs.

APOLLONIUS,

De Rhode, né dans Alexandrie, Bibliothécaire des Rois d'Egypte après Eratosthene, disciple de Callimachus, dont nous avons parlé, entre la 130. & la 133. Olympiade, & assés avant même dans le Regne de Ptolomée Evergete, appellé Rhodien pour avoir enseigné la Rhétorique à Rhodes.

Apollonius.

1127. NOus avons de cet Auteur un Poëme sur l'expédition des Argonautes en Colchide, ou Mingrelie comme on l'appelle presentement.

Quintilien dit (1), que cet Ouvrage est composé dans un genre qui tient le milieu entre les extremités de l'élevation & de la bassesse, & qu'il a gardé cette médiocrité dans un temperament juste & uniforme.

Il semble que ç'ait été la pensée de Longin, qui reconnoît qu'Apollonius ne tombe jamais dans son Poëme, & qu'à la verité il se soutient assés également ; mais qu'avec cette bonne qualité, il est encore infiniment au-dessous d'Homere, même accompagné de toutes ses fautes, parce que le sublime, quoique sujet à des inegalités, l'emporte toujours sur les autres genres (2). Les

1. Quintilian. Institut. Orator. lib. 10. cap. 1. Item Bor. L. Cras.

2. Longin, Tr. du Sublime chap. 27. pag. 100. de la Trad. Fr.

Les Modernes ont été plus loin dans les Jugemens qu'ils ont faits de cet Ouvrage d'Apollonius, & ils ne sont pas toujours d'accord entre eux dans la maniére de le faire. Le Giraldi témoigne (3), que c'est un Ouvrage fort diversifié, qui a couté beaucoup de veilles à son Auteur; il dit néanmoins qu'il est dur dans le stile & dans les maniéres, & qu'il est même assés peu agréable à lire, si ce n'est dans cette partie où il décrit la passion de Medée, qui est un endroit qu'il prétend avoir plû si fort à Virgile, qu'il n'a point fait difficulté de le prendre presque tout entier, pour en composer la meilleure partie du quatriéme Livre de l'Enéide. Apollonius.

Mr. le Fevre a cru la même chose que le Giraldi au sujet de Virgile, mais il ne veut pas souscrire au jugement de Longin, en ce qu'il a prétendu que chacun reconnoissoit qu'on n'avoit jamais rien trouvé à reprendre dans l'œconomie de cet Ouvrage (4). Il se moque aussi de ces Critiques, qui ont jugé que la composition en est égale, douce & aisée, disant qu'il se feroit violence pour souscrire à ce qu'ils ont dit; que néanmoins il entendoit un peu le Grec, & qu'il croyoit avoir quelque sentiment de la différence des caractéres.

Le jeune du Verdier dit (5) que dans la pensée de plusieurs, le stile d'Apollonius a-

3. Lil. Gregor. Giraldus de Hist. Poët. Dialog. 3. pag. 338. 380. 341.
4. Tanaq. le Fevre, Abreg. des Poët. Grecs pag. 159.
5. Claud. Verd. Cenſion. omn. auctor. pag. 46.

Apollonius. avoit toujours passé pour grossier, rude & mal poli, & que tous ceux de son tems l'avoient tourné en ridicule pour ce sujet. Il est vrai, dit le Sieur Borrichius (1), qu'il fut d'abord moqué & sifflé pour la rudesse de ses vers, parce qu'il les avoit faits dans sa premiére jeunesse; mais il les refit depuis, continuë cet Auteur, il les lima, & il les polit si bien, qu'il en reçut un applaudissement général (2). Ce même Critique est du nombre de ceux qui jugent que la diction d'Apollonius est pure, châtiée, unie, douce & agréable; il prétend aussi qu'il a bien gardé ses proportions, & qu'il a répandu par tout son Ouvrage des maximes de Politique qui sont salutaires. Mais le P. Rapin qui reconnoit que son style n'a point d'élévation, prétend aussi (3) que la Fable de ce Poëme est mal conçuë, que la liste des Argonautes n'a aucun trait de cette variété dont le sujet étoit si capable, & qu'elle languit dès le premier Livre. D'ailleurs Apollonius ne fait cette expédition que de quatre mois, en quoi il se trompe.

On a d'anciennes Scholies sur ce Poëme qui sont fort courtes, mais savantes & utiles qu'on croit être de Tarrhæus, de Théon, & de quelques autres.

L'édition nouvelle que Jeremie Holtzlin

1. Olaüs Borrichius Dissert. de Poët. Græc. n. 46.
2. Ren. Rap. Reflex. particul. sur la Poët. 2. part. Reflex. xv.
3. ¶ Il écrivoit son nom Hoetzlin. Sa diction est dure, mais il étoit savant. A la suite de son Commentaire sur Apollonius il y a trois feuillets de petites

lin (3) en a donnée est fort estimée de quelques-uns, mais d'autres n'en font guéres plus de cas que de plusieurs de celles qu'on appelle *de Variorum*. Apollonius.

* *Apollonii Rhodii Argonautica Gr. Lat. per Jeremiam Hoelzlinum* in-8. *Lug-Bat.* 1641. — *Cum Scholiis & Annotation. H. Stephan. Græcè* in-4. *Typ. H. Steph.* 1574.

MOSCHUS,

De Syracuse en Sicile, Poëte Bucolique, que quelques-uns font Disciple du célébre Aristarque avec assés peu de vraisemblance, vivant du tems de Ptolomée Philometor, depuis la 149. Olympiade jusqu'à la 159. selon l'opinion vulgaire. Mais Mr. de Longepierre le fait contemporain à Theocrite sous Philadelphe.

2. BION *de Smyrne*, aussi Poëte Bucolique né à *Phlosse village du territoire de Smyrne*, que quelques-uns confondent avec un autre Bion de Syracuse. Il mourut avant Moschus & Theocrite selon Mr. de Longepierre (4).

1128. IL nous est resté quelques-unes des Poësies de ces deux Auteurs dont il parle. Moschus & Bion.

tites notes de Luc Holstein, desquelles Menage reproche l'omission à Baillet, comme si celui-ci s'étoit chargé de donner un Catalogue de tous les Ouvrages faits pour illustrer les Auteurs dont il parle.

4. ¶. Ces mots, *selon Mr. de Longepierre*, sont là par rapport à Théocrite que contre l'opinion de bien des

Moſchus & Bion.

Auteurs, qui ont été imprimées enſemble, à cauſe du rapport de leur matiére & de leur caractére.

Mais il ſemble qu'il y ait peu de choſes à dire ſur le jugement qu'on peut faire de ces vers, parce que l'utilité qu'on en peut tirer ne paroît pas fort grande. Car on n'y trouve preſque que de la galanterie champêtre, & des amourettes à la Grecque miſes en vers épiques.

Si néanmoins on a égard à leur ſtyle & à leurs maniéres, on peut reconnoître avec le Sieur Borrichius (1) que ce ſont deux Poëtes fort agréables; & le P. Rapin témoigne que l'un & l'autre ont auſſi de grandes beautés, & même de grandes délicateſſes dans leurs Idyles (2).

En effet les Critiques qui ſavent eſtimer ce

des gens de Lettres Mr. de Longepierre croit avoir ſurvecu à Bion. S'il étoit ſûr que les ſix vers qui dans l'Idyle de Moſchus ſur la mort de Bion précédent le vers qui commence Ἐν δὲ Συρακοσίοισι Θεόκριτος, fuſſent véritablement de Moſchus, il n'y auroit pas lieu de douter que Bion ne fût mort avant Théocrite, mais comme Mr. de Longepierre qui auroit interêt que ces ſix vers fuſſent légitimes, incline à croire, malgré Joſeph Scaliger, qu'ils ont été ajoutés par Muſure, il faut prouver que ſuivant l'ordre des tems rien n'empêche que Théocrite, Bion & Moſchus n'aient été contemporains. Moſchus étoit conſtamment le plus jeune, puiſque ſelon Suidas il fut ami particulier d'Ariſtarque le Grammairien, ce qui n'eſt pas ſi peu vrai-ſemblable qu'on ſe l'eſt imaginé. Théocrite en effet âgé de 30. ans ſous le régne de Ptolomée Philadelphe, a pu parvenir juſqu'aux dix premiéres années du régne de Ptolomée Philopator ſans avoir plus de 66. ans. Philopator en régna 17. Ptolomée Epiphane ſon ſucceſſeur 23.

&c

ce que valoit ce genre de Poëſie parmi les Grecs, témoignent que ces Idyles ſont délicates, ingénieuſes & en même tems naturelles. Ils jugent même qu'elles doivent être plus du goût de notre ſiécle que toutes celles de Théocrite, dont la ſimplicité eſt beaucoup plus champêtre & plus farouche, & par conſéquent moins élegante que celle de Bion & de Moſchus. Bion au ſentiment de ces Meſſieurs a plus de douceur plus de fineſſe & plus de grace, que ni Théocrite ni Moſchus même, & Moſchus tient le milieu entre les deux autres. Moſchus & Bion.

Mais pour peu de patience que le Public veuille ſe donner encore quelques jours, il ſe trouvera ſuffiſamment inſtruit & ſatisfait ſur ce ſujet dans le nouveau Livre qu'il doit bientôt recevoir de la part de Mr. de Lon-

& Ptolomée Philométor ſucceſſeur d'Epiphane 35. Ces trois régnes font une durée de 75. ans. Suppoſé là-deſſus que Bion ſoit mort environ la huitiéme année du régne de Philopator, un ou deux ans avant Théocrite, & que Moſchus en eût alors 30. il n'en reſteroit plus que 67. juſqu'à la fin du régne de Philométor. De ces 67. Moſchus qui en avoit déja 30. peut fort-bien en avoir encore vécu 37. & par conſéquent avoir été en état de connoître Ariſtarque, qui étant mort à l'âge de 72. ans, pouvoit en avoir 40. quand Moſchus en avoit 55. Ce qui ne fait pas une diſproportion capable d'empêcher deux perſonnes de contracter amitié: car Μόσχος Ἀριστάρχου γνώριμος, ſignifie dans Suidas, Moſchus ami d'Ariſtarque, & non pas *Moſchus* diſciple d'Ariſtarque, comme Baillet, ou quelque autre pour lui, l'a interprété.

1. Olaüs Borrich. Differt. de Poët. Græc. num. 35. pag. 15.

2. René Rap. Reflex. 27. particul. ſur la Poët. part. 2.

Moschus & Bion. Longepierre à la conversation duquel je suis redevable de ce que je viens de rapporter touchant le tems de ce deux Poëtes & leur parallele avec Théocrite. [Voyés l'Article 1023.]

NICANDRE,

De Colophon, ou plûtôt *de Claros* (1), d'autres ont dit *d'Etolie :* vivant en la 160. Olympiade du tems d'Attalus Roi de Pergame, qui laissa ses Etats par testament au Peuple Romain la 4. année de la 161. Olympiade.

Nicandre. 1129. SI Nicandre étoit un des sept Poëtes de la Pléïade Poëtique dont nous avons parlé au sujet de Lycophron, on ne peut pas dire que cette Pléïade n'ait paru que du tems de Ptolomée Philadelphe, puisque Nicandre lui étoit postérieur de plus de six vingts ans.

De divers Ouvrages sur la Médecine qu'il avoit composé en vers, il ne nous en reste que deux, dont le premier est celui des *Thériaques*, ou des bêtes venimeuses; & le second est celui des *Aléxipharmaques*, ou

1. ¶. On concilie les différentes opinions touchant la patrie de Nicandre en disant qu'il nâquit à Claros petite Ville d'Ionie dans le Domaine des Colophoniens & dans le voisinage de Colophon, ce qui a donné lieu de l'appeller Colophonien. Ayant passé en Etolie où il demeura long-tems, l'histoire qu'il en écrivit, la description qu'il fit de la situation du payis & ses autres recherches touchant l'Etolie

ou des remedes contre les venins. Mr. Borrichius témoigne (2) que ces deux Ouvrages font aſſés connoître combien Nicandre avoit de cette érudition qu'on pouvoit acquerir dans l'Antiquité. Mais quelque ſavant que fût Nicandre, on ne peut pas dire que ſes Ouvrages doivent nous faire croire qu'il fût Poëte. Nicandre.

Plutarque ne l'a conſidéré que comme un ſimple verſificateur (3). Car prétendant avec raiſon qu'il n'y a point de véritable Poëſie ſans imitation, ſans fiction, & ſans fable, il ajoute que les Ouvrages d'Empedocle & de Parmenide ſur la Phyſique, les Thériaques de *Nicandre*, & les Sentences morales de *Théognis* ne ſont pas véritablement de la Poëſie, mais que ce ſont des compoſitions meſurées & liées par des pieds de vers, pour éviter ſeulement la baſſeſſe de la proſe.

Mais au reſte Nicandre eſt un Auteur éxact, ſoit pour le choix de ſes mots, ſoit pour la meſure de ſes vers, au jugement de Jules Scaliger (4) qui dit qu'il ſeroit difficile de trouver un Poëte plus poli parmi les Grecs. Il remarque qu'il a eu grand ſoin de ne rien dire qui fût mal-à-propos, autant

tolie furent cauſe qu'on le crut Etolien.

2. Olaüs Borrichius Diſſertat. Græc. num. 36. pag. 15.

3. Plutarch. de rat. legend. & audiend. Poëtar.
Item ex eo Ger. Joan. Voſſ. lib. ſing. de Arte Poëtic. pag. 6.
Item Laur. Craſſ. de Poët. Græc. p. 507. ex eod. &c.

4. Jul. Cæſ. Scalig. Poëtices lib. 5. c. 15. pag. 717.

Nicandre. tant pour les choſes que pour les maniéres, qu'il a beaucoup de netteté & d'élégance dans la deſcription qu'il fait des ſerpens, & qu'il a acquis autant de gloire, que Virgile en a eu pour ſes Géorgiques.

Ciceron même lui trouvoit de la délicateſſe (1) & un air Poëtique, quoique ce qu'il dit de lui regarde ce qu'il avoit compoſé ſur la vie & les éxercices de la campagne, plûtôt que les Ouvrages qui ſe ſont conſervés juſqu'à nous.

Cependant le P. Rapin n'a point laiſſé de dire que Nicandre eſt rude (2) & Joſeph Scaliger l'accuſe (3) d'avoir choiſi les mots les plus obſcurs, les plus vieux & les plus ineptes; en quoi il n'eſt point d'accord avec ſon pere, qui avoit dit de Nicandre en Latin: *Magna ei cura eſt ne quid ineptum aut ineptè dicat.* Auſſi diſoit-il que ſon pere n'entendoit pas beaucoup les Poëtes Grecs, & qu'il en jugeoit mal, comme nous l'avons remarqué ailleurs (4).

Mr. le Fevre de Saumur (5) accuſe Suidas de n'avoir pas lû Nicandre, pour avoir dit qu'il étoit de Colophone; parce, dit-il, que ce Poëte témoigne lui-même dans les deux derniers vers des *Thériaques* qu'il étoit de *Claros*. Ce Critique pouvoit auſſi par la même raiſon accuſer Ciceron de n'avoir pas lû Nicandre, parce que cet Au-

1. Cicero lib. 1. de Oratore, & ex eo Laur. Craſſ. loc. cit.

2. Ren. Rapin Reflex. 15. particul. ſur la Poët. 2. part.

3. Poſterior. Scaligeran. pag. 187.

4 Ar-

Auteur dit qu'il étoit de Colophone. Cependant nous aurions quelque peine de croire qu'un Auteur auſſi grave que Ciceron eût voulu faire les éloges d'un Ecrivain qu'il eſtimoit, ſur la foi d'autrui (6). Nicandre.

* *Nicandri Theriaca, Gr. & Lat. Interprete Joan. Gorræo* in-4. *Pariſ.* 1557 — *Ejuſdem Alexipharmaca Gr. & Lat. ab eodem ibidem* 1557.

Fin des Poëtes Grecs qui ont paru avec réputation juſqu'à l'établiſſement entier de l'Empire Romain ſur toute la Grece.

4. Article 168.

5. ¶. Tannegui le Févre, Vie de Nicandre parmi celles des Poëtes Grecs, pag. 148.

6. ¶. Il faloit dire pour éviter l'équivoque: *eût voulu ſur la foi d'autrui faire l'éloge d'un Ecrivain qu'il eſtimoit.*

AVIS SUR LES LISTES SUIVANTES.

Nous avons crû faire plaiſir au Public en plaçant ici ces Liſtes de Poëtes tant Grecs que Latins, parceque Baillet dans ce Volume fait mention de pluſieurs Poëtes Grecs qui ne ſe trouvent que dans le *Corpus Poëtarum Græcorum*; & que dans le Volume ſuivant il parle de pluſieurs Poëtes Latins qui ne ſont imprimés que dans les deux *Corpus Poëtarum Latinorum* de Genève ou de Londres.

Poëtæ Græci veteres Carminis Heroïci Scriptores qui extant omnes, appoſitâ è regione interpretatione Latinâ. Curâ & recenſione Jac. Lectii, V. CL. in-folio Genevæ 1606. Scilicet:

Homerus.
Heſiodus.
Orpheus.
Callimachus.

A-

Aratus.
Nicander.
Theocritus.
Moſchus.
Bion.
Dionyſius.
Coluthus.
Thryphiodorus.
Muſæus.
Theognis.
Phocylides.
Pythagoræ Aurea Carmina, cum Fragmentis aliorum.
Apollonius Rhodius.
Oppianus.
Cointus Smyrnæus.
Nonni Dionyſiaca.

On trouve ces mêmes Auteurs à l'exception des quatre derniers dans l'édition Grecque d'Henri Eſtienne in-fol. *Pariſ.* 1561.

Poëtæ Græci Veteres Tragici, Comici, Lyrici, Epigrammatarii Græcè & Latinè in unum redacti Corpus in-folio Genevæ 1614. Scilicet.

Tomo I.

Sophocles.
Euripides.
Æſchylus.
Ariſtophanes.
Ezekielis Eductio Hebræorum.

Tomo II.

Pindari Olympia.
— Pythia.
— Nemea.
— Isthmia.
Alcæus.
Sappho.
Stesichorus.
Ibycus.
Anacreon.
Bacchylides.
Simonides.
Alcman.
Archilochus.
Melanippides.
Teleſtes.
Pratinus.
Timocreontis Scholium adverſus Plutum.
Hybriæ Cretenſis Scholium.
Ariſtotelis Scholium.
Erinnæ Lesbiæ Odæ.
Alpheus Mitylenæus.
Julianus Ægyptius.
Theocriti Idyllium de mortuo Adonide.
Lycophron.
Syneſii Hymni.
Gregorii Nazianzeni Odæ.
Jo. Damaſceni Hymnus in Theogoniam.
Ejuſdem Hymni varii.
Maximi Margunii Hymni.
Phile de Animalium proprietate.
Georgius Piſidas de Mundi opificio.

Jo.

Jo. Tzetzæ variarum Hiſtoriarum Liber verſibus politicis conſtans.
Florilegium Epigrammatum.
Jo. Geometræ Hymni.
Clementis Alexandrini in Chriſtum Servatorem Hymnus.
Incerti in Pædagogum.
Simeonis Metaphraſtæ Iambici trimetri.

POETÆ LATINI.

Corpus omnium veterum Poëtarum Latinorum ſecundùm ſeriem Temporum & V. Libris diſtinctum. à P. B. P. G. ſecunda editio in-4°. Genevæ 1611.

Lib. I.

Livius Andronicus.
Q. Ennius.
M. Accius Plautus.
Cn. Nævius.
M. Pacuvius.
St. Cæcilius.
L. Accius.
P. Terentius.
Caius Lucilius.
Sex. Turpilius.
Cn. Matius.
Lu. Afranius.
Q. Trabeas.
Cn Licinius Imbrex.
Q. Novius.

Lib. II.

T. Lucretius.
L. Pomponius.
Decius Laberius.
Q. Catulus.
Q. Atta.
Pub. Syrus.
Porcius Licinius.
Valer. Ædituus.
C. Valerius Catullus.
Car. Licinius Calvus.
C. Helvius Cinna.
M. Furius Bibaculus.
Pub. Terentius Varro Atacinus.
C. Ticida.
Furius Antias.
Laurea Tullius.

Lib. III.

Virgilius Maro.
Q. Horatius Flaccus.
Tit. Valgius.
Alb. Tibullus.
Cn. Cornelius Gallus.
Sex. Propertius.
Q. Varius.
P. Ovidius Naſo.
Domitius Marſus.
C. Germanicus Auguſtus.
An. Caſſius Baſſus.
Æmilius Macer.
L. Annæus Seneca.
Caius Aſinius Gallus.

Aulus Perſius.
Cornelius Severus.
Annæus Lucanus.
Cn. Getulicus.
C. Pedo.

Lib. IV.

Publius Statius Papinius.
Silvius Italicus.
Caius Valerius Flaccus.
Junius Juvenalis.
M. Valerius Martialis.
Aulus Serenus.
Rufus Feſtus Avienus.
Septimius Afer.
Titus Calphurnius.
Aurelius Olympius Nemeſianus.
Cl. Claudianus.
Decius Auſonius.

Lib. V.

Damaſus Hiſpanus.
Juvencus Hiſpanus.
Aurelius Prudentius Clemens.
Pontius Paulinus.
Venantius Honorius Fortunatus.
C. Sollius Sidonius Apollinaris.
Maurus Terentianus.

Præfixa eſt unius-cujuſque Poëtæ Vita.

Opera & Fragmenta veterum Poëtarum Latinorum Profanorum & Ecclesiasticorum duobus voluminibus comprehensa infolio, Londini 1713.

Volum. I.

M. Accius Plautus.
Pub. Terentius.
Tit. Lucretius.
Q. Val. Catullus.
Pub. Virgilius Maro.
Q. Horatius Flaccus.
Alb. Tibullus.
Sext. Aul. Propertius.
P. Ovidius Naso.
Gratius Faliscus.
M. Manilius.
Phædrus.
Jun. Moder. Columella.

Volum. II.

L. Ann. Seneca Trag.
Aul. Persius Flaccus.
M. Ann. Lucanus.
Silius Italicus.
P. Papinius Statius.
C. Valerius Flaccus.
D. Jun. Juvenalis.
Sulpitia.
M. Val. Martialis.
Maurus Terentianus.
Palladius Rutil. Taurus.
M. Aur. Olymp. Nemesianus.

Tit.

Tit. Calphurnius.
Dec. Auſonius.
Ruf. Feſt. Avienus.
Cl. Claudianus.
Rutilius Claud. Numatianus.
C. Soll. Sidonius. Apollinaris.
Mart. Min. Fel. Capella.
A. Manl. Torq. Sev. Boëtius.

Auctores, quorum Fragmenta & variæ quædam Opuſcula ex Rob. Stephani, Petr. Scriverii, Joſ. Scaligeri, & P. Pithœi Collectaneis potiſſimùm decerpta ſunt.

Liv. Andronicus.
Quint. Ennius.
M. Acc. Plautus.
Cn. Nævius.
M. Pacuvius.
St. Cæcilius.
Lu. Accius.
Cai. Lucilius.
Sex. Turpilius.
Cn. Matius.
Lu Afranius.
Quint. Trabeas.
C. Licinius Imbrex.
Quint. Novius.
Lu. Pomponius.
Dec. Laberius.
Quint. Catulus.
Quint. Aſta.
Pub. Syrus.
Por. Licinius.

Val,

Val. Ædituus.
C. Licinius Calvus.
C. Helvius Cinna.
M. Furius Bibaculus.
P. Ter. Varro Atacinus.
C. Ticida.
Furius Antias.
Laur. Tullius.
T. Valgius.
Lu. Varius.
Dom. Marsus.
Cæs. Bassus.
Æm. Macer.
C. Rabirius.
C. Asin. Gallus.
Corn. Severus.
Pomponius Secundus.
Cn. Getulicus.
Sex. Hæna.
C. Pedo Albinovanus.
Volc. Sedigitus.
Sentius Augur.
Aul. Serenus.
Septimius Afer.
M. Ter. Varro.
Titinnius.
Suevius.
Albinus.
Alphius Avitus.
Ilius.
C. Granius.
Memor, *al.* Memmius.
[C.] Julius [Cæsar Strabo.]
Sempronius Gracchus.
Varius.

Cil.

Cil. Mæcenas.
P. Pomponius Secundus.
Rutilius Geminus.
Incerti Tragici.
M. Tull. Cicero.
Germanicus Cæsar.
Seneca Philosophus.
Petronius Arbiter.
— Venusianus.
— Antigenides.
— Hilarus.
— Levita.
Alcimus.
Eugenius.
Evantius.
Q. Cicero.
Pentadius.
P. Virgilii Juvenilia, &c.
P. Ovidius.
Incerti Auctoris, Moretum.
Val. Cato.
Incerti Auctoris Copa.
M. Ann. Lucanus.
Q. Serenus Samonicus.
Incerti Auctoris Phœnix.
Marcellus.
Ruffinus.
Priscianus.
Cœl. Symposius.

Poëtæ Ecclesiastici.

Q. Sept. Flor. Tertullianus.
Cæc. Cyprianus.
Juvencus.

Hilarius.
Marius Victorinus.
Ambrosius.
Cl. Marius Victor.
Damasus.
Aur. Prudentius Clemens.
Pontius Paulinus.
Proba Falconia.
Sedulius.
Liberius.
Belisarius.
Honorius.
Alcimus Avitus.
Venantius Honorius Fortunatus.

Poëtæ omissi.

Cornel. Gallus.
Maximianus.
L. Apuleius.

Eorumdem Poëtarum Latinorum Index Alphabeticus.

A

L. Accius.
V. Ædituus.
L. Afranius.
Albinus.
Alcimus.
Ambrosius.
L. Andronicus.
Apuleius.

Q. Atta.
R. F. Avienus.
Alp. Avitus.
Alc. Avitus.
D. Auſonius.

B

C. Baſſus.
Beliſarius.
A. M. Boëtius.

C

S. Cæcilius.
T. Calphurnius.
M. F. Capella.
V. Cato.
C. V. Catullus.
Q. Catulus.
M. T. Cicero. *omiſſ.*
Q. Cicero.
C. H Cinna.
C. Claudianus.
J. M. Columella.
C. Cyprianus.

D

Damaſus.

E

Q. Ennius.
Evantius.
Eugenius.

F.

P. Falconia.
V. H. Fortunatus.
M. Furius Bibaculus.
Furius Antias.

G

C. Corn. Gallus. *omiſſ.*
C. Aſin. Gallus.
C. Getulicus.
Germanicus Cæſar.
S. Gracchus.
C. Granius.
Gratius Faliſcus.

H

S. Hæna.
Hilarius.
Honorius.
Q. Horatius.

I.

Ilius,
D. J. Jvvenalis.
Juvencus.

L.

D. Laberius.
Liberius.

P.

P. Licinius.
C. Licinius Calvus.
C. Licinius Imbrex.
M. A. Lucanus.
C. Lucilius.
T. Lucretius.

M.

Æ. Macer.
C. Mæcenas.
M. Manilius.
Marcellus.
D. Marsus.
M. V. Martialis.
C. Matius.
Maximianus. *omiss.*
Memor, *al.* Memmius.

N.

C. Nævius.
A. O. Nemesianus.
Q. Novius.

O.

P. Ovidius.

P.

M. Pacuvius.
Palladius Rutilius Taurus.
P. Paulinus.
C. Pedo Albinovanus.

Pe-

Petronius Arbiter.
Petronius Venuſianus.
Petronius Antigenides.
Petronius Hilarus.
Petronius Levita.
Pentadius.
A. Perſius.
Phædrus.
M. A. Plautus.
L. Pomponius.
Pomponius Secundus.
Priſcianus.
S. A. Propertius.
A. Prudentius Clemens.

R.

C. Rabirius.
Ruffinus.
Rutilius Claudius Numatianus.
Rutilius Geminus.

S.

L. A. Seneca Philoſ.
L. A. Seneca Tragœd.
V. Sedigitus.
C. Sedulius.
Sentius Augur.
Septimius Afer.
A. Serenus.
Q. Serenus Samonicus.
C. Severus.
C. Sidonius Apollinaris.
Silius Italicus.

P.

P. Statius.
C. Jul. Cæſ. Strabo.
Suevius.
Sulpitia.
C. Sympoſius.
P. Syrus.

T.

P. Terentius.
M. Terentianus.
Q. S. F. Tertullianus.
A. Tibullus.
C. Ticida.
Titinnius.
Q. Trabeas.
L. Tullius.
S. Turpilius.

V.

C. Valerius Flaccus.
T. Valgius.
Q. Varius.
L. Varius.
M. T. Varro.
P. T. Varro Atacinus.
C. M. Victor.
M. Victorinus.
P. Virgilius.
Incerti Auctoris Copa.
Incerti Auctoris Moretum.
Incerti Auctoris Phœnix.
Incerti Tragici Fragmenta.

FIN DE LA I. PARTIE DU TOME III.

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

La Bibliothèque
iversité d'Ottawa

Échéance

qui rapporte un volume
a dernière date timbrée
is devra payer une amen-
inq cents, plus deux cents
aque jour de retard.

The Library
University of Ottawa

Date due

For failure to return a book on or before the last date stamped below there will be a fine of five cents, and an extra charge of two cents for each additional day.